# LEÇONS
# D'HISTOIRE
# ECCLÉSIASTIQUE

Par M. l'abbé **DOUBLET**, chanoine d'Arras

ANCIEN PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE
ET D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE AU GRAND SÉMINAIRE D'ARRAS

Auteur de *Saint Paul*,
*Jésus-Christ*, les *Psaumes étudiés en vue de la prédication*

---

DEUXIÈME ÉDITION

Revue par l'Auteur et enrichie de nombreuses annotations

TOME PREMIER

## L'ÉGLISE

## JUSQU'A CONSTANTIN ET SES SUCCESSEURS

PARIS
BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS
69, RUE DE RENNES, 69
1887

IMPRIMATUR.

---

*Atreb., die 7 Januarii 1887.*

✝ DESIDERATUS, JOSEPHUS,

Episc. Atreb., Bol. et Audomar.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

# AVANT-PROPOS.

Si ce livre a trouvé faveur et qu'une première édition s'en soit rapidement écoulée, nous ne devons pas l'attribuer à une valeur plus grande du *fond*, mais peut-être aux qualités de la *forme*, à une méthode plus heureuse, à une marche plus simple et plus logique et à une plus lucide exposition.

Sans doute, nous n'avons eu garde de négliger les ressources historiques, l'étude des travaux si importants, qui, de tout temps, ont été entrepris sur la vie et les œuvres de l'Église catholique; nous nous sommes rendu familiers les écrits remarquables qui récemment ont élucidé des points trop laissés dans l'ombre, révisé des procès iniquement conduits, révoqué des sentences arbitraires, vengé des hommes et des choses traîtreusement flétris par une école historique ou trop légère ou

trop livrée à des oppositions de parti pris. Assurément, nous ne nous sommes jamais départi de cette ferme volonté d'assurer avant tout le sérieux et le vrai, sans lesquels un ouvrage historique, quels que puissent être l'habileté de sa trame et le charme de ses récits, ne peut mériter ni la sympathie ni même l'estime et le respect. — Mais qu'est-ce cela, sinon le strict et absolu nécessaire, la qualité commune, le titre premier et indispensable sans lequel un travail historique n'a pas même le droit de s'offrir à des lecteurs?

Suffit-il d'assurer la solidité et l'intégrité du fond? Nous ne saurions le croire. Malheur au travail historique d'où une exposition lumineuse ne chasse pas l'ombre et la confusion; en même temps qu'une forme saisissante, une manière incisive, un style agréable puissent soutenir l'attention, prévenir la lassitude, empêcher le volume d'échapper des mains de fatigue et de dégoût! Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse ici d'une simple et très secondaire question d'agrément. Outre qu'une lecture ne profite que quand elle plaît, et qu'elle ne devient puissante que quand elle captive, une page d'histoire ne se grave profondément dans l'esprit que lorsque son exposé est clair, vif,

attachant. Et s'il nous fallait risquer ici la tâche, toujours ingrate et odieuse à un auteur, de juger des concurrents, nous dirions volontiers que la plupart des travaux historiques, très excellents pour le fond, pèchent dans la forme, sont lourds, confus, incorrects, d'une lecture fatigante et d'un insurmontable ennui.

C'est dire que, sans oser prétendre avoir réussi, nous avons au moins essayé de faire mieux. Toute notre attention et nos efforts ont porté sur le point qui nous paraissait trop souvent négligé : l'exposé et le récit. — Les divisions nous ont tout d'abord préoccupé, persuadé que nous sommes que leur valeur et leur à-propos ont une influence décisive sur le succès d'un ouvrage tel que celui-ci. Or, dans ces divisions deux écueils sont à éviter : la rareté et la profusion, qui toutes deux rendent la marche également obscure et embarrassée. — Des auteurs, les uns suivent les événements pas à pas, les enregistrent servilement dans leur ordre, sans s'apercevoir que cette masse obscure et confuse chargera la mémoire sans rien révéler à l'esprit (1). D'au-

(1) Le savant Mœlher ne concevait d'autre marche historique que celle qui rattache la multitude des faits particuliers aux grandes

tres, se heurtant à l'écueil opposé, sépar
et groupent si bien les matières, que la su
de l'histoire est complètement rompue.
N'est-il pas possible de se frayer entre
deux défauts un chemin meilleur, de grou
les faits, de ménager des perspectives, d'o
vrir sur la masse des événements des éclair
lumineux, sans néanmoins sacrifier jamais l'
nité, ni rompre l'enchaînement et la tram
Nous l'avons cru et nous l'avons tenté.
pourra peut-être nous reprocher d'avoir pous
notre tentative jusqu'à nous écarter quelqu
fois des chemins battus : nous avouerons fra
chement aimer ce reproche, si cette tentati
doit avoir pour résultat de présenter à n
bienveillants lecteurs un récit historique qu
que peu clair, incisif et attachant.

---

évolutions qui marquent les siècles. « La méthode historique, l'
dre artistique qui doivent présider à la disposition des matièr
veulent que ce qui constitue un seul tout soit réuni et traité
semble. Nous ne devons point exposer un fait dès sa première m
nifestation, mais attendre qu'il ait pris un certain développeme
qu'il soit devenu un phénomène significatif et qu'il ait plus
moins envahi le domaine de l'histoire. »

# DIVISION GÉNÉRALE

## DE L'OUVRAGE.

Quelles ont été, à ne contempler l'histoire que de haut et dans ses plus vastes perspectives, la vie et les œuvres de l'Eglise catholique, depuis dix-huit siècles?

L'Eglise catholique naît au milieu du vieux monde, en plein cœur d'une société qui tombe en décomposition. Elle naît avec la mission de sauver ce monde et de reconstituer cette société. Comment? En détruisant toutes les erreurs, en purifiant cette humanité tombée de ses souillures, en la lavant de ses fanges, en la relevant de sa dégradation. Mais le vieux monde est une ruine où tout tombe en poussière et se dissout : l'Eglise y choisit les matériaux restés assez solides pour entrer dans la construction du nouvel édifice chrétien. Ce travail de l'Eglise au sein du vieux monde dure six siècles environ. Quand elle a retiré de cette société

vermoulue et fangeuse les seules ressources qu'il soit possible d'utiliser, l'Empire romain croule tout entier dans une immense et effroyable ruine. L'Occident est dévoré par les Barbares, pendant que l'Orient traîne ses siècles honteux de décrépitude et de mort. — La première œuvre gigantesque de l'Eglise est terminée.

La seconde commence. Des nuées de barbares, qui viennent de fondre sur le vieux monde romain et le dévorent comme une proie, l'Eglise compose une société nouvelle. Elle fusionne dans le creuset de sa charité et de sa puissance ces deux éléments romain et barbare, vaincus et vainqueurs; et elle fait surgir cette splendide Europe chrétienne, apte aux grandes choses, formée aux plus vigoureuses et aux plus héroïques vertus. — Durant de longs siècles, avec une énergie invincible, avec une patience que rien ne lasse, avec un dévouement qui va jusqu'au martyre, elle fait l'éducation des Barbares, et sait en tirer des merveilles de force, d'héroïsme, de génie. — Longtemps elle règne au sein de cette famille des peuples Européens qui lui doivent le jour : mais peu à peu elle y est payée d'ingratitude : ses fils se lassent de sa bienfaisante tutelle et rêvent l'émancipation.

Au seizième siècle, ces désirs d'émancipation deviennent les revendications haineuses et violentes de la révolte. La *Révolution* fait son entrée en Europe

pour n'en plus sortir. A la première œuvre qui fut de détruire le vieux monde, à la seconde qui fut de construire l'Europe, l'Eglise, depuis trois siècles, ajoute sa troisième, qui est de sauver la vérité, la liberté, la vertu, tout le patrimoine surnaturel des âmes, des perversités et des audaces de la Révolution.

Si de cette division générale nous passons à la répartition des matières dans chacun des quatre volumes, voici comment nous la jugeons naturelle et convenable.

Le *premier volume* s'étendra de la naissance de l'Eglise catholique jusqu'à son triomphe sous Constantin et ses successeurs.

Le *second volume* achèvera l'histoire du triomphe de l'Eglise dans l'Empire devenu chrétien, décrira l'œuvre immense de la conversion des Barbares, de la formation de l'Europe chrétienne, et suivra l'Eglise dans les péripéties de son existence au sein de cette Europe jusqu'au pontificat glorieusement restaurateur de saint Grégoire VII.

Le *troisième volume* ira de saint Grégoire VII au traité de Westphalie.

L'Eglise achève de former l'Europe. Elle y règne puissamment avec Innocent III et ses successeurs.

Puis cette Europe inaugure peu à peu une apostas
qui se consomme avec la révolte religieuse du xv
siècle et consacre au traité de Westphalie son dro
nouveau et son divorce d'avec Dieu et l'Eglise.

Le *quatrième volume* nous mène, au travers d'u
Europe troublée et sanglante, à la Révolution françai
et aux temps actuels où s'appliquent les principes
se développent les désastreuses conséquences de cet
révolution.

# L'ÉGLISE

## JUSQU'A CONSTANTIN

## ET SES SUCCESSEURS.

# LEÇON PRÉLIMINAIRE.

## DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

---

Avant d'entrer dans les récits de l'histoire, deux études préliminaires s'imposent à nous, deux questions sollicitent notre attentive recherche : La première : Qu'est en elle-même l'étude de l'histoire? Quelle est sa nécessité et son importance? Quels biens procure-t-elle à celui qui s'y livre? De quelles inépuisables richesses intellectuelles et morales devient-elle la source, Mais aussi à quelles conditions y peut-on réussir, et quelles règles sont imposées à quiconque veut en poursuivre puissamment et fructueusement le cours? — La seconde, qui se restreint à ce premier volume et n'embrasse que les commencements de cette vaste étude : Quelle idée nous devons nous faire des premiers siècles de l'Eglise? Quels événements remplissent le début du Chris-

tianisme? Et dans ces événements eux-mêmes quel ordre mettre, quelles divisions imposer?

## I.

## Excellence de l'étude de l'histoire ecclésiastique.

Pour apprécier toute l'excellence de l'étude de l'histoire ecclésiastique, concevons : 1° ce qu'est cette étude; 2° les résultats qu'elle produit; 3° les qualités qu'elle doit revêtir; 4° les sources où elle doit puiser.

**I. Grandeur et élévation.** L'étude de l'histoire ecclésiastique est l'étude d'*un fait prodigieux*. Dans les histoires humaines tout obéit aux règles et aux conditions rationnelles, tout est à la taille et selon les données humaines : ici les événements suivent un cours nouveau, violent les règles ordinaires, déroutent les calculs humains. — C'est l'étude d'*un fait qui domine et régit l'histoire entière du monde.* — C'est en troisième lieu l'étude d'*un fait par lequel seul l'histoire entière est comprise et expliquée.*

1. Après le récit de la création, ou plutôt mieux et plus excellemment qu'elle, l'histoire de l'établissement, de la diffusion, du règne, des luttes, des triomphes, des bienfaits de l'Eglise catholique est l'histoire la plus merveilleuse et la plus grandiose qui puisse s'offrir à l'étude humaine. L'histoire de l'Eglise est l'histoire d'un fait prodigieux, d'une création divine dont la sagesse transporte, la puissance émeut, les œuvres jettent l'âme dans une stupé-

faction et une admiration profondes : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*

Or ce fait est prodigieux à un triple point de vue : dans son origine et son point de départ : dans ses moyens : dans ses résultats. Au début, les yeux n'aperçoivent qu'un homme chétif et pauvre, parcourant silencieusement et sous le voile du dénûment les étroites régions d'un pays petit et méprisé du reste du monde. Trente ans durant il est ouvrier, trois ans il parle, mais surtout il souffre, il est contredit, il est nié, il est honni, on le conspue et on le bafoue, et la haine s'alliant au mépris, on le traîne à un tribunal, où on le condamne comme perturbateur et criminel public, à un calvaire où on le crucifie. Au cri qu'il pousse avant d'expirer, le monde se partage en deux familles, distinctes désormais pour toute la durée des temps : ceux qui le confessent et l'adorent, ceux qui le blasphèment et le renient. Or pour les uns comme pour les autres l'établissement et le règne du christianisme, qui se rattachent intimement à la scène du calvaire et la suivent comme l'effet suit la cause, sont ensemble un fait également inexplicable et prodigieux. Pour le croyant, qui, à toutes les preuves multipliées à sa foi, sous les dehors sinistres de l'expiation reconnaît son Dieu, il est prodigieux que ce Dieu ait voulu visiter ainsi la terre de l'homme, condescendre à son exil, se pencher avec tant d'amour vers sa petitesse, baiser ses plaies, supporter ses crimes, expier ses prévarications, et relever, par ses souffrances et ses mérites personnels une race coupable, déchue, remplie d'ignominies et de vices, digne seulement du mépris de la terre et de l'abandon des cieux. Pour qui croit, ce n'est pas la triomphale histoire d'une Église, inaugurée d'une façon si tragique, si faiblement établie, puis conquérant le monde et dominant dix-huit siècles, qui constitue le fait prodigieux, — « la faiblesse, quand elle est devenue celle

d'un Dieu, n'est-elle pas toujours plus forte que toute force humaine? » — mais le prodige c'est qu'un Dieu soit venu en personne fonder cette Église catholique, qu'il l'ait aimée plus que soi-même et sa propre vie, et que, pour la vivifier, la purifier, l'ennoblir, « il se soit livré pour elle » et l'ait achetée de tout son sang. La merveille, c'est qu'il y réside, qu'il s'en soit enveloppé comme d'un vêtement, et que par elle, invisible et tout-puissant, il régisse le monde, dispose des événements, déroule le cours des révolutions des peuples, et fasse tout concourir à la vie et au règne de cette société divino-humaine qu'il a fondée et dont il est le chef pour toute la durée des siècles. Voilà le prodige pour le croyant.

Pour le rationaliste et l'incrédule qui en Jésus-Christ refusent de voir un Dieu et dans le christianisme et l'Église s'obstinent à ne trouver qu'un fait purement humain, ils se condamnent non plus à accepter une merveille, mais à dévorer des absurdités. Tout pour eux devient dans l'histoire humaine incohérence, ténèbres et chaos. Ils marchent à travers des effets sans cause, des œuvres sans fondement ni soutien, des événements sans suite, sans enchaînement, sans raison d'être. Depuis dix-huit siècles l'histoire humaine n'offre plus que des problèmes sans solution. Un antique monde, fondé sur les siècles, constitué sur la puissance des âges s'écroule subitement; un monde nouveau surgit, on ne sait comment et on ne sait d'où; il remplace l'autre, il transforme, il transfigure l'humanité; tout y est neuf, inattendu, inouï. Une race d'hommes se montre, s'étend, domine, laquelle n'a son précédent nulle part, qui naît sans ancêtres, règne sans moyens, bâtit un monde sans instrument. Et désormais les choses humaines passent en ces mains étranges, les sociétés sont à eux, ils envahissent les trônes, ils fondent les empires, et, sans ces chrétiens qu'il est impossible d'analyser et de com-

prendre, rien dans l'histoire ne se peut plus accomplir. Bien plus! si l'histoire de nos dix-huit siècles chrétiens est à l'incrédule une obscure énigme, celle qui précède Jésus-Christ reste, elle aussi, sans Jésus-Christ, pleine de difficultés et d'embarras. L'œil aperçoit des révolutions successives d'empires; ces empires, après s'être dévorés les uns les autres, remplissant le monde du tumulte de leurs ambitions, finissent par former de leurs débris une vaste et universelle domination; la terre connue obéit à un seul sceptre, une unité toute-puissante fait de tous les peuples une seule famille; et il se trouve que depuis les siècles reculés de l'histoire le monde entier a préparé, facilité, annoncé l'œuvre de Jésus-Christ. Etrange et inexplicable accord si Jésus-Christ n'est qu'un homme et l'Église une fondation d'ici-bas! Le Rationalisme a senti la difficulté et parfaitement connu la position critique où le place cette marche toute prodigieuse de l'histoire; aussi n'est-il pas d'efforts qu'il ne tente pour atténuer la merveille du Christianisme, diminuer ses proportions gigantesques, et expliquer humainement son établissement, son règne et ses conquêtes. Autant ces efforts sont opiniâtres et désespérés, autant le rôle de l'historien catholique, qui est de conserver à l'histoire de l'Église son caractère surnaturel et divin, reste sacré. Et ce fut une tentative aussi fausse que déplorable de quelques écrivains catholiques d'amoindrir la merveille de l'établissement et de l'œuvre du Christianisme pour n'en plus faire qu'une sorte de développement et d'apogée du Paganisme purifié et fécondé. Non! la parole du Prophète domine toute notre histoire ecclésiastique : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*. Et telle est l'absolue volonté de Dieu de conserver à son Église son caractère prodigieux qu'en même temps qu'il la faisait sugir de rien, il lui enlevait tous les secours ordinaires, tous les auxiliaires humains. Les empires orien-

taux se fondent dans la puissance et dans la gloire; Rome dépense de longs siècles et déploie d'incalculables ressources à soumettre le monde à sa seule extérieure et matérielle domination; Mahomet ne doit ses conquêtes qu'à l'exaltation du fanatisme, aux fureurs du glaive et aux fureurs plus impétueuses encore de la volupté : Jésus-Christ, dans la fondation d'un empire, le plus intime puisqu'il a son point d'appui et son centre dans les âmes, le plus universel puisqu'il s'étend à tous les peuples et pousse ses conquêtes où les étendards romains ne réussirent jamais à pénétrer, le plus durable puisque les siècles loin de l'entamer le consolident, Jésus-Christ répudie absolument tous les moyens humains, il s'entoure de toutes les faiblesses, il réunit tous les néants, et, comme le disait saint Paul dès le début de l'Église, « avec ce rien Jésus-Christ détruit ce qui est » et construit ce qui n'était pas, ce qui ne s'était vu jamais nulle part, ce que l'ambition humaine n'avait pas même rêvé : un empire des âmes embrassant tous les peuples de la terre et bravant toutes les puissances du temps. Quand se fonde cet empire, après avoir contemplé le fondateur expirant sur une croix nous voyons douze pauvres se répandre dans le monde, se le partager, se le conquérir, le façonner à leur gré, le découper à leur volonté souveraine, et, plus dominateurs que jamais Rome ne le fut dans l'apogée de sa force et de sa gloire, imposer aux nations soumises leurs plus absolues volontés. Si l'origine est prodigieuse, si les moyens sont absolument en dehors et au dessus de la marche ordinaire, les résultats ne le cèdent pas en merveille. Ces résultats sont tels qu'ils n'eussent jamais pu trouver créance s'ils ne s'imposaient absolument et invinciblement aux yeux. Mais ils sont là, debout, immenses, inébranlables. Impossible de nier que subitement, à l'improviste, sans cause naturelle connue, tout un monde a été jeté bas et détruit de fond en comble : tout un autre monde, entièrement

ifférent d'idées, de volontés, de mœurs, de coutumes, de ҙgislation, d'institutions, a pris sa place, et s'est, avec ne force et une durée inébranlables, établi sur ses ruines. 'n pourra discuter, on pourra contester les détails : quant l'ensemble de ce fait prodigieux, il sera à jamais imposible de le nier.

2. Cette première idée que nous donnons de l'Eglise ous mène à cette nouvelle considération qu'étudier l'Elise catholique, c'est étudier un fait qui domine et régit 'histoire entière du monde. L'Eglise tient le milieu des emps. Elle fait la seule grandeur des siècles qui précèdent ésus-Christ, et la vie complète, absolue, des âges qui le uivent.

Dans la société qui précède son parfait épanouissement lle règne déjà par de toute puissantes influences; dépositaire de la vérité et de la grâce avec charge de les communiquer au monde, elle est dans ces temps primitifs qui uivent la chute et inaugurent la triste apostasie de l'humanité, elle est dans le monde l'étroite portion de levain aché dans la pâte, la petite et imperceptible graine de énevé destinée à devenir un grand arbre, elle éclaire et vivifie le monde à l'insu même du monde. Elle conserve ses vérités et ses sacrements dans la société patriarchale contemporaine de la naissance du monde. Elle emporte son trésor divin dans la dispersion des peuples, et le dispense, quoiqu'en portion inégale, dans les deux familles qui se partagent désormais le monde, dans le peuple de Dieu qu'elle forme, régit et illumine, dans la Gentilité où elle garde inviolables, au milieu même des plus affreuses corruptions, les vérités primitives et les dogmes fondamentaux.

Etudier l'Eglise dans l'autre partie des temps, dans les siècles où elle s'est constituée et où elle règne, c'est étudier d'un coup toute l'histoire, toutes les sciences, toute la

vie intellectuelle, morale, politique de l'humanité. Non-seulement l'Eglise est mêlée à tout, mais l'Eglise crée, façonne, constitue tout; le monde nouveau qui surgit à son souffle reçoit d'elle, avec la vie, le bienfait complet de l'éducation. Elle règne sur les idées et leur fait prendre un tout nouveau cours; elle purifie et divinise les instincts de l'humanité. Avant toutes choses elle tient d'une main toute-puissante le sceptre des idées. Dans l'ordre intellectuel son action est merveilleuse; non-seulement elle détruit les erreurs des sages, les inanités de la philosophie païenne; mais elle élève l'intelligence à des hauteurs inconnues et inouïes. Sous sa domination la raison humaine prend un essor que les Socrate et les Platon ne connurent pas. Aidée des lumières gardées sous la tutelle protectrice de l'Eglise, la philosophie scrute tous les problèmes, dissipe toutes les ombres, pénètre dans les abîmes dont les sages de l'antiquité ne soupçonnaient pas même les profondeurs. A partir de Jésus-Christ et de l'Eglise, il ne faut plus chercher la philosophie que dans les intelligences chrétiennes; l'Ecole chrétienne d'Alexandrie, les Pères apostoliques, les Apologistes, les grands Docteurs du quatrième et du cinquième siècles, nos sublimes théologiens du moyen-âge, un Anselme, un Albert le Grand, un Thomas d'Aquin portent l'esprit humain aussi haut qu'il lui est donné de s'élever. Nous pouvons le dire avec un légitime orgueil, tout ce que les intelligences ont de vérité leur vient de l'Eglise, cette Eglise universelle dans sa durée, qui inspirait aux sages du Paganisme leurs quelques vérités, restes purs et sublimes du grand naufrage et de la grande apostasie; cette Eglise qui, à l'heure qu'il est, retient encore jusque dans les esprits les plus rebelles et les sciences les plus ennemies ce qu'ils renferment de solide, de droit et de vrai. Si nous suivons le vaste mouvement intellectuel qui s'est déroulé durant les dix-huit siècles qui nous séparent de la naissance du

christianisme, nous retrouverons l'Eglise mêlée à chacune de ses phases et de ses progrès. Théologie, philosophie, histoire, littérature, l'Eglise inspire tout et domine tout, et en elle seule nous pouvons scruter nos gloires du passé comme en elle seule aussi nous devons découvrir nos résurrections et nos gloires de l'avenir. — Ce que nous disons des idées nous le devons dire aussi des mœurs. L'Eglise seule par de longs et opiniâtres efforts, souvent ensanglantés, toujours pleins d'angoisses et de larmes, a formé les mœurs de l'humanité nouvelle, détruit la sauvage civilisation de l'antiquité païenne, lavé ses immondices et balayé ses souillures. Le Paganisme avait amoncelé sur le monde des fanges innommées, l'Eglise refit au prix de mille luttes une humanité chaste, clémente et douce. Elle créa les mœurs de l'individu et de la famille; puis, étendant son action, elle introduisit des mœurs publiques honnêtes et probes. Et telle fut la puissance de cette action de l'Eglise sur les mœurs publiques, telle est la distance qui sépare nos sociétés modernes des sociétés antiques, que nous ne comprenons plus même ces civilisations disparues; elles nous semblent monstrueuses tant elles renversent nos idées et choquent nos instincts. — Avec les mœurs individuelles, domestiques et publiques durent changer les législations. Ici encore l'action de l'Eglise fut prépondérante, et l'histoire des législations de l'Europe chrétienne ne peut se faire qu'en suivant pas à pas les péripéties des luttes de l'Eglise et ses triomphes sur la cruelle et inique civilisation du monde romain et la rudesse des Barbares. Dans ses sanglants débuts l'Eglise prépare les lois nouvelles, dans sa victoire elle les dicte et les impose. Ces lois, elle en tire l'esprit de son propre fond, elle en emprunte souvent la forme au droit romain, mais modifié et harmonisé avec les mœurs et les idées nouvelles, et aussi aux coutumes et aux institutions germaniques. La législation de l'Europe est un produit des dispositions du

droit germanique et du droit romain fondues ensemble dans le creuset de l'Eglise et empreintes de sa justice et de sa charité. « Si l'Eglise chrétienne n'eût pas existé, le monde entier eût été livré à la pure force matérielle. L'Eglise seule exerçait un pouvoir moral. Elle faisait plus, elle entretenait, elle répandait l'idée d'une règle, d'une loi supérieure à toutes les lois humaines, elle professait cette croyance, fondamentale pour le salut de l'humanité, qu'il y a au-dessus de toutes les lois humaines une loi appelée, selon le temps et les mœurs, tantôt la raison, tantôt le droit divin, mais qui partout est la même loi sous des noms divers (1). » — Ce n'est non plus que dans l'histoire de l'Eglise que nous pouvons étudier l'histoire des différents peuples européens. Si l'Eglise travailla à la législation de chaque peuple, combien plus et plus puissamment créa-t-elle ce droit social qui unit et fusionne les nations, pour n'en plus faire qu'une seule famille? « L'Europe occidentale est dans son essence intime une création de l'Eglise latine, du Saint-Siége, du pontificat romain. La papauté a transformé spirituellement tous les peuples sur lesquels elle a régné, elle les a formés en un tout désormais indissoluble. Grégoire VII et Innocent III étaient de plus grands conquérants que Charlemagne et Napoléon. Seule la Rome chrétienne a réalisé la monarchie universelle dans l'entière acception du terme (2). » « Le Christianisme ne s'impose pas seulement à nous comme la règle de notre vie, nous devons avouer encore qu'il a changé la face du monde de sorte qu'il domine et pénètre toutes nos pensées et nos sentiments, quelque hostilité que nous puissions faire paraître contre lui (3). » Dans les relations de peuple à peuple, l'Eglise, sans obtenir sans doute

(1) Guizot, *Hist. de la civilis.*, 2e leçon.
(2) Fallemerayer, *Œuvres,* II, p. 202.
(3) Savigny, *Septem.*, I, 55.

l'impossible bien de la cessation des guerres, adoucit néanmoins leurs horreurs, atténua leurs ravages, et paralysa, autant qu'il lui fut donné de le faire, leurs terribles effets. Grâce à sa suzeraineté bienfaisante, le fort n'écrasa plus le faible impunément, les ambitions césariennes se brisèrent aux résistances de l'Eglise, et c'est d'autre part l'Eglise encore qui, devant un péril suprême, l'envahissement de l'Islamisme, poussait en Orient toute la famille chrétienne réunie. — Ces vastes résultats, le spectacle de cette Europe si prodigieusement différente du monde romain nous forcent à reculer en arrière, et à nous poser cette question : De quelle manière et par quels moyens l'Eglise était-elle parvenue à créer des nations si ouvertes aux grandes et nobles choses, si aptes aux dévouements et aux héroïsmes du bien? L'Eglise créa l'Europe chrétienne, comme Dieu créa l'homme : de la boue du Paganisme elle forma un corps, elle créa la famille, le sacerdoce, le monachisme. Ce magnifique corps créé, elle y mit son souffle, elle y fit entrer ses vertus, humilité, chasteté, charité. Ces vertus pénétrèrent peu à peu dans le sang des générations, la société s'en imprégna tout entière, l'œuvre était faite, et le monde nouveau surgissait. A la famille ancienne perdue de vices, sans force, sans direction et sans vie, parce que la tradition du devoir y était morte, l'Eglise substitua la famille chrétienne, fondée sur l'inébranlable base de l'indissolubilité, cimentée par la charité mutuelle, garantie par la pratique du devoir. Plus haut elle créa un sacerdoce vierge, apte à tous les sacrifices, ardent à tous les apostolats, toujours prêt à tous les martyres. A côté, comme auxiliaire, elle fit surgir la vie religieuse, le moine, qu'elle employa tour à tour à toutes les œuvres du zèle, qu'elle montrait aux âmes neuves et ignorantes comme le type achevé, le miroir rayonnant de la perfection évangélique. Ces trois éléments : famille, sacerdoce, monachisme, prirent incontinent une place vic-

torieuse dans la société qu'il s'agissait de transfigurer,
apportèrent et y firent régner les vertus divines do
monde chrétien est né : l'humilité, la chasteté, la cha
L'orgueil avait introduit dans le corps social les plus
telles divisions, dans la société antique une minorité
lente en était venue à traiter l'immense multitude des p
et des esclaves non plus en être humain, mais en
L'esclave pour le patricien ne valait pas sa murène ou
cheval. A un orgueil sans borne correspondait une lu
effrénée, le monde grec et romain, littéralement, péri
de ses débauches quand l'Eglise de Jésus-Christ vint le
de cet ignominieux sépulcre, pour le rendre à l'honne
aux énergies de la chasteté. Enfin la cruauté païenne,
qu'elle paraît dans les institutions et les mœurs et se re
dans les lois, n'avait plus laissé place à aucun bon sentim
du cœur, écrasait les faibles, torturait les vaincus, dévo
des victimes par milliers à toutes les inhumanités de l'es
vage, ravageait même le foyer domestique, et donnait
droit international pour premier caractère, l'atrocité. O
rappelle que parmi les traits dont saint Paul peignai
Paganisme, le *sans pitié* tient un des premiers rangs. Q
est beau de suivre, depuis l'Eglise du cénacle jusqu'aux
constantiniennes et théodosiennes ce travail de transfor
tion opéré dans le monde païen sous le rapport de la chari
Assurément la triple voix de l'Evangile, du miracle,
martyre, était la suprême puissance qui réveillait le mo
et ressuscitait les âmes, n'ayant garde toutefois de méc
naître le rôle de la charité dans l'établissement et le triom
du Christianisme. L'Eglise vainquit le monde à fo
d'amour. — Voilà comment l'histoire ecclésiastique est à
point mêlée aux faits de l'histoire générale qu'il est abso
ment impossible de dérouler les annales des peuples eur
péens sans raconter du même coup les œuvres de l'Egl
catholique. Sous des rapports secondaires mais précie

encore le même enchaînement et la même solidarité s'imposent également à l'historien. L'histoire des sciences et des arts en Europe depuis dix-huit siècles est dominée presque tout entière par les influences catholiques. Durant de longs âges la peinture appartient en propre à l'Eglise ; c'est par son ordre, sous sa direction, au souffle de son inspiration, que les plus admirables artistes tiennent le pinceau. C'est de son génie encore, de sa foi et de sa charité ardentes que naît l'architecture religieuse, si gracieuse, si élevée, si aérienne, empreinte d'un mystère doux et chaste que l'antiquité païenne ne connut pas. Le sol européen se couvrit alors de cette prodigieuse multitude d'abbayes et de cathédrales, de monuments religieux de toute sorte qui ont bravé la puissance des siècles sans lasser leur admiration. Longtemps la musique eut l'Eglise pour inspiratrice et pour reine, toujours encore elle reçoit d'elle sa majesté, sa gravité sereine, ses harmonies vastes et profondes, sa splendeur la plus pure et la plus élevée. Si des sublimités du génie nous descendons aux travaux plus modestes mais plus pratiques et plus indispensables des corporations ouvrières, ici encore c'est l'histoire de l'Eglise qu'il nous faut scruter, c'est son œuvre dont il nous faut suivre, à travers les siècles les développements successifs. C'est dans l'histoire de l'Eglise qu'il faut étudier celle des corporations de métiers si nombreuses, si florissantes, si puissamment organisées du moyen-âge. C'est de l'Eglise que sortaient ces moines agriculteurs, qui seuls nous ont légué les richesses de notre sol, d'elle encore que naissent ces artistes de tout genre et de tout nom, dont les chefs-d'œuvre n'ont pas été surpassés et dont les procédés sont inconnus même aux plus savants de nos chimistes et aux plus expérimentés de nos praticiens.

Résumons. L'Église catholique est l'universelle créatrice : voilà pourquoi étudier son histoire c'est étudier

chaque branche des connaissances humaines et déroule tous les événements de la vie des peuples, de l'Orient jusqu'à l'Occident. On peut lui appliquer sans crainte d'exagération ou d'irrévérence la parole sainte dite de son Fondateur et de son Chef : *Sans elle rien de ce qui a été fait n'a été fait*. Et telle est la vitalité des œuvres de l'Eglise, telle est la dureté de ce granit, que le Protestantisme et la Révolution n'ont pu encore en entamer l'ensemble ni en ébranler la masse. L'Europe entière reste catholique dans ses mœurs, ses idées et ses instincts. « L'Eglise a été en toute vérité la mère, la maîtresse et l'institutrice des peuples, les ayant tous régénérés en son sein et comblés non-seulement des grâces du ciel, mais encore des bénédictions et des prospérités temporelles. Le Germain et le Normand, le fils de la Barbarie et l'héritier de l'antique civilisation, l'Eglise les a tous instruits et rassemblés, civilisés et fondus ensemble dans un grand empire de Dieu sur la terre (1). »

**3.** Ce qui précède légitime déjà la troisième affirmation que nous voulions établir : Etudier l'Eglise, l'établissement sur la terre du Christianisme, c'est étudier un fait immense et universel sans lequel rien dans l'histoire humaine ne se peut plus comprendre ni expliquer. Si la main de l'Eglise est partout, si à son souffle créateur tout surgit, si à sa sagesse et à sa direction tout se forme et se régente; si elle crée à la fois le sacerdoce et l'empire, le pontife et le roi chrétien, si Constantin est son œuvre comme Charlemagne et saint Louis, si elle est mêlée intimement à la prodigieuse transformation du monde antique, si le Paganisme tressaille à sa voix, entre par elle dans les convulsions de

(1) Hettinger, *Apolog.*, V, 335.

l'agonie, puis meurt enfin frappé de ses mystérieuses puissances; si elle seule réunit les lambeaux sanglants de l'empire, et arrache aux Barbares les reste demi-dévorés de ce qui fut Rome païenne, si ces peuples barbares eux-mêmes, vainqueurs de la domination romaine, ne sont que par elle vaincus et subjugués, si à sa voix ils dépouillent leur férocité et s'assouplissent à la vie et aux devoirs des peuples civilisés, si le pouvoir public la reconnaît pour institutrice, si ses conciles deviennent la première officine des lois, et ses évêques les vrais législateurs de nations neuves et ignorantes; si les grands événements ont l'Eglise pour mobile et pour règle, si c'est à sa voix, par exemple, que l'Occident se précipite sur l'Orient pour refouler les flots victorieux de l'Islamisme, si tout, en un mot, émane d'elle, vit par elle, tire d'elle la naissance, le développement, la perfection, la fécondité : — comment comprendre le moindre mot à l'histoire profane des peuples sans tenir compte avant tout de leur histoire religieuse? Telle sera donc l'auguste mission de l'histoire ecclésiastique. Elle sera le guide, le seul possible, le seul expérimenté à travers les annales des nations que l'Eglise a tour à tour vaincues, subjuguées et régies.

**II. Importance et résultats.** Ce trop rapide aperçu sur les grandeurs fécondes de cette étude nous en fait pressentir l'utilité et les multiples et précieux résultats. Ces résultats, parcourons-les un instant. 1° Les uns touchent la foi; 2° d'autres la vertu; 3° il en est qui, s'adressant à notre intelligence, la développent, la grandissent, l'élèvent magnifiquement; 4° d'autres enfin complètent les précédents et forment en nous les qualités si précieuses de la sagesse, de la prudence, du tact pratique, de la perspicacité politique, de la finesse et de la sûreté du jugement.

**1.** L'étude de l'histoire ecclésiastique nous semble le complément nécessaire, l'auxiliaire indispensable de la science théologique. Kœthe formule cette plainte : « Il est déplorable que ceux-là même dont l'histoire ecclésiastique doit éclairer l'intelligence, dont les autres sciences ne sont rien sans celle-là, les théologiens, la méconnaissent encore, et n'en tirent, quand la nécessité les presse, que ce qu'une étude sans amour et sans zèle en peut obtenir (1). » Toutes nos vérités de foi ont leur reflet dans l'histoire, nos mystères y trouvent leur confirmation, nos dogmes révélés y ont leurs racines. Et pour définir clairement notre pensée, dans l'histoire de l'Eglise largement entendue et puissamment faite, les plus importantes, les plus fondamentales révélations chrétiennes viennent tour à tour se dérouler : la théologie catholique avec ses vérités de foi; la Providence et l'action divine dans le monde avec leurs graves et souvent formidables enseignements; la grande loi qui fait le fond de l'histoire humaine : tout pour le Christ et son Eglise.

La théologie avec ses plus grands enseignements. Voici par exemple la chute de l'humanité. N'est-ce pas en parcourant les champs dévastés de l'histoire, en touchant des ruines, en consignant d'inouïs désastres, en prêtant perpétuellement l'oreille aux cris de détresse de l'humanité, en contemplant la vertu si constamment opprimée, le vice si souvent vainqueur et tyran, en trouvant partout le monde en proie à des douleurs poignantes comme à des vices hideux, n'est-ce pas alors que la chute de l'humanité nous apparaît saisissante, et qu'aucun discours, aucun raisonnement n'a la puissance de ce muet spectacle? — Mais si l'histoire, en nous faisant partout heurter des ruines et toucher des blessures, nous force à contempler les vestiges de notre primitive déchéance, partout aussi elle nous dé-

(1) Kœthe, *Œuvres*.

couvre les traces profondes d'un Rédempteur. Les 4000 ans qui précèdent Jésus-Christ ne sont que son annonce et sa préparation, les 2000 qui le suivent ne sont que le récit de ses œuvres, accomplies par lui-même en personne, puis par son Eglise et par les nations chrétiennes que cette Eglise a fondées. — Avec le Rédempteur, l'histoire ecclésiastique nous fait contempler la magnifique restauration de l'humanité. Le théologien la discute, l'historien la montre. Sous son pinceau créateur une humanité nouvelle surgit, pleine des puissances et des beautés de l'Homme-Dieu. Elle se meut, elle agit, elle conquiert le monde, elle le remplit de vertus, elle y fonde les institutions séculaires, elle en transforme la surface, elle y règne sans que rien la puisse désormais ou détruire ou maculer. — Mais la condition du bien ici-bas c'est la lutte; et comment et pourquoi la lutte, si ce n'est que l'homme est libre, et que Dieu l'a honoré assez pour lui laisser la gloire de ses actes et de sa responsabilité? C'est dans l'histoire encore que ce dogme fondamental du libre arbitre trouve sa plus complète et sa plus continuelle démonstration. Comment ne serait-il pas libre cet homme que nous voyons agir si librement? — Mais si l'homme est libre de cette liberté *physique* qui le fait maître de la direction de sa vie, Dieu ne l'abandonne néanmoins jamais sans secours aux entraînements du mal et aux chutes de la faiblesse : la *grâce* est largement dispensée au monde. Et où cette grâce se montre-t-elle jamais plus vivante que dans les tableaux de l'histoire. Quand passe sous notre regard cette race nouvelle et étrange des enfants de Dieu, quand les martyrs nous présentent leurs palmes, les confesseurs leurs vertus, quand les cloîtres s'ouvrent pour laisser voir des existences tout angéliques, quand la multitude des héros chrétiens nous exposent leurs magnifiques œuvres, quand d'autre part, nous voyons les siècles qui détruisent tout s'accumuler sur l'Eglise sans la surcharger, les

puissances du monde se ruer sur elle sans l'abattre, comment nous refuser à voir dans ces héroïsmes et cette surhumaine force le secours d'en haut? Comment en face de telles œuvres nier la grâce? — Or la grâce qui soutient est celle aussi qui transfigure et qui déifie. L'humanité chrétienne c'est l'humanité dans laquelle coule à pleins bords la vie divine. Si le plus magnifique dogme après celui de l'Incarnation est le dogme de l'élévation de l'humanité à une grandeur surnaturelle et divine, où cette grandeur se fait-elle plus visible, plus palpable, est-elle plus vivement dramatisée que dans les récits de l'histoire ecclésiastique? Nous faisons plus là que l'analyser savamment, nous la montrons vivante, agissante, conquérante. Et plus les ombres des vices s'épaississent autour d'elle, plus radieuse est sa lumière, plus invincible son éclat immaculé. — Dans ce glorieux inventaire, oublierions-nous le dogme, vital entre tous, d'une vraie, divine, impérissable Église? Ah! c'est elle surtout que l'histoire a mission de faire apparaître. Elle la montre dans son origine, ses développements, ses combats, ses victoires, ses œuvres, l'épanouissement divin des *notes* qui la sépareront à jamais des contrefaçons éphémères et stériles de l'hérésie.

Le plus grand spectacle de l'histoire est assurément celui d'un Dieu, d'une Providence, planant sur le monde et conduisant d'une main cachée mais invincible la marche des événements. Si l'inattention et l'égoïsme réussissent à méconnaître Dieu dans les détails de la vie, combien apparaît-il puissamment et s'impose-t-il dans les péripéties de l'histoire! Combien là est-il impossible de nier son action, de rejeter ses sentences souveraines, de donner le change sur les interventions « de Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires (1). » Combien de fois le doigt

(1) Bossuet.

de Dieu est-il visible dans l'issue des événements? L'homme s'est agité, il a réuni des forces qu'il croyait imposantes, il s'est proposé un but, tracé un programme qu'il s'efforça de réaliser : or tout prend, sans cause connue, en dépit des plus fortes assurances, un cours différent : le travail fut de l'homme, l'issue est de Dieu. Nous aimons à transcrire ces belles paroles de Massillon qui s'appliquent si parfaitement à l'histoire ecclésiastique. « Dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout, Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône ou qui les en précipite, Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des Etats et des Empires, qui donne la paix et qui suscite les guerres. Dieu seul paraît dans cette histoire divine; il en est, si j'ose ainsi dire, le seul héros. Les conquérants n'y paraissent que comme les ministres de ses volontés (1). » Nos vieux historiens français faisaient présider à leurs récits cette épigraphe sublime : *Gesta Dei per Francos.* L'idée d'une Providence tour à tour rémunératrice et vengeresse ressort, avec un éclat merveilleux, de l'étude de l'histoire. Jamais l'iniquité d'une nation ne passe inaperçue et impunie. La décadence suit la débauche d'un pas rapide; Caïn n'égorge pas sans châtiment son frère Abel; les ignominies d'un bas empire sont les représailles divines contre les hérésies tracassières de Byzance; le Turc venge Dieu des apostasies de l'Orient, l'Église jamais n'est touchée en vain. Les puissances qui l'oppriment s'écroulent, les persécuteurs disparaissent, et, fût-on un Henri d'Allemagne ou un Napoléon, on est renversé du coup dont on veut frapper l'Église; vient infailliblement l'heure, où, dit Bossuet, « Dieu tonne du haut des cieux. »

Enfin, mieux que toute autre révélation, l'histoire ecclésiastique nous manifeste la grande et souveraine loi qui

(1) Massillon, *Œuvres*, t. III, p. 752, édit. Paris, 1838.

préside à la marche des événements et à la vie des peuples : *tout se fait pour le Christ et son Église.* Les nations naissent, grandissent, prospèrent pour remplir quelque mission relative à l'Église. Fidèle à cette mission elles triomphent, traîtres à cette mission elles entrent dans des convulsions terribles et le plus mortel malaise. Si la trahison s'opiniâtre, Dieu abandonné abandonne, et l'Église se crée d'autres ressources et voit surgir d'autres défenseurs et d'autres soutiens. Qui n'a pas ce fil conducteur de l'histoire ne peut plus rien s'expliquer des péripéties toujours si diverses, souvent si inattendues et si étranges qui forment la vie des nations; l'histoire n'est plus qu'un chaos, une scène de tumultes et de désordres, un je ne sais quoi qui n'obéit à aucune règle et ne répond à aucun plan. Non-seulement la foi sombre, mais la raison se déconcerte, l'intelligence, aux prises avec l'incohérent et l'absurde, s'abîme dans le scepticisme, et se suicide dans le désespoir. Telle est, au point de vue de la vérité, l'importance décisive de l'histoire ecclésiastique.

2. Cette importance n'est pas moindre par rapport à la vertu. La vertu ne cesse de faire le fond de l'histoire ecclésiastique. C'est elle que l'historien poursuit dans chacune de ses pages, elle dont il ne se lasse pas de révéler les énergiques beautés. Elle apparaît dans les écrits que l'histoire ecclésiastique analyse, et là quelle merveilleuse splendeur! Quelles plumes la décrivent! quels docteurs l'enseignent! Quels maîtres nous y initient! N'est-ce pas la vertu encore qui ressort de ces tableaux si suaves et si émouvants où l'Église des premiers siècles nous est montrée dans sa printanière ferveur, de ces autres où les institutions monastiques exposent aux regards, avec la perfection de leur règle, la perfection plus grande encore dans laquelle cette règle est gardée? L'histoire ecclésiastique déroule pour

chaque époque de la vie de l'Église l'organisation du culte, les règles de la discipline, les décisions des conciles, les persévérants efforts de l'Église pour maintenir ou réveiller dans les âmes l'intégrité et la ferveur de la vertu. Quelle lumière et quelle excitation plus puissante à nous élever et à nous garder nous-mêmes dans la perfection?

Mais où l'histoire ecclésiastique devient victorieuse sous le rapport qui nous occupe, c'est à faire passer sous nos yeux ses grands exemples, ses monuments solennels ou du vice ou de la vertu. Ces deux objets si divers se rejoignent au même but, et concourent à la même instruction. — L'histoire est pleine des plus magnifiques exemples de toutes les vertus chrétiennes, elle est pour nous l'arsenal, où nos armes de toute espèce sont rassemblées. Notre âme est-elle brûlée de feux impurs, et la volupté l'entraîne-t-elle vers un ignominieux abîme? Voici se dresser devant nous les innombrables et immaculées phalanges des vierges. L'orgueil nous a-t-il mordu? Quels exemples d'humilité, quels héroïsmes d'humiliation et de dénûment volontaires nous sont montrés sous cette bure qu'ont revêtue les fils et les filles des rois! L'avarice nous retient-elle dans ses chaînes de fer? L'histoire nous montre par centaines, par milliers, les opulents de ce monde faits pauvres pour le Christ, partageant avec leurs frères pauvres leur rare et amer morceau de pain. Si la faiblesse et le respect humain ont détendu les ressorts de notre âme, l'armée des martyrs, le cri de leur intrépidité, la confession de leur foi, le récit de leurs héroïques luttes, rappelleront notre courage en nous faisant rougir. Non, jamais enseignement n'égalera pour nous la puissance de ces spectacles.

Et si la vertu nons enflamme à l'imiter, le vice ne nous pousse pas moins efficacement à le fuir. L'histoire déroule parallèlement deux scènes : l'une où les plus admirables vertus multiplient leurs exploits, l'autre où les vices étalent

leur ignominieuse laideur. Nous nous détournons d'une fange qu'on nous révèle : nous sommes plus éloignés du mal dont on nous a fait connaître les désastreuses issues; l'orgueil d'un Arius ou d'un Luther nous effraie, quand nous sondons l'abîme où ces malheureux aboutirent.

**3.** Un point de vue important ne doit pas nous échapper : il n'est pas assez signalé par les historiens. Aucune étude n'est aussi propre à grandir nos âmes. L'histoire ecclésiastique ne vit que dans les vastes scènes, ne se nourrit que des narrations grandioses. La vulgarité des choses terrestres, des mesquins détails, des objets étroits lui est totalement inconnue. Chez elle tout prend les majestueuses proportions du surnaturel et du divin : ses récits embrassent les plus vastes événements, ses discussions ne s'engagent que sur les doctrines les plus divines, ses exemples revêtent les plus magnifiques splendeurs. L'histoire vit au sein des révolutions et des péripéties gigantesques; les trônes s'élèvent, les dynasties s'étendent, puis une main mystérieuse les brise et les disperse; un peuple naît, un autre s'efface : l'Orient se dessèche et meurt, l'Occident qui lui succède dans la vie subit les vastes commotions, les saillies désordonnées de la jeunesse avant de produire les grandes œuvres de son âge mûr. Chaque création dont l'histoire ecclésiastique raconte l'origine, les développements et les œuvres, est importante et étendue. C'est la vie de tout un monde qui passe devant nous et nous révèle ses secrets. Comment au contact de ces grandes et vastes choses notre intelligence ne se sentirait-elle pas grandir?

**4.** Et l'homme, par cette étude, fait encore mieux que grandir, il se forme, il se développe, il se mûrit tout entier. Son jugement est la première de ses facultés à s'affermir et à se solidifier. L'histoire est un tribunal où com-

paraissent perpétuellement hommes et choses, pour recevoir leur juste et impartiale sentence. A suivre ces calmes et équitables procédures, à assister à ces procès pleins de force et de maturité, notre jugement s'empreint infailliblement des qualités les plus précieuses : il devient sûr de lui-même, résiste aux entraînements de la légèreté, et s'habitue à ne donner de chaque chose que des appréciations mûrement réfléchies. — A cette fermeté de jugement s'ajoute le tact pratique, l'expérience des choses. L'histoire est la plus féconde école d'expérience que nous puissions fréquenter. « Une considération qui suffirait à elle seule pour accréditer l'étude de l'histoire ecclésiastique c'est qu'on y trouve, avec le sens et le tact des choses pratiques, une ample moisson d'expérience, que l'existence individuelle, si compliquée qu'on la suppose, ne saurait fournir. Combien de faits, d'expériences, de notions, combien de vicissitudes et de personnages divers ne voyons-nous point passer sous nos yeux en parcourant l'histoire de l'Église ! Il est impossible que tout cela reste pour nous sans résultats (1). » — Ce sens pratique des choses peut, par une étude approfondie de l'histoire ecclésiastique, s'élever jusqu'à la hauteur de la science politique la plus consommée. Et ici cette étude n'a pas de rivale possible, elle seule nous munit d'une vue assez perçante, d'une sorte d'esprit prophétique assez sûr et assez infaillible pour nous permettre des affirmations que l'avenir se chargera de justifier. L'histoire obéit à des lois certaines, ses saillies les plus capricieuses en apparence sont, par une marche providentielle, ramenées à des règles fixes et à des solutions immuables. Joseph de Maistre prédisait hardiment l'effrondement du premier empire; nous avons fait de même pour le second, nous nous tenons encore assurés de catastrophes prochaines

(1) Mœlher.

pour de vastes dominations qu'on croit les mieux affermies: ces affirmations qui les fonde? Où trouvent-elles leur inébranlable assurance? Dans ce fait dix-huit fois séculaire, que toute puissance qui persécute la Papauté est tôt ou tard, et presque toujours rapidement, vouée aux calamités et peut-être à la ruine et à la mort.

**III. Qualités.** Mais pour que l'histoire ecclésiastique nous fasse bénéficier de ces multiples et précieux avantages, son étude doit revêtir quatre différentes qualités : elle doit être: 1° croyante, 2° approfondie, 3° impartiale, 4° courageuse.

**1.** Elle doit être croyante. Que pourrait un historien incrédule dans le domaine de l'histoire ecclésiastique? quelle route y saurait-il tenir? quels problèmes y aurait-il les moyens d'élucider? Si l'Église ne lui paraît pas l'œuvre de Dieu, et le Christianisme un fait essentiellement divin, tout lui devient obscurité impénétrable, énigme insoluble, désordre et chaos. Des événements passeront sous ses yeux sans qu'il en puisse apercevoir la raison d'être et l'enchaînement. Il s'épuisera en efforts ridicules pour réduire à des proportions humaines un fait d'où le divin déborde de tous côtés, pour faire reposer sur une base absolument disproportionnée un édifice vaste comme le monde et haut comme la hauteur des cieux. Dès lors sa marche, trompée dès le premier pas, ne sera plus qu'un continuel égarement à travers l'impossible et l'absurde. Triste situation de nos historiens universitaires rationalistes! Ils se méprennent tout d'abord sur l'origine et la nature de l'Eglise catholique : ils ne cesseront plus durant toute leur course de fausser leurs appréciations, de contourner les faits, d'altérer la véracité de leurs récits. Egarés au début, la logique implacable des choses les force à s'égarer et à mentir toujours. Et, remar-

quons-le, il ne suffit pas de croire au côté *divin* de l'Église, il importe grandement aussi de reconnaître son élément *humain*, de voir en elle une société à la fois humaine et divine, un tout *divino-humain*. Cette notion omise, les abus déconcertent, les scandales et les crimes, que l'Eglise subit dans son sein, sans en être souillée, ébranlent la croyance et ravagent les convictions. A celui-là seul qui a de l'Eglise une connaissance ferme et complète de parcourir sans obstacle et dans une marche puissante les phases diverses de son histoire, de s'expliquer à la fois ses splendeurs et ses obscurcissements, ses apogées et ses décadences, le merveilleux de ses œuvres, la faiblesse et le néant de ses moyens, souvent même l'ignominie que les vices de ses enfants déversent sur elle, et les hontes dont ils couvrent son front. — A la foi l'historien de l'Eglise doit joindre la vénération et l'amour. C'est avec le cœur autant qu'avec l'intelligence qu'il faut étudier l'histoire ecclésiastique. Les divers devoirs de la piété filiale étant tour à tour à acquitter, l'amour de Dieu pour les hommes et des hommes pour Dieu faisant le fond de l'histoire humaine, comment étudier l'Eglise le cœur sec et le sentiment muet? L'Eglise a transfiguré et vivifié le monde, elle a été et elle demeure pour les individus, les familles, les sociétés, la source des plus ineffables biens; que faire au sein de ces inépuisables bienfaits, quand le cœur est insensible et que les tendresses divines ne sont ni comprises ni appréciées? L'Église traverse des temps d'angoisse et de détresse, comment s'y intéresser quand on n'a pour elle aucun amour? Elle est parfois dépouillée de ses dehors, elle n'expose plus aux regards qu'une nudité honteuse : que sera l'historien qui n'aura pas pour elle le respect de sa sainteté séculaire et de ses séculaires bienfaits?

**2.** L'amour et le respect, ne sont toutefois que des

conditions accessoires : la plus fondamentale et la plus indispensable de toutes, c'est la science. En histoire plus qu'en tout le reste, et en histoire ecclésiastique infiniment plus qu'en toutes les autres, la demi-science est désastreuse; la légèreté, la négligence, le superficiel, l'à peu près, n'apportent que dévastations et ruines dans des champs que le travail sérieux peut seul cultiver. Que d'erreurs historiques accumulées par l'ignorance! Que d'accusations iniques maintenues en dépit des plus irrécusables documents! Quelles fausses appréciations des faits, tristes fruits de la paresse qui se traîne dans l'ornière commune, plus encore que de la mauvaise foi qui s'opiniâtre à mentir! Devant cette vaste conjuration de l'erreur contre la vérité quelle est avant tout la mission de l'histoire? Sans doute établir et publier la vérité. Or pour accomplir victorieusement cette mission, l'histoire doit approfondir quatre points différents : les sources, les époques, les doctrines, les systèmes. Si elle ne porte pas sur ces quatres côtés l'attention la plus sérieuse, elle fausse sa marche et connive à l'erreur bien loin de la dissiper.

Les *sources*. L'histoire sérieusement faite doit à la fois les vérifier et les apprécier. Nos historiens rationalistes ont étrangement abusé des sources et les ont étrangement falsifiées. Or telles sont la légèreté et la paresse de notre temps que l'on accepte sur leur parole, sans aucun contrôle, les assertions qu'ils prétendent appuyées. Allez aux sources : ou bien les passages allégués n'existent pas, ou leur texte en est tronqué et falsifié, ou la physionomie générale en est totalement différente. Et non-seulement il les faut vérifier, mais il les faut apprécier. Qui n'a vu cent fois, dans le trop fameux procès d'Alexandre VI, au bas de pages chargées d'accusations les plus graves : *voyez Burckhard, voyez Guichardin...?* Or qu'est-ce que Burckhard? Un pamphlétaire haineux, ennemi de race, de politique, de ran-

cune d'Alexandre VI. Qu'est-ce que Guichardin? Uu historien auquel Voltaire, peu scrupuleux sans doute, reproche l'impudeur de ses mensonges. Il est de toute évidence que cette appréciation des sources est fondamentale, elle décide du degré de croyance à accorder à des assertions, et modifie par suite profondément les affirmations de l'histoire. Que de procès historiques sont à réviser, uniquement parce que la légèreté, le parti pris, la haine ont laissé les faits s'appuyer sur des bases ruineuses, ont accepté sans contrôle une parole absolument indigne de foi!

Les *époques*. Ne pas se faire de chaque époque la synthèse vraie, ne la pas considérer sous sa physionomie propre, c'est se mettre en danger de n'en comprendre ni les biens ni les maux, ni les avantages ni les désastres; c'est très souvent être injuste ou indulgent à l'excès, c'est parfois même fausser les faits et dénaturer les institutions et les œuvres. Combien de fois nos frivoles histoires ontelles donné du moyen-âge les appréciations les plus erronées, uniquement par ignorance de l'époque et par cette prétention ridicule de la juger d'après nos idées modernes! Que de sottises ont été dites sur le rôle de la Papauté au moyen-âge! que d'autres sur les croisades! que d'autres sur l'inquisition! que d'autres sur le servage, faute d'avoir nettement saisi le caractère d'une époque, d'avoir judicieusement tenu compte de ses ressources, de ses désavantages, de ses besoins!

Les *doctrines*. Un historien qui enregistre des faits sans tenir compte des doctrines, n'a plus, en histoire de vues sérieuses ni d'appréciations équitables. Méconnaissant ce qui fait l'âme et la vie de l'histoire, il lui devient impossible de porter sur les hommes et les choses aucun jugement vrai. Essayez donc d'étudier le moyen-âge, ses institutions, ses luttes, ses efforts, parfois ses rigueurs sans pitié, si vous n'avez pas de l'unité religieuse, des droits de la vé-

rité, de la royauté souveraine de la Révélation, des idé justes! Essayez de juger l'inquisition si vous êtes entach de l'erreur libérale sur la tolérance! Essayez de parcour l'histoire de la Papauté si vous ne croyez pas à sa divine toute puissante mission dans le monde! N'en doutons pas c'est à l'absence de doctrine qu'il faut attribuer les er-reurs historiques très graves de plusieurs ouvrages venu de plumes catholiques elles-mêmes, et dont il serait témé-raire d'accuser la bonne foi.

Les *systèmes*. Un système préconçu est la véritable peste de l'histoire, et ce qui altère le plus son impartialité. Qui ne connaît les erreurs où l'esprit de système a fait tomber à notre époque des historiens qui sont loin d'ailleurs d'être sans valeur. Tel s'est fait une idée préconçue de la Papauté: il contournera toute l'histoire des premiers siècles de l'É-glise pour établir que les prérogatives du Saint-Siège sont de dates et de conquêtes successives. Fleury veut que la primitive Eglise soit le type immaculé de l'Eglise des autres siècles : il taira les faits et altérera les situations. Un ou-vrage récent veut que le Christianisme ait trouvé le monde, absolument et sous tous les rapports, prêt à le recevoir; ce système préconçu fait faire à l'auteur dans l'esquisse de la société païenne de véritables tours de force.

**3.** Cet ordre d'idée nous mène droit à la troisième con-dition d'une bonne histoire : l'*impartialité*. Une double ten-dance est à éviter soigneusement : tout défendre, tout ex-cuser; au contraire tout attaquer, tout détruire. L'histoire impartiale se fraie un chemin sûr au milieu de ces deux écueils. Pour les événements, les institutions, les hommes, elle dispense dans une mesure équitable le blâme et l'éloge, elle pèse les parts de responsabilité, ne méconnaît pas les circonstances atténuantes, tient judicieusement compte des temps, entrevoit le but, fait bénéficier de l'innocence des

intentions les hommes et les choses iniquement incriminés. En un mot, l'histoire impartiale ne sait pas plus taire le mal qu'elle ne sait voiler sous un inqualifiable silence la vertu, les glorieuses œuvres et les bienfaits. Ah! vraiment! c'est bien sous ce rapport plus encore que sous les autres qu'on a dit de l'histoire « qu'elle était tout entière à refaire. » De nos jours on revient enfin à l'impartialité historique; des procès sont révisés, des condamnations réputées définitives se dissipent aux clartés d'une vraie science, des noms voués depuis des siècles à l'exécration et au mépris reparaissent sous l'auréole d'une innocence et d'une gloire reconquises. C'est dans cette voie qu'il faut marcher avec une croissante assurance. L'esprit de parti, la haine de secte ont multiplié les mensonges, ont déchiré des gloires longtemps incontestées, ont réhabilité des mémoires trop justement flétries : il importe grandement de dévoiler ces partialités iniques et de reconquérir à l'histoire la justice qui est le plus sacré de ses devoirs comme le plus inviolable de ses droits.

**4.** L'histoire, en quatrième lieu, sera donc *courageuse.* Elle n'a été que trop et trop longtemps pusillanime, elle n'a que trop cédé devant les violences et les mensonges impudents de l'ennemi. Le Protestantisme venu, le Philosophisme et l'impiété implantés parmi nous, l'histoire n'a plus été, entre leurs mains, qu'un instrument de persécution et de haine. Ils ont largement tous pratiqué le mot de leur chef : *Mentez, mentez toujours!* Ils ont menti. Là, du reste, n'est pas l'étonnant ni l'étrange; l'étrange, c'est que les historiens catholiques se soient senti chanceler devant ces haineuses déloyautés! Qu'un Launoy ait découronné nos saints et ravagé nos origines chrétiennes : on a vu des hommes comme Tillemont devenir hésitants et irrésolus. Que l'école protestante ait versé à pleines mains sur la Papauté l'in-

sulte et le mensonge : bien des plumes catholiques n'ont plus fait que tracer faiblement et timidement des essais de réhabilitation, ou même plaidé sans chaleur ni conviction les circontances atténuantes. Il fallait le courage, les catholiques n'ont montré trop souvent que pusillanimité et faiblesse.

Du reste, s'il faut à l'histoire ecclésiastique le courage de défendre, il lui faut aussi celui d'accuser et de flétrir. Que gagnerait-elle à taire ou à pallier la vérité? Dès qu'il est bien compris que l'Église, divine dans son âme, est cependant unie à la terre par son corps, qu'elle vit au milieu du monde, qu'elle se compose d'hommes mortels et déchus, que ses fils sont peccables, que sa fécondité même l'expose aux souillures de ses propres enfants : pourquoi reculer devant des aveux pénibles? quel besoin de trahir la vérité? En quoi l'exception détruit-elle la règle, l'abus de détail la perfection de l'ensemble, les vices des hommes la sainte et immaculée œuvre de Dieu?

**IV. Sources.** Peut-être nous sommes-nous trop étendu sur ces remarques préliminaires : mais elles nous ont semblé importantes, et trop rarement produites. Il ne nous reste plus qu'à indiquer sommairement les principales sources où l'historien peut puiser. — Il en est d'orthodoxes et de pures. — Il en est que nous irons chercher en pleine hérésie et dont nous signalerons à la fois les erreurs et les restes de justice et de vérité.

**1.** Des auteurs qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique, les uns appartiennent à l'Église grecque, les autres à l'Église latine.

Parmi les premiers, nous devons à peine signaler *Hégésippe,* non pas que son travail ait été sans valeur : saint Jé-

ôme en parle avec éloge, Eusèbe y a fait des emprunts, mais l ne nous en reste qu'une assez faible partie (1). Le véritable résor pour l'histoire des premiers siècles de l'Église, de l'éablissement du Christianisme à l'an 324, est l'Histoire ecclésiastique d'*Eusèbe*. L'auteur s'y étend sur la diffusion de l'Évangile, les premières luttes de l'Église, l'ère des persécuions; il nous donne sur les premières hérésies les plus précieux détails, et nous fait connaître les savants qui illustrèrent cette société primitive. L'organisation ecclésiastique, l'érection des sièges épiscopaux, la physionomie chrétienne des deux premiers siècles trouvent en lui un narrateur exact, un critique judicieux. Sa position à la cour de Constantin, en lui livrant toutes les sources, l'avait mis à même d'acquérir une vaste érudition, à travers laquelle la rectitude de son jugement l'empêcha de s'égarer. Eusèbe fut continué et imité, mais non pas égalé. Trois noms ont survécu : *Socrate*, *Sozomène*, *Théodoret* (2). Les deux premiers, avocats à Constantinople, ont donné une continuation de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe qui n'est pas sans mérite, mais qui est loin de valoir le travail historique de l'évêque de Cyr en Syrie, *Théodoret*. Théodoret se montre judicieux, exact, il écrit avec une netteté remarquable, et ne surcharge pas ses récits de détails inutiles, parfois peu sûrs, comme ses deux contemporains. Au sixième siècle, le lecteur *Théodore* composa une Histoire ecclésiastique destinée à faire suite aux précédentes; elle jouit d'un grand crédit chez les contemporains, mais ne nous est parvenue que par fragments. Du septième siècle nous avons le travail, assez précieux par l'abondance des détails d'un scoliaste nommé *Evagre*.

L'Église latine nous offre à enregistrer les noms et les travaux suivants. Nous devons au prêtre d'Aquilée, *Rufin*,

(1) Voir Gallandi, II.

(2) Migne, *Patrolog. græc.*, tom. LXVII; — *id.*, tom. LXXXII.

une excellente traduction de l'Histoire ecclésiastique d
sèbe, Rufin l'abrège et lui donne une continuation ju
la mort de Théodose le Grand. *Sulpice Sévère* compos
double histoire de l'Ancien Testament et de l'Église
tienne, poursuivie jusqu'à son époque, fin du quat
siècle. Éclat de la diction, beauté du récit, exactitude
tante, déparée à peine çà et là par quelques erreurs
recommande cet historien. Outre son « *Historia sa*
Sulpice Sévère nous a laissé des relations de voyage
Vie de saint Martin de Tours, son maître et son ami.
*Orose* composa une Histoire générale de l'Église, de
gine du monde à l'an 416. *Saint Jérôme* dans son « *D*
*illustribus,* » œuvre d'une beauté remarquable, rév
Paganisme les gloires scientifiques de l'Église que l'on
sait volontiers d'ignorance et de faiblesse. Au sein des
des invasions, au début du sixième siècle, *Aurèle Cassi*
homme d'État distingué puis religieux écrivit un a
des histoires de Socrate, Sozomène et Théodoret, a
qui fut en constant usage durant tout le cours du m
âge. *Denys le Petit,* moine Scythe, abbé d'un monast
Rome, fit de sérieux travaux sur la chronologie, et
posa la collection des canons de l'Église et des décr
des papes, du pape Sirice au pape Anastase II. En
avançant dans le moyen-âge, le premier nom qui s'o
nous est celui du vénérable *Bède.* Le plus savant des A
Saxons, il écrivit, au début du huitième siècle, une
toire universelle intitulée : « *Les six âges du monde.* » C
cet important travail, le vénérable Bède composa une
toire d'Angleterre, précieuse pour les détails qu'elle
ferme sur l'introduction, les progrès, le règne de l
parmi les Anglo-Saxons. *Paul Varnefried,* secrétair
roi Didier et que nous trouvons plus tard à la cour de C
lemagne, nous a laissé une Histoire des Lombards.
*mon* écrivit pour sa nation un résumé des anciens h

iens ecclésiastiques grecs. *Flodoard* trouva dans sa vie si igitée le loisir d'écrire une Histoire de Reims justement estimée. L'évêque *Adam* de Brême nous ouvre dans son Histoire universelle les seules sources sérieuses que nous ayons pour l'Histoire ecclésiastique du Danemarck, de la Suède, de la Saxe. Le bibliothécaire *Anastase* écrivit à Rome une compilation des histoires ecclésiastiques grecques, et nous laissa un travail sur les papes. Vers l'an 1142, le moine *Orderic Vital* consacra sa verte et intrépide vieillesse à composer une histoire universelle que l'on consulte encore avec fruit. A ces noms et à ces travaux nous pourrions, si nous ne voulions trop charger cette nomenclature, ajouter les nombreuses chroniques Italiennes, Françaises et Allemandes. Mais nous passons d'emblée à un grand talent et à un grand nom. Dans les dernières années du moyen-âge, l'illustre *Vincent de Beauvais*, qui apporta dans l'étude de l'histoire son vaste esprit de synthèse, nous a laissé dans son « *Speculum historiale* » un monument d'une haute valeur.

Le Protestantisme obligea, par ses accusations, ses mensonges, ses obscurités calculées, les écrivains et les polémistes à creuser avec un courage invincible les champs de l'histoire ecclésiastique. Aux *Centuriateurs de Magdebourg*, qui avaient entrepris une histoire ecclésiastique générale, tout entière composée en vue de l'erreur protestante et se pliant aux affirmations dogmatiques de l'hérésie, d'infatigables champions de la vérité opposèrent les plus vastes et les plus profonds travaux. En tête *Baronius* dans ses « *Annales*, » se distingue par la sûreté de ses recherches, la multitude de ses trouvailles historiques, l'inébranlable force de son érudition. Par lui les erreurs commises par les Centuriateurs de Magdebourg furent mises à nu, leurs mensonges dévoilés, et leur autorité détruite pour toujours. Baronius dont les « *Annales* » vont jusqu'en 1198, eut pour

continuateurs *Bzovius* et *Sponde*. Un autre savant *Odéric Raynald* poussa cet admirable œuvre d'érudition jusqu'au milieu du seizième siècle. Il domine tous les autres par son tact historique et son talent d'exposition. — Les Français ne restèrent pas en arrière. Les trois congrégations religieuses de Saint-Maur, de l'Oratoire, des Jésuites, travaillèrent avec un zèle infatigable à préparer, fouiller, disposer les grandes sources de l'histoire ecclésiastique, rectifier les erreurs de toutes sortes que la négligence des siècles, l'inadvertance des copistes, et plus encore la perfidie hérétique avaient partout accumulées. Les éditions des Pères et le texte des Conciles étaient à revoir, la chronologie, la géographie ecclésiastique devaient subir d'importantes rectifications : Dieu suscita pour cette œuvre une véritable armée de travailleurs et de savants, telle en est la liste qu'elle défie jusqu'à l'énumération que nous voudrions faire de leurs noms. Le Franciscain *Antoine Pagi* accumula dans ses quatre in-folio des richesses d'érudition de tout genre, et, même après Baronius, est neuf dans une foule de points échappés à l'illustre cardinal. L'ordre des Bénédictins s'illustra plus que tous les autres dans ces travaux sur l'antiquité ecclésiastique. Citer des noms tels que ***Mabillon*** et ***Montfaucon***, c'est en faire suffisamment l'éloge; d'autres ne les suivent pas de loin : ***Martène***, ***Durand***, ***d'Achéry***, ***Constant***. L'ordre des Jésuites se fit l'émule de la Congrégation Saint-Maur, *Sirmond* et *Petau* joignirent leurs savantes œuvres à celles des Bénédictins et des Oratoriens. Parmi ces derniers *Thomassin* est le plus illustre. Un archevêque de Paris, *de Marca*, luttait avec ces grands noms d'érudition et de savoir. L'ordre de Saint-Dominique donnait le P. *Noël Alexandre*, que ses travaux sur l'histoire recommandent mieux encore peut-être que ses écrits théologiques. N'oublions pas cependant qu'un gallicanisme outré dépare les œuvres de ce savant. Plus agréable beaucoup dans son ex-

position, *Fleury* s'attira de très graves reproches par ses partialités choquantes, son gallicanisme, peut être même par son manque de bonne foi. Sa volumineuse histoire, longtemps en vogue, tomba victime de ses défauts. *Tillemont*, sans composer une histoire proprement dite, nous a laissé de savants mémoires sur les six premiers siècles de l'Église, plus une Histoire des empereurs, fruits de quarante années de travaux. On ne pourrait faire à Tillemont qu'un reproche, celui de ses tendances jansénistes et de sa trop grande hésitation. Voici l'appellation même du génie : *Bossuet*. Dans son histoire universelle Bossuet s'élève à une hauteur de vue où n'ont atteint aucuns des auteurs précités. Dans ce magnifique ouvrage il embrasse avec plénitude le plan providentiel de Dieu dans la formation et le règne de l'Église à travers les âges. Ferons-nous apparaître une ombre au milieu de cette gloire? Plusieurs de ces grands hommes ne se dépouillèrent pas de l'erreur gallicane, et ne se montrèrent pas assez au-dessus des préjugés étroits de leur siècle. Partant de cette idée erronée que l'Église devait rester toujours ce que la montrent les six premiers siècles, ils furent presque tous pour les siècles du moyen-âge d'une sévérité injuste, ils en parlent peu et souvent ils se trompent quand ils en parlent.

En Italie nous recueillons les noms suivants : *Mamachi*, *Selvaggio*, *Pellicia* auxquels nous devons des controverses sur les antiquités ecclésiastiques. *Assémani* qui travailla surtout sur la liturgie, *Mansi* sur les collections des conciles, le cardinal *Noris* sur l'hérésie du Pélagianisme. Au détestable écrivain *Paul Sarpi* qui fit sur le Concile de Trente une œuvre de haine et de mauvaise foi, le cardinal *Pallavicin* opposa une histoire du saint Concile, aussi remarquable de sincérité et de science que par l'exquise élégance du style. Le cardinal *Orsi* ne put poursuivre que jusqu'au sixième siècle une volumineuse et savante histoire; l'orato-

rien *Saccarelli*, dans la sienne, compile avec une lucidité remarquable d'innombrables sources. Son œuvre, quoique interrompue comme celle d'Orsi, compte parmi les plus précieuses à consulter.

L'Allemagne fournit, elle aussi, un précieux contingent. L'Allemagne d'abord pleine des sanglants tumultes de la guerre de Trente-Ans, puis endormie dú fatal sommeil d'indifférence qui signale la fin du dix-huitième siècle, l'Allemagne reste durant bien des années stérile pour les travaux sérieux. L'heure est à la légèreté et à l'incroyance, le bon mot et le sarcasme remplacent la profondeur des vues comme la loyauté de la science, le matérialisme étouffe les âmes et éteint les courages. Longtemps on en reste aux mauvaises œuvres de *Hontheim*, *Wolf*, *Gmeiner* et de beaucoup d'autres dont le nom ne vaut pas même la simple mention. Avec le comte *de Stolberg* l'Allemagne historique se réveille; l'Histoire de l'Église du comte de Stolberg comptera toujours parmi les meilleures pour le fond, et ne sera égalée que par bien peu d'autres pour les beautés grandioses et les suavités dont elle est remplie. C'est une grande âme mise au service d'un grand savoir. Son continuateur, *Kerez*, écrivain estimable, lui reste bien inférieur. Le mérite de *Katerkamp* est dans la profondeur de ses vues, la puissance de sa synthèse, et le coloris saisissant de ses portraits. Son histoire s'arrête malheureusement au temps de saint Bernard. Voici d'autres noms médiocres : *Locheter*, *Hortig*, etc. Les travaux du professeur *Dœllinger* lui avaient acquis une renommée que sa triste défection n'a que trop détruite : grande érudition, peut-être, mais à coup sûr peu de tête et peu de cœur.

**2.** Pour être complet nous devons dire un mot des travaux enfantés par l'hérésie. Dans les premiers siècles nous rencontrons l'hérétique eunomien *Philostorge* qui se fit, dans une Histoire de l'Église l'apologiste de l'Arianisme. Séparée

de l'Église latine, l'Église grecque se meurt étouffée dans les vilenies du Bas-Empire, n'attendons plus d'elle aucune œuvre sérieuse. Sous le nom collectif de *Byzantins*, nous désignons de nombreux ouvrages Grecs, ouvrages sans élévation, ni sincérité, ni science.

Arrivons de suite à la Réforme. Après les *Centuriateurs de Magdebourg*, qui falsifient l'histoire au profit de leur hérésie, nous trouvons d'autres auteurs, savants parfois, mais d'une partialité révoltante toujours : *Arnold*, *Semler*, *Shrœckh*, *Henke*, *Spittler*. Ce n'est plus l'histoire, c'est la diatribe ; ce n'est plus la science, c'est la négation, c'est le désordre, c'est le néant. L'audace germanique fait bon marché du sens commun, et prétend étouffer sous des haines de sectaires la foi des siècles, les témoignages du passé, les monuments les plus inébranlables de la vérité. Sous la plume de *Néander* l'histoire se relève un peu, et heureusement nous pouvons terminer cette liste trop courte et peu élogieuse par un nom illustre et vénérable, celui de *Hurter* qui, sans écrire une histoire de l'Église, s'est acquis par sa monographie de Innocent III une renommée de science et de bonne foi. A ce nom nous pouvons en ajouter deux autres, ceux de *Voigt* et de *Rancke*.

L'Eglise réformée donne peu de noms, même médiocrement célèbres. Le Protestantisme desséchait le génie et étouffait la loyauté, les deux sources de la science historique se trouvaient taries. L'*Histoire de la Papauté* de *Mornay* est un pamphlet dont la violence n'est égalée que par sa médiocrité. Les Anglicans s'attachèrent, sans aborder l'histoire générale, à élucider certains points de détails ; plusieurs montrèrent de la science sans guère montrer de droiture et de loyauté. En France les réformés traitèrent quelques parties détachées de l'histoire, *Basnage* hasarda une histoire complète et n'a rencontré que l'oubli.

Telles sont les sources, ou mieux une partie des sources auxquelles l'historien de l'Eglise doit avoir recours. Mais n'ayons garde d'oublier les monuments. Mieux que les auteurs les plus érudits, les monuments nous servent souvent à reconstituer une époque, élucider un point obscur, dirimer une controverse, établir solidement une affirmation. Il importe grandement, surtout pour l'étude des premiers siècles de l'Eglise, de se rendre familière l'étude des monuments. Et tels sont les progrès qu'a faits la science des monuments antiques, et les révélations inattendues que nous lui devons, qu'il nous serait impardonnable de négliger des sources d'une semblable richesse. Fréquemment donc nous recourrons à *Greppo*, *Le Blant*, *De' Rossi*. Ces illustrations ne doivent pas nous faire perdre de vue les savants plus anciens : *Du Cange*, *Scaliger*, *Casaubon*. Citons encore les *Garrucci*, *Bosio*, *Boldetti*, *Marchi*, *Raoul Rochette*, *Perret* (1).

## II.

## Division de l'histoire ecclésiastique dans ses premiers siècles.

Ces premiers siècles comprennent la première des trois phases de la vie de l'Eglise catholique.

Nous l'avons vu plus haut, l'histoire de l'Eglise de Jésus-Christ jusqu'à nos jours, se divise naturellement en trois

---

(1) *Ouvrages à consulter*. — Blanc, *Introduction*. — Saint Augustin, *Cité de Dieu*. — P. Petau, Thomassin.

Tout récemment une volumineuse et remarquable Histoire de l'Eglise a été composée par *Rohrbacher;* une autre par l'abbé Darras, que la mort de l'auteur a laissée incomplète et qui vient d'être continuée et achevée.

vastes périodes. Dans la première, l'Eglise placée en face du monde païen le subjugue et le transforme. Et ce que son action ne pouvait faire : redonner à la pourriture romaine la vigueur et la vie, les grandes invasions s'en chargent. — La seconde période se caractérise par un nouveau travail, aussi gigantesque, aussi surhumain que le premier. De ce monde barbare, qui fait irruption sur l'ancien monde romain et menace de l'engloutir, l'Eglise fait une création merveilleuse de force et de grandeur. Elle fait l'Europe chrétienne, et y jouit durant des siècles d'un règne aussi salutaire qu'il est incontesté. Mais le règne absolu du bien n'est plus l'état normal de l'humanité déchue, le bien finit par se fatiguer de ses œuvres et par s'affaisser sous son propre poids. La royauté de l'Eglise irrite les pouvoirs, des volontés d'émancipation se font jour, les sociétés se sentent prises d'idées vagues de sécularisation. Les idées, qui naissent vers la fin de la seconde période se développent dans la troisième jusqu'à pouvoir devenir son signe le plus caractéristique. — Nous l'avons vu encore, et nous le redisons pour en mieux fixer la notion, la Révolution fait le fond de l'histoire moderne, de la Réforme à nos jours, et nos annales contemporaines si tourmentées et parfois si sanglantes ne font que consigner les résultats logiques et implacables de la révolution religieuse du seizième siècle.

Telle est la division générale de l'histoire ecclésiastique, celle qui, sans tenir compte d'aucun détail, n'envisage que les plus grandes lignes et les plus hauts sommets.

Dans ce volume et le début du suivant nous embrassons la première des trois époques pour en esquisser la physionomie propre et en donner les grandes divisions. Que fait l'Eglise dans cette première période qui embrasse les pre-

miers siècles? Elle se fonde et s'étend : elle se rencontre de suite et nécessairement avec le vaste et séculaire empire du mal, c'est la lutte, une lutte multiple autant que terrible et désespérée : l'Eglise triomphe d'un triomphe aussi multiple qu'a été cette lutte; le vieux monde idolâtre est vaincu, il s'efface de plus en plus et de plus en plus l'Eglise paraît, vit, domine. Telles sont donc les trois phases qui remplissent la première époque de la vie de l'Eglise : *Etablissement et diffusion : — Lutte : — Triomphe.*

**I. L'Etablissement et la Diffusion.** Avant de suivre l'Eglise catholique dans les merveilles de son établissement et à la trace de ses conquêtes, il est logique d'étudier ce qu'elle est, comment Jésus-Christ la fonde et la constitue. — Il est nécessaire encore de se rendre compte de la mission dont Dieu la charge en ce monde, des intérêts qu'il lui confie, de l'œuvre qu'il lui commande de faire à travers les siècles. — Après, il ne saurait être superflu de jeter un regard sur la vie de cette Eglise, les vicissitudes étranges de cette vie, la succession merveilleuse de persécutions et de triomphes, de tempêtes et d'apaisements, de mort et de résurrection par où Dieu la fait perpétuellement passer.

Ces notions préliminaires mais essentielles terminées, nous entrons dans le récit même de l'histoire. A peine née l'Eglise inonde sur le monde; elle monte comme l'océan, elle envahit tout de ses eaux divines. L'Orient est déjà parcouru et il se couvre de florissantes Eglises, l'Occident reçoit presqu'au même moment ses premiers Apôtres et subit les premières conquêtes de l'Evangile. Les trois grands sièges se fondent, Rome, Alexandrie, Antioche; mais déjà Rome, la Rome de Pierre, devient la reine incontestée des Eglises qui se partagent le monde. — Ce ne sont pas les pays civilisés qui tombent seuls sous le joug du Christ, les

Apôtres déclarent « qu'ils se doivent aux Barbares aussi bien qu'aux Grecs ; » tandis que Pierre et Paul subjuguent le monde Grec et Romain, les autres Apôtres avec la multitude de leurs disciples pénètrent dans les régions les plus lointaines et font des conquêtes que les armes romaines ne connurent point. En moins d'un siècle Paul, rendant compte aux Romains du grand miracle de cette diffusion de l'Eglise, peut dire « *Votre Evangile est annoncé à l'univers tout entier.* »

**II. La Lutte.** Mais la conquête supposait la lutte, le vieux monde ne se rendit pas à discrétion sans engager auparavant contre l'Eglise le plus effroyable des combats. — L'immense empire du mal se rue tout entier contre l'Eglise. Or cet empire comprend trois grandes forces.

La première, la force matérielle, entre en lice escortée de la puissance romaine, c'est un colossal empire qui tout d'abord se dresse contre l'Eglise naissante et prétend l'étouffer dans le sang. C'est une lutte épouvantable de trois siècles, où coulent des flots de sang, où se montrent de prodigieux héroïsmes, où Rome fatiguée de frapper s'affaisse, quand l'Eglise de plus en plus vigoureuse l'envahit de plus en plus.

Après la force matérielle personnifiée dans l'empire romain, c'est au tour de l'hérésie à se mesurer avec la doctrine de Jésus-Christ. En même temps que le glaive romain déchire les corps, les premières hérésies déchirent le *Credo* catholique.

Enfin les savants, les beaux esprits de la Grèce et de Rome, les sages, les philosophes s'efforcent de ruiner sous leurs sarcasmes et leur science la doctrine qui leur ravit le sceptre des idées. Des réminiscences païennes, des systèmes de philosophie, des rêveries judaïques naît un vaste système

d'erreur, qui travaille à reconstituer le Paganisme, s'efforce de corrompre le Christianisme, de le ruiner, de se substituer à lui. Pendant que l'hérésie et la philosophie païenne secondent les efforts du glaive, l'Eglise, aux prises avec ces trois terribles adversaires, lutte encore à la fois contre toutes les passions. Les vices, comprimés par l'Evangile jaillissent sur l'Eglise avec une violence égale à leur compression. De là ces sectes immondes qui pullulent dans les premiers siècles, et, sous des noms divers, réunissant leurs perversités, mêlant leurs haines, combattant toutes ensemble la doctrine de Jésus-Christ, lui font courir des dangers plus extrêmes que ne lui en ménage toute la fureur des Césars.

**III. Le Triomphe.** — L'Eglise demeure victorieuse des passions humaines comme des résistances de la raison révoltée et des assauts sanglants de la force. Constantin dépose le premier les armes et abaisse devant la croix les faisceaux de l'Empire. Il va plus loin; il laisse au Christ et à son Eglise Rome pour capitale, et se retire devant la majesté du royaume divin. Sans doute, quand nous donnons à cette dernière partie de la première Epoque, pour titre, le mot de *triomphe*, nous n'entendons pas un triomphe sans détresse, une paix sans combat : cette situation ne sera jamais celle de l'Eglise, mais nous prenons le côté le plus saillant de ces temps nouveaux. Viendront, nous le savons, les grandes hérésies; les empereurs devenus chrétiens seront le plus souvent à l'Eglise sa croix la plus lourde et son danger le plus pressant. Tandis que l'Orient vivra au milieu des petitesses tracassières de Byzance et des audaces hérétiques une vie de plus en plus amoindrie et chancelante, l'Occident se verra sillonné bientôt par les premières incursions des Barbares, se remplira de troubles, se couvrira de ruines : aux regards qui manqueraient d'at-

tention ou de profondeur, cette situation compterait pour une défaite nouvelle.

Néanmoins, c'est bien pour l'Eglise un moment de véritable triomphe. L'Eglise est sortie des obscurités et des impuissances des catacombes, elle règne au grand jour, elle a une vie officielle, la majesté impériale s'incline devant elle, ses Papes sont déjà plus puissants que les empereurs qui chancellent, les restes du Paganisme vont s'amoindrissant, les hautes charges, les magistratures, les armées, s'ouvrent à des illustrations chrétiennes, les évêques sont partout les soutiens reconnus des peuples, les lois, non-seulement s'imprègnent d'idées chrétiennes, mais sont dans une mesure qui s'élargit tous les jours l'application des principes de l'Evangile, les institutions se transforment peu à peu, et malgré les dernières résistances du Paganisme officiel, l'idolâtrie, obligée de déserter les grands centres, se réfugie dans les campagnes, et encore y est-elle poursuivie par d'ardents missionnaires. En un mot, depuis Constantin un élan immense est donné au Christianisme, élan que n'entravent que faiblement et pour un moment les efforts de Julien l'Apostat, du philosophisme idolâtre et du rationalisme hérétique.

La Papauté développe magnifiquement son action. Sans doute la Papauté était sortie toute faite, toute-puissante, toute armée de l'institution divine; dès le premier jour Pierre était le chef visible de l'Eglise universelle, et, Pasteur au-dessus de tous les pasteurs, il paissait à la fois agneaux et brebis. Mais les catacombes enchaînaient forcément son action et en amoindrissaient l'exercice. Le voici maintenant, debout, aux regards de toute la terre, sur un trône incontesté. Ses ordres vont de l'Occident à l'Orient, ses légats sillonnent le monde, les appels à Rome sont incessants, les grands sièges tiennent du Pape leur splendeur et leur force, les Conciles tirent leur efficacité de sa confirmation. De plus

le domaine temporel, devenu rapidement un Etat véritable, le maintient vis-à-vis des pouvoirs dans une situation plus libre et plus élevée. Ce pouvoir temporel peut être précaire encore dans sa partie purement matérielle, mais il a dès lors une influence considérable sur le gouvernement du monde catholique.

Si l'on ne jette sur les grandes hérésies qui désolent l'Église du quatrième au sixième siècle qu'un regard superficiel, très certainement, loin d'y voir un triomphe, on gémira sur des ruines. Mais on aura tort. Jamais l'épanouissement doctrinal ne se fit plus splendide, jamais le *Credo* catholique ne s'affirma plus magnifiquement, jamais le dogme révélé ne fut fixé sur de plus inébranlables assises. La parole infaillible du Saint-Siège retient dans les limites de l'orthodoxie les controverses qui s'égarent, les conciles, malgré les inconvénients réels qu'entraînent leur fréquence et l'immixtion parfois fatale des empereurs Byzantins, lancent sur les hérésies des foudres victorieuses, et fixent les formules du dogme catholique avec une netteté toujours plus lumineuse. Que dire de la brillante armée de nos Docteurs? De même qu'aux jours de la lutte du sang Dieu faisait surgir l'armée des martyrs, de même maintenant, pour les combats de la doctrine, Dieu donne à son Église l'invincible armée des Docteurs. Rien ne peut rendre l'éclat dont ils illuminèrent le monde, et la force qu'ils prêtèrent à la confession de la foi. Ils ne luttèrent que deux siècles et leur victoire ne cesse de nous couvrir encore de ses dépouilles et de ses conquêtes. Dans ces deux siècles que nous ne craindrons jamais d'appeler des siècles de triomphe, chaque point du dogme est affirmé, fixé, développé, éclairci. Les Donatistes nous avaient valu déjà les premières idées sur l'Église, aux Ariens nous devons la plus belle et la lumineuse théologie sur l'Incarnation. Les Macédoniens appellent les définitions les plus nettes sur le Saint-Esprit.

Pélage nous donne Augustin, et son hérésie les premières révélations sur les profondeurs de la grâce, le germe de la doctrine que développera plus tard avec une clarté si merveilleuse le génie de saint Thomas d'Aquin.

Un quatrième élément de triomphe ressort du Monachisme. Dans les siècles qui nous occupent le Monachisme n'est plus à son berceau, il ne renferme plus ses phalanges dans une Thébaïde; son désert c'est le monde, son champ d'action est devenu celui de l'Église tout entière. Du Monachisme sortent nos Évêques et nos Docteurs, c'est lui qui se fait à la fois missionnaire, instituteur des peuples et des rois, gardien fidèle de la doctrine, intrépide propagateur de la science, civilisateur infatigable des nations barbares, en même temps qu'il reste la plus pure et la plus vive lumière du monde civilisé. Son histoire, tellement elle est vaste, semble se confondre avec l'histoire même de l'Église, et ses triomphes sont les triomphes mêmes de la foi.

Enfin n'ayons garde d'oublier un cinquième élément de triomphe : l'exercice de la charité. On a trop peu remarqué cette force chrétienne, on a trop peu tenu compte de son action dans la victoire totale de l'Église et la transformation du vieux monde. Nous comblerons cette lacune, et ne regretterons pas les pages que nous consacrerons à l'histoire de cette triomphatrice (1).

Tel est l'ordre qu'il nous semble convenable et possible de mettre dans l'histoire de l'Église, depuis sa fondation, jusqu'à l'établissement définitif des Barbares en Occident.

Après avoir épuisé la suite du récit historique, tout n'est pas fait encore; reste à étudier la société chrétienne des

---

(1) Trois de ces études : les grandes hérésies, les Pères du IVe siècle qui les combattent, les Moines dans les premiers siècles, leur œuvre, leur influence, ne sont pas contenues dans le premier volume, elles ouvrent le second.

premiers siècles dans sa physionomie propre, dans sa vie, dans ses institutions, ses mœurs, ses habitudes, l'extérieur de son culte, sa discipline, etc. Et là quel nouveau et vaste champ ouvert à nos investigations! Hiérarchie, fonctionnement de la puissance ecclésiastique, charges diverses du clergé. Lois inviolables qui déjà règlent sa divine existence, détails du culte, administration des sacrements, célébration des saints mystères, diverses phases, coutumes différentes des chrétiens sous les diverses conditions politiques par où ils passent. Cette peinture est le complément obligé de la narration des faits, sans elle cette narration perdrait une grande partie de sa clarté et de son intérêt.

# PREMIÈRE LEÇON.

## NOTIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉGLISE.

Ce titre indique suffisamment l'ordre de cette leçon. — 1° Tout d'abord nous devons y étudier l'Eglise telle que Jésus-Christ la fonde et la constitue, telle aussi qu'elle se montre et qu'elle fonctionne dès que son divin Fondateur lui retire sa présence sensible pour lui être son Chef invisible, telle enfin que la théologie nous la fait scientifiquement connaître. — 2° Mais que fait en ce monde cette société divine? Quelle mission lui est confiée par Dieu? Quelle œuvre doit-elle accomplir? — 3° Enfin quel genre de vie sera le sien? Quelles vicissitudes se partageront ses années terrestres en attendant son triomphe dans l'éternité?

### I.

### Formation, constitution de l'Église.

**I. Idée générale de l'Église.** La plus vraie et la plus profonde idée que nous puissions nous faire de l'Eglise, c'est voir en elle la continuation vivante, la perpétuité de Jésus-Christ sur la terre.

**1.** L'Eglise est le complément indispensable de l'Incarnation. Par l'incarnation le Verbe se fait nôtre, descend au milieu de nous, parle, agit, travaille, nous instruit, guérit nos blessures, relève notre nature, devient l'infatigable apôtre de nos ignorances et le compagnon de nos douleurs. Mais cette première présence dans les obscurités et les impuissances d'une chair passible et mortelle ne peut être que l'annonce et l'ébauche de son grand dessein. Dieu s'incarnant dans le monde pour sauver le monde ne peut restreindre à un coin du monde et à un instant du temps son action souveraine. Parlant à la terre, il doit parler à toute la terre, paraissant dans le temps c'est « la plénitude des temps » qu'il doit embrasser. Elle doit être absolument vraie de Lui la parole que disait son Prophète : *C'est d'un bout à l'autre des cieux qu'il s'élance,* et *pas un idiome, pas un peuple qui n'entende le bruit de sa voix.* Le Christ est un Christ universel. Prêtre unique, c'est dans tous les temps qu'il doit sacrifier, Docteur unique c'est au milieu de tous les peuples qu'il doit instruire, Médiateur unique c'est toutes les générations qu'il doit diriger vers d'immortelles et divines destinées, Roi unique c'est dans le monde tout entier et à travers tous les siècles qu'il doit exercer son empire souverain. *Les extrémités de la terre doivent voir le Sauveur donné par Dieu.* Toutes les nations doivent être enseignées du Christ, toutes les générations qui passent par l'existence doivent l'accueillir et le posséder à leur tour : — Or quel moyen pour le Verbe fait chair, pour l'Homme-Dieu, de se faire ainsi *universel?* Pas d'autre que de s'incarner, pour ainsi s'exprimer, dans une société toute entière, de s'entourer de cette société universelle comme d'un nouveau corps tout mystérieux, et, par ce corps, vaste comme le monde, perpétuel comme les siècles, d'étendre son action divine à travers les distances. Cette Eglise lui sera comme l'ensemble de ses organes, et, comme s'exprimait saint Paul avec une

admirable justesse, lui sera « sa plénitude, » c'est-à-dire l'ensemble des facultés et des puissances à l'aide desquelles il atteindra le monde, de l'une à l'autre de ses extrémités (1).

**2.** D'après cette belle doctrine, que sera l'Eglise? L'Eglise sera Jésus-Christ même vivant dans une société humaine, société réelle, visible, agissante, vivante. Jésus-Christ place cette société au milieu de tous les peuples, au centre du monde, et par elle se rend capable d'atteindre l'humanité toute entière jusqu'à ses derniers confins.

---

(1) « L'Eglise est, selon l'enseignement des saints Pères, le royaume de Dieu et du Christ sur la terre, la continuation de son œuvre parmi les hommes, le corps organisé que son esprit anime, que le Verbe enseigne, que la grâce pénètre de son onction divine, auquel Jésus-Christ est toujours présent. C'est le corps sans cesse rajeuni du Christ, une seconde incarnation, son corps mystique, un développement du germe vivant de son vrai corps, uni à lui d'une manière indissoluble, auquel il communique la vie par son esprit. A l'exemple du Seigneur l'Eglise est donc un organisme, un corps humano-divin, dans lequel le visible et l'invisible, le terrestre et le céleste, l'humain et le divin se pénètrent réciproquement. De même qu'en Jésus-Christ le divin et l'humain sont unis d'une union hypostatique, de même dans l'Eglise se marient et se pénètrent mutuellement le temporel et l'éternel, le terrestre et le céleste. Les deux parties, les deux formes de vie s'étant unies d'une union indissoluble, une séparation n'est plus possible. Il n'y a qu'un seul Christ, il n'y a donc aussi qu'une seule Eglise, à la fois visible et invisible, il ne peut y avoir deux Eglises. Dans cette Eglise une, le divin se manifeste dans l'humain, et l'humain se trouve porté et pénétré par le divin. C'est un corps vivant, c'est une société humaine, société de foi et de vie, administrée et gouvernée par Jésus-Christ et par son Esprit. Le Christ en vertu de l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine est en toute vérité l'Homme-Dieu; de même l'Eglise, à cause de son union réelle avec le Christ son chef, avec le Saint-Esprit qui l'anime est en toute vérité une institution *humano-divine*. Toutes les propriétés de la divinité débordent sur l'humanité du Christ; l'Homme-Dieu « est la voie, la vérité et la vie : » de même l'Eglise visible reçoit l'écoulement de toutes les grâces de son Chef, de tous les dons de l'Esprit-Saint, et l'Eglise est « la colonne et le fondement de la vérité. » Hettinger, *Apol. du Christian.*, IV, 145. — « C'est avec une pleine raison que l'on peut dire que l'Eglise est la chair de sa chair et l'os de ses os. » S. Methodius, *Convic. dec. Virg. Orat.*, III, 8.

De là encore la constitution de l'Eglise, dans ses deux éléments : dans son âme et dans son corps, dans sa partie divine et dans sa partie humaine. L'Eglise, comme société et telle qu'elle apparaît aux regards, est composée d'hommes, elle est ce que sont les autres sociétés, c'est un empire à l'instar des autres empires, c'est un corps social harmonieusement organisé. Dans ce corps nous voyons des membres, des pouvoirs, une hiérarchie, l'autorité qui commande, la sujétion qui obéit, toutes les parties qui, dans des attributions et des fonctions diverses, concourent à la vie et au travail communs. — C'est là ce que nous voyons : des fidèles, un clergé, des assemblées, une existence publique, des œuvres, des institutions, un passé, une histoire; c'est le dehors, c'est le *corps*, c'est le terrestre. Mais tout cela est pénétré du divin. L'Esprit anime cette masse, Jésus-Christ fait divinement mouvoir tout ce corps, et c'est ainsi que toute pénétrée de Dieu, « remplie, comme parle saint Paul, de toute la « plénitude de Dieu, » l'Eglise est à la fois divine et humaine : humaine dans les éléments visibles qui la composent, divine par le Dieu qui la pénètre, la soutient, la sanctifie, la régit.

Ainsi encore l'Eglise est-elle l'image parfaite de Jésus-Christ. En Jésus-Christ la nature humaine tombait seule sous le regard du monde, la divinité dérobait à tout œil créé ses magnificences et ses infinités. Pareillement nous ne voyons de l'Eglise que le côté humain; la divinité dont elle est pleine et, pour ainsi parler, débordante, reste cachée à nos yeux. — Mais si elle est cachée en elle-même et dans son essence, elle se manifeste d'une manière éclatante dans ses effets. En Jésus-Christ la divinité étincelait en des œuvres divines, « des puissances sortaient de Lui. » Ainsi en est-il de l'Eglise catholique : les merveilles de sa vie et de ses œuvres trahissent aux yeux les plus rebelles le secret de l'élément divin dont elle est composée.

**3.** Pour bien nous rendre compte de l'importance de ces notions sur l'Eglise, remarquons qu'elles seules nous dénouent le problème, insoluble sans elles, que la présence et la vie de l'Eglise au milieu du monde ne cessent de nous imposer. Deux mystères se dressent devant nous : la faiblesse et l'impuissance de l'Eglise, la force invincible, l'indéfectible vie de l'Eglise; sa sainteté immaculée d'une part, de l'autre la présence des pécheurs en elle et le contact de leurs souillures; son éternelle mort, son éternelle vitalité; ses incessantes défaites, ses incessants triomphes. D'où vient cette antithèse où l'histoire entière de l'Eglise est renfermée? De cette double notion que nous avons donnée d'elle, de ce double élément dont elle se trouve composée, de cette condition essentielle de sa naissance qui l'a faite une société humaine d'une part, divine de l'autre : humaine, et par conséquent tributaire des défaillances et des douleurs de l'humanité déchue; divine, et par conséquent « plus forte dans sa faiblesse que toutes les forces du monde, » plus triomphante dans sa défaite que les triomphes de l'homme.

**II. Formation de l'Eglise par Jésus-Christ.** Telle est l'Eglise. Il nous faut assister maintenant au spectacle à la fois humble et grandiose de sa formation par Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais auparavant comprenons l'importance d'une semblable étude. Cette étude est fondamentale en elle-même, elle l'est devenue plus encore par les circonstances. Nous nous trouvons en face de l'école historique rationaliste, qui toute entière donne à l'Eglise une genèse fantaisiste et une constitution de hasard. Selon ces historiens, dont plusieurs ne sont ni des esprits ni des talents médiocres, ce n'est pas d'un coup que l'Eglise a été constituée; elle a suivi la bonne fortune des siècles, s'est accrue avec les circonstances, et, avec elles, s'est peu à peu accordé ses pri-

vilèges, a fondé ses pouvoirs, s'est donné ses attributions. Ce qui résulte d'un pareil système, on le voit de suite, c'est que l'Eglise est de création humaine; elle n'est pas sortie une et parfaite des mains d'un Homme-Dieu, elle est le résultat d'un travail successif. L'habileté des évêques et des papes, le concours des temps, la facilité des circonstances adroitement exploitées, lui ont valu seuls ses accroissements et lui ont donné seuls la vie et l'organisme que nous lui connaissons. Enoncer un pareil système, c'est dire à quel titre le catholique le doit renverser. Or la chose est facile: regardons seulement Jésus-Christ à l'œuvre, et à l'œuvre aussi l'Eglise qui sort toute faite des divines mains de son Fondateur.

Cette étude nous établira dans cette double certitude: 1° que Jésus-Christ a constitué l'Eglise dans toutes ses différentes parties, dans tous ses éléments essentiels, si bien que l'Eglise est sortie de lui complète, parfaite, vivante, entièrement formée et organisée; 2° que cette Église, dès les premiers jours, a vécu de la plénitude de sa vie, et s'est montrée au monde dans la perfection de son organisme.

**1.** Jésus-Christ créa l'Eglise comme Dieu créa le premier homme. Il forme son corps, à ce corps il jette son souffle. Jésus-Christ prêche : la foule accourt, le suit, compose son cortège et son assemblée. De cette foule il tire une hiérarchie de pouvoirs. D'abord soixante-douze, ce sont les prêtres et les ministres : puis douze, ce sont les évêques; puis un seul, c'est Pierre, le chef de tous, le prince de tout le royaume, le fondement, la *pierre* sur laquelle l'édifice entier est bâti (1). Voilà l'élément humain de l'Eglise, le peu-

(1) « Nous trouvons dans l'Evangile que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise, parmi tous les disciples en choisit douze : mais que voulant conserver le mystère de l'unité dans la même

ple et les chefs, le troupeau et les pasteurs, et, parmi ces pasteurs, un Pasteur suprême, en lequel se résume tout le corps et se parfait l'unité. C'est là le *corps* de l'Eglise et sa partie humaine. Voici maintenant en elle le *divin*. « Sans moi vous ne pouvez rien faire; » et encore plus explicitement : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. C'est ainsi que l'Eglise est une société divino-humaine. Dieu l'habite, l'inspire, la meut, la conserve, la rend sainte, infaillible, indéfectible, invincible, pour toute la durée des siècles. Que vient nous dire l'histoire rationaliste que les éléments constitutifs de l'Eglise, les prêtres, les évêques, le Pape sont de création postérieure, successive, fortuite? Les voici tous sortant constitués des mains divines, avec leur nature, leur caractère, leurs attributions, leurs pouvoirs. Dès lors ils gouvernent, sous un chef visible unique, le peuple chrétien, la foule des disciples, et cela, par l'esprit, l'aide, la présence d'un Chef invisible unique, Jésus-Christ. Tout cela se trouve renfermé dans ces paroles du Sauveur : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*. « Je bâtirai : Voilà Dieu dans l'Eglise, voilà, dans cette Eglise, le fondement premier, le Chef suprême, l'unique invisible Pasteur. « Sur cette pierre....., » sur toi, Simon, que je fais *pierre*, je ferai reposer mon Eglise. Toi et mes autres Apôtres serez les fondements secondaires et visibles de cette Eglise, et entre ces fondements visibles, toi Pierre, tu seras le fondement principal sur lequel les autres fondements devront, pour soutenir l'Edifice, tout d'abord eux-mêmes reposer.

---

Eglise, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples, » dit l'Evangile : les voilà tous. « Et parmi eux il en choisit douze : » voilà une première séparation; et, les Apôtres choisis : « Et voici les noms des douze Apôtres : le premier est Simon qu'on appelle Pierre. » Voilà dans une seconde séparation saint Pierre mis à la tête. » Bossuet, *Serm. sur l'unité de l'Eglise*, 1re part.

**2.** Complète dans sa forme, l'Eglise, dès le premier jour de sa création, l'est encore dans ses *notes*. Dès le premier jour elle se signale au monde comme la seule véritable Eglise, dès lors elle se sépare de toutes les sectes et les églises de contrefaçon. Elle est une. Jésus-Christ n'en crée pas plusieurs. De même qu'il n'a pas plusieurs corps naturels, il n'a non plus qu'un seul corps mystique, et il n'en peut avoir plusieurs. Sa main divine est un creuset où les éléments les plus multiples et les plus disparates se fondent en une puissante unité : « il n'est plus question de Juifs ni de Gentils, » « de Grecs et de Barbares, » tous sont UN, tous ne forment qu'une seule et même Eglise. Telle est la volonté formelle de son Fondateur : *Sint unum !* Dans le bercail catholique il fera entrer tous les peuples, « d'abord les enfants dispersés de la maison d'Israël, » puis les troupes pressées et innombrables de la Gentilité. Et de tous ces troupeaux épars il ne se fera plus *qu'un seul troupeau et un seul pasteur*. Voilà l'unité constituée tout d'abord dans l'Eglise. Avec cette unité la *Sainteté* y est mise du même coup. Le corps entier est animé, vivifié par l'Esprit de Dieu. C'est Jésus-Christ qui se l'unit et la pénètre de son infinie sainteté. Dans l'Eglise, c'est Jésus-Christ qui parle, qui commande, qui absout, qui enseigne; c'est lui qui, nonobstant les pécheurs, garde son Eglise « sans souillure, sans tache d'aucune sorte mais sainte et immaculée (1). » Troisièmement, Jésus-Christ veut que son Eglise soit *catholique ;* il la constitue universelle; dès le jour de sa naissance, et quand elle parcourt silencieusement encore les chemins de la Judée, il lui donne le monde entier comme champ d'action : *Cet Evangile sera prêché dans tout l'univers.* Jésus-Christ prédit à son Eglise la haine *de tout l'univers;* enfin quand il envoie ses Apôtres, c'est *à toutes les nations* qu'il les envoie. Il n'est ici nulle-

(1) Ephes.

ment question de projets successifs d'agrandissement, ni d'une ambition qui grossit avec le succès et profite des issues que lui ménage la fortune, nous sommes en face d'une universalité voulue et annoncée dès le premier jour. Enfin l'*Apostolicité* est créée de même par l'expresse volonté du Fondateur : « Je suis avec VOUS, dit-il, jusqu'à la consommation des siècles. » *Celui qui vous écoute m'écoute.* Se tenir uni aux Apôtres, les « écouter, » accepter leur symbole et s'attacher à leur siège, c'est être de l'Eglise ; les « mépriser, » les rejeter, se détacher d'eux, c'est n'en être plus.

3. Complète dans ses *notes*, l'Eglise l'est aussi dans ses prérogatives et ses pouvoirs. Dès le premier moment de sa naissance, elle domine, elle est reine, elle impose au nom de Dieu, aux grands comme aux petits, une règle de foi et une règle de conduite. Nul n'est libre de la rejeter, nul ne le fait impunément : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain, » rejetez-le du milieu de vous, excommuniez-le, frappez-le de peines expiatoires s'il offre encore des espérances de conversion, sinon, retranchez-le définitivement comme un membre grangrené. L'Eglise possédait donc dès lors une puissance coërcitive immense : « elle liait, » « elle déliait, » elle frappait de ses formidables excommunications, elle secouait sur des endurcissements désespérés une poussière accusatrice. — Elle possédait d'ailleurs les peuples ; « toutes les nations lui étaient données comme domaine ; » et c'est en « pleine mer, » dans le plein milieu des peuples, qu'elle jetait ses filets et faisait ses miraculeuses captures. — L'indéfectibilité lui était aussi dès lors assurée. L'Eglise connaissait de quelles fureurs universelles elle allait être assaillie, mais elle savait que *jamais les puissances infernales ne prévaudraient contre elle.* Son fondateur qui lui assurait

l'empire du monde lui assurait aussi l'empire du temps. — Un Magistère souverain était créé en elle. Les pontifes devaient aller en *enseignant*, et leur parole dominatrice devait, comme le dit saint Paul, « réduire toute intelligence dans l'esclavage du Christ. » Ce Magistère est infaillible, parce que si Pierre parle dans l'Église, Jésus-Christ parle par Pierre, de telle sorte qu'écouter Pierre et l'Eglise enseignante unie à Pierre, c'est écouter Jésus-Christ.

Les relations de l'Eglise avec les puissances séculières sont aussi réglées dès le commencement par Jésus-Christ lui-même (1). L'Église est imposée au monde, immédiatement par Dieu, elle ne vit de par l'autorité et la permission d'aucune puissance terrestre, elle a une vie propre et indépendante qui lui vient de Dieu : *ce royaume-là n'est pas de ce monde*, il est du ciel, il vient de Dieu. — Indépendante au milieu du monde, l'Eglise est cependant soumise aux obligations civiles qui sont légitimes et justes, *elle rend à César ce qui est à César*, elle ne résiste à César que quand César lui-même cesse d'obéir à Dieu. Alors Pierre déclare *qu'il est juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* (2), alors le peuple chrétien *rend à Dieu ce qui est à Dieu*. Cette résistance finit toujours par briser César, mais c'est César qui l'a voulu.

**III. Vie et fonctionnement parfaits dès l'origine. — 1.** Sans nous étendre davantage nous voyons assez comment l'Eglise n'a pas été formée successivement et par morceaux, mais est sortie entière de la pensée et de la volonté divines. Achevons, renversons mieux encore les

---

(1) Voy. notre ouvrage, *Étude complète du Christianisme*, tom. II, pag. 1-9; *id.*, II, pag. 89.
(2) Act.

théories fantaisistes de nos adversaires (1). — A peine née l'Eglise fonctionne selon la plénitude de son organisation, de ses prérogatives et de ses pouvoirs. Dès l'Ascension le Principat sacré et toute la hiérarchie des pouvoirs sont indissolublement constitués. L'Église n'a pas encore son action extérieure, elle se recueille, elle se tient renfermée, mais elle remplit la plus sublime et la plus vivifiante de ses fonctions, elle prie, elle offre le grand sacrifice. Dès le soir de la Pentecôte son ministère extérieur et public s'exerce en plein monde. « Pleine de l'Esprit de celui qui dit : « Je tirerai tout à moi, » tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devaient venir les premiers, et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les Prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur, cinq mille, trois mille entreront d'abord bientôt suivis d'un plus grand nombre (2). » Ainsi se fonde l'Église. Elle est organisée, elle fonctionne. Le Clergé se recrute, les ordinations se font, Mathias est substitué à l'Apôtre apostat. Les Apôtres, sans recevoir ni tolérer d'autre mandat que celui qu'ils tiennent de l'ordre divin : « Allez et enseignez, » vont partout et partout ils prêchent; ils organisent la première Eglise, l'Eglise de Jérusalem, et ils lui donnent dans la plénitude d'une puissance incontestée les règlements que réclame sa situation particulière. Des questions s'élèvent, ils les diriment; des difficultés surgissent, ils les tranchent. Le nombre des fidèles grandissant toujours, et avec ce nombre le besoin d'ouvriers, les ordinations se continuent et se multiplient (3). L'apostolat toujours, la

---

(1) Act., I, 15. — Act., II, 14. — Act., III, 1. — Act., IV, 1. — Act., IX, 32. — Act., X, 15. — Act., XV, 7. — Act., VIII, 20.

(2) Bossuet, *Serm. sur l'unité de l'Eglise.*

(3) II Tim., I, 6.

persécution souvent, poussent les ouvriers évangéliques dans des contrées nouvelles ; chacun d'eux refait l'œuvre accomplie dans Jérusalem ; tous ensemble, ils fondent des Églises, leur imposent la croyance, leur donnent des lois, y tracent des règles, y gouvernent le peuple converti, tantôt par eux-mêmes tantôt par des coopérateurs qu'ils se choisissent et auxquels ils confèrent, dans une succession régulière et non interrompue (1), l'onction et les pouvoirs de l'Episcopat et du Presbytérat. Le droit à l'Église de s'assembler, soit pour prier, soit pour concerter et régler ses propres affaires, est un droit dès lors pleinement exercé. L'Église est née à peine qu'un premier Concile se tient à Jérusalem, pour terminer quelques différends qui s'élèvent parmi les fidèles, et affirmer certains points de la doctrine (2). Les Apôtres formulent des décisions qui ont force de loi, ils promulguent des décrets de discipline auxquels tous se soumettent. Ce qui, durant le cours des siècles, se fera dans le monde entier, s'accomplit dès maintenant avec une égale force et une égale plénitude au milieu de l'Église restreinte encore au sein de Jérusalem. Au nom de Dieu l'Église enseignante exerce sur la conscience humaine une pleine domination (3). A sa puissance législative, s'ajoute, comme conséquence nécessaire, un pouvoir coërcitif ; elle punit les âmes, elle punit aussi les corps par des peines extérieures, et ce qui semble à nos frivoles historiens une tyrannie et un abus criant du moyen-âge était en vigueur dès les premiers jours (4). Dès lors on excommuniait les coupables, on les retranchait de la communauté, l'incestueux était livré, « selon le corps, » aux supplices de

(1) Tit., I, 5.
(2) Act., XV.
(3) II Corinth., X, 5.
(4) Act., V. — I Corinth., V, 5.

Satan, et Ananie et Saphire tombaient morts aux pieds de Pierre. Pas plus qu'on ne le fait aujourd'hui, on ne tolérait alors l'hérésie; l'intolérance en matière de doctrine, qu'on dit si inconsidérément être un fruit de la barbarie du moyen-âge, était dès lors rigoureusement et implacablement appliquée aux erreurs opiniâtres et à leurs auteurs. L'Église défendait alors avec autant d'intrépidité qu'aujourd'hui ses droits à la liberté de la prédication et de l'enseignement, à la liberté d'association, à la liberté de la prière publique, du culte, de la célébration du Saint Sacrifice et des divers sacrements. Saint Paul ne prend pas de l'empereur les instructions qu'il donne sur la célébration du mariage, ni sur les réglementations du culte, ni sur l'institution des Évêques, ni sur l'ordination des prêtres, ni sur le mode de procédure à garder envers les prêtres accusés. Nous le répétons, l'exercice de cette puissance ecclésiastique étendit sans doute, dans la suite des siècles, sa sphère d'action, elle ne fut ni autre, ni supérieure, ni plus pleine, ni plus absolue. Le fleuve s'est étendu, mais c'est bien l'eau de la source. Avant même la conversion de Constantin le nombre et l'importance des règlements faits par les Papes, les évêques, les conciles, la distance où ils s'étendent, les pays où ils parviennent sont déjà considérables. Après la conversion de Constantin et sous l'Empire devenu chrétien, la législation ecclésiastique enserre véritablement dans son puissant réseau l'Orient et l'Occident, les décrets de l'Église deviennent souvent lois de l'Empire, l'Église légifère pour le monde entier. Or, entre le premier exercice de cette puissance, lors des humbles débuts de Jérusalem, et son rayonnement magnifique au milieu d'un monde devenu presqu'entièrement chrétien, aucune interruption ne se laisse voir, aucune altération ne se remarque, aucun changement n'intervient; ce n'est pas une ambition qui s'essaye, suit les circonstances et profite des issues

qu'elle rencontre, c'est une puissance une et complète qui varie son exercice selon le cours des temps et les exigences des situations (1).

2. Comme l'erreur historique que nous combattons s'est surtout efforcé de dénaturer la puissance de la Papauté attribuant à une habileté toute humaine et à une insatiable ambition la force et l'étendue de la juridiction du Saint-Siège, nous la devons suivre un instant sur ce nouveau terrain, et lui montrer que, dès la naissance de l'Église, la primauté de Pierre dans toute l'Église et la plénitude de sa juridiction étaient un fait entièrement admis. Écoutons Bossuet : « Jésus-Christ poursuit son dessein, et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » il ajoute : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement, « ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. Tout est soumis à ces clefs; tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux (2). » Pierre seul reçoit la mission de confirmer ses frères. Seul il doit paître les brebis en même temps que les agneaux. Le premier il prêche l'Évangile, fait les premières conversions, rassemble les premières foules, pose les premières assises de l'édifice. C'est lui qui, les Juifs devenus obstinément prévaricateurs, ouvre la Gentilité et le monde pour carrière à l'Évangile. C'est lui que les autres Apôtres doivent aller voir et consulter, même ce divin Paul revenu du troisième ciel. La substitution de Mathias à Judas le traître, l'ordination de ce nouvel évêque

(1) Voyez Thomassin, *Anc. et nouv. discipline.*
(2) *Sermon sur l'unité de l'Église.*

est due à l'initiative et à la direction de Pierre; c'est Pierre qui fait Mathias apôtre. A Jérusalem il est le chef de la communauté naissante. C'est à ses pieds, quand les fidèles lui apportent à l'envi leurs biens, que se forme le premier domaine temporel de l'Église. C'est Pierre qui parcourt la Judée pour visiter les Églises qui se forment de toutes parts; quand la Judée fait place au monde, le nom et la puissance de Pierre s'étendent partout en même temps que la foi chrétienne, tellement que devenir chrétien c'est se rattacher à Pierre. Par où il passe, il laisse l'empreinte de sa primauté, et quand il se fixe à Rome, il y fixe avec lui pour les siècles le siège d'une universelle et absolue domination. Dès lors partent de Pierre des commandements souverains, dès lors jaillissent des lèvres de Pierre d'infaillibles sentences. Dans toute la suite des âges, quand une difficulté s'élèvera, ce sera au siège de Pierre que, de tous les points du monde, tous également, pasteurs, rois et peuples, auront recours. La même juridiction et la même infaillible lumière nous apparaissent dès les premiers jours. Concluons : ce que devait être l'Église dans tout le cours des âges, elle le fut dès son premier instant (1).

**IV. Résumé des notions sur l'Église.** Achevons et donnons quelques explications encore sur la constitution et les prérogatives de l'Église.

**1.** L'Église catholique est une *société*. Ce n'est pas en elle une réunion d'individus, c'est un tout parfaitement uni, c'est un édifice solidement lié, c'est une famille, un royaume, un empire harmonieusement institué. Rien n'y manque du côté des membres : unité parfaite de l'ensemble,

(1) Consulter les *Actes des Apôtres*.

variété des conditions et des emplois, inégalité des pouvoirs et des attributions. Là une autorité commande, un peuple obéit. Tous également, princes et sujets, se dirigent vers un même but, travaillent pour une même fin, sont mûs par un même esprit, sont liés par une même foi, sont vivifiés par la même vie, sont nourris des mêmes aliments, sont cimentés dans le même amour (1).

**2.** L'Église catholique est une société *spirituelle*. Sans doute, comme les autres, elle se compose d'hommes comme toutes les autres sociétés; elle confine de bien des côtés aux choses terrestres, elle touche du pied la terre, en traverse l'étendue, en foule les intérêts, en subit les orages, en recueille les biens. — Mais néanmoins elle reste spirituelle dans son but, dans sa vie, dans ses aspirations, dans ses œuvres. Le temporel ne lui sert que comme l'instrument sert à l'ouvrier, et jusqu'à un certain point comme le corps sert à l'âme. Mais c'est de la vie divine qu'elle fait vivre, c'est la région surnaturelle où elle nous introduit et nous maintient.

**3.** L'Église catholique est une société *surnaturelle*. Quand Jésus-Christ dit d'elle « qu'elle n'est pas de ce monde, » il exprime cette magnifique vérité. Le but de l'Église, sa raison d'être, n'est rien autre que d'élever l'humanité de terre, de lui faire franchir l'infinie distance du surnaturel et de la porter jusqu'à Dieu. — Cette glorieuse propriété de l'Église se déduit directement de son origine et de sa mission. Elle naît de Jésus-Christ, elle est son corps mystique, elle compose avec lui une seule mystérieuse unité; ce qu'il est elle l'est, ce qu'il opère elle l'o-

(1) Consulter Mœlher, *Hist. de l'Église*, 1, 9 et suiv. — Consulter aussi la *Symbolique*.

ıère. Il est l'union intime parfaite, hypostatique, de la ıature humaine avec la nature divine, par lui l'homme est levé jusqu'aux splendeurs et aux perfections de la vie livine, l'homme franchit les bornes de sa nature pour enrer dans l'infini de Dieu. Voilà aussi l'Église dans le nonde. Divine par le Dieu qui la compénètre, l'Église diviıise l'humanité. Tout en elle appartient à l'ordre surnaurel et divin : foi, sacrements, pouvoirs, législation; l'orlre temporel n'est employé par elle que comme support ·t condition.

**4.** L'Église catholique est une société *nécessaire*. Nécesıaire en ce premier sens, que sa présence et son action ıont un fait absolument indépendant de toute volonté humaine; elle est de Dieu, voulue par Dieu, imposée par Dieu. Dieu laisse le monde persécuter son Église, car de ces persécutions il sait tirer pour elle les plus précieux ıvantages, mais là se borne le pouvoir de la terre. L'Église vit dans l'horreur des catacombes et sous le tranchant du glaive, comme elle vit dans les gloires et les forces d'un règne incontesté. — Elle est nécessaire dans ce second sens qu'elle est pour l'humanité la seule voie de salut instituée par Dieu; elle est comme son divin Fondateur « la voie, la vérité et la vie. » Il faut, pour être sauvé, lui appartenir, ou explicitement et de fait, ou implicitement et par vœu, élevant au moins, du milieu des ténèbres d'une ignorance invincible, des vœux sincères vers le moyen *quelconque* institué par Dieu pour aller à lui.

**5.** L'Église catholique est une société *parfaite*. Elle l'est par son étendue. Les sectes sont essentiellement particulières, les philosophies humaines sont radicalement impuissantes à fonder autre chose que des écoles et des académies; l'Église catholique toute seule embrasse le monde,

subjugue les peuples, réunit dans son enceinte les pauvres et les riches, les savants et les ignorants, tous les âges, toutes les conditions, toutes les fortunes. — Et, chose absolument surhumaine et divine, cette universalité des temps, des lieux, des membres, n'a jamais pu un instant altérer l'unité! Parfaite dans son étendue l'Église est encore parfaitement une. Partout la même loi exerce son même empire, partout la même autorité trouve la même sujétion. Une charité universelle enveloppe le monde catholique entier, la même vie divine, jaillie des mêmes sacrements, circule dans tout le corps, et, comme dit saint Paul, le fait croître pour une même espérance et une même destinée (1). L'Église est parfaite encore par sa sainteté, n'enseignant, ne voulant, n'espérant rien que de saint, sainte elle-même par l'Esprit qui l'anime et qui n'est autre que « l'Esprit sanctificateur. » — Elle est parfaite dans la succession non interrompue, jamais altérée de ses pasteurs. L'eau est restée pure comme à sa source. Ses évêques et ses prêtres sont, dans toute la suite des temps, invinciblement rattachés aux Apôtres, et, par-dessus eux tous, à Pierre, duquel ils tirent leur ordination et leurs pouvoirs.

**6.** L'Église catholique est une société *visible*. Si l'invisible, le spirituel, le surnaturel est son âme et la vie supérieure qui l'anime, cette vie fait mouvoir un corps visible qui agit et travaille sous le soleil commun. Nous verrons les hérétiques faire mille efforts afin d'établir une *invisibilité* dont ils avaient besoin pour cacher leur défaut d'antiquité, de succession, d'étendue, mais il sont invinciblement réfutés même par le simple bon sens. Pour qui l'Église est-elle faite sinon pour les hommes? Où la trouver si elle est invisible? Comment la composer si ce n'est avec

(1) Ephes., IV, 15.

des éléments déterminés et par conséquent visibles? Que fait-elle en ce monde si ce n'est les œuvres, des choses visibles, appréciables, reconnaissables? Qu'est sa vie, comment s'exerce la plénitude de ses pouvoirs sinon en une série d'actes visibles?

**7.** L'Église catholique est une société *munie d'autorité.* Nous ne faisons qu'énoncer ici cette vérité, nous aurons souvent l'occasion de nous y appesantir. Ce n'est pas comme une esclave que Dieu place son Église dans le monde, c'est comme une reine, dont tous, individus comme sociétés, rois comme peuple, doivent de par Dieu subir l'autorité. L'Église fait des lois et tous ses sujets, fussent-ils princes et empereurs, doivent s'y soumettre. Elle s'administre par des règlements de discipline, et Dieu même réclame pour ces règlements disciplinaires une entière liberté. Ayant dans sa plénitude le droit de légiférer, l'Église possède dans une égale plénitude le pouvoir de punir. Elle punit les âmes, au même titre et par la même autorité elle punit les corps. Si le domaine spirituel est son domaine, il est absurde autant qu'hérétique de l'exclure du temporel (1); si sa puissance atteint l'âme de l'homme, elle atteint à un titre au moins égal son corps et ses choses temporelles.

**8.** L'Église catholique est une société constituée en *monarchie.* Au sommet de l'Église, réunissant en lui les prérogatives et les pouvoirs, centre d'unité, Pasteur suprême,

---

(1) Nous sommes heureux de trouver dans les papiers de Lacordaire la déclaration suivante : « Je déclare nettement et sincèrement reconnaître dans l'Église la puissance qui lui a été conférée par Jésus-Christ, non-seulement de corriger ses enfants rebelles par des conseils et des exhortations, mais encore de leur imposer dans le for extérieur des peines salutaires, me conformant pleinement au bref du souverain Pontife Benoît XIV *Ad assiduas.* »

source première du principat, est le Pape, vrai roi de l'Église. Sa puissance n'est soumise à aucune puissance ecclésiastique, sa juridiction ne tombe pas sous la puissance épiscopale, elle n'est pas limitée par les canons, le Pape n'est jugé par personne, le Pape enseignant et dirigeant l'Eglise est infaillible, toute puissance dans l'Église relève de celle du Pape, maître universel et suprême Pasteur.

Si les Apôtres sont soumis à la juridiction de Pierre, les Évêques à celle du Pape, ce n'est pas à dire que leur puissance propre soit anéantie. Les Apôtres avaient un droit de juridiction, ils avaient la puissance du magistère; les Évêques gouvernent, régissent administrent, décrètent en concile des articles de foi, promulguent des lois disciplinaires: leur puissance unie au Pape ne fait qu'une seule et même puissance; Pierre règne dans ceux qui règnent avec lui.

**9.** L'Église catholique est une société *indépendante*. Un double spectacle nous frappera perpétuellement dans le cours de cette histoire : La puissance civile cherchera sans cesse à opprimer l'Église : l'Église fera de son indépendance des revendications toujours victorieuses. De glorieux noms se presseront sous notre plume, nous verrons les Lucifer, les Osius, les Athanase, les Ambroise se lever dans toute l'énergie de leur indépendance et défendre des droits sacrés que le césarisme prétendait usurper. L'Église a versé pour son indépendance d'intarissables flots de sang. Ses Pontifes se sont faits les invincibles champions de toutes ses libertés. Durant tout le cours de l'histoire ecclésiastique nous verrons presque toutes les grandes luttes se concentrer sur ce point capital. Pour l'Église se soumettre à la puissance civile, quand cette puissance usurpe son domaine, c'est abdiquer et périr.

## II.

## La mission de l'Église.

Jésus-Christ indique cette mission en ces mots : « Vous êtes le sel de la terre, » « vous êtes la lumière du monde. » Telle est l'Église et telle est son œuvre. Dieu la place dans le monde comme le salut du monde, voilà pourquoi l'Église est contemporaine de la naissance même du monde et de sa chute. Elle illumina la société des Patriarches, elle suivit de ses rayons amoindris mais puissants encore les peuples dispersés, elle façonna le peuple juif et en fit son missionnaire et son apôtre durant près de trois mille ans. Elle conserva jusqu'en plein cœur de la Gentilité de secrètes issues, et garda au sein même des conceptions et des extravagances païennes les plus fondamentales traditions (1). Depuis Jésus-Christ, étendue partout, partout agissante, elle verse à flots sur le monde sa vivifiante lumière, les richesses de sa grâce, les forces divines de ses sacrements.

L'œuvre par excellence de l'Église est de recueillir les élus. A vrai dire, l'Eglise terrestre, ainsi que l'univers, les peuples, les sociétés, ne subsiste que pour ce grand ouvrage, qui est le résumé et le centre de tous les ouvrages de Dieu (2). Quand le nombre des élus sera complet, la mission de l'Église ici-bas sera terminée et le monde verra son dernier jour. Or ce que fait l'Eglise au sein des élus de Dieu qu'elle recueille se résume en ces trois points : elle

(1) On trouvera sur ces illuminations vives de la Gentilité dans l'ouvrage intitulé : *Documents historiques sur la religion des Romains* (Paris, 1876, 4 vol.), de très précieux documents.

(2) Voir Bossuet, 1er Sermon pour *la Toussaint.*

les illumine, elle les régit, elle les féconde. — Sa doctrine les forme à la vie céleste; ses préceptes leur fait pratiquer cette vie; ses sacrements leur en donne et leur en maintient la force. — Elle régit les âmes, ordinairement avec l'onction douce et facile de l'exhortation, parfois avec « la verge de fer » de la correction, toujours avec la persévérance de la charité. — Elle féconde l'humanité qu'elle recueille. Elle couvre le monde d'institutions salutaires, elle multiplie partout les prodiges de l'amour, elle rend inépuisables les sources de la charité. — Du reste, la manière dont elle cueille les élus au milieu du monde est multiple et variée. Elle va, par des influences de grâce toute mystérieuse, par des ressources inconnues de nous, les chercher jusque dans le sein de la barbarie la plus profonde. Elle les tire à elle, elle en fait son âme, elle les sauve par ces confessions implicites dont le dernier jour nous dira le nombre, peut-être prodigieux. Sans doute la maxime est vraie: *Hors de l'Église point de salut;* mais la grâce divine possède, outre les moyens ordinaires, mille autres moyens cachés de faire que les hommes, en apparence les plus éloignés, se rapprochent, participent à l'Église, et ne restent pas hors de son sein miséricordieusement élargi.

Une œuvre encore de l'Église au milieu du monde est d'y conserver, en dépit de toutes les perversités et de toutes les dégradations, la vie de l'âme, la vigueur du sang, les traditions nobles et généreuses, ce qui fait la force des individus, des familles, des sociétés. En dépit des maux terribles qui nous travaillent, en plein milieu de nos apostasies contemporaines, nos sociétés restent à une immense distance des dégradations des sociétés antiques. Quoi que puisse opérer le mal parmi nous, il demeure impuissant à franchir certaines limites et à faire certaines ruines. Qui l'empêche? Incontestablement la présence et l'action de l'Église catholique.

Ainsi, pour résumer : la mission de l'Église, entendue dans son sens le plus général, atteint trois points et se concentre en trois œuvres : 1° Elle recueille les élus et les élève aux vertus et aux gloires de la vie divine. 2° Elle fait sentir à l'humanité entière, même aux parties qui restent opiniâtrément en dehors de la grâce, de vives et précieuses influences ; elle dote les sociétés de biens de toute sorte. 3° Enfin elle empêchera à tout jamais le monde de retourner aux infamies et aux horreurs du Paganisme.

## III.

## La vitalité triomphante de l'Église.

Nous n'entendons pas parler ici du principe vital qui anime l'Église. Ce principe, nous l'avons vu, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ s'unit l'Église, il en fait son corps ; il vivifie, il meut ce corps, il le rend indéfectible, impérissable, immortel. Ce que nous entendons ici, c'est le *genre de vie* que l'Église mène dans le monde.

Quel est-il? Pas autre que celui de son Fondateur. Reproduction vivante, perpétuité, et pour ainsi parler Incarnation nouvelle et mystique de Jésus-Christ l'Église devra être ce qu'il fut. La vie entière de Jésus-Christ se circonscrivit dans cette antithèse : force dans la faiblesse, triomphe dans la défaite, indépendance dans les fers et, sous toutes les pressions de la force, vie éternelle dans une perpétuelle mort. Telle est l'Église, ainsi la contemplent tous les siècles. Pas un qui ne l'ait vue persécutée, pas un qui ne l'ait vue victorieuse. Elle a subi toutes les pressions, elle a renversé tous ceux qui l'en écrasaient. On l'a toujours crue mourante, elle a survécu à ses adversaires de tout

genre et de tout nom. Toutes les armes se sont émoussées sur elle, tous les complots tramés contre elle se sont trouvés sans vigueur. Elle est jeune après dix-huit siècles, elle suit à travers les dynasties tombées, les nations chancelantes, les peuples couchés au tombeau, une route toujours pleine d'espérance, de lumière et de vie.



# DEUXIÈME LEÇON.

# ÉTAT DU MONDE AVANT L'ÉVANGILE.

Voici quel sera l'ordre de cette leçon. — Avant de tracer le tableau de l'introduction, des développements, des conquêtes du Christianisme dans le monde, nous ferons comme l'inventaire des croyances de l'ancien monde, et nous rendrons compte de sa lamentable situation. — Une question, souvent débattue, très importante en elle-même, où se sont égarés de bons esprits, s'imposera ensuite à nous. Le vieux monde était-il si bien prêt à recevoir l'Évangile, que l'Évangile n'eut qu'à paraître pour obtenir le plus naturel et le plus universel succès? D'autre part, si, comme il est vrai, Dieu disposait le monde depuis les siècles à cet immense événement, qu'est-ce que cette préparation et en quoi consista-t-elle?

## I.

## État religieux et moral du vieux monde.

L'œuvre combinée de la perversité humaine et de la divine miséricorde nous force à partager notre regard et à le fixer sur deux points différents : la Gentilité, le Judaïsme. —

L'humanité déchue perd de plus en plus ses traditions primitives, elle emporte de la plaine de Sennaar plus encore ses vices que ses vérités, tout se défigure, tout se corrompt, l'idolâtrie se montre avec son cortège d'extravagances et de désordres, « tout est Dieu excepté Dieu lui-même et l'univers n'est bientôt plus qu'un temple d'idoles. » — C'est dans ce ténébreux et mortel abîme que Dieu vient secourir l'humanité. Même avant les jours du véritable et grand salut, il crée un peuple, dans lequel il concentre les lumières divines presqu'éteintes pour le reste du monde, un peuple qu'il fait dépositaire de la religion véritable et où réside la véritable Église. Ce peuple, il le constitue au milieu des nations son missionnaire et son héraut. — Mais ces deux portions de l'humanité, en se pervertissant l'une et l'autre, quoique à un degré fort différent, montrent également toutes deux l'absolue nécessité du Christ Rédempteur et de son Église.

**I. Situation morale et religieuse du monde païen avant Jésus-Christ.** — Deux études sur la Gentilité s'offrent à nous. Une première embrassant un point de vue plus général, doit nous faire connaître la Gentilité par ses grands traits. — Une seconde entrera dans le détail des cultes polythéistes, des systèmes religieux, des multiples aberrations qui se partagent le vieux monde en le déshonorant.

**1.** Deux appréciations contraires et également fausses ont été données du Paganisme. La première refuse de voir en lui un dernier vestige de la vérité; c'est la nuit close, c'est la déformation totale, absolue, rien n'y répond plus à aucune idée reçue, rien n'y reflète plus un rayon du vrai et du bien. Ce système admis on entrevoit très difficilement comment le Christianisme trouvera une entrée là où toute idée est éteinte, comment il bâtira là où il ne reste plus ni

terrain ni matériaux. — La seconde appréciation prend une route tout opposée et aboutit à une absurdité au moins égale. Le Paganisme n'est plus une monstruosité, un anéantissement de l'esprit et de la conscience dans l'humanité, c'est une des phases nécessaires et normales de son progrès. Le monde dut passer par le Paganisme pour arriver, selon la loi ordinaire des développements, jusqu'aux croyances plus épurées et plus hautes du Christianisme. Ce second système, absurde en lui-même, puisque le Paganisme nous apparaît sous les traits manifestes de la décadence et de la corruption, est de plus absolument détruit par un fait. Ce fait immense, indéniable, décisif, c'est le duel à mort que se livrèrent le Paganisme et le Christianisme aussitôt qu'ils furent en présence.

Qu'était donc le Paganisme? D'où vient ce chancre hideux et meurtrier qui dévora l'humanité durant tant de siècles? Le Paganisme naquit directement et fatalement de la chute primitive de l'humanité. Par sa prévarication, l'homme se détourna de Dieu pour se donner à la nature inférieure. « Il préféra, dit saint Paul caractérisant d'un mot la chute de l'homme, il préféra la créature au Créateur. » Le drame de l'Éden avait quatre acteurs : Dieu, l'homme, le démon, la nature inférieure. Nous les retrouvons tous quatre dans la chute de l'humanité et le Paganisme qui en fut la suite logique et immédiate. Dieu resta dans le Paganisme ainsi que nous le verrons tout à l'heure, mais comme une idée vague et lointaine, comme un astre voilé et obscurci, qui ne projette plus qu'une indécise lumière. Le vrai Dieu de l'homme fut le démon, et comme le démon devait, pour ainsi parler, s'incarner en quelque chose, pour entrer en rapport avec le monde, ce fut sous le voile de la nature qu'il s'offrit constamment aux adorations et au culte de l'homme. Dans sa chute, l'homme, en reniant Dieu, s'était tourné vers la nature inférieure, ce fut elle qui

devint son Dieu. Le chemin fut rapide, et une fois entré dans l'adoration de la nature, l'homme parcourut toute une carrière d'extravagance et de corruption (1). Les forces de cette nature, ses phénomènes divers, ses multiples influences, devinrent tour à tour des objets de culte et d'adoration. L'homme, selon la révélation de saint Paul, transporta à tous les êtres de la création, jusqu'aux plus infimes, jusqu'aux plus ignobles, l'idée et l'image incommunicables du vrai Dieu. Mais la nature ne resta pas seule à disputer à Dieu l'adoration de l'univers, l'homme, retenant la sacrilège parole de l'Éden : *Vous serez comme Dieu*, poussa bientôt l'audace et la folie jusqu'à se décerner à lui-même les honneurs divins. Souvent il s'adora lui-même directement, toujours il adora ses vices. Du même coup qu'il transportait à la divinité l'image des créatures inférieures, il y transporta les orgueils de son esprit, les immondices de son cœur, les crimes de sa vie. — Aussi le point de vue n'est complet, l'histoire du Paganisme n'est entière, que quand on scrute l'abîme des conséquences où la première erreur

(1) « Les indécences du culte de Bacchus à Sicyone, l'obscénité de celui de Cérès et de Proserpine en Sicile où la grossièreté des paroles était prescrite, parce que, disait-on, c'était ainsi qu'on avait arraché un sourire à la déesse au désespoir, l'infamie des mystères Sabaseens, sont des faits authentiques. La fable de Pasiphaé, représentée dans les mystères de Samotrace, était la transplantation des plaisirs contre nature que nous avons vu faire partie des cultes sacerdotaux..... Un passage de Clément d'Alexandrie, dans Eusèbe, prouve que ces institutions où les modernes ont cherché l'amélioration de la morale et la pureté du théisme, réunissaient la férocité et la luxure. Veux-tu, dit-il, voir les orgies des corybantes? tu n'y verras qu'assassinats, tombeaux, lamentations des prêtres. On a nié les sacrifices humains pratiqués dans les mystères, et l'on a soupçonné de calomnie les chrétiens..... Mais indépendamment du témoignage des historiens et des Pères de l'Eglise, celui de Porphyre, qu'on ne peut soupçonner d'un motif de haine, est positif et irrécusable. Dans les Dionysies, dit-il, à Chio et à Ténédos, un homme était immolé en mémoire de la fable de Bacchus, mis en pièces par les Titans. Il était si notoire, du temps d'Adrien, que les Mythriaques étaient souillés par des rites pareils, qu'il crut nécessaire de les prohiber expressément. Ils subsistèrent malgré sa défense. » (Benjamin Constant.)

entraîna l'humanité. Détourné de Dieu, livré à soi-même, au démon (1), à la nature, l'homme ne nous présente plus que le lamentable spectacle d'une victime, qui, de chute en chute, roulé et se brise dans un précipice sans fond.

Les conséquences du Paganisme sont multiples : elles sont religieuses, morales, sociales, politiques. Séparé de l'idée vraie de Dieu, le monde ne pouvait plus avoir de religion dans le sens propre du mot. Du culte devenu purement extérieur l'idée, l'âme, le sentiment se retirèrent, il ne resta plus au fond de tant de pratiques, souvent extravagantes, parfois sanguinaires et cruelles, qu'un instinct religieux, une passion religieuse, dont Dieu ne permit pas que l'homme se dépouillât jamais; puis, avec cet instinct, une terreur profonde, un effroi invincible, qui ne laissaient entrevoir en Dieu qu'un être irrité et dangereux. Comme du reste l'idée de la sainteté de Dieu était totalement disparue, la religion du païen fut nécessairement impure, souillée par toutes les dépravations du mal (2).

---

(1) La rapidité du récit historique ne nous permet pas de nous arrêter aux questions, même de premier ordre. Parmi celles-ci est la vaste et profonde question du rôle des démons dans la société antique.

Il faudrait nier l'histoire profane, déchirer mille témoignages des auteurs païens pour contester ce rôle perpétuel et cette immense influence. Le Dieu du païen, c'est le démon : le démon devant lequel il tremble, devant lequel il tombe à genoux; auquel il offre les sacrifices toujours abominables, souvent atroces. — Voyez Plutarq., *De superstit.*, I, p. 384. — Cicéron, *Timeus*, XXVII, 462. — Julius Obsequens, *Prodigior libel.*, cap. CXXII. — Plutarq., *Cicéro*, cap. XIV. — Dion Cass., *Hist. Rom.*, XXXVII, cap. X.

Les prestiges du démon entretenaient l'ardeur de son culte. Ces prestiges sont attestés par la presqu'universalité des auteurs païens.

Les oracles n'avaient pas d'autre origine. Même cause diabolique aux statues des dieux qui parfois se mouvaient et parlaient. Saint Augustin est formel sur ce point. Saint Paul, dans ses Epîtres aux Romains et aux Corinthiens, présente les démons comme les véritables chefs de la société païenne. On consultera sur cette grave question les *Annales de philosophie* de Bonnetty.

(2) On trouvera dans l'ouvrage de Doëllinger, *Paganisme et Judaïsme*, tous les détails de ces cultes abominables.

Aussi, comme résultats moraux du Paganisme, nous avons à signaler avant tout la corruption affreuse, inimaginable, où tomba la société païenne, corruption qui défie la plume la moins délicate et le pinceau le plus audacieux. A la corruption s'adjoignit, par une conséquence nécessaire, la cruauté. Le païen fut cruel au même titre et dans la même mesure qu'il était volupteux. Après avoir perdu le sens de son origine et de ses destinées, après s'être, selon l'énergique expression de l'Écriture, « mis au niveau des bêtes sans raison, » il traita l'homme son semblable comme il traitait l'animal. Ce mépris de la dignité humaine fait le trait distinctif de la société païenne; partout où l'être humain cesse d'avoir à lui, pour le protéger, la force matérielle, il est outrageusement foulé aux pieds, il ne compte plus, c'est une multitude conduite à la boucherie (1). L'enfant, la femme, le vieillard, le pauvre, l'étranger, le vaincu, ces choses saintes et inviolables dans nos sociétés chrétiennes, étaient dans la société antique flétries et repoussées toujours, meurtries et ensanglantées souvent. Il nous est presque aussi impossible de faire comprendre maintenant l'inhumanité du Paganisme, que de faire pressentir les monstrueux excès de sa luxure (2). Ces deux

---

(1) Aur. Prud. *Advers. Symm.*, II, 1095. — Augustin, *Confess.*, VI, 8. — Eumen, *Panégyr.*, c. XII. — Chrysost., *Hom.* VII *in Matth.* — Consulter les *Césars* de M. Champagny, *Id.*, *Paganisme et Judaïsme* de Doëllinger.

Sur le travail opéré par l'Eglise dans cette société païenne, on consultera avec fruit: Launoi, *de Cura Eccles. pro pauper.* — Gerando, *De la bienfaisance publique,* Paris, 1839. — Taillrand, *Hist. philosophique de la bienfaisance*, Paris, 1847. — Moreau Christophe, *Du problème de la misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes,* Paris, 1851. — Justin, *Apolog.*, I, c. 47. — Tertull., *Apolog.*, c. XXXIX. — *Constit. Apost.*, II, 25, 27, 28, 35. — Eus., *De vit Const.*, IV, 44. — Orig., *Philos.*, IX, 12.

(2) Consulter : Tertull., *Ad nation.*, I, c. 10; *Id.*, *De Spectaculis*, c. X, XVII. — Lactant., *Divin. Instit.*, I, 20. — Arnob., *Advers Gent*, VII, 32. — Salvian, *De Gubernat. Dei,* II, 26; VI, 2. — Macrob., *Saturn.*, II, VI. — Tacit., *Annal.*, IV, 14; XIII, 25. — Suéton., *August.*, c. 45. — Cassiod., *Variar. epist.*, I, XX.

vices, qui supposaient ou donnaient l'existence à la foule des autres, avaient dans le Paganisme ceci de particulièrement désastreux, qu'ils étaient consacrés par la religion et régnaient sur les autels. Le Paganisme était avant tout l'apothéose du vice; les dieux personnifiaient les mauvais instincts de l'humanité, et l'histoire de l'Olympe était le code le plus complet du crime et le directoire le plus savant de l'infamie. Ajoutons un autre trait qui achève ce tableau déjà si sombre; la fatalité planait sur la vie entière du païen, et, en y planant, rendait ses vices incurables et ses bons instincts impossibles. Le fatalisme découle directement de l'idolâtrie. Nous l'avons vu, l'homme détourné de Dieu se jeta sur la nature pour en faire d'abord sa proie, puis bientôt son culte et sa divinité. Or, ne trouvant plus dans la nature que des lois immuables, un fonctionnement fatal, un ordre, un ensemble de forces auxquelles il lui était impossible de toucher, il s'habitua à ne voir autour de lui que des puissances inexorables, un invincible *fatum* plana sur tout, soumettant les dieux eux-mêmes à ses irréformables arrêts (1). Le fatalisme admis, le libre arbitre, la responsabilité, la conscience balayés et évanouïs, que pouvait-il rester de la moralité humaine? Sans doute, comme nous l'apprend saint Paul, Dieu ne laissa pas la conscience humaine faire un complet naufrage dans cet océan de vices et de dégradation (2), mais il est incontestable aussi que la vue continuelle de la fatalité dut briser les dernières forces de l'homme, le jeter, comme dit le même saint Paul, dans les désespoirs des passions : l'homme ne croyant plus à rien, n'espérant plus en aucune chose, n'essayait plus même de réfréner

---

(1) Cette fatalité sinistre apparaît dans toute la littérature païenne; mais nulle part elle n'en fait le fond comme dans la tragédie grecque. Presque toutes les trilogies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide reposent sur ce fond.

(2) Ad Rom., II.

leurs excès. Ces données générales sur les vices du Paganisme nous indiquent ce que devinrent l'individu, la famille et la société, sous son abominable empire. Saint Paul nous dresse une effrayante liste des vices du païen (1). Quant à la famille, à vrai dire, elle n'existait plus; les liens qui la resserrent, les lois qui la régissent, les vertus qui la fondent, les devoirs auxquels sont attachées immuablement sa vigueur et sa prospérité, tout était jeté bas, tout gisait dans une fange innommée. Il n'y avait plus de père de famille, il y avait un tyran, qui, après avoir fait de son épouse, une esclave, se faisait, suivant le caprice de sa cruauté et les calculs de son égoïsme, le bourreau de ses enfants. La mère de famille était remplacée par la femme vicieuse ou la femme avilie, la matrone sans entrailles exclusivement livrée aux préoccupations du luxe et aux ivresses furieuses de la volupté, ou la victime impuissante de toutes les dé-

(1) Ad Rom., I. — La peinture de l'Apôtre est saisissante : Celle que nous pouvons faire en réunissant les traits épars des auteurs païens ne le serait pas moins. Nous allons, dans cette note, non pas faire cette peinture, mais recueillir les éléments pour ceux qui la voudraient tracer.

L'une des plus douloureuses ruines, c'est la femme. — Elle est esclave toujours. Son père peut la tuer ou la vendre. — Sa corruption devient hideuse (Juvénal, *Sat.*, VI, 292-300. — Pline, *Hist. nat.*, XVII, 245. — Horace, III, *Od.*, VI, 17; XXIV, 20. — Properce, *Eleg.*, II, lib. VI, 25; XXXII, 49. — Ovide, *Amor.*, I, 8, 43. — Dion., *Cassius*, LIV, 16). — Leur corruption commençait dans les écoles publiques (Macrob., *Saturn.*, II, 10. — Tacite, *Dial. de Orat.*, 28, 29). — Trop corrompue pour subir le joug du mariage, elle reste maîtresse de se livrer à ses infamies. Lectures, amusements, luxe, entourage, tout entretient sa corruption (Proper., *Eleg.*, VI. — S. Cyprien, *Épist.*, I, 8. — Ovide, *Ars amat.*, I, 93. — Quintilien, *Instit. Orat.*, I, 2, 8. — Juvénal, XI, 162. — Sénèq., *ad Helv.*, IX. — Juvénal, *Sat.*, VI, 223).

L'esclave est multitude, il est légion; sa dégradation défie toute peinture (Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. III, p. 533. — Suétone, *César*, XLI. — Dion., XLIII, 21. — Appien, *de Bell. civil.*, II, 120. — Juvénal, V, 67, 87, 125, 160.)

Le crime contre nature a tout envahi (Sénèque, *Épist.*, XLVI, 95; *Martial*, IX, 51. — Pline, *Épist.*, VII, 4. — Horace, II, *Sat.*, III, IV; *Odes*, I, X. — Virgile, *Bucol.*, II). Il dépeuple l'Empire (Pline, *Épist.*, IV, 15. — Tacite, *Ann.*, III, 25; XI, 25. — Polybe, *Hist.*, XXXII, 11).

gradations et de tous les sévices. Le jeune païen, livré aux esclaves, en contractait les vices, qu'il versait ensuite dans une large mesure dans la famille puis dans la société. — Si l'individu et la famille trouvaient dans le paganisme leur flétrissure et leur dissolution, la société elle-même en recevait les plus mortelles blessures. Sous le brillant coloris des civilisations antiques, l'histoire ne trouve plus que des ruines et des cadavres. Rien ne restait debout de ce qui fait une société grande, noble et fortunée. La liberté n'était plus qu'un nom, l'humanité un mot inconnu et méprisé, la justice et le droit un vague et impuissant souvenir. La société antique se compose de deux portions : une imperceptible minorité de riches et de puissants, d'innombrables multitudes de pauvres et d'esclaves. Toutes les relations sociales sont dans ces deux mots : écrasement du faible par le fort, abrutissement du faible porté à cette incroyable limite qu'il ne songe plus même à une autre destinée. L'esclave pourrit et meurt dans ses chaînes, content de ses vices et de ses dégradations. Des troupes de gladiateurs s'égorgent pour le plaisir des maîtres qui les regardent, plus des trois quarts du genre humain périssent écrasés sous des tyrannies effroyables. Le paupérisme n'est plus même une question qui semble digne de la méditation de l'économiste et du légiste païens, le pauvre est un être odieux de sa nature et qu'on doit haïr et repousser. Le vaincu n'a droit qu'aux chaînes et aux tortures, tout dans la société antique respire l'inhumanité. Que si nous restreignions notre regard à la classe privilégiée des *citoyens*, de hideuses plaies nous apparaissent sous les dehors d'une brillante civilisation. Partout l'État est Dieu et César est son pontife. Plus d'âme, plus de conscience, plus de liberté. Le césarisme c'est l'envahissement de l'homme entier, âme et corps (1). Chose étrange! partout où baisse la vérité catho-

---

(1) « C'est une multitude d'hommes rassemblée de tous les points de

lique, le césarisme reprend le dessus et avec le césarisme la domination et la tyrannie des âmes. Jésus-Christ seul put affranchir les intelligences et les volontés de cette dégradante oppression (1). Au-dessus de la question sociale, non moins vaste et non moins profonde, est la question politique : là encore le Paganisme porta le ravage et la désolation. De droit international, de loyauté politique, d'égards d'humanité de peuple à peuple, le Paganisme n'en reconnut jamais : l'écrasement du faible par le fort, le *væ victis* est le seul article du code politique. De là cette atrocité de la guerre antique, ces inhumanités sans nom de la victoire, cette épouvantable destinée des vaincus.

Tel fut le Paganisme; tel il fut en lui-même et dans ses conséquences. Mais comment put-il plonger assez ses racines dans l'ancien monde, pour en devenir l'état immuable et universel? A scruter à fond ce mystère on en découvre vite la solution. Le Paganisme tirait sa force de deux points différents, il s'appuyait d'abord sur la nature même de l'homme, puis ensuite sur la force des nationalités.

Depuis sa déchéance, la nature humaine, qui a conservé de hauts et nobles sommets, s'est d'autre part creusé d'ignominieux bas-fonds; l'homme a gardé de célestes aspirations,

---

l'univers, sans droit, sans idéal, sans moralité, sans religion, qui attend Jésus-Christ. Dans cette ombre de l'ancienne société, il n'y avait plus réellement ni patriciat ni plèbe, ni patrons ni clients, ni Romains ni alliés, ni libres ni affranchis, ni maîtres ni esclaves, car tous étaient esclaves; il n'y avait plus qu'une multitude confuse, et qu'un homme au-dessus de cette multitude : *Cæsar morituri te salutant*. Le genre humain dépendant d'un homme, quel solennel spectacle et quelle leçon! Tout le droit de l'ancienne société résumé légitimement dans le droit d'un homme devenu le maître de tous, le seul représentant des hommes libres, le seul investi du pouvoir despotique des pères sur les enfants, des maîtres sur leurs esclaves, le seul citoyen et le seul sénateur, et cet homme aveugle, ignorant, livré à ses passions, souvent insensé! » (Pierre Leroux.)

(1) On trouvera dans l'ouvrage de M. Coquille, *les Légistes*, d'excellents développements de cette thèse historique.

et son cœur s'ouvre aux plus basses convoitises du vice; il est à la fois ange et bête, il reflète Dieu et il prend la forme de la brute. Or le Paganisme saisissait l'homme par ces deux côtés et donnait satisfaction à cette double faim. Le Paganisme donnait à l'âme la noble pâture de la religion, et lui accordait dans la plus large mesure la proie de toutes les voluptés. Dans un même culte le païen nouait avec le ciel ces relations mystérieuses dont il est impossible à l'âme de se passer, puis trouvait l'encouragement et l'ennoblissement de ses plus basses et de ses plus furieuses convoitises. « Ce qu'il y avait d'admirable c'est que l'idolâtrie, en donnant satisfaction aux penchants élevés de notre nature, ne dédaignait pas les plus abjects, et leur jetait avec abondance une pâture sacrée. Je ne sais quel art profond avait broyé ensemble Dieu et la matière, la religion et la volupté, et faisait descendre du même autel des pensées graves et de honteuses sollicitations. L'idolâtre avait tout dans ses dieux; quoi qu'il voulût le Ciel obéissait à ses désirs. Quel chef-d'œuvre pour que le Ciel à son tour fût obéi (1)! »

Le Paganisme poussait de plus ses plus vivaces racines dans les nationalités. L'unité de Dieu disparue, aucun lien assez fort et assez vaste ne se trouva pour retenir le genre humain en une seule famille. Par la force même des choses, il y eut autant de cultes nationaux qu'il y eut de divinités. Ces divinités particulières, ces cultes nationaux s'incrustèrent dans chaque peuple, se mêlèrent à ses idées, à ses mœurs, à ses coutumes, à sa vie entière, jusqu'à ne plus faire de la religion et de la patrie qu'un même corps et une même âme. Force prodigieuse donnée dès lors à l'idolâtrie nationale! « L'idolâtrie n'était pas distincte de l'empire. Le prince, ou le sénat, ou le peuple disposait de la magistrature sacerdotale, nommait les pontifes, réglait les céré-

(1) Lacordaire, Confér. de N.-D. *sur l'Établissement du règne de J.-C.*

monies, se donnait le plaisir de cacher la robe de ses consuls sous le manteau de ses dieux. La religion était encore la patrie. »

Jusqu'ici nous n'avons fait que scruter l'abîme et mesurer la profondeur de la chute, où le Paganisme avait précipité le monde : c'est le revers de cette grave question. Mais elle a aussi un endroit, et le méconnaître ce serait ne faire qu'une étude désastreusement tronquée, car nous ne verrions plus ce qui, dans ces siècles d'idolâtrie, restait aux âmes d'espérance et de salut. — Or quatre choses fondamentales leur restaient, quatre digues furent posées par Dieu qui arrêtèrent le complet envahissement du mal dans l'humanité : 1° la conservation de l'idée de Dieu et le maintien des traditions primitives ; 2° l'influence du Verbe qui dardait sur la Gentilité, au travers des plus épais nuages, une lumière, bien affaiblie sans doute, mais encore puissante ; 3° la présence et l'action au milieu des peuples de la nation juive ; 4° le désespoir de la raison, la lassitude des âmes, l'impuissance trop constatée de la philosophie humaine : voilà ce qui prédisposait puissamment le monde païen à désirer et à réclamer un Rédempteur.

L'idée de Dieu ne disparut jamais de la Gentilité, elle fait le fond de toute religion païenne, nous la retrouvons impérissable derrière toutes les extravagances des cultes polythéistes. Disons plus, l'unité de Dieu resta comme un invincible instinct, comme le besoin le plus impérieux de l'âme païenne. Alors même qu'elle multipliait ses dieux subalternes, elle gardait pour une divinité plus haute, plus inaccessible, plus incommunicable, un ciel plus élevé et plus profond (1). Avec l'idée de Dieu se conservèrent dans

(1) Au milieu de toutes les extravagantes définitions de la Divinité, recueillons cette belle définition de Varron : « Ceux-là seuls me paraissent avoir compris ce que c'était que Dieu, qui ont cru que c'était une âme, un Esprit gouvernant le monde. »

la Gentilité les traditions primitives, au moins les plus vitales et les plus importantes (1). Le païen retrouvait dans sa mythologie des vestiges souvent très reconnaissables de l'antique histoire de l'humanité, sa primitive innocence, sa chute et son malheur, son espérance de réhabilitation et de délivrance. Les poëtes chantaient les mystères d'une autre existence, d'invincibles lueurs se projetaient jusqu'aux délices d'un ciel éternel et jusqu'aux horreurs d'une éternelle expiation. Nous pourrions allonger beaucoup encore cette liste des traditions primitives conservées dans la Gentilité.

Aux demi-clartés de ces traditions s'ajoutaient les rayons jaillis du Verbe qui déjà « illuminaient tout homme venant en ce monde. » L'on a beaucoup trop négligé ce point de vue, l'on n'a pas assez pris garde à cette présence cachée et cette action mystérieuse du Verbe dans un monde déchu, dont il empêchait la complète ruine et l'entier abrutissement. Qu'eût pu faire l'Évangile dans un monde où plus aucune idée des choses surnaturelles et divines n'aurait été conservée, et où nulle parole de la prédication chrétienne n'eût trouvé le moindre écho?

Ce que cette influence du Verbe, au milieu de la Gentilité, a de mystérieux et de vague, prend dans le peuple Juif un corps visible et palpable. Le peuple Juif est plein de Jésus-Christ. Non-seulement Jésus-Christ y est connu dans les oracles des prophètes et sous le voile des figures, mais il est la seule raison d'être, le centre, le fond, le tout du peuple élu. Or le peuple élu est essentiellement apôtre et missionnaire, il a avec la Gentilité infiniment plus de points de contact et de rapports que d'ordinaire nous ne nous l'imaginons. Ses migrations et ses captivités successives,

---

(1) Sur ces traditions primitives consulter : *Les splendeurs de la foi*, de l'abbé Moigno ; — Nicolas, *Étude philosoph. du Christ;* — Les œuvres de Huet ; — Le Card. Wizeman, *Documents sur la Relig. des Rom.*, Paris, 1871.

son esprit de négoce et ses nombreux comptoirs, la célébri[té] même de son temple, de son culte, de ses livres sacrés, de sa sagesse divine, le met en relation continuelle avec [la] Gentilité (1). Bien avant la venue de Jésus-Christ, nous tro[u]vons les Juifs établis sur de nombreux points du mon[de] romain (2), ils ont en Orient des Synagogues puissantes,

(1) Sans parler des anciennes captivités et des migrations primitiv[es] au temps de Jésus-Christ nous trouvons les Juifs dans toutes les parti[es] du monde connu. Ils remplissent l'empire; ils vivent parmi les Parth[es]. Nous les trouvons échelonnés le long des rivages de la Méditerranée. Le[urs] tombeaux se retrouvent en Crimée, au cœur de l'Afrique, dans l'Arabie. Ch[ez] les Perses, les Mèdes, les Alamites, en Mésopotamie, en Cappadoce, da[ns] le Pont, en Asie-Mineure, en Syrie, en Phénicie, en Egypte, en Grè[ce], en Thessalie, dans le Péloponèse, dans les îles de l'Asie-Mineure, etc.

Quant à leur influence religieuse, Josèphe (*Contra Appion.*, II, 39) a[pu] écrire ces étonnantes paroles : « Depuis longtemps il est de mode, mê[me] dans le peuple, d'imiter notre piété. Nulle ville grecque ou barbare, nu[lle] nation où n'ait pénétré l'usage de respecter le sabbat, où nos jeûnes, n[os] flambeaux allumés ne soient devenus une coutume reçue..... Notre Loi s'e[st] répandue chez tous les hommes comme Dieu dans le monde. »

Les beaux esprits de Rome leur jetaient l'insulte et le mépris à plein[es] mains, et, malgré eux, ils en subissaient l'influence (Juvénal, *Sat.*, VI, 542. — Perse, V, 180. — Horace, II, *Sat.*, III, 288. — Suétone, *Aug.*, XCIII. — Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 2 ; *id Bell. Jud.*, II, 9 ; XVIII, 6; XIX, 4; I, 32.

(2) Les Juifs étaient nombreux et influents dans Rome et dans l'Empire. Rome fait avec eux une première alliance 163 av. Jésus-Christ. — Trois ans plus tard, un décret du Sénat en consacre une autre (Joseph, *Antiq. jud.*, XII, c. 10; *Id., Just.*, XXXVI, c. 3). — Une troisième est conclue 142 av. Jésus-Christ (Machab., XII, 1-3; *Id.*, Joseph., *Antiq. jud.*, XIII, c. 5, n. 8. Voir aussi Krebsius, *Decr. roman.*, p. 7). — 137 ans avant Jésus-Christ ils sont si nombreux à Rome, si remuants, si audacieux à faire des prosélytes, que le Paganisme prend peur et les chasse (Valer.-Max., I, c. 3, n. 2). — Mais une quatrième alliance vient, en l'an 129, leur rendre de nouveau l'accès de Rome. En 70, nous trouvons les Livres saints répandus dans la capitale de l'Empire. L'influence juive grandit bientôt jusqu'à motiver les plaintes de Cicéron plaidant pour Lucius Valérius Flaccus. — César les emploie contre Pompée (Dion., XLI, cap. 18). Varron fait publiquement l'éloge de leur religion sublime. — Horace dépeint leur caractère insidieux et dominateur (*Sat.*, IX). — Philon nous apprend qu'une grande partie de la ville, au delà du Tibre, était peuplée de Juifs (Phil., in-fol., 1014, Paris, 1640). — Juvénal les connaît, les signale, les dépeint (*Sat.*, III, — IV, 117, — VI, 543). — Voir Groot., *De migrationibus, Hæbr.*, Gron., 1817. — Rémond, *Hist. de la propagat. du Judaïsme.*

Rome leur colonie est nombreuse, leur nom, leur culte, leurs livres, leurs espérances, leur Messie, ont été rendus fameux (1).

Enfin, ce que ne pouvait faire le prosélytisme juif, où l'influence du Verbe échouait, l'état des esprits triomphait peu à peu du prestige le plus redoutable de l'idolâtrie. Assurément nous ne prétendons pas que le monde fatigué de l'idolâtrie voulait du Christianisme, le monde n'en voulait pas plus alors qu'il n'en veut aujourd'hui : le Christianisme, en même temps qu'il est un bienfait divin et une radieuse espérance, est aussi un grand devoir, un joug écrasant; et de joug les passions humaines jamais n'en voudront; nous disons seulement que la société antique était lasse de sa situation de doute, d'erreur et de désespoir. La foule, sans rien comprendre aux extravagants systèmes de ses sages, savait d'instinct qu'elle n'avait rien à attendre d'eux ni pour son intelligence, ni pour son cœur. Ces sages eux-mêmes, tout en restant insensés dans leurs rêveries philosophiques, jetaient au moins sur les superstitions de la foule un regard de profond mépris. Ainsi tout tombait du vieil édifice, mais rien n'était là pour le remplacer; le vide des âmes se faisait immense, et un amer désespoir, résultat naturel de tant d'illusions déçues et d'espérances évanouies, torturait les cœurs.

**2.** Entrant maintenant dans le domaine des faits, esquissons rapidement les différentes physionomies du Polythéisme, faisons comme la géographie religieuse du monde ancien.

Dans sa première période le Polythéisme, plus près de

(1) On trouvera d'excellents détails sur le prosélytisme juif dans deux ouvrages récents : *Histoire des persécutions* de Paul Allart, t. I; *S. Pierre et les orig. de l'Égl.* de l'abbé Fouard.

sa naissance, revêt trois formes : adoration de la natur[e] adoration des génies, sans doute d'après une traditi[on] conservée sur les anges : adoration de l'homme. Une au[tre] tradition, celle des âmes survivantes à leur séparati[on] d'avec le corps, amène le culte des morts illustres, sous [le] nom de demi-dieux. En Occident les dieux affectent u[ne] forme humaine, mais plus spirituelle et plus éthérée, e[n] Orient plus animale et plus grossière. Sur toute la surfa[ce] du monde la nature, avec ses forces, ses aspects divers, s[es] phénomènes multiples reste l'inépuisable fond d'où se tire[nt] et se fabriquent les dieux (1).

Chez les Chaldéo-Assyriens, la grande divinité est *B[el]* qui partage avec *Mylitta* le culte et les adorations suprême[s]. — Chez les Syro-Phéniciens, *Baal* ou *Moloch* se fait [le] centre d'un culte effroyable, qui de la Phénicie passera [à] Carthage et y perpétuera longtemps ses sanglantes ho[r]reurs. — L'Égypte commença par ne reconnaître et n'ador[er] qu'un Dieu unique, *Ammon*, qu'elle faisait supérieur à [la] matière et son créateur. Puis, à mesure que la nuit de l'e[r]reur devint plus épaisse, la matière prit le dessus, domi[na] et créa même les dieux. Sortie d'elle le dieu Soleil engend[ra] un fils et ainsi se forme la triade sacrée des Égyptiens : *Osiris*, *Isis* et *Horus*. Personne n'ignore les extravaganc[es] où le culte des animaux poussa la sage Égypte, mais [il] est juste de remarquer que nulle part ailleurs ne se conser[va] aussi vive et aussi éclairée la notion de l'autre vie (2).

La Grèce et l'Italie des premiers âges adorent les forc[es] brutes de la nature; c'est l'ère fabuleuse des *Titans*. D[es] divinités primitives *Uranus* et *Géa* sortent *Rhéa* et *Saturne*, et de ce couple la déesse *Hestia* (3). — A ces divinités pélas-

(1) Voir Leo, *Hist. univ.*, I, 36-149. — Aussi Drey, *Apolog.*, t. II.
(2) Voyez Kircher, *Œdipus Ægyptiacus*.
(3) Lasaulx, *La légende d'Œdipe*.

giques, les Hellènes substituent une divinité guerrière et conquérante, *Zeus* ou *Jupiter*, qui expulse Saturne. Les dieux pullulent bientôt, créés au souffle de la Grèce ingénieuse; la nature dans ses mille aspects, dans ses scènes variées à l'infini, les passions humaines plus variées, plus infinies encore, donnent naissance à des dieux sans nombre, tous souillés de quelque crime, travaillés de quelque vice, soumis également aux lois inexorables du destin. — Les divinités grecques font irruption à Rome et s'y combinent avec les vieilles divinités étrusques (1); tel est leur nombre et leur diversité que Rome les accepte sans les trop connaître, et c'est d'elle surtout et de son universel empire que Bossuet a prononcé « que le monde n'était plus qu'un temple d'idoles (2). »

En remontant vers le Nord, le culte de la nature domine; néanmoins la connaissance d'un dieu suprême paraît avoir été transmise aux Druides par les Kimris.

Dans l'extrême Orient, le grand système religieux est le Panthéisme. Cette erreur règne dans l'Inde dès l'an 1500

---

(1) Le polythéisme impie et corrompu fut, à Rome, d'importation grecque et de date relativement récente. A son origine, Rome eut une religion plus rapprochée du monothéisme primitif; Tertullien, *Apolog.*, xxv, S. Augustin, *De civit. Dei*, iv, 31, en ont presque pu faire l'éloge, et Bossuet a écrit de cette première religion des Romains, qu'elle était « aussi sérieuse, aussi grave et aussi modeste que les ténèbres de l'idolâtrie le pouvaient permettre. » *Disc. sur l'hist. univers.*, III, ch. vii.

Un caractère spécial du culte de Rome est l'invocation perpétuelle des génies protecteurs, tradition altérée des anges gardiens.

Le sang, mystérieusement répandu, fut, à Rome, comme par toute la terre, le fond du culte. On ne rachetait que par le sang. Tradition merveilleuse du Sang rédempteur auquel le monde allait devoir son salut. — Voy. Orelli, 23, 52. — Apulée, *Métam.*, xi, 21.

(2) Consulter Dœllinger, *Paganisme*. — Kleuker, *Riga*, 1776. — Vullers, *Fragments de la religion de Zoroastre*, Bonn, 1831.

Voyez notamment pour la religion des Romains, S. August., *Cité de Dieu*, i, 19, 24; v, 18. — Leo Magn., Serm. I, de S. S. Apost. — Tacit., *Annal.*, xii, 56. — Sueton., *Vita Claud.*, c. 21. — Cassius, xi, 33.

avant l'ère chrétienne, elle fait le fond d'une vaste et indigeste collection de livres religieux : les Védas, les lois de Manon, les épopées de Mahabarrata, les Pouranas, où les extravagances les plus monstrueuses heurtent des traditions primitives admirablement conservées. Quant au fond de la doctrine, il peut se résumer en quelques mots : *Brahma* est le grand Dieu, principe suprême de toutes les créations. Avec *Wichnou* et *Siva* il forme la grande trinité indienne de laquelle descend toute la suite des divinités inférieures. Les incarnations de Wichnou tiennent une grande place dans les doctrines et le culte de l'Inde, c'est là sans doute un fond sublime, c'est le reflet de la grande œuvre de Dieu, mais des folies et des obscénités couvrent de fange cette tradition primitive; la plume se refuse à ces débauches de l'esprit et des sens, et l'on peut dire que les turpitudes de la mythologie grecque ne sont plus rien au prix des infamies de la légende de Brahma, de Wichnou et de Siva (1).

Le Bouddhisme, introduit dans l'Inde bien des siècles avant Jésus-Christ par Ganthamas ou Bouddha, y acquit un immense crédit et une immense étendue. Le Bouddhisme mêle au Panthéisme Brahamiste un élément nouveau, l'anéantissement. Ce système religieux ne prétend pas expliquer l'origine des choses, il donne de tout une idée abstraite et stérile. La divinité n'est pas le principe de l'existence, le monde est gouverné par le fatum. La partie morale de la théologie bouddhiste se résume dans les quatre points suivants : 1° le fond de toute vie est la souffrance : 2° le renoncement absolu centre, résumé, couronnement des devoirs, terme dernier de toute la destinée : 3° le chemin pour parvenir à ce complet anéantissement : 4° avant ce terme, les existences, tant qu'elles sont imparfaites, se combinent, s'enchaînent, renaissent les unes des autres.

(1) Frédéric de Schlégel, *Philosoph. de l'Hist.*, I.

ssé de l'Inde par les Brahames, le Bouddhisme s'éten-au Sud dans le Ceylan, la Birmanie, le Siam; au d dans la Chine, le Japon, la Mantchourie, la Mongolie, hibet (1).

hez les Chinois en particulier nous devons signaler deux les panthéistiques qui arrivèrent à constituer deux reli-ns. L'une, celle de *Lao-Tseu* reconnaît une âme univer-le de la matière, d'où sont tirés tous les êtres. A mesure les existences s'épurent, elles vont s'absorber dans te grande âme du monde appelé *Tao*. — L'autre école est le de *Koung-Fou-Tseu* ou *Confucius*, d'où est sortie la secte s *Lettrés* chinois. L'école de Confucius est morale avant it, la pratique du devoir en fait le fond, et le devoir lui-ème se concentre dans les lois de la piété filiale, du culte s ancêtres, et du respect pour les traditions nationales (2).

Nous ne pouvons quitter cette étude sans dire un mot des ges et des philosophes du Paganisme. Dieu illumina ur génie superbement (3). Leur mission était sublime; rès avoir entrevu eux-mêmes les splendeurs de l'idée vine, ils devaient, dans le plan providentiel, arracher foule à ses superstitions grossières et l'appeler à la onfession du vrai et unique Dieu. L'orgueil qui avait perdu l'humanité à son berceau perdit ces sages. Ils voulurent régner en maîtres absolus sur la raison humaine, ne recon-naissant au-dessus d'elle aucune autorité. Leur chute fut profonde comme leur orgueil, et saint Paul la décrit toute entière dans ces deux paroles : « Ils s'évanouirent dans leurs pensées, et, se disant des sages, ils sont devenus des

(1) P. de Bohlen, l'*Inde antique*. — Wiseman, 12me Confér. faite à Rome. — Rhode, *Tradit. sacrées*, etc.

(2) Consulter Windischmann, *Hist. de la Philosoph. dans l'Hist. univers.* — Schmitt. I, p. 223. — Frédéric de Schlegel.

(3) Consulter Bilharz, *Doctrine de Platon*. — S. Augustin, *Cité de Dieu*, l. VII, c. 4-13.

extravagants. » Voilà pour l'esprit, et c'est ainsi que cette philosophie antique tomba dans l'absurde; elle tomba aussi dans d'indicibles ignominies. — *Platon* élève jusqu'à la divinité l'essor de son génie; là, il se trouble, il chancelle, il tombe; l'idée divine si puissamment conçue d'abord lui échappe et s'évanouit en de vagues abstractions. Le châtiment de la chair suit immédiatement la chute de la raison. La débauche la plus absolue fait le fond de sa *République*. *Aristote* se montre logicien puissant, sa synthèse est remarquable, son érudition étonnemment étendue, on attend de sa sagesse des données solides sur les questions religieuses, et on revient de ses livres navré de ses aberrations : une matière éternelle, l'âme enfermée dans la prison de ce monde, étouffée dans l'étreinte du fini, l'égoïsme seul fondement de la morale, l'écrasement absolu et sans merci du faible et du vaincu, l'esclave devenu, dans sa cynique morale, la bête dénuée de la raison commune et chassée du droit commun. — Après ces deux maîtres, chez lesquels l'erreur et l'immoralité se couvrent de la royale pourpre du génie, n'attendons plus d'une liste fastidieuse autant que déshonorée qu'un mélange informe des folies de l'esprit unies aux immondices du cœur. « La stupidité des Platoniciens, dit Cicéron, tient du prodige. » Alors, qu'attendre de tous les autres? *Thalès* unit Dieu à l'eau comme à un corps. *Anaximandre* fait perpétuellement mourir et renaître ses dieux. *Pythagore* veut que Dieu soit une grande âme mêlée à la nature, Dieu universel dont nous ne sommes tous que des parcelles et des lambeaux. Pour *Parménide*, Dieu n'est autre qu'une orbite gigantesque qui entoure l'univers. Pour *Empédocle*, il y a à la fois quatre dieux qui sont les quatre éléments ; pour *Xénocrate*, disciple d'Aristote, il y en a huit qui sont d'abord les cinq planètes connues, le sixième les étoiles fixes, le septième le soleil, le huitième la lune. De l'absurdité il fallait tomber dans la négation. *Zénon*, après

avoir adoré tous les dieux, les nia tous et se fit athée. Nous voici bien à la parole du grand Apôtre : *Ils s'évanouirent dans leurs pensées*. Et combien cette parole nous semblerait-elle plus juste encore si nous nous donnions le temps de parcourir les folies de la Sagesse antique sur l'âme, la destinée, la vie future, le bien, le mal, la morale, le dévoir (1)?

Concluons. Les plus affreuses ténèbres du Polythéisme couvrent la surface du monde; les génies de l'antiquité, destinés par Dieu pour en dissiper l'horreur, les rendent plus épaisses et plus désespérées. L'homme est sans espérance, l'abîme demeure sans issue, Dieu seul peut en réveiller les profondeurs muettes et en faire sortir un son de vie.

**II. Situation religieuse et morale du peuple Juif avant Jésus-Christ.** La situation du peuple Juif, au moment où paraît Jésus-Christ et où se fonde l'Église, est des plus importantes à étudier, car un problème intercepte la marche de l'histoire, et cette étude en donne la solution. Le peuple Juif est le dépositaire des promesses et des espérances du Messie, il ne vit que dans cette attente et pour elle, ses livres sacrés sont remplis de la grande nouvelle et des récits anticipés du règne de l'Église. Le couronnement de son histoire et la consommation de sa splendeur, il ne les doit attendre que de son Messie. Jésus-Christ naît, il se montre, il se prouve, il est bien le Messie promis à Israël depuis les siècles, impossible de nier sa mission, son œuvre, sa royale puissance. Son Église est invinciblement l'Église chantée depuis si longtemps par les prophètes, qui doit sub-

(1) Pour toute cette partie, on consultera avec le plus grand fruit le bel ouvrage de Ventura, *Raison catholiq.*, tom. I.

juguer les peuples et couvrir le monde. Or qu'arrive-t-il et que voyons-nous? Le peuple Juif s'arme avec fureur contre l'Église après avoir persécuté son chef à outrance et l'avoir fait mourir sur une croix!

Il y a là une inexplicable énigme. Et comme nous le disions, c'est dans l'étude de ce qu'était la nation Juive au temps de Jésus-Christ que cette énigme peut s'éclaircir pour nous. — Cette étude sera double : nous étudierons d'abord les Juifs sous leurs traits généraux : puis nous entrerons dans le détail des sectes qui s'étaient formées dans son sein.

**1.** Quatre traits nous dépeignent le peuple Juif dans sa décadence. — Le premier est l'altération de ses croyances les plus vitales et les plus sacrées. Sans doute, jusqu'au dernier jour la Synagogue resta l'expression de la vérité, et quand Jésus-Christ dénonçait les errements des Pharisiens, il réservait la *chaire de Moïse ;* l'erreur ne fut jamais prêchée par la « chaire de Moïse, » l'autorité enseignante de l'ancien peuple. Mais là n'est pas le point de vue historique auquel seul nous avons à nous placer ici. En fait, dans l'ensemble de la nation la pureté des croyances commençait à se profondément altérer. Pour l'élite même, le corps des Pharisiens, les dogmes les plus fondamentaux, comme ceux de l'immortalité de l'âme, de la Providence, etc., étaient devenus de simples opinions, où l'incertitude et la négation ne suffisaient pas à faire exclure de l'Église judaïque : les Sadducéens professaient les doctrines les plus effrontément matérialistes, les Esséniens frondaient en bien des points l'enseignement commun, et les Pharisiens attachaient à leurs propres observances une attention et des scrupules que n'obtenaient plus d'eux les articles les plus essentiels de la Loi. Parmi ces erreurs, et comme la plus désastreuse, signalons l'idée fausse que les Juifs se faisaient

du Messie. Pour eux le Messie était un triomphateur dans tout l'éclat de la gloire et la puissance des conquêtes, ce n'était en aucune manière l'Expiateur, la Victime, le Pauvre, l'Homme de douleur. Cette erreur aura sur la destinée de la nation Juive les plus funestes conséquences.

Les Juifs du temps de Jésus-Christ conservaient pour leur Loi mosaïque un attachement profond (1). Les monuments historiques qui nous en témoignent seraient admirables s'il n'y perçait un fanatisme aveugle, un entêtement orgueilleux. Quand l'empereur voulut faire placer sa statue colossale dans le Temple, et donna ordre à Pétronius, son proconsul de Syrie, de l'imposer par la force des armes, le peuple Juif tout entier se déclara prêt à mourir, et désarma par son invincible volonté les prétentions impériales (2). Sous Caligula, quand les Alexandrins voulurent introduire de force des idoles dans les Synagogues, les Juifs souffrirent pour la défense de leur culte et de leur foi la plus dure persécution (3). A Séleucie périrent cinquante mille d'entre eux. Intrépides jusqu'au martyre, les Juifs devenaient ardents jusqu'au prosélytisme le plus victorieux. Ils avaient fait dans tout l'empire les plus puissantes conquêtes. En Orient, en Occident, en plein cœur de Rome, leurs Synagogues étaient florissantes et très fréquentées. La vie judaïque coulait à pleins bords dans toute la nation. Or c'est cet attachement qui devenait par son excès même un redoutable écueil, et cet amour pour Moïse allait faire repousser Jésus-Christ.

Il semble à qui connaît l'Écriture et la marche entière de l'œuvre divine que rien ne soit plus faux que cette consé-

(1) Flav. Joseph., *Ant. Jud.*, XVIII, 8. — Salvador, *Hist. de la domin. Rom. en Judée*, I. — Mœlher, *Hist. de l'Église*, I, p. 86. — Philo, *Legat. ad Caj.*

(2) Flav. Joseph., *Antiq Jud.*, XVIII, 8.

(3) Philo, *Legat. ad Cajum*.

quence : repousser Jésus-Christ par attache pour Moïse (1). Jésus-Christ n'était-il pas le Messie promis et prophétisé par Moïse? l'Évangile n'était-il pas le couronnement annoncé et attendu de la loi Mosaïque toute entière? Oui sans doute, mais l'attachement des Juifs pour Moïse devint un attachement obstiné et aveugle. « Ils eurent, comme dit saint Paul, le zèle de la Loi, mais ils ne l'eurent pas selon la science. » Ils ne voulaient pas d'une substitution qui froissait leur orgueil et qui leur semblait absorber dans une domination étrangère leur propre domination. Les Juifs nous apparaissent exclusivement préoccupés de leur pouvoir personnel, ils redoutent la perte de leur influence, ils ne voient dans Jésus-Christ qu'un compétiteur dangereux, leur terreur et leur haine se peignent dans ce mot de leur dépit : « Voici que le peuple entier court après lui! » De plus, en étendant davantage ce point de vue, les Juifs firent de la question religieuse une question politique de nationalité. Leur Loi c'était pour eux la patrie, l'Évangile l'exclusion de cette patrie; ils refusèrent une religion qu'il leur fallait partager avec les autres peuples, et s'obstinèrent, par orgueil national, à rester le peuple unique et élu. — Une autre disposition encore creusa un infranchissable abîme entre eux et l'Évangile. Ils étaient charnels : l'Évangile était esprit et vie. Ils s'obstinaient à posséder la terre, quand Jésus-Christ élevait l'humanité dans les hauteurs d'une loi toute surnaturelle et divine (2).

Ainsi le quatrième trait sous lequel se montre la nation Juive au temps de Jésus-Christ est cette volonté absolue de s'en tenir à un culte tout extérieur, et de faire con-

---

(1) Voir Prideaux, *Hist. des Juifs ;* — Basnage ; — Rorhbacher, les trois 1ers vol. de son Histoire ; — Léon de Modène, *Cérém. et Cout. des Juifs ;* — Fleury, *Mœurs des Israélites.*

(2) Doëllinger, *Paganisme et Jud.*, t. III et IV.

sister la sanctification et le salut dans des observances toute matérielles et des rites purement figuratifs. L'âme du Juif était dès lors l'opposé de l'Evangile, et l'antagonisme qui en résulta se traduisit par cette haine implacable que la nation déicide ne cessa de porter à l'Église de Jésus-Christ.

**2.** Trois sectes, au temps de Jésus-Christ, se partageaient le peuple Juif : la secte des *Pharisiens*, celle des *Sadducéens* et celle des *Esséniens*.

Comment était née la secte des Pharisiens? Vers quelle époque et sous l'empire de quelles circonstances? Questions difficiles et après tout assez oiseuses, que nous négligeons. A l'époque qui nous occupe, nous trouvons les Pharisiens influents parmi le peuple, redoutés de la nation, révolutionnaires d'instinct, portant la foule à la révolte contre l'autorité. Ils se sont donné la mission d'expliquer la loi, peut-être le font-ils sans trop la dénaturer et la corrompre, mais très certainement ils en répudient l'esprit et en rejettent les fardeaux. Laissant là tous les articles de la Législation sacrée qui contrarient leurs passions et gênent leur égoïsme, ils ont inventé une foule de pratiques purement extérieures, ils ont développé, en les exagérant, certaines traditions léguées par les ancêtres, et font de ces superfétations sans valeur une loi mosaïque à leur guise et selon leur intérêt. L'Évangile les peint au vif, et fait ressortir les traits caractéristiques de cette secte dans une vérité saisissante. Le Pharisien est hypocrite avant tout : il dévore la substance de la veuve et de l'orphelin, il donne cours à toutes ses convoitises, il est livré à toutes ses passions, c'est « le sépulcre rempli de pourriture et d'ossements de mort; » mais c'est le sépulcre « blanchi, » c'est la corruption qui dissimule, c'est le vice qui se pare de tous les dehors de la vertu. Ailleurs cette secte nous est montrée pleine d'orgueil et de suffisance; ailleurs, livrée à tous les excès

du sensualisme; ailleurs, rongée par une envie basse et cruelle, mais toujours habile à se donner le lustre de la sainteté. Flattant le peuple, recherchant son estime et sa sympathie, la secte Pharisaïque avait réussi à se conquérir une influence profonde et étendue. Et néanmoins les Juifs eux-mêmes ne fermaient point les yeux sur leurs défauts. La *Gota*, partie du *Talmud*, les classe sous divers titres : 1° les tortueux ; 2° les sournois ; 3° les aveugles-sournois ; 4° craignant les châtiments ; 5° avides de lucre (1).

Les *Sadducéens* sont les matérialistes et les épicuriens de cette société en décadence, aussi bien en révolte contre les vérités communes, les principes de la loi naturelle que contre les prescriptions de la loi écrite, niant aussi effrontément la conscience que la révélation. Voici ce que nous pouvons formuler des erreurs de cette secte honteuse. Les Sadducéens niaient la survivance de l'âme, et rejetaient par suite toute idée de peine ou de récompense. La vertu pour eux n'était qu'une appellation creuse, l'intérêt et le plaisir étaient la seule loi. Dieu n'intervenait pas dans les choses humaines, surtout il n'avait pas parlé aux hommes par les Prophètes et les auteurs inspirés. L'Ecriture n'était qu'une

---

(1) Jos., *Antiq.*, VIII, xv, 6; XII, xix, 1; XIII, v, 9; XIII, x, 5 et 6; XIII, xv, 5; XIII, xvi, 2; XVII, ii, 4; XVIII, i, 3. — *Bellum judaicum*, I, v, 2; II, viii, 14; III, viii, 5; VI, i, 8; VI, v, 4. — Joseph., *Vita*, ii et xxxviii. — *Matth.*, iii, 7; v, 20; vii, 29; ix, 11, 14; xxxiv, 12; ii, 14, 24, 38; xv, 1; xii, 16, 1, 6, 11; xii, 19, 3; xxi, 45; xxii, 15, 34, 41; xxiii, 2, 13-15, 23, 25-7, 29; xxvii, 62. — *Marc*, ii, 16, 18; iii, 6; vii, 1, 3, 5, 10; ix, 10; x, 2; xii, 13. — *Luc*, v, 17; vi, 2, 7; vii, 30, 36, 39; xi, 37-39, 42-43, 53; xiii, 31; xiv, 1, 3; xv, 2; xvi, 14; xvii, 20; xix, 39. — *Jean*, i, 24; iii, 1; iv, 1; vii, 32, 48; viii, 3; ix, 13, 16, 40; xi, 46, 47; xii, 19; xviii, 3. — *Act.*, v, 34; xv, 5; xxiii, 6-9; xxvi, 5.

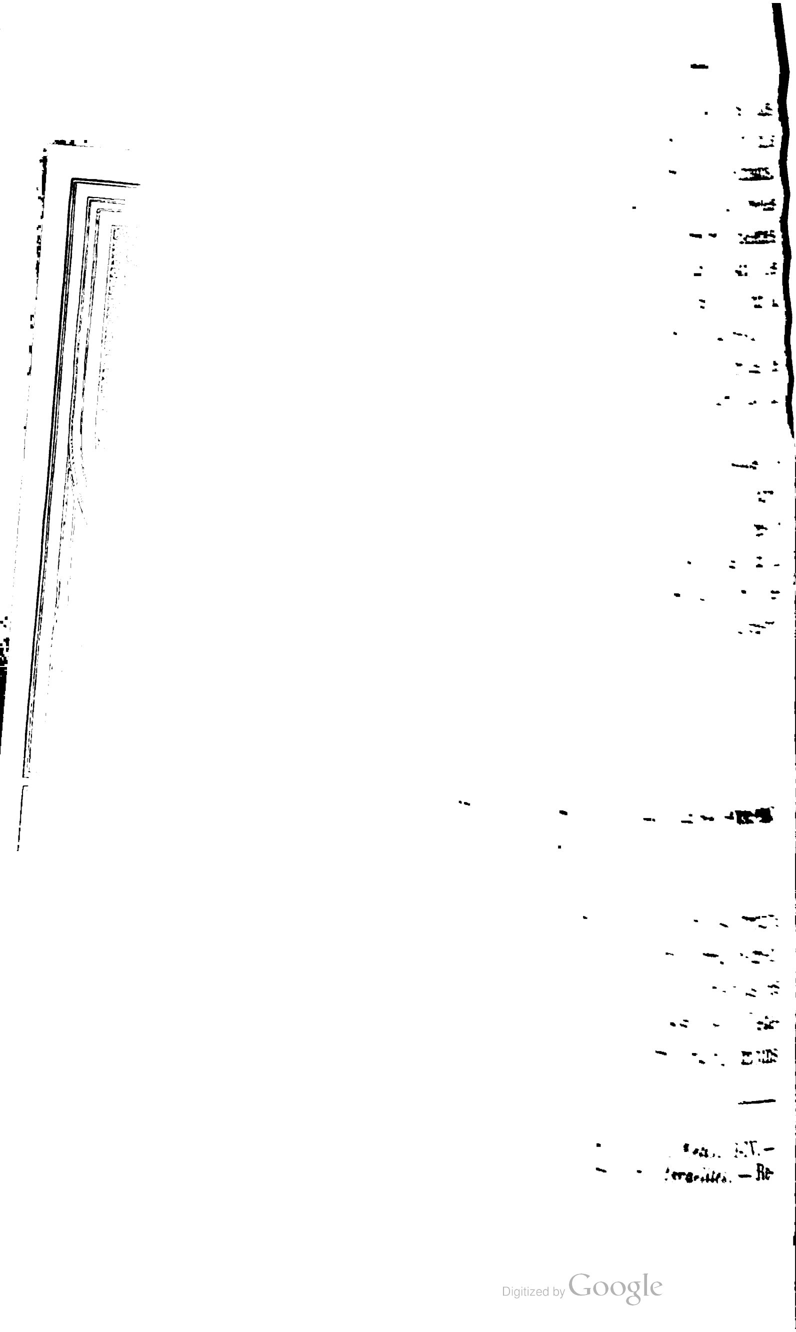
Les 6,000 pharisiens du temps d'Hérode étaient ceux-là même qui avaient refusé de prêter le serment de fidélité aux Romains et avaient été frappés d'une amende (*Jos.*, xvii, ii, 4). « Les pharisiens ne formaient pas une école particulière, encore moins une secte ; ils formaient simplement le principal corps enseignant de la nation et étaient répandus dans tout le pays » (Dœllinger, *Heidenthum und Judenthum*. Rgsb., 1857, p. 748-762).

able, et s'ils recevaient le Pentateuque, c'est par une contradiction dont il nous est difficile de nous rendre compte. On le voit, les Sadducéens étaient chez les Juifs ce que sont parmi nous nos incrédules les plus éhontés. Flavius Josèphe nous les montre grossiers, sans frein ni pudeur dans leur conduite, ni raison dans leurs doctrines, ni honte, ni honneur, ni probité, ni entrailles pour leurs semblables (1).

Les *Esséniens* se séparaient des deux autres sectes par des traits caractéristiques. A l'encontre des Sadducéens, ils admettaient la Providence, mais la poussaient jusqu'au fatalisme; ils professaient la croyance à l'immortalité de l'âme, mais jusqu'à enseigner la complète destruction du corps. D'ailleurs ils admettaient les peines et les récompenses futures. Nous trouvons dans cette secte une tendance à répudier le culte cérémoniel; le reste des Juifs les accusait de renier les sacrifices, et de fait, sans participer aux prescriptions de Moïse, ils se contentaient d'envoyer des offrandes à Jérusalem. Leur genre de vie était austère, au moins en apparence, Josèphe leur prête des vertus précieuses, mais à toutes ils mêlaient des exagérations et des erreurs. Leur secte se montre avec les traits distinctifs des sociétés secrètes, on pourrait surprendre dans leurs cérémonies religieuses des traces non équivoques des cultes babyloniens.

Outre ces trois grandes sectes, nous trouvons en Judée, au temps de Jésus-Christ, d'autres fractions et partis moins importants qui achevaient de briser l'unité religieuse et politique. *Judas le Gaulonite* s'était fait un parti des Juifs les plus hostiles à la domination romaine. Les *Hémérobaptistes*, auxquels l'histoire évangélique paraît faire une fois ou deux allusion, faisaient consister la sanctification et le salut

(1) On trouvera de bons détails sur l'état du peuple Juif dans Sepp, *Vie de Jésus-Christ*. — Voir aussi Fleury, *Mœurs des Israélites*. — Doëllinger, *Judaïsme et Paganisme*.



ncontestable que l'Évangile surgit au milieu des haines, les persécutions et des obstacles de toute sorte. Si donc on peut et on doit dire que le Christianisme trouva de providentiels auxiliaires et des ressources de diffusion soigneusement ménagées par Dieu, il est absolument faux de prétendre, comme le font les historiens rationalistes, et comme ont assez étourdiment donné à entendre certains écrivains atholiques, que le Christianisme trouva un monde si bien réparé, une humanité si bien faite pour le comprendre et accueillir, que son introduction, sa diffusion rapide, ses niverselles conquêtes sont un fait tout naturel et un résulat absolument logique et prévu. — Nous dégagerons en ne double étude cette double vérité : 1° Dieu fit précéder on Évangile d'une préparation : 2° cette préparation, qui aisse debout les plus invincibles obstacles, n'enlève rien u grand miracle de la diffusion, des conquêtes et du règne le l'Église au milieu du monde.

**I. Préparation providentielle au Christianisme.** La réparation providentielle qui précéda la venue du Christianisme est triple : préparation morale : préparation politique : préparation matérielle.

1. D'abord Dieu attendit. Si au premier abord la longue attente du Rédempteur qui seul pouvait sauver le monde semble étrange, l'étude de cette attente ne fait que montrer la miséricordieuse sagesse de Dieu. Des deux parties qui se partageaient l'ancien monde, aucune n'eût été prête plus tôt. Le Paganisme grec et romain devait passer par toutes les folies, tenter toutes les ressources humaines, expérimenter toutes les impuissances, avant de s'avouer vaincu et de réclamer du ciel un secours, que sur la terre ses philosophes et ses sages, en dépit de leurs continuelles et fas-

avant toutes choses, dans de journalières ablutions. Les *Hérodiens*, ennemis mortels des Pharisiens, s'étaient faits les partisans et les sujets les plus dévoués des Romains. L'ostracisme dont les frappaient les Juifs les avait rejetés vers les Gentils, de là les coutumes et les erreurs païennes où nous les voyons enfoncés. Les *Samaritains* sont des schismatiques qui vivent séparés des Juifs, mais ont par là échappé aux désastreuses influences de l'orgueil pharisaïque; ils attendent le Messie avec plus de droiture et moins de suffisance, ils accueilleront l'Evangile et lui donneront un large contingent (1).

Telle est la situation du monde à la venue du Messie : le prophète Isaïe la résume en une parole : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* La Gentilité se meurt étouffée dans ses fanges. — Le peuple Juif n'est plus qu'un malade orgueilleux. — La terre entière pousse un cri d'espérance vers le Dieu qui lui est promiset seul peut la guérir.

## II.

## Préparation et obstacles à l'établissement de l'Église.

Arrivée au point où nous en sommes, l'histoire se trouve placée en face d'un problème qu'il lui importe grandement d'éclairer. Il est certain d'une part que Dieu, depuis les siècles, préparait le monde au règne du Messie et à l'établissement de son Église. Il n'est pas, d'autre part, moins

---

(1) On consultera aussi avec fruit : Stolberg, *Hist. de la Relig.*, I-IV. — Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univers.* — Jost, *Hist. gén. des Israélites.* — Remond, *Hist. de la propag. du Judaïsme.*

incontestable que l'Évangile surgit au milieu des haines, des persécutions et des obstacles de toute sorte. Si donc on peut et on doit dire que le Christianisme trouva de providentiels auxiliaires et des ressources de diffusion soigneusement ménagées par Dieu, il est absolument faux de prétendre, comme le font les historiens rationalistes, et comme l'ont assez étourdiment donné à entendre certains écrivains catholiques, que le Christianisme trouva un monde si bien préparé, une humanité si bien faite pour le comprendre et l'accueillir, que son introduction, sa diffusion rapide, ses universelles conquêtes sont un fait tout naturel et un résultat absolument logique et prévu. — Nous dégagerons en une double étude cette double vérité : 1° Dieu fit précéder son Évangile d'une préparation : 2° cette préparation, qui laisse debout les plus invincibles obstacles, n'enlève rien au grand miracle de la diffusion, des conquêtes et du règne de l'Église au milieu du monde.

**I. Préparation providentielle au Christianisme.** La préparation providentielle qui précéda la venue du Christianisme est triple : préparation morale : préparation politique : préparation matérielle.

**1.** D'abord Dieu attendit. Si au premier abord la longue attente du Rédempteur qui seul pouvait sauver le monde semble étrange, l'étude de cette attente ne fait que montrer la miséricordieuse sagesse de Dieu. Des deux parties qui se partageaient l'ancien monde, aucune n'eût été prête plus tôt. Le Paganisme grec et romain devait passer par toutes les folies, tenter toutes les ressources humaines, expérimenter toutes les impuissances, avant de s'avouer vaincu et de réclamer du ciel un secours, que sur la terre ses philosophes et ses sages, en dépit de leurs continuelles et fas-

tueuses promesses, ne lui donnaient pas. — Quant au Judaïsme, qui plaçait dans sa loi mosaïque la même espérance de salut que le Paganisme plaçait dans sa raison naturelle, lui aussi devait perdre dans de continuelles détresses l'ardeur de son orgueil et émousser à de séculaires impuissances la vivacité d'une confiance, fausse et sacrilège parce qu'elle rendait inutile et excluait Jésus-Christ. Si, après la constatation si éclatante de son impuissance, le peuple Juif accueillit son Sauveur avec de si orgueilleux dédains, s'irritant de l'entendre appeler son Libérateur, le poursuivant de ses injures quand il lui parlait « d'affranchissement » et de délivrance, jusqu'où eût pu monter son arrogance si le Messie lui avait apporté la Loi nouvelle avant le dépérissement et la « vieillesse » de l'ancienne Loi?

Mais Dieu ne se contenta pas d'attendre, et, en attendant, de laisser le genre humain reconnaître enfin, avec la gravité de son mal, l'impuissance de ses remèdes et l'absolue nécessité du secours surnaturel et divin, Dieu prépara peu à peu le monde, par les clartés adoucies d'un demi-jour, aux splendeurs du Soleil de Justice à son plein midi. A la Gentilité Dieu laissa le secours des traditions primitives, et ces traditions, très reconnaissables sous les mutilations et les déformations de la mythologie, avaient trait aux vérités les plus fondamentales et les plus élevées que Jésus-Christ allait prêcher au monde. — Au peuple Juif, infiniment plus favorisé, Dieu donna les enseignements de la Loi et les annonces des Prophètes. Ainsi la terre entière évitait l'horreur d'une nuit complète. L'idée du Messie à venir planait sur tous les peuples, les âmes étaient dans l'attente, Jésus-Christ et son Eglise trouvaient, pour s'y introduire et s'y fixer, un sol soigneusement et dès longtemps préparé (1).

(1) Voyez Nicolas, *Etud. philosoph. du Christian.* — Alexandre, *Ad Sybill.*

Ajoutons une réflexion encore. Le Christianisme répondait aux plus pressants besoins des intelligences, des cœurs, des familles, des sociétés. Aux intelligences torturées par le doute, tuées par le scepticisme, révoltées par les grossières extravagances de l'Idolâtrie et les folies plus palpables encore des Philosophes, l'Evangile apportait l'apaisement délicieux de la vérité. Sans doute les âmes nobles et généreuses, assez héroïques pour préférer aux jouissances matérielles le trésor de la divine vérité, pouvaient seules conquérir l'inestimable trésor d'une révélation jaillie du ciel : mais au moins celles-là s'y précipitèrent en foule. De là cette multitude d'esprits cultivés qui, depuis Rome jusqu'aux extrémités de l'empire, embrassèrent le Christianisme et le gardèrent jusqu'au sanglant sacrifice de leurs biens et de leur vie. — Aux cœurs douloureusement écrasés sous le joug ignominieux des vices, engloutis dans un océan d'infamies, l'Evangile apportait l'affranchissement noble et délicieux de la vertu. Rendu enfin à la liberté de ses aspirations natives, trouvant dans la morale chrétienne la nourriture de ses plus nobles appétits, le cœur humain se donna à Jésus-Christ avec la joie de l'esclave dont on brise les chaînes et que l'on rend à la patrie. Tout ce qui restait dans la nature humaine d'inclinations pures, de désirs magnanimes, d'élans généreux, trouvait dans le Christianisme, de quoi se satisfaire pleinement et divinement. Nous pourrions retrouver dans le langage des premiers héros chré-

---

*libr. excursus*, tom. II, pag. 279. — Suéton., *in Vespas.*, 4. — Tacit., *Histor.*, lib. v, cap. 13. — Schimtt, *Rédemp. du genre hum.* — Champagny, *Les Antonins.*

Quant aux annonces du Messie faites au peuple Juif, reportez-vous aux passag. suiv. : Gen., III, 14; XXII, 18; XXVI, 4; XXVIII, 14; XLIX, 10. — Num., XXIII; XXIV, 17. — Deuter., XVIII, 15. — Psal., II; XV; XXI; XXXIX; LX; XLIV; CIX. — Isaïe, XI, 1, 2. — Jérem., XXIII, 5. — Mich., V, 2. — Isaïe, V, 4; IX, 6; XLIX, 4 et seq.; XLII, 6. — Ezech., XXXVI, 26, 27. — Malach., I, 10, 11. — Daniel, IX, 23, 27.

tiens les traces visibles de cette joie intime, de cette délectation profonde, dont la révélation faisait inonder leur âme. Ces ivresses descendaient avec eux dans les catacombes et les accompagnaient au martyre. Pour les autres âmes, celles qui demeuraient dans les ténèbres du Paganisme, la foi chrétienne préparait de puissantes sollicitations : l'attitude des fidèles, surtout au milieu des tortures, les jetait dans une stupéfaction profonde, qui elle-même les poussait à rechercher ce qu'était une pareille religion et d'où surgissaient de semblables héros. Sénèque, qui nous a conservé l'expression de ces étonnements, n'en profita pas sans doute; mais combien d'autres, moins enchaînés par l'orgueil, y trouvèrent l'occasion de la vérité et l'aurore du salut?

**2.** A cette préparation intime des âmes, Dieu ajouta une préparation toute extérieure : la préparation politique. Un obstacle insurmontable à la diffusion de l'Evangile eût été la multiplicité des nationalités. Des royaumes étrangers les uns aux autres, toujours en suspicion, souvent en guerre, eussent élevé devant les prédicateurs de la foi des barrières sans cesse renouvelées (1). La diversité des mœurs, des langues, des législations, des cultes, eût arrêté continuellement le travail évangélique, et rendu impossible l'unité si essentielle de la discipline et de la foi. Dieu y pourvut. Le dernier empire, le plus universel et le plus fort, abattit ces barrières, brisa les nationalités, broya la terre, fondit les peuples en seul tout homogène et admirablement lié. Dans toutes les parties du monde connu l'Evangile se trouva chez lui, et, triomphant de Rome, triompha du même coup de l'immense empire dont Rome était la tête, le centre, la vie.

(1) Pour cette préparation matérielle on trouvera d'excellents détails dans les Césars de M. Champagny, tom. I, p. 211.

L'obstacle des nationalités en eût infailliblement amené un autre, celui des guerres. Or, au milieu du tumulte et des bruits des camps, au sein des ardeurs de la lutte, des dévastations de la victoire comme des sanglantes détresses de la défaite, la voix de l'Evangile n'eût été ni écoutée ni même entendue. La prédication devenait impossible, et sur un sol remué et jonché de ruines l'édifice du Christianisme n'eût jamais pu s'établir. Dieu, à l'arrivée de son Fils, imposa la paix au monde. Rome victorieuse et repue n'occupait plus ses légionnaires qu'à garder ses conquêtes et à affermir sa paix.

La plus puissante centralisation qui se vit jamais acheva de disposer la terre au règne de Jésus-Christ. L'Eglise, dans le plan divin, était une vaste et puissante monarchie, dont Rome devait être la capitale et l'Evêque de Rome le monarque, partout entendu et partout obéi. Dieu ébaucha dans l'ordre temporel ce qu'il avait dessein d'achever magnifiquement dans l'ordre surnaturel pour son Eglise. La Rome terrestre fut par lui dotée de la force, de la sagesse, de la grandeur, du prestige, qui firent d'elle la capitale du monde entier (1). D'elle comme d'un centre unique jaillissaient toutes les lumières, partaient tous les ordres, s'échappaient toutes les puissances. Le monde voyait par ses yeux et vivait de son souffle. Une autorité sans limite pliait toutes les nations à ses moindres volontés ; ses proconsuls, ses préteurs, ses gouverneurs, ses mandataires de toute sorte, transmettaient ses ordres jusqu'aux extrémités de l'Empire. « Ce que Rome savait, quel peuple, dit saint Léon, le pouvait ignorer ? » Et ce que voulait Rome, quel peuple le pouvait contredire ? Admirable dessein de Dieu ! Tout se trouve préparé pour l'Eglise. Elle s'emparera de Rome, remplacera par un empire spirituel le matériel et bestial empire, mais la

(1) Pour toute cette partie lire Bossuet, *Hist. univ. : Les Empires.*

puissance, la gloire, le prestige, la domination universelle, elle les gardera et les éternisera.

**3.** Quoique d'un ordre inférieur, la préparation matérielle du monde à la venue de l'Evangile ne doit pas être oubliée. La Providence s'en occupa comme du reste. Elle fit exécuter à la Rome païenne des travaux gigantesques, qui seuls pouvaient ouvrir au Christianisme un accès aisé au milieu des nations. « Il fallait des communications partout faciles et partout rapides à l'Evangile de Jésus-Christ; Rome les fraya aux apôtres catholiques en croyant ne les frayer qu'à ses proconsuls et à ses armées. Les légionnaires creusèrent sans le savoir les grandes routes par où la vérité catholique s'en alla à son tour envahir et subjuguer les peuples, et, en rapprochant tous les pays de l'univers, ses lois préparèrent le développement simultané de la foi sur tous les points de l'empire (1). »

Cette préparation matérielle n'embrasse pas seulement le monde Romain mais encore les peuples non subjugués, qui en avoisinaient les immenses frontières, et que des rapports de commerce ou des traités d'alliance en tenaient rapprochés. Celui qui consulterait les ouvrages spéciaux sur le commerce des Romains, l'étendue et le nombre de leurs comptoirs, leurs longues navigations et le vaste réseau qu'embrassaient leur activité et leur puissance, resterait stupéfait des issues innombrables dont l'Evangile, grâce à l'Empire, pouvait profiter. La parole d'un Prophète se réalisait dans sa plénitude: « Dieu s'élançait sur ses coursiers à travers le monde, et ses chars apportaient partout le salut (2). »

---

(1) De Place, *Jésus-Christ.*

(2) Habac., *Orat.* — « Par leurs soins nous marchons sans crainte sur toutes les routes, et les vaisseaux nous portent là où il nous plait d'aller. » Saint Irénée, IV, 30. — « Chaque jour la main des légionnaires étendait le réseau des voies qui enlaçait l'Empire. Ces chaussées grandioses ont été,

**II. Oppositions furieuses du monde païen au Christianisme.** Ainsi le Christianisme ne survint pas dans le monde comme à l'improviste : le monde l'attendait et se trouvait préparé à sa venue. Mais de là à prétendre qu'il se présenta dans une humanité amie et bienveillante, qu'il trouva partout un accès facile, que les âmes l'embrassèrent avec enthousiasme, et que le monde s'y porta comme à un progrès impatiemment attendu et désiré, — il y a tout un abîme. Les plumes rationalistes, pour se débarrasser de ce que la diffusion de l'Eglise, ses conquêtes, son règne ont de merveilleux et de divin, tracent volontiers de cette introduction des tableaux fantaisistes, destinés à dérouter les regards et à les détourner du miracle. La vérité la voici. Le Christianisme, en entrant dans le monde, y entra, selon la prédiction de Jésus-Christ, *comme un agneau au milieu des loups*. Les « loups, » c'est-à-dire le monde entier, Judaïsme et Gentilité, se rua sur lui, le déchira au sang, en dévora les chairs vives, et, si l'Eglise triompha du monde, si l' « Agneau » vainquit et transfigura les loups, si le Judaïsme croula, si la Gentilité se convertit, si le colosse romain fut renversé, si les empereurs se firent chrétiens après avoir été durant trois siècles d'acharnés persécuteurs, si le Christianisme opéra cette œuvre absolument impossible de renverser de fond en comble un monde pour le refaire à neuf et le reconstruire tout entier : c'est que Dieu vivait dans l'Eglise,

de nos jours, curieusement recherchées; on ne saurait imaginer un ensemble de routes à la fois plus majestueux et plus hardi. Elles franchissent les marais du Nord comme les sables du désert; poussent vers l'extrême Orient dans les solitudes abandonnées aujourd'hui aux ravages des nomades, des rives de la Méditerranée aux oasis du Sahara... Par ces liens habilement multipliés, les peuples, cantonnés jusque-là, se rapprochaient jusqu'à ne faire qu'un seul corps; les relations de commerce et de société devenaient plus fréquentes; une langue commune, le grec, était parlée dans tout l'Empire. » L'abbé Fouard, *Saint Pierre et les origines du Christianisme*, p. 516, Paris, Lecoffre, 1886.

c'est que l'Eglise est son organe, son mandataire et son ouvrier : *A Domino factum est istud* (1).

**1.** Avant de discuter en détail les oppositions et les obstacles que rencontra le Christianisme, tranchons tout d'abord la question par un fait aussi immense qu'indiscutable. Ce fait est la guerre atroce que l'Eglise eut à soutenir avant de prendre possession du vieux monde et de le subjuguer. A l'étourderie ou à la mauvaise foi qui ne veut voir dans le Christianisme que le progrès et l'épanouissement naturel de l'esprit humain et la succession des siècles, et dans son triomphe que l'effet logique, la marche nécessaire des choses, il suffit d'opposer le fait dont nous parlons. Durant trois siècles, le vieux monde rugit tout entier contre l'Eglise et s'efforce de la détruire. Le sang coule à flots, les victimes sont innombrables, les chrétiens périssent par milliers, tout se tourne contre eux, tout s'acharne à les perdre. Les plus graves auteurs du Paganisme, un Tacite, un Suétone, nous affirment que le grand crime des chrétiens est d'être un objet de haine universelle et d'universel mépris. Le Christianisme est traité dans ces auteurs de « peste pernicieuse, » et ceux qui le suivent de « criminels » coupables de tous les forfaits et dignes de toutes les condamnations. Les pouvoirs publics, les magistratures, les empereurs portent à l'Evangile une haine profonde, et ont juré de l'étouffer dans le sang. Les philosophes, les savants, les beaux esprits, ne se contentent pas de lui verser le rire, ils accumulent contre lui toutes les calomnies et tous les mensonges. Le peuple au moins l'accueille-t-il ? Nullement. Le peuple entre dans la conjuration universelle et y porte tout ce qu'il a naturellement de rage aveugle et d'inconscientes fureurs. Souvent, quand la loi dort et que quelque prince moins sanguinaire occupe l'Em-

(1) Psaume 117.

pire, lui seul, dans d'implacables mutineries, se rue sur les chrétiens et les massacre. Tels sont les faits. Pour les nier, il faudrait détruire l'histoire et se jouer insolemment de la mémoire du genre humain. Or ces faits établissent avec la dernière évidence que le Christianisme s'est établi, en dépit de toutes les forces humaines et soutenu seulement par sa divine origine et la toute-puissance de Dieu.

**2.** Que si nous voulons maintenant analyser cette opposition multiple que l'Eglise rencontra dès sa naissance : voici ce que l'histoire nous en dira.

La première et la plus générale des causes qui suscita les haines sanglantes contre l'Eglise fut une raison d'Etat. Le Judaïsme et l'Empire idolâtre de Rome se trompaient grossièrement sur les prétentions, les droits, l'autorité de Jésus-Christ et de son Eglise. Jérusalem prétendait sauver contre lui sa nationalité et sa loi ; Rome croyait se défendre d'un usurpateur ; l'une et l'autre refusaient de reconnaître que le Fils de Dieu ne subjuguait la terre que pour la sauver, que César continuerait à recevoir ce qui revient à César, à charge seulement que désormais l'humanité rachetée et éclairée allait « rendre à Dieu ce qui est à Dieu. » Avec la persécution juive l'Eglise eut donc à subir les haines et les jalousies furieuses de l'Empire romain.

Derrière la raison d'Etat et plus haut qu'elle s'élève la conscience publique. Elle aussi se tourna contre Jésus-Christ et tomba sur l'Eglise de tout le poids d'une illusion indignée. Habitué à concevoir Dieu et à l'adorer sous des symboles sensibles, plaçant la divinité dans l'idole, le Paganisme ne put se faire à la notion toute immatérielle du Dieu des chrétiens. Pour lui les chrétiens étaient des impies, des négateurs des dieux de l'Empire, des athées (1). Cette accusation

(1) Voyez M. l'abbé Martigny, *Dict. des antiq. chrét.*, à l'article : *Calomnie.*

reparaît continuellement dans les interrogatoires des martyrs, ce reproche d'athéisme ne cesse pas d'y être formulé. De là encore ces perpétuelles questions faites aux chrétiens : « Quel est votre Dieu ? » « Que fait-il ? » « Où est-il ? » La passion religieuse s'arma donc contre le Christianisme de fureurs qui dépassent toutes les autres, et restent toujours les plus persévérantes et les plus implacables.

Aussi intime, mais ignoble, était dans le Paganisme le règne de la nature viciée. Nous ne reviendrons pas sur les peintures faites plus haut de la corruption grecque et romaine. Concluons ici qu'un duel à mort devait nécessairement se livrer entre l'Evangile, qui apportait toutes les vertus et le Paganisme qui déifiait tous les vices. Pas une loi, pas un ordre, pas une parole de Jésus-Christ qui ne dévastât le cœur humain, qui n'ensanglantât l'âme et la chair de l'homme, n'enlevât de la famille et de la société les passions charmantes, les voluptés enchanteresses, les idoles chéries, où tous les penchants mauvais se trouvaient légitimés et déifiés. Le Christianisme arrachait au monde sa Vénus couronnée de roses, l'abattait lui-même sur un calvaire pour l'y couvrir de sang et de meurtrissures et le jeter dans l'agonie et la mort. Qu'on ne dise pas que la société païenne, lasse de volupté et saturée de ses vices, appelait de ses vœux une religion chaste, austère et mortifiée, jamais la nature humaine, telle que nous la connaissons et l'expérimentons chaque jour, ne trouvera en elle-même la haine de la volupté et l'amour de la douleur et du martyre.

Une quatrième opposition, aussi furieuse et aussi tenace que les précédentes, avait sa racine et son point d'appui dans l'orgueil ou les faiblesses de l'esprit humain. A l'apparition du Christianisme trois systèmes de philosophie avaient prévalu et se partageaient les esprits cultivés : or tous trois devaient être et furent en effet les adversaires implacables de la doctrine divine. Le Stoïcisme, que l'irréflexion donne

souvent comme une préparation immédiate à la philosophie évangélique, naissait de l'orgueil et n'eut pour l'Eglise d'abord qu'un profond dédain, puis ensuite, à mesure qu'elle triomphait, qu'une haine aussi profonde qu'elle fut cruelle. Sénèque dédaigna, Marc-Aurèle se fit persécuteur : toute l'école stoïcienne, partagée en ces deux sentiments, resta rebelle aux leçons d'humanité, de douceur, d'humilité qui sont le fond invariable de la doctrine de Jésus-Christ. — L'Epicuréisme, plongé tout entier dans le bien-être et les voluptés des sens, se trouvait placé par là même dans une opposition plus formelle encore avec l'Eglise, et poussé à la rejeter et à la persécuter avec plus de fureur. — Enfin, les esprits que la désespérante roideur du Stoïcisme rebutait et auxquels le brutal matérialisme d'Epicure inspirait trop de dégoût, s'étaient, en désespoir de cause, jetés dans le Septicisme pyrrhonien. L'élite des beaux esprits de Rome en était là, et c'est sur leurs lèvres que nous recueillons les intarissables sarcasmes à l'adresse des croyances et des superstitions chrétiennes (1).

A ces quatre raisons, plus profondes et plus générales s'en ajoutent d'autres locales et particulières. La haine dont était assailli le christianisme fut avivée d'abord, dans tous

(1) Si l'on fouillait les monuments et si l'on recueillait les traits semés dans les auteurs païens on dresserait une interminable liste des noms injurieux prodigués aux chrétiens par la société romaine. *Athæi* (Justin., *Apol.*, I, II. — Athénagore, *Legat.*, 3. — Min. Félix, *Octav.* 8). *Magi, Malefici, impostores, Superstitionis novæ, pravæ, exitiabilis atque maleficæ* (Suétone, *Nero*, XVI. — Pline, *Epist.* 97. — Tacite, *Annales*, L. XV, 44. — Voir aussi les *monuments épigraphiques*, Gruter, p. 238. Baron., *Annales*, an. 304, IX). *Malidæmones* (Lucien, *Mort. de Pérégr.*) *Bestiarii* (Tertull., *Apolog.*, XLII). — L'éloignement que devaient par conscience témoigner les premiers chrétiens pour les pratiques du Paganisme, les fêtes de l'idolâtrie, les réjouissances publiques, les solennités nationales toujours souillées d'impuretés et de superstitions, leur fit donner presque constamment l'épithète d'ennemis publics. *Extranei, factiosi, rei læsæ divinitatis atque imperii, sacrilegi, profani*, etc.

les rangs de la société par les pertes et les détriments qu'il faisait subir. Le Christianisme étant le bien, la justice, la vérité, la vertu, il était naturel que ceux qui bénéficiaient de l'idolâtrie et exploitaient la superstition publique au profit de leurs intérêts et de leurs lucres souffrissent de larges dommages, et par conséquent rendissent en haine ce qu'ils perdaient en profit. Cette cause, bien que secondaire, agit souvent dans le cours des persécutions avec une étonnante énergie. L'Eglise compta autant d'ennemis qu'elle faisait de dépossédés. Les prêtres des faux dieux perdaient leur influence sur les foules et l'abandon des temples irritait plus encore leur rapacité qu'il n'humiliait leur orgueil. Dans plusieurs centres populeux, de véritables émeutes sont suscitées par les ouvriers, les marchands, les faiseurs d'idoles, les décorateurs de temples, toute la nombreuse corporation des gens qui vivaient de l'idolâtrie. Les riches ne pardonnaient pas de leur côté les idées d'affranchissement, d'égalité, de bienfaisance qui ressortaient du Christianisme comme le fruit de sa fleur. Et, chose étrange! le bas peuple servit dans ses projets de persécutions la classe noble et opulente. L'esclave était tombé trop bas pour vouloir de la liberté. Ainsi pour des raisons diverses, mais toutes fécondes et puissantes, de toutes les classes de la société surgissaient contre l'Eglise naissante des adversaires, des persécuteurs et des bourreaux.

Il importe aussi de grandement tenir compte des calomnies lancées à flots sur les chrétiens, de tous les points du monde à la fois. La haine des Juifs commença à les répandre (1),

---

(1) Voir sur cette propagande juive tant en Occident qu'en Orient : Justin, *Dialog. cum Thryph.*, p. 243. — Orig. *in. Cels.*, lib. VI. — Polycarp., *Epist. ad Smyrn.*, n. 9. — Athenagor., *Legat*, n. 13. — Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. I, pag. 155.

On accusait les chrétiens d'idolâtrie : (Tertull., *Apolog.*, XVI). — Ils adoraient un malfaiteur crucifié : Justin, *Dialog.*, XCIII. — Tacite, *Annal.*, XV,

la Gentilité s'en empara pour les multiplier et les aggraver. Sans même qu'elle se donnât la peine d'étudier et de rechercher, la société païenne accueillit sur les chrétiens les bruits les plus extravagants et les calomnies les plus atroces. Et telles furent sur ce point la légèreté et l'injustice des meilleurs esprits, que des hommes graves et savants comme l'historien Tacite, se firent l'écho imbécile de ces infamies du vulgaire. Les chrétiens formaient une secte abominable, impie, sans religion, sans Dieu; perturbateurs publics, ils conspiraient contre la paix du genre humain, leurs assemblées n'étaient qu'une ignoble occasion de débauches et d'infamies sans nom; leur culte exécrable réclamait le sang humain et voulait, pour victimes, de petits enfants, dont les initiés dévoraient la chair! La bêtise s'unissait au crime, les chrétiens pour Dieu reconnaissaient un âne qu'ils adoraient et invoquaient. Telles sont quelques-unes des calomnies que la crédulité vulgaire accueillait avec la plus entière assurance et que les ennemis de la religion chrétienne exploitaient partout habilement. A voir l'insistance que les apologistes mirent à les réfuter, nous pouvons juger des ravages qu'elles causaient dans la société païenne et des obstacles qu'elles suscitaient à l'Evangile.

Une circonstance désastreuse vint prêter à ces calomnies une force nouvelle en les revêtant des dehors de la vérité. La parole divine ne tarda pas à se réaliser : *Oportet hæreses esse*. Des sectes abominables pullulèrent bientôt de tous

---

63. — Min. Félix, p. 86. — Ils adoraient une tête d'âne : Octav., p. 83. — Tacit., *Histor*, l. v. — Tertull., *Apol.*, XVI. — Ils adoraient Sérapis : Vopiscus. — Ils adoraient des choses infâmes : Lucien, *in morte Peregrin.*, p. 994. Mamachi, *Antiq. Christ.*, I, 130. — Ils tuaient des enfants pour manger leur chair : Min. Fel., p. 9. — Athenagor., *Legat*, n. 3. — Théoph. d'Ant., *Autolic.*, n. 4. — L'inceste leur est obligatoire : Min. Félix ; Corn. Fronto, *Adv. Christ.*

Une liste complète de ces calomnies se trouve dans l'ouvrage de Korthold, *Pagan. Obtrectat.*, Lubech, 1703.

côtés, et comme toutes se prétendaient issues de la religion chrétienne, le vulgaire prit aisément le change, mettant sur le compte des chrétiens les abominations des gnostiques que l'Eglise rejetait avec horreur et anathématisait sans pitié.

Inutile d'entrer dans plus de détails, ce qui précède fait amplement justice de l'erreur historique et dogmatique que nous avions à cœur de repousser, et d'après laquelle la diffusion de l'Eglise chrétienne perd tout caractère divin et miraculeux, pour n'être qu'un fait historique ordinaire et naturel. — Entrons maintenant dans le récit même de cette diffusion, le miracle apparaîtra plus manifeste encore et plus éclatant.



# TROISIÈME LEÇON.

## ÉTABLISSEMENT ET DIFFUSION DE L'ÉGLISE.

Quatre théâtres différents, représentés par quatre noms, circonscrivent pour nous l'œuvre entière de l'établissement et de la diffusion de l'Eglise de Jésus-Christ : *Jérusalem, Rome, l'Empire, les Gaules.*

Née au Calvaire, l'Eglise catholique, arrosée du sang divin, marquée du signe de la lutte et des stigmates du martyre, se recueille un instant au Cénacle, puis en surgit avec une invincible puissance. L'Evangile retentit dans Jérusalem et toute la Judée, bientôt il rompt cette trop étroite barrière, et s'étend dans tous les pays d'alentour. Pierre fonde déjà partout des Eglises, Paul entreprend ses courses apostoliques, les autres Apôtres partent pour leurs missions diverses. A ce début, des milliers de fidèles composent l'Eglise, le « reste d'Israël forme avec les Gentils la famille des enfants de Dieu. — Rome est bientôt conquise, Pierre y a placé le siège de sa domination et la désigne au monde comme la capitale du nouvel empire. De Rome, Pierre envoie partout des ouvriers évangéliques et des fondateurs d'Eglises. A Rome Paul fait retentir cette grande voix « qui ne sera plus enchaînée. » La puissance romaine les écrase l'un et l'autre, mais pour en être elle-même bientôt vaincue.

— Comme une mer qui monte avec une irrésistible force le Christianisme envahit déjà l'Empire tout entier. Les chrétiens sont partout, Tacite les nomme *multitude*, ils occupent tous les postes, deviennent la majorité de toutes les villes, et Tertullien peut dire que, eux retirés, le monde ne serait presque plus qu'une solitude. Des peuples entiers tombent coup sur coup sous le joug de Jésus-Christ, et les limites immenses de l'Empire romain deviennent trop étroites pour l'Evangile, qui en franchit les barrières, et fait chez les Barbares des expéditions et des conquêtes que Rome ne connut jamais. — Ces trois études pourraient suffire, mais nous ne saurions rester étrangers aux détails de l'évangélisation de la Gaule. Après avoir suivi les vastes envahissements du Christianisme de Jérusalem à Rome, et de Rome dans tout l'Empire, nous nous restreindrons, dans les Gaules, à une étude plus étroite mais non moins chère à nos cœurs.

Avant de terminer ce préambule, lisons une admirable page de Bossuet qui l'achèvera magnifiquement. « La promptitude inouïe avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jésus-Christ avait prédit que son Evangile serait bientôt prêché par toute la terre. Cette merveille devait arriver incontinent après sa mort. Il avait dit « qu'après qu'on l'aurait élevé de terre, » c'est-à-dire qu'on l'aurait attaché à la croix, « il attirerait à lui toutes choses. » Ses Apôtres n'avaient pas achevé leur course, et saint Paul disait déjà aux Romains, « que leur foi était annoncée dans tout le monde. » Il disait aux Colossiens que l'Evangile « était ouï de toute créature qui était sous le ciel, qu'il était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par tout l'univers. » Une tradition constante nous apprend que saint Thomas la porta aux Indes, et les autres en d'autres pays éloignés. Sous leurs disciples il n'y avait presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'Evangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà

parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erraient de çà et de là sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Ce n'était point une vaine exagération, c'était un fait constant et notoire, qu'il avançait en face des empereurs et à la face de tout l'univers. Saint Irénée vient un peu après, et on voit croître le dénombrement qui se faisait des Eglises. Si peu qu'on avance on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisième siècle Tertullien et Origène font voir dans l'Eglise des peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettait pas. Ceux qu'Origène exceptait, qui étaient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe. Après qu'il eut fait voir par une si longue expérience qu'il n'avait pas besoin du secours humain ni des puissances de la terre pour établir son Eglise, Dieu y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du Christianisme. Depuis ce temps les rois ont accouru de toutes parts à l'Eglise, et tout ce qui était écrit dans les prophéties touchant sa gloire future s'est accompli aux yeux de toute la terre (1).

## I.

## Premières conquêtes de l'Église. L'Église de Jérusalem.

Dans Jérusalem l'Eglise vit ses premiers jours et accomplit ses premières merveilles. — Puis la scène s'agrandit; les œuvres s'étendent, les Apôtres se dispersent, Paul fait de la Gentilité sa conquête plus particulière, Pierre exerce

(1) Bossuet, *Hist. univers.*

déjà dans leur plénitude ses pouvoirs souverains. — A ces deux études nous en ajouterons une autre comme résumé : nous jetterons un regard sur cette communauté de Jérusalem, le type et le modèle de toutes les Eglises qui déjà se fondent en tous lieux.

**I. Les premiers jours de l'Eglise.** Le Calvaire : le Sépulcre : le Cénacle renferment les premiers jours de la vie de l'Eglise catholique.

Au *Calvaire* elle naît, elle sort, nouvelle et mystérieuse Eve, de l'extase du nouvel Adam. La prophétie de Jésus-Christ se réalise : *Quand j'aurai été élevé de terre j'attirerai tout à moi,* celle de David reçoit aussi son accomplissement. — Incontinent après avoir dépeint le drame terrible du Golgotha, les souffrances du crucifiement et les affres de la divine agonie, David fait apparaître, jaillissant de cette souffrance et de cette agonie même, l'Eglise chrétienne : *Je chanterai votre gloire au sein d'une immense Eglise.* Soyons attentifs à ce grand mystère ; car quel sera le devoir de l'historien de l'Eglise si ce n'est d'en raconter la merveilleuse naissance et d'en scruter les premiers instants ? Dès la croix l'Eglise se trouve vivante et constituée, la scène du Calvaire concentre et résume tout ce que le cours des siècles ne fera plus que déployer successivement. — L'Eglise de Jésus-Christ devait renfermer tous les peuples, et unir dans son enceinte dilatée, la Gentilité avec le Judaïsme. C'est le mystère qui s'accomplit à la croix, c'est la fusion qui s'y opère (1). — L'Eglise de Jésus-Christ c'était la réconciliation du monde, sa sanctification, son salut ; par elle et elle seule l'homme pouvait se réconcilier à Dieu et s'élever jusqu'à ses desti-

(1) « *Legem mandatorum decretis evacuans ut duos (populos) condat in semetipso* » (Ephes., II, 15).

nées éternelles. Or c'est à la croix que Jésus-Christ « renversant la muraille de séparation, nous a réconciliés » avec Dieu. — L'Eglise vit de la foi, c'est la foi qu'elle annonce et c'est par cette foi qu'elle maintient son unité, illumine les âmes, triomphe du monde, et amène toutes les générations au salut. Et qu'est cette foi ? L'Apôtre répond : « La foi au sang du Christ. » Sur une terre coupable, au milieu d'une humanité prévaricatrice, la vraie Eglise ne peut se présenter que teinte du sang de l'expiation. — Avec la foi les Sacrements forment la vie en même temps que la raison d'être et la mission sanctificatrice de l'Eglise. Or tous les Pères ont fait cette profonde remarque que les sacrements dont l'Eglise a la dispensation ont jailli du côté entr'ouvert de la divine Victime. — Enfin l'Eglise, c'était le bouleversement et la rénovation de tout un monde : à la croix s'inaugurent pour l'Eglise ces formidables puissances d'ébranlement et de résurrection. La nature entière entre en des commotions violentes, l'humanité descend du Calvaire se frappant la poitrine, et les morts sortent vivants de leurs tombeaux. Telle est l'Eglise au Calvaire : la mort de l'Homme-Dieu qui la fait naître la dote de tout ce qui sera sa force, sa gloire et sa mission (1).

Au *Sépulcre,* où la Résurrection inaugure la vie nouvelle du Christ, l'Eglise entre dans un nouveau degré de vitalité. Elle était créée au Calvaire, mais ses fondements humains et visibles y étaient encore étrangement faibles et ébranlés. Les douze sont, ou fugitifs, ou traîtres, ou renégats ; ils dorment ou ils fuient. Après la mort de leur Chef, ils doutent, et leur angoisse semble absorber toutes les assurances de vie et de triomphe qu'il leur avait si souvent données. L'œu-

(1) Matth., XXVI, 37 et seq. — Jean, XIX. — Matth., XXVI, 63-64. — Luc, XXIII. — Natal. Alex., *Hist. eccl.,* I, c. 1. — Plutarq., *de Orac. defect.,* VII, p. 651. — Tacit., *Annal.,* XV, 44.

vre de la Résurrection sera de donner aux chefs de cette Eglise l'indomptable force, la foi invincible, l'inextinguible parole, qui doit, en traversant tous les siècles, convaincre le monde entier de la vie de son Rédempteur et de la réalité de son salut (1). « Au troisième jour il ressuscite : il paraît aux siens qui l'avaient abandonné et qui s'obstinaient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection il se montre à diverses fois et en diverses circonstances (2). » Il emploie quarante jours à converser avec eux, et à achever de les instruire. Les plus importantes révélations leur sont faites sur la constitution, la mission, les pouvoirs, la destinée, les épreuves, les détresses, les triomphes de l'Eglise. La Papauté, déjà dessinée, apparaît dans sa grandeur dernière, la Catholicité et les autres notes de l'Eglise sont clairement indiquées. « Telles sont les instructions que reçurent les Apôtres. Sur ce fondement douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier qu'ils voyaient si opposé aux lois qu'ils avaient à lui prescrire et aux vérités qu'ils avaient à lui annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre pour « instruire toutes les nations et les baptiser au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. » Jésus-Christ leur promet « d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles » et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit il monta aux cieux en leur présence (3). »

Après les fécondes souffrances du Calvaire, et les « gloires » du Sépulcre, viennent pour l'Eglise les jours du *Cénacle* (an. 35). Elle s'y enferme et s'y recueille, elle y prie, elle

---

(1) Corinth., xv, 3, 14.
(2) Bossuet, *Hist. univers.* Jésus-Christ.
(3) Bossuet, *Hist. univers.*

y attend ces forces de l'Esprit-Saint qui lui sont promises, qui lui doivent soumettre la terre entière et dominer tous les temps. La tempête et le feu inaugurent l'Eglise nouvelle comme ils avaient inauguré l'ancienne Alliance (1). « Le Saint-Esprit descend au temps arrêté. Les langues de feu tombées sur les disciples de Jésus-Christ marquent l'efficace de leur parole; la prédication commence (2), les Apôtres rendent témoignage à Jésus-Christ. Ils sont prêts à tout souffrir pour soutenir qu'ils l'ont vu ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles. En deux prédications de saint Pierre huit mille Juifs se convertissent, et, pleurant leur erreur, ils sont lavés dans le sang qu'ils avaient versé. »

**II. Travaux des Apôtres.** Sortie du Cénacle l'Eglise ne cesse plus un instant de grandir. Trois points nous doivent ici occuper : — les travaux et les premières conquêtes des Apôtres : — les difficultés qui naissent tout d'abord dans l'Église grandissante, et aussi les premières luttes qu'elle a à soutenir : — enfin les écrits apostoliques, les récits divins qui éclairent et soutiennent sa marche, et con-

---

(1) Mack, *Pensées sur l'évén. de la Pent.*, Tub., 1835 — Hess, *Hist. et écrits des Apôtres*. — Stolberg, t. V et VI. — Tillemont, I, p. 108. — *Act. des Apôtres*. — Bossuet, *Hist. univers*.

(2) La fête de la Pentecôte amenait à Jérusalem une foule presque comparable à celle de Pâques. — Cette foule était composée, non-seulement des Juifs de Judée, mais encore de ceux qu'on appelait « Juifs de la dispersion, » qui s'étaient mêlés quelque peu à la gentilité et habitaient les pays les plus divers. « Parthes, Mèdes, Élamites, Mésopotamiens, habitants de Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de Phrygie, de Pamphylie, d'Egypte, de Lybie limitrophe de Cyrène. Il y en avait de Rome, tant Juifs de race que prosélytes, d'autres étaient de Crète et d'Arabie » (Act., II, 9, 11).

C'est cette foule qu'attirent le mystérieux tumulte et les prodiges du Cénacle. Bientôt Jérusalem s'émeut toute entière, et, malgré les haineuses calomnies des Pharisiens, les conversions se multiplient et l'Eglise se forme.

signent pour tous les siècles une partie de l'enseignement révélé.

**1.** Pierre, Paul, les autres Apôtres sont les premiers héros de l'Église et ses premiers conquérants. Pierre commence le grand œuvre en sa qualité de chef suprême : la grâce qui foudroie Saul sur le chemin de Damas le lui envoie pour collaborateur infatigable et invincible frère d'armes : le reste du collège apostolique quitte bientôt Jérusalem pour se rendre aux plus lointaines missions. Telle est la suite du premier progrès de l'Église.

Dans tous les travaux de Pierre, nous ne pouvons ne pas considérer le chef de l'Église et le vicaire de Jésus-Christ. Partout nous trouvons Pierre à la tête des affaires importantes. C'est lui qui préside l'élection de saint Mathias, lui qui, après la descente du Saint-Esprit, inaugure la prédication évangélique, lui qui parle au nom de tous au milieu du sanhédrin, lui qui prononce la première excommunication et inflige la première peine canonique, lui qui, en dépit de tous les préjugés et de toutes les oppositions, ouvre à la Gentilité l'accès de l'Église, lui que les autres Apôtres, que Paul lui-même instruit par Jésus-Christ, viennent visiter *pour conférer*. Quand se tient, comme nous le verrons tout à l'heure, le premier concile de Jérusalem, c'est Pierre qui le préside (1). Il est incontestable que Pierre travaillait plus que tous les autres à la fondation et à l'extension de l'Église de Jérusalem ; bientôt cette extension fut telle qu'il fallut instituer des ministres chargés de suppléer dans les offices de charité les Apôtres absorbés dans la prédication et l'administration des sacrements. Sept diacres furent ordonnés,

---

(1) Sur cette prééminence de la position et de l'initiative de Pierre, voir les Actes : I, 6. — Actes, I, 8 ; I, 15, et suiv. ; III, 10 et suiv. ; IV, 19 ; VIII, 20-23 ; IX, 31, 32 ; X.

dont le premier et le plus illustre, Etienne, deviendra le premier matyr (1). Avec les succès de l'Église commencèrent ses persécutions, et, par un prodigieux retour, avec ses persécutions se fortifiaient et s'étendaient ses succès. Déjà Piere et Jean s'étaient vu battre de verges pour leur intrépidité à confesser Jésus-Christ (2). Le saint diacre Etienne fut bientôt lapidé (3), et ce crime fut le signal d'une persécution générale dans l'Église de Jérusalem (4), persécution qui dura environ trois ans (36-39). Les fidèles chassés jusqu'en Syrie et dans les pays d'alentour y apportèrent la semence de la foi qui incontinent y produisit une riche moisson (5). Philippe évangélisait puissamment la Samarie et convertissait l'un des premiers officiers d'une reine d'Ethiopie. Déjà la ville de Damas se remplissait de fidèles, et Saul, encore persécuteur, y courait pour arrêter la céleste contagion de la foi. Vers ce temps nous retrouvons Pierre dans la Samarie, affermissant les Églises et les constituant (6). C'est là qu'il livra au premier des hérésiarques et des simoniaques, Simon le Magicien, le combat terrible qu'il acheva à Rome sous les yeux de l'empereur Néron (7). Pierre visitait les communautés qui surgissaient déjà de toutes parts et inaugurait dans la Judée et les pays voisins ce grand ministère qui devait bientôt embrasser le monde. Il inaugurait aussi son souverain et infaillible magistère, car une vaste question, toute remplie de difficultés, toute grosse d'orages, commençait à surgir. Jusqu'ici ce sont les restes

(1) Consulter Noël Alex., *Dissert.*, VII, avec la note de Mansi. — Baron., *An.*, 34. — Saccarelli, *An.*, 33, n. 4. — Tournely, *De ordine*, quæst. VI, art. 3.

(2) Actes, IV, 3.

(3) Actes, VII.

(4) Actes, VIII, 1.

(5) Actes, XI, 19.

(6) Actes, VIII, 14.

(7) Actes, VIII, 20-23.

sauvés de la maison d'Israël qui forment l'Église chrétienne; le temple existe encore, on s'y rend encore pour prier, les Apôtres tolèrent jusqu'à un certain point les pratiques mosaïques, le moment n'est pas venu d'urger sur un point que Dieu du reste se chargera de trancher bientôt lui-même par la destruction de Jérusalem et du temple et la dispersion du peuple Juif. Mais quant à l'admission de la Gentilité dans l'Église, la question urgeait et réclamait une immédiate solution. Pierre était sans doute dans une anxiété poignante : tout Juif avait horreur du contact des païens, et l'idée seule de les admettre en communauté d'Église était pour lui *l'impiété* même et le sacrilège (1). Le Ciel intervint et commença cette longue intervention, qui devait assurer dans tout le cours des âges l'infaillible vérité du Siège souverain. Pierre eut une vision dans laquelle la Gentilité lui était désignée comme une proie et une providentielle capture, et, ses instincts de Juif se refusant à comprendre le sens de cette vision, Dieu lui amena incontinent après, dans le centurion Corneille, le représentant de la Gentilité et le noble fils du patriciat romain, proie qui lui était ordonné d'accueillir, et qu'il accueillit dès lors sans appréhension. Ainsi Pierre donnait la première et la plus importante des décisions dogmatiques (2).

(1) Actes, xx, 14.

(2) Remarquons comment devant ce fait tombent les systèmes fantaisistes d'une école historique contemporaine, d'après laquelle une rivalité profonde sépara saint Pierre et saint Paul. Saint Paul se faisant le défenseur ardent en même temps que l'Apôtre de la Gentilité : Pierre restant le Juif opposé à l'élément étranger, à la Gentilité dans l'Église. — Voir Gorini, *Défense de l'Église,* t. I, c. 1, n° 3 et 4.

Cette admission des Gentils dans l'Église fut l'un des événements les plus graves des premiers jours de l'Église. Pierre dut imposer sa suprême autorité et Paul ne cessa dans ses Épitres d'inculquer la nécessité de cette admission. Rom., I, 16; III, 9; IV; X, 12. — Galat., IV, 11; V, 6.

Avec une mauvaise foi insigne ou une honteuse ignorance presque tous

C'est Pierre encore qui fondait les grands sièges. L'il-stre ville d'Antioche avait déjà reçu la bonne nouvelle de la )uche des premiers fidèles de Jérusalem que la persécution ait chassés jusque dans l'île de Chypre et la Cyrénaïque qui de là y étaient venus prêcher la foi aux Gentils. Cette emière semence germa vite, et quand toute une riche mois-)n parut au jour, l'Église de Jérusalem y envoya Barnabé. arnabé s'adjoignit bientôt un compagnon de travail qui 'était autre que Saul, naguère le persécuteur, maintenant « vase d'élection » et l'ardent Apôtre de Jésus-Christ. Tel ıt l'accroissement de cette communauté d'Antioche, qu'elle e tarda pas à effacer Jérusalem et devenir le centre du Chris-ianisme en Orient. Ainsi allait s'accomplir sur Jérusalem 'oracle divin qui n'en faisait plus qu'une solitude et une uine, et l'Évangile, repoussé par le peuple déicide, passait la Gentilité. Antioche obtint cette dignité éminente quand Pierre y transporta la chaire de sa primauté (1). Et quand Pierre quitta Jérusalem pour Antioche, Antioche elle-même n'était qu'une dernière étape avant Rome, le siège définitif et éternel de la Papauté. Innocent I nous a conservé une tradition d'après laquelle une réunion générale des Apôtres aurait eu lieu à Antioche présidée par saint Pierre, et à la suite de laquelle les fidèles prirent le nom de *Chrétiens*. D'Antioche Pierre rayonnait dans la Palestine, et entreprenait la conquête des provinces d'Asie. Le Pont, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, reçurent de lui, avec la connaissance de la vérité, la semence des florissantes Églises, presque

---

les auteurs universitaires font de Pierre l'ennemi obstiné de la Gentilité; le Juif entêté au particularisme de la loi mosaïque.

(1) Voyez, sur cette question : Semler, *Initia Societ. Christian. Antioch.*, Halle, 1767. — Euseb., *Hist.*, I, lib. 3, cap. 30. — Origène, tom. VI, *in Luc.* — Saint Jérôme, *Catal.* 1er. — Saint Innocent, *Épist.*, 18. — Le pape Gelase, *Conc.*, t. IV, p. 1262. — Raban-Maur, *Vie de sainte Madelaine.*

C'est entre les années 37 et 39 qu'il faut probablement placer la fondation de l'Église d'Antioche.

entièrement conquises sur la Gentilité. Après un ministère dans l'Asie dont il est difficile d'assigner le temps, mais dont les fruits furent merveilleux, Pierre voulut revoir Jérusalem : c'était pour lui aller au devant de la persécution (41-44); Hérode Agrippa, qui venait d'y entrer sur les ordres de l'empereur Claude et avec le titre de roi, voulant plaire aux Juifs ses nouveaux sujets, fit trancher la tête à Jacques le Majeur, et jeter Pierre en prison (1). On sait comment le Prince des Apôtres fut délivré de ses fers par un miracle dû aux ferventes et universelles prières de la communauté chrétienne. Délivré de la prison d'Hérode, Pierre part pour Rome sa capitale (vers l'an 42), d'où désormais nous le verrons présider aux conquêtes comme au gouvernement de toute l'Eglise. Nous interrompons son histoire pour la reprendre tout à l'heure quand nous étudierons, non plus à Jérusalem et dans l'Asie seulement la diffusion du Christianisme, mais à Rome, d'où il prend son plus puissant et son plus vaste essor. Passons aux victoires et aux conquêtes de Paul.

Paul foudroyé et converti sur le chemin de Damas (an. 37) est par Dieu destiné au plus fructueux et au plus rude des apostolats, il va achever l'œuvre de Pierre dans l'Asie Mineure, devenir l'Apôtre de la Gentilité, travailler dans une large mesure à la fondation de l'Eglise romaine et à la conversion de l'Occident, puis, avec Pierre dont il aura été l'infatigable collaborateur, il scellera à Rome par son illustre martyre l'œuvre de toute sa vie. Mais comme il faut que sa mission soit tout d'abord reconnue par l'autorité légitime, Paul va trouver Pierre, le Docteur indéfectible, « demeure quinze jours avec lui pour conférer son Evangile avec le sien (2). » Peu de temps après nous le trouvons à Antioche

---

(1) Actes, XII.
(2) Il est difficile de déterminer en quelle année naquit le grand Apôtre

avec Barnabé et bientôt, dans cette même ville, de laïques qu'ils étaient encore l'un et l'autre, ils sont élevés à l'épiscopat et désignés pour l'apostolat plus spécial des Gentils. — Désormais Paul est apôtre, il fait des courses apostoliques dont le succès égale le nombre et l'étendue, il s'entoure de disciples qu'il sacre évêques et qu'il laisse au gouvernement des Eglises qu'il a fondées. Au début de ces courses commencées en l'an 43, quand Pierre évangélisait et conquérait Rome, Paul entamait profondément à Chypre l'une des plus antiques et des plus nobles familles romaines par la conversion d'un membre de la *gens* Sergia, le proconsul Sergius Paulus (1). Puis il se répandait dans les diverses parties de l'Asie Mineure. Revenu de ces premières missions à Antioche, il trouve cette Eglise agitée par les prétentions des Juifs qui voulaient assujettir les Gentils aux rites de Moïse, il part pour Jérusalem, y rencontre Pierre fugitif de Rome (2) (de 50 à 52), ainsi que Jacques et Jean. Dans le premier des Conciles, Pierre prend la parole, dirige le débat, indique la solution, et « l'Esprit-Saint » décide que

---

En l'an 37, au martyre de saint Étienne, c'est un νεανιας un « jeune homme » : terme peu précis qui signifiait l'intervalle entre l'enfance et l'âge mûr.

Vers le temps de son martyre, dans sa lettre à Philémon, il se nomme « un vieillard. » Comme nous savons, du reste, qu'il mourut en l'an 67 ou 68, concluons qu'il naquit dans les premières années de l'ère chrétienne.

Né d'une famille juive, à Tarse en Cilicie, Paul passa ses premières années dans l'étude assidue de la Loi et la pratique d'un art manuel (Act., XVIII, 3). — Vers 12 ans il fut envoyé à Jérusalem afin d'y compléter ses études et s'élever au titre de *rabbi*. Cette éducation toute juive en fit un ennemi passionné de Jésus-Christ, et sa haine lui créa bientôt une influence considérable dans la cité déicide. Il partait pour Damas afin d'y organiser une persécution violente contre les chrétiens, quand, d'un persécuteur Dieu, subitement, en fit un Apôtre.

(1) Actes, XIII, 13 et suiv. — On trouvera dans la *Sainte Cécile* de dom Guéranger les détails sur ce Sergius P. et la gens Sergia, chap. III.

(2) Pierre fut, avec tous les Juifs, chassé de Rome par un édit de Claude. Voir Suétone, *Claud.*, XXV.

toute imposition des rites mosaïques est défendue à l'égard des Gentils (1). — Après cette solennelle assemblée Paul repart pour de nouvelles courses apostoliques (2). (Vers l'an. 53). Après avoir visité les Eglises déjà fondées dans l'Asie Mineure, il gagne la Phrygie, séjourne dans la Macédoine, va à Athènes où il fait retentir l'Aréopage de sa puissante prédication, puis se fixe pour un an et demi dans l'opulente Corinthe. Partout Paul laissait après lui de florissantes Eglises que gouvernaient ses disciples, formés à sa doctrine et à son zèle, et sacrés de sa main. Après Corinthe Ephèse reçut l'Apôtre (vers l'an. 55) et avec lui le bienfait de la foi. Une émeute populaire, là comme en tant d'autres lieux, assaillit Paul, le chassa, mais pour le faire triompher ailleurs. — Déjà Rome réclamait le glorieux Apôtre, et s'il ne s'y rendit pas encore, au moins écrivit-il à l'Eglise qui y grandissait tous les jours la plus royale de ses Epîtres. Il devait s'y rendre lui-même, mais en captif de Jésus-Christ. En l'année 57 ou 58 il est à Jérusalem exposé à toute la fureur des Juifs, d'où le tirent les gouverneurs romains. Il parle à ces rejetons de la vieille Rome, il les fait trembler parfois sous sa parole, mais échoue devant leur frivole légèreté, et, sur sa demande, est par eux, envoyé à Rome pour comparaître devant César (3). (Vers l'an. 61). C'est là qu'avec Pierre, tout à l'heure, nous le retrouverons.

Donnons maintenant un regard rapide aux travaux des autres Apôtres. Suivant une tradition éminemment respectable, tous les Apôtres avant de se séparer, se partagèrent le monde et rédigèrent en commun le symbole de la foi (4).

---

(1) Actes, xv.
(2) Actes, xvii; Actes, xv; Actes, xviii; Actes, xx.
(3) Actes, xxi-xxv.
(4) Sur cette tradition voyez Ruffinus, *Expos. symbol.* — Trombelli, *De*

ean, le disciple bien-aimé, consacra son apostolat à l'Asie; a résidence la plus habituelle paraît avoir été Ephèse. Nul loute que cette « colonne de l'Eglise » ne soutint le Chrisianisme dans cette vaste contrée; tous les monuments nous lésignent l'apôtre saint Jean, comme ayant exercé une inluence considérable sur les Eglises de l'Orient. Vers la fin lu premier siècle, cette influence le désignait trop bien ux fureurs de Dioclétien pour que la persécution ne le vînt pas chercher au milieu de ses travaux et de ses succès. Nous e verrons à Rome, condamné à un affreux supplice mais sauvé par un éclatant miracle. Il survécut aux autres Apôtres et mourut vers l'an 101. Ecrivain sacré le plus sublime, il reçut de la dictée de l'Esprit-Saint d'admirables pages, et de la postérité le titre d'Aigle de Pathmos. — L'apôtre saint Jacques, le frère, c'est-à-dire, dans la langue hébraique, le parent du Seigneur, fut évêque de Jérusalem. C'est dire quelle âme grande et forte, quelle puissance de doctrine et de sainteté tous reconnaissaient en lui. Les Juifs eux-mêmes firent assez taire leur haine et parler leur droiture pour lui donner le surnom de *Juste*. Mais la fureur de la persécution ne lui accorda pas moins la gloire du martyre. Vers l'an 62 saint Jacques fut dénoncé par le grand-prêtre Anne comme violateur de la loi. Il eut pour successeur sur le siège de Jérusalem Siméon le Juste. L'autre Jacques, frère de Jean, reçut la couronne du martyre vers l'année 44. Sur les autres Apôtres les données sont rares et très éparses : leur œuvre fut de porter la foi dans les portions les plus éloignées de l'univers; ils fondèrent très certainement de nombreuses Eglises. C'est à eux que l'on doit le Christianisme dont, à bien des siècles de là, on retrouva les vestiges demi-effacés. Mais leurs sueurs demeurèrent plus obscures, leurs con-

---

*sacrament.*, t. II, dissert. IV. — Noël Alex., Ier siècle, dissert. XX. — Tillemont, *Mémoires*, t. I, p. 392.

quêtes moins illustres, et leur martyres moins bien connus. Voici ce que les traditions et les monuments nous donnent de plus certain. Saint Matthieu demeura d'abord dans la Judée où il écrivit son Evangile, puis partit pour l'Inde et l'Ethiopie (1). Philippe paraît avoir consommé sa longue carrière dans la Phrygie (2). Saint André se rendit en Scythie, évangélisa la Thrace et l'Epire, et fut crucifié à Patras en Achaïe (3). Saint Thomas pénétra jusque chez les Parthes, prêcha dans la Perse et poussa probablement ses conquêtes jusqu'aux Indes (4). Saint Jude, le frère de saint Jacques le Mineur, choisit pour champ d'action la Mésopotamie que parcourut aussi saint Simon le Cananéen (5). Saint Barthélemy, qu'on croit être le Nathanaël de l'Evangile, exerça son apostolat dans les Indes et subit le martyre en Arménie (6). Saint Mathias, substitué au traître Judas, entra en Cappadoce, suivit les bords de la mer Caspienne et fut martyrisé en Colchide (7).

(1) Il y a incertitude sur ce point. Socrate, Rufin et les historiens qui les suivent veulent que saint Mathieu ait évangélisé l'Ethiopie ; tandis que saint Ambroise, saint Jérome, dans son matyrologe, les Ménées le font l'apôtre des Mèdes et des Parthes.

(2) Papias qui fut évêque d'Hiérapolis en Phrygie rapporte qu'il connut saint Mathieu, qu'il connut ses filles et apprit d'elles les miracles opérés par l'apôtre (Voy. *Patr. grecq.*, t. XX, p. 298). — Clément d'Alexandrie et Polycrate d'Ephèse font une mention explicite de ces filles de saint Mathieu que Polycrate appelle « de grandes lumières de l'Eglise d'Asie. »

(3) Nous avons, sur ce point, le témoignage d'Origène, *Comment. in Genes.* — Eusèbe, *Hist.*, III, 2. — *Patr. grecq.*, t. XX, p. 216.

(4) Origène, *loc. citat.*

(5) Hégésipe, *Patr. grecq.*, t. XX, p. 252.

(6) Eusèbe, *Hist. Patr. grecq.*, t. XX, p. 455.

(7) Un immense événement, mais dont Dieu voulut se réserver tout le secret, eut lieu du vivant des Apôtres ; nous voulons parler de la vie, de la mort, de l'Assomption de la *Bienheureuse Vierge Marie*. Confiée à Saint Jean, Marie fut l'âme, la lumière, la force, le charme, le soutien de l'Eglise naissante. — Suivant une très solide tradition, les Apôtres assistèrent à sa sainte mort, et constatèrent la merveille de son Assomption. Saint André de Crète, *in Dormit. SS. Deiparæ*. Bibl. Patr., t. X, p. 655. — Saint Jean,

**2.** Telles sont les notions toute sèches de la Géographie apostolique. Mais il nous faut pénétrer dans l'intime de l'œuvre, en étudiant quelles difficultés accompagnaient la transformation du vieux monde sous le souffle de la parole des Apôtres, quelles questions surgissaient de toutes parts dans cette communauté chrétienne formée brusquement et sans transition en plein milieu de la Gentilité et composée d'éléments si profondément divers et divisés. La solution de ces difficultés, la réponse à ces questions entrent pour une part très large dans les sollicitudes, les travaux, les souffrances de l'Église durant toute la période apostolique : ne pas les étudier et ne pas en tenir compte, ce serait effacer l'une des plus importantes pages de l'histoire de l'Église. — Ces questions, qui presque toujours furent si vives et s'emplirent parfois de tant d'acrimonie, naissaient de trois différentes sources. D'abord de l'état des intelligences au moment de l'apparition du Christianisme : en second lieu du mélange des Juifs et des Gentils dans chaque communauté chrétienne : enfin de la position même de l'Église en plein cœur de la société païenne.

Quand se leva sur le monde des âmes le soleil de la vérité catholique, il eut à dissiper deux différentes ténèbres, les unes chez les Gentils (1), les autres chez les Juifs. — Trois choses sont absolument nouvelles et paraissent inacceptables

---

Damascène, *Homil. II in Dormit. B. M. V.* — Nicéphore. — Sophronius. — Athanase. — Voir tous ces témoignages dans le *Traité des Fêtes chrétiennes*, de Benoit XIV.

(1) Cette étude est des plus importantes à cause des sophismes accumulés sur les origines du Christianisme par les incrédules et les Rationalistes. Pour les sommités universitaires, pour Havet : *Le Christian. et ses origines*; pour Vacherot, *Religion;* pour la *Revue des Deux-Mondes,* pour les journaux qui, comme *le Temps,* se parent de dehors scientifiques, le Christianisme n'est qu'une évolution de l'Hellénisme.

Contre ces adversaires, il suffit de montrer la philosophie païenne telle qu'elle est; le sensualisme païen dans sa réalité hideuse; la vie païenne telle qu'elle était comprise et pratiquée, non pas seulement par la foule,

au païen. C'est d'abord l'enseignement d'autorité, la révélation toute faite, imposée à l'esprit par une Intelligence supérieure. « Les Gentils *cherchent* la sagesse, » disait saint Paul. Ils cherchent, ils veulent trouver eux-mêmes, ils repoussent la foi, ils abhorrent le mystère, ils voient dans l'Église une nouvelle école philosophique, où l'on peut applaudir ou contester, s'incliner ou refuser la croyance. Cette tendance toute rationaliste se glissa jusque dans la communauté chrétienne du premier siècle, et saint Paul dut plusieurs fois la combattre avec énergie. En second lieu, l'élévation de l'homme à une vie, des espérances, des destinées et aussi des devoirs surnaturels, tout un ensemble de moyens surnaturels pour enfanter et soutenir cette surnaturelle existence dépassait l'intelligence du Gentil de toute la hauteur des cieux. Quels efforts il fallut, quelles luttes, quels persévérants enseignements, quelle parole lumineuse et énergique fut nécessaire pour transfigurer ces âmes toute matérialisées, ou plutôt bestialisées par le Paganisme! De là cette insistance de Pierre et de Paul dans leurs divines Epîtres à inculquer aux païens le dogme de la divinité de Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, de l'élévation de la nature humaine à une surnaturelle et divine grandeur. Une troisième vérité faisait plus d'horreur encore

---

mais par les Sages; vie qui était le contre-pied absolu, la négation complète du Christianisme.

Pensées, conduite, maximes, tendances, volontés, tout dans le païen exclut le Christianisme et réciproquement. — Cette thèse s'établira victorieusement en confrontant les maximes et les préceptes évangéliques avec les maximes et les préceptes des philosophes païens. Voyez donc : Platon, *Républ.*, I, n. 4. — Celse, liv. VIII, 69. — Tite-Live, l. XLV, c. 28. — Tacite, *Annal.*, l. II, c. 24.; *Hist.*, l. IV, c. LXXXII. — Suéton., *Vies de Néron, de Tib., de Tite.* — Justin, *Hist.*, XXIV, c. 6 et 8. — Timée, l. X. — Aristote, Pol., VII, c. 17. — Diogène Laërce, l. II, c. 6. — Athénée, l. XIII. Aussi le Paganisme professa-t-il pour la doctrine et la morale chrétienne horreur, haine, mépris. — Tacite, *Annal.*, l. IV. — Cels., III, n. 10. — Pline, *Lettre à Trajan.* — Tertull., *Apolog.*, III. — Surtout les *Act. martyr.*

et suscitait des résistances plus désespérées : c'était la révélation de la croix, *Verbum crucis*. Cette parole terrible, si grosse de sacrifices et de martyre, si terriblement opposée à tous les instincts de la nature, était, nous apprend saint Paul, pour les païens « une parole de folie; » prêcher la croix, l'humiliation, la pauvreté, la douleur volontaire, c'était prêcher une extravagance. Jusqu'au sein des plus florissantes Églises cette opposition se fit jour, se traduisit par d'amères récriminations et des protestations insolentes. Saint Paul dut foudroyer souvent ces orgueils, et pleurer des larmes désolées sur ces chrétiens en révolte contre l'idée chrétienne de l'expiation, et « qui marchaient en véritables ennemis de la croix. Il fallut des efforts inouïs et des luttes sans nombre pour découronner la Vénus païenne et faire tomber l'antique prestige de la volupté.

Chez les Juifs l'état des intelligences pour être différent n'en offrait pas moins à la parole apostolique les plus tenaces résistances. Le Juif ne peut se résoudre à voir Moïse s'effacer et Jésus-Christ apparaître (1). Même converti, le Juif n'accepte la supériorité de la Loi nouvelle sur l'ancienne qu'avec une sorte de terreur naïve (2). Pour lui, renoncer à Moïse est toujours une impiété. Rien ne fut plus difficile à déraciner que cette disposition, rien ne reparaît aussi fréquemment dans les Épîtres apostoliques. Avec Moïse les Juifs retenaient, même après leur conversion, les pratiques tout extérieures de la Loi, et y attachaient opiniâtrément le salut (3). Saint Paul devait parfois frapper de ses foudres ces esprits entêtés à préférer la « lettre qui tue à l'esprit qui vivifie. » Les plus dociles se soumirent, mais un assez grand nombre désertèrent et devinrent la proie des sectes judaïsantes, que nous verrons pullu-

(1) Voir l'épître aux Hébreux.
(2) Rom., IV. — Galat.
(3) Rom., II, 25-29. — Galat.

ler dès le temps des Apôtres et désoler les chrétientés.

Cet état des esprits en face de la vérité catholique s'aggravait d'une circonstance, pleine par elle-même de périls et de difficultés : le mélange des Juifs et des Gentils dans presque toutes les Églises. Ces deux éléments si hétérogènes se fusionnaient avec une peine infinie. Le concile de Jérusalem, nous l'avons vu, fut rendu nécessaire par une querelle violente entre la Gentilité et le Judaïsme, et la pression exorbitante que celui-ci voulait exercer sur celle-là. Rome vit bientôt la même désunion surgir pour la même cause, aggravée encore par un orgueil commun (1). Les Juifs prétendaient soumettre les païens convertis à leurs rites mosaïques : les uns et les autres se méprisaient et se dénigraient mutuellement. Les Juifs reprochaient à leurs frères les folies et les turpitudes de la Gentilité, les païens jetaient à la face des autres le souvenir infamant du déicide. Il fallut toute l'âme et tout le cœur du grand Apôtre pour réprimer cette scandaleuse rivalité.

Enfin la situation de l'Église au milieu même de la société païenne était pleine de difficultés et de dangers. Il ne s'agissait de rien moins que de régler la conscience et la conduite de l'individu, l'organisation de la famille, les droits et les devoirs de tous à l'égard de la société. — Dans quelle mesure le païen converti pouvait-il se répandre dans la société, prendre part aux emplois publics, paraître dans les fêtes nationales, participer aux pompes du dehors? Et sans étendre la question ni l'élever si haut, comment se devait conduire le fidèle dans le commerce ordinaire et la vulgarité quotidienne de la vie, entouré qu'il était d'idolâtres, obligé de vivre et d'agir au milieu d'eux et d'agiter avec eux une multitude d'intérêts communs (2)? Autre grave question :

(1) Rom., IX, X, XI.
(2) I Corinth., X, 19-33.

dans quelle mesure le fidèle devait-il dissimuler sa foi, et quand était-il obligé de la produire et de la défendre publiquement (1)? Les Apôtres devaient trancher ces difficultés et mille autres semblables : ils le faisaient dans leurs prédications et le rappelaient et le fixaient dans leurs Epîtres. — L'organisation de la famille réclamait aussi de nombreuses et de pressantes décisions. A peine épanouie la fleur chrétienne fit respirer au monde les parfums de la virginité volontaire. Les âmes éprises de Dieu renonçaient aux affections de la terre, les vœux de continence furent contemporains de la naissance de l'Eglise. Mais il importait de régler même ces élans magnanimes et d'apporter à cette héroïque immolation la maturité et la prudence, afin que le trouble et la désunion ne ravageassent pas les familles sans profit pour la vie religieuse (2). Si la virginité volontaire soulevait les plus graves questions, le mariage était non moins fécond en difficultés de toute sorte. Les unions entre païens et fidèles, la conversion de l'une des deux parties, les dangers d'entraînement, de séduction, d'apostasie, le danger d'intolérables sévices dans une union de religion opposée, tous ces points demandaient les solutions les plus délicates et les plus sages (3). L'éducation de l'enfance était toute entière à créer. Dans la société antique, l'enfant livré aux esclaves, presqu'entièrement étranger à ses parents, croissait sans amour, se desséchait comme une fleur sans soleil et sans eau, et ne donnait ensuite à la société que vices et stérilité. Saint Paul consacra largement sa parole et sa plume à cette œuvre aussi fondamentale que nouvelle de l'éducation (4). Au-dessous de l'enfant était l'es-

(1) I Corinth., x, 27-28.
(2) I Corinth., VII.
(3) I Corinth., VII.
(4) II Cor., XII, 14. — Ephes., VI, 1; VI, 4. — Colos., III, 20 ; III, 21. — I Tim., V, 10. — Tit., II, 4. — I Tim., II, 15.

clave : question immense encore et toute hérissée de difficulté! L'émancipation prématurée des esclaves eût été désastreuse, si elle eût été possible. Désastreuse, parce que tel était leur nombre que leur affranchissement subit, en déplaçant brusquement l'équilibre social, en ouvrant à toutes les passions et à toutes les représailles un accès impétueux, eût jeté le vieux monde dans d'intolérables convulsions. Il fallait donc préparer l'œuvre sans la brusquer. Les Apôtres y employèrent toute la délicatesse de leur charité et la sagacité de leur prudence. Les Epîtres de saint Paul sont, en maint endroit, le code le plus merveilleusement sage sur cette vaste et formidable question de l'esclavage et du prolétariat. — Restait une dernière question capitale. Placée au milieu de la société civile, en face des puissances séculaires, l'Eglise, divinement introduite dans le monde avec d'incontestables droits, avec une inaliénable prééminence, avait néanmoins envers l'Etat de nécessaires devoirs. Le Maître avait dit : « Rendez à César ce qui est à César. » Mais dans quelle mesure? Mais jusqu'à quelle limite? Mais de quelle manière? Là était la question, dont Jésus-Christ avait laissé à son Eglise la solution dernière. Avant toutes choses il y avait deux époques à préciser, car dans chacune d'elles les devoirs des fidèles devaient être très différents : l'époque de l'établissement de l'Eglise par la souffrance et le martyre : l'époque du plein épanouissement et du règne de cette Eglise pour le bonheur et la force des sociétés. Quand l'Eglise prend naissance, il importe que l'on sache que ce n'est pas un parti politique qui se forme, mais que c'est la vérité divine qui s'introduit dans le monde et y prend sa place nécessaire, inviolable, éternelle. Comment s'établira la vérité catholique? Indépendamment de toute force et de toute protection humaines. C'est le point essentiel du plan divin. Trois siècles de persécutions le manifesteront au monde; trois siècles durant

esquels les fidèles devront subir l'oppression inique de la orce, devront mourir sans se plaindre ni résister. Sur ce oint les ordres des Apôtres furent rigoureusement gardés. amais, comme le déclarait hautement Tertullien, jamais lans une période de trois siècles de persécutions et de violences, un chrétien ne prit part à aucune résistance ni ucune rébellion contre les pouvoirs oppresseurs qui les persécutaient. Mais si les fidèles subissaient sans révolte le martyre, ils le faisaient en revendiquant héroïquement l'affranchissement de leur âme et le droit inaliénable de servir Dieu, « de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Nous le verrons plus loin, les persécutions eurent sous ce rapport une incalculable portée, elles fixèrent pour toute la suite des siècles les limites du pouvoir civil, elles brisèrent entre les mains du césarisme l'ignoble sceptre qui abaissait et captivait les âmes comme il asservissait les corps. Le martyr qui mourait pour sa foi mourait libre, il triomphait de César au moment même où César semblait complètement triompher de lui. La lecture des Actes des martyrs ne peut laisser aucun doute sur la toute-puissance de ces morts endurées librement au nom des droits de Dieu et de la liberté des âmes (1).

Telles sont les questions que les Apôtres eurent à trancher dès les premiers jours de l'Eglise. Ils le faisaient le plus souvent de vive voix, et leurs préceptes passaient aux Eglises par le canal de la tradition. Parfois ils livraient par écrit ces leçons dictées par la Sagesse divine, et révérées à l'instant même parmi les fidèles comme la parole de Dieu. — Nous voici amené à parler des écrits des Apôtres. Dieu ne voulut pas que sa parole et ses révélations fussent entièrement le patrimoine de l'enseignement oral ou Tradition,

---

(1) On trouvera dans notre ouvrage, *saint Paul étudié*, etc., des développements complets de tout ce qui précède.

il en consigna une partie dans des écrits inspirés dont l'ensemble forme ce que nous nommons le *Nouveau Testament*. Nos courtes explications tomberont sur trois points : la raison d'être de ces écrits : leur énumération : la réfutation invincible de l'origine que leur assigne l'erreur protestante.

**3.** Les Apôtres écrivirent sous la dictée de Dieu pour des besoins qui surgissaient et que des circonstances très diverses faisaient naître. L'Eglise vivait et fonctionnait dans son entier, la foi reliait les fidèles, les enseignements divins coulaient à pleins bords, la lumière révélée inondait les âmes, que pas une ligne du Nouveau Testament n'était encore composée (1). L'Ecriture naissait avec les circonstances. —

(1) Ce fait absolument irréfutable établit la valeur de la Tradition et ruine toute la théorie Protestante de l'Ecriture, règle unique de la foi.

Il y eut, dès les temps les plus anciens, beaucoup d'écrits attribués aux Apôtres, qui ne sont pas compris dans le canon du Nouveau Testament. Ils durent leur origine en partie à des traditions, en partie à une *fraus pia,* dont on se servait pour leur donner plus d'autorité et d'influence. Cf. Fabric. *Cod. apocryph.*, etc. Ruttenstok, *Inst. hist. ecclesiast.*, t. I, p. 161-169. Les livres appelés *Canones* (85), *Constitutiones* (lib. VIII) et le *Symbolum Apost.* sont d'une autorité très grande. Les deux premiers ouvrages sont évidemment anciens. Cf. Tillemont, t. II, p. — Nat. Alex., *Hist. eccl. sæc.*, I, diss. 18, t. IV, p. 409 sq. Cf. l'excellente critique de Drey, dans ses *Nouv. recherches sur les const. et les canons des Apôtres,* Supplém. crit. et hist. à la littérat. de l'hist. ecclésiast. Tub., 1832; ouvrage préparé par de nombreux travaux, surtout de Beveridge, dans ses Remarques sur les *Canones apostol.* et dans son *Can. Ecclesiæ primitivæ vindicatus et illustratus.* Lond., 1678, in-4°. — Alzog, *Hist. de l'Égl.*, t. I.

Quant à l'origine du *Symb. Apost.,* elle se rattache à la tradition, d'après laquelle les Apôtres, avant de quitter Jérusalem pour se rendre dans les différentes parties du monde, qu'ils avaient tirées au sort, rédigèrent une courte formule de foi (σύμβολον), qui dut servir de norme à leur enseignement et de règle de foi aux chrétiens. Voyez d'abord Rufin, *in Expos. Symb. Apost.* et dans *Homil. de Symb.* attribué à saint Augustin. Cf. Fabric., V, III, p. 339 sq. — Nat. Alex., *Hist. eccl. sæc.,* I, diss. 12 (t. IV, p. 299-311), justifie cette tradition, ainsi que Bolland., *Act. Sanct.,* ad diem 15 jul. Par contre, Tillemont, du Pin, et d'autres la rejettent. Quand ce symbole n'aurait pas été rédigé par les Apôtres, toujours est-ce d'après cette règle de foi courte et précise que les Apôtres restèrent unanimes dans leur en-

Voici les motifs les plus ordinaires qu'eurent les Apôtres de consigner par écrit leurs enseignements. Ils fondaient une Eglise, ils l'évangélisaient, ils la remplissaient des grands souvenirs de la Rédemption, des préceptes de la loi nouvelle, de toutes les leçons sorties de la bouche de l'Homme-Dieu. Tant que leur présence la garantissait, l'intégrité de ces enseignements ne courait aucun risque, mais eux partis, leurs successeurs désiraient un mémorial de leur doctrine, afin de ne s'écarter d'eux d'une ligne ni d'un iota. Les Apôtres laissèrent donc des écrits aux principales Eglises qu'ils avaient évangélisées. — Certains points plus délicats du dogme ou de la morale demandaient la précision plus grande et plus solide de la formule écrite. — D'ailleurs l'écrit demeurait alors que la voix de l'Apôtre s'était éteinte, et, répandu parmi tous les fidèles, lu dans les assemblées, expliqué et développé par les disciples, il devenait un écho impérissable des premières prédications. — De plus l'Eglise naissante ne tarda pas à être ravagée par l'hérésie, qui mentait effrontément à la parole des Apôtres, la travestissait, l' « adultérait, » comme s'en plaignait saint Paul, et jetait ainsi une perturbation désastreuse dans les souvenirs des fidèles. Les Apôtres envoyaient à ces communautés ébranlées et chancelantes des écrits où l'Esprit-Saint lui-même formulait la doctrine venue de Dieu et altérée par les hérétiques. — Fréquemment encore le but de ces pages divinement inspirées envoyées aux fidèles était leur consolation et leur soutien au milieu des persécutions qui ne tardèrent pas à les assaillir de toutes parts. — Enfin comme des sentinelles vigilantes les Apôtres veillaient à la sainteté des

---

seignement (I Cor., xv, 3-4 ; — Heb., vi, 1-3); cette formule, transmise d'abord *de vive voix*, fut rédigée plus tard par écrit, et avant la fin du Ier siècle en s'augmentant dès que les premières hérésies commencèrent à germer. Voy. Meyers, *De Symb. Apost. titulo, origine et de antiquissimis eccles. temporibus auctoritate*. Trev., 1849. *Cours d'Hist.*, d'Alzog, t. I.

Eglises, et quand surgissaient des abus, quand étaient signalés des vices, à ces maux et à ces ruines ils opposaient la vigueur pénétrante de leurs écrits : admirable et tout-puissant remède qui réveillait les endormis et ressuscitait les morts.

Après ce que nous venons de dire, un mot suffira sur la nomenclature même des livres du Nouveau Testament. Avant toutes choses il fallait déposer dans la mémoire du monde l'abrégé au moins des œuvres, des vertus, des discours, des miracles de l'Homme-Dieu. L'humanité, comme le prêchait saint Paul, « ne devait plus savoir qu'une chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié : les *Evangiles* furent ce divin mémorial (1). Les trois premiers, composés dès les premières années de l'Eglise (2), répandirent la vie du Christ dans la Judée, l'Asie Mineure, l'Occident jusqu'aux extrémités du monde; le quatrième, celui de saint Jean, venu plus tard, fut écrit pour mettre dans une nouvelle et plus éblouissante lumière la divinité de Jésus-Christ, que les premiers hérétiques s'efforçaient déjà de voiler. — La seconde chose que l'humanité devait renfermer dans un impérissable souvenir, c'était la formation, les débuts, les miraculeuses conquêtes de l'Eglise, et aussi ses premières luttes et ses précoces persécutions : les *Actes des Apôtres* sont cette histoire chère et sacrée. — Mais dans cette Eglise se feront toujours sentir les mêmes besoins de lumière, de direction, de consolation, d'encouragement; l'erreur fera durant tous les siècles son même travail de corruption et de ruine : la même perfidie devra trouver devant elle la même

(1) Les Évangélistes ne firent que mettre par écrit un Evangile oral primitif que les fidèles méditaient sans cesse et s'apprenaient entre eux sous la garde vigilante des Évêques et la pleine autorité de l'Eglise.

(2) Selon l'opinion la plus sérieuse, l'Evangile de saint Mathieu fut écrit environ dix ans après l'Ascension.

Saint Marc ne fit que consigner les souvenirs et les prédications de saint Pierre.

infranchissable barrière : tel sera le rôle multiple des *Epîtres*. Dans ces écrits les Apôtres parleront à tous les âges de l'Eglise, et trancheront, pour les générations de tous les siècles, les difficultés que nous avons en partie énumérées plus haut (1). — Enfin Dieu, sans déchirer entièrement l'avenir

---

(1) Voici, dans leur ordre, les Epîtres canoniques, c'est-à-dire reçues dans l'Eglise comme écritures inspirées. *Epîtres de saint Paul*. — Epître aux *Romains*, Saint Paul y traite les plus profondes questions de la Rédemption, de l'appel des peuples à la foi, des mystères insondables de la grâce. Il y donne sur la complète organisation de la société chrétienne de nombreux enseignements. — I^re^ Epître aux *Corinthiens*. Saint Paul s'y élève d'abord avec une grande énergie contre les rivalités et les désunions causées par l'esprit d'orgueil, contre le rationalisme qui tue l'enseignement doctrinal de la révélation. Il règle des points d'une extrême importance sur le mariage et l'état de virginité, développe avec une admirable lucidité la thèse de l'unité de l'Eglise, de sa vie divine et de ses dons surnaturels. Puis il établit fortement le dogme de la résurrection des corps et ouvre sur le drame de la résurrection générale quelques profondes perspectives. — Dans une seconde Epître aux *Corinthiens* l'Apôtre complète ses enseignements précédents, et en ajoute d'autres sur le sacerdoce de la Loi nouvelle, ses grandeurs et ses puissances, et aussi ses luttes et ses perpétuelles persécutions. Il traite longuement de l'aumône, puis revient sur le sacerdoce et l'apostolat que les premiers hérétiques et les faux frères ne cessaient de dénigrer dans sa personne. — Aux *Galates*, tombés presque tous dans les erreurs des Judaïsants, il établit le dogme fondamental du salut par Jésus-Christ et par Jésus-Christ seul, et l'inutilité de la loi mosaïque, ce qui en est la conséquence. — L'Epître aux *Ephésiens* développe dans toute sa sublimité le dogme rappelé aux Galates, et énumère les richesses inouïes de la Rédemption en Jésus-Christ. Après Jésus-Christ vient l'Eglise, dont l'Apôtre fait magnifiquement contempler la divine unité et la vitalité indéfectible. L'Epître se termine par des enseignements pratiques de la plus haute portée. — Aux *Philippiens*, Paul, alors prisonnier à Rome, révèle toute la tendresse de son cœur. — Aux *Colossiens* il développe comme aux Ephésiens le grand mystère de la Rédemption. — Dans les deux Epîtres aux *Thessaloniciens* nous trouvons de précieux détails prophétiques sur la fin du monde. — Dans les trois Epîtres à *Timothée* et à *Tite*, ses disciples, il trace les règles de la vie sacerdotale. — A *Philémon* il dépense son grand cœur à supplier pour un esclave. — Aux *Hébreux* doublement ébranlés par l'erreur et la persécution, saint Paul rétablit la doctrine sur le salut par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, puis console et fortifie cette Eglise affligée.

Voici le reste des Ecritures canoniques du Nouveau Testament : — *Epître* de saint Jacques. — *Deux Epîtres* de saint Pierre. — *Trois Epîtres* de saint Jean. — *Epître* de saint Jude. — *Apocalypse*.

ni nous mettre en pleine lumière, voulut néanmoins tracer pour l'instruction et la consolation de ses enfants les grandes lignes de l'histoire prophétique de l'Eglise. Les fidèles des premiers temps lisaient dans l'*Apocalypse* les arrêts de la Justice contre Rome idolâtre et persécutrice : nous autres, venus après, nous y lisons l'annonce des dernières catastrophes du monde et du suprême triomphe de l'Eglise de Jésus-Christ.

**III. L'Eglise de Jérusalem**. Avant de reprendre, à Rome, le fil du récit historique et la suite des développements et des conquêtes de l'Eglise, il nous faut nous arrêter, ne fût-ce qu'un instant, au spectacle de cette communauté chrétienne de Jérusalem, type suave de toutes celles qui déjà se formaient partout.

**1.** La première chose qui frappe nos regards dans la communauté chrétienne, c'est le sacerdoce, et dans ce sacerdoce la hiérarchie. La ligne qui sépare le prêtre du laïque, le clergé, l'Eglise dirigeante et enseignante de la foule enseignée et dirigée des simples fidèles, se laisse clairement apercevoir dès le premier instant. Ce corps enseignant se montre et agit dans une pleine lumière et avec une pleine autorité (1). Jésus-Christ l'a d'abord façonné lui-

(1) Voir pour l'établissement divin du sacerdoce catholique, ses charges, ses prérogatives, ses pouvoirs, ses fonctions : Jean, x, 26, 27. — I Tim., III, 15. — Ephes., IV, 11-14. — Jean, v, 36; x, 38; xv, 24. — Matth., x, 1-8. — Marc, XVI, 17-20. — Jean, XIV, 12. — Conf. Act., II. — I Cor., XII. — Heb., II, 17; VII, 17; IX, 28; x, 10. — Conf. Jean, III, 14, 15. — Matth., XXVI, 26 sq. — Luc, XXII, 19-20. — I Cor., XI, 23-26. — Jean, xx, 19-23. — Luc, v, 16; VI, 12; IX, 18-28. — Jean, c. XVII. — Luc, XI, 1 sq. — Act., I, 14, 24; VI, 6; VIII, 15, 24; XIII, 3. — Jean, I, 42. — Matth., XVI, 18. — Jean, x, 11. — Matth., XVIII, 18. — I Corinth., IV. — II Corinth., IV. — Hebr.

même de sa divine main, la Pentecôte a versé sur lui l'effusion de la grâce, Dieu lui a donné ses pouvoirs : le voici pour les siècles le mandataire de Dieu auprès des hommes, chargé de par Dieu pour les hommes d'un ministère qu'aucune autorité humaine ne pourra légitimement entraver, qu'aucune persécution humaine ne saura vaincre. Ce *clergé* aura pour première fonction de prêcher la parole sainte, d'annoncer Jésus-Christ, d'illuminer le monde en dissipant la nuit des erreurs. Dieu crée ses prêtres « comme de grands astres chargés d'éclairer le monde. » Et comme à leur parole il faut un signe qui la fasse reconnaître, un cachet divin qui en révèle l'origine et l'infaillible autorité, Dieu y attache le sceau incommunicable du miracle. A cette première fonction du ministère sacerdotal s'en ajoute une autre : offrir le grand sacrifice de la Nouvelle Loi, continuer mystérieusement l'immolation du Calvaire, et éterniser sous les signes sacramentels du pain et du vin, le sacrifice de Melchisédech. Mais comme c'est auprès d'une humanité coupable et malade que les prêtres de Jésus-Christ sont députés, la troisième de leurs divines fonctions sera de « remettre les péchés. » Le péché remis et l'innocence rendue, la vie divine coulera à pleins bords dans la communauté chrétienne par le canal des Sacrements. Au Sacrifice et à la réception des Sacrements s'ajoutera la prière : le premier spectacle que nous offre l'Eglise est un spectacle de prière : « ..... Or ils persévéraient unanimement dans la prière à Dieu. »

L'idée de Sacerdoce est intimement liée à celle de Hiérarchie. Jésus-Christ constitue cette hiérarchie, et dès les premiers jours de l'Eglise nous la voyons puissamment fonctionner. Un des premiers soins des Apôtres est de perpétuer l'épiscopat. Eux-mêmes choisissent parmi leurs disciples ceux qu'ils croient capables de porter le redoutable fardeau, et ceux-ci à leur tour reçoivent l'ordre d'en faire autant et

d'ordonner « ceux qu'ils trouveront aptes à instruire et diriger les autres. » Chaque évêque régit une Eglise particulière (1), y est souverain, mais dans des limites déterminées. Dans l'enceinte de sa communauté ou Eglise particulière, l'évêque exerce tous les pouvoirs : il instruit, il administre, il corrige, il légifère, il choisit et ordonne les simples prêtres, il les admoneste, il instruit leur procès, il les reprend publiquement quand leurs fautes exigent cette sévérité. Au milieu de tous ces évêques, au sein de toutes ces Eglises, Pierre exerce son droit souverain de primauté, il les visite, les admoneste, les fortifie, partout nous le voyons dominer en elles selon la plénitude des pouvoirs que lui a conférés Jésus-Christ. Au-dessous des évêques sont les prêtres qui commandent aux fidèles dans la mesure restreinte d'une autorité déléguée, et qui ne commandent qu'à charge pour eux-mêmes d'obéir. Les monuments qui établissent la supériorité de l'évêque sur les simples prêtres sont innombrables dès les premiers siècles (2). Partout, dans chaque Eglise constituée, nous trouvons l'évêque seul

(1) C'est la troisième et dernière de nos hiérarchies ; et, comme nous avons dit : Dieu est le chef du Christ, le Christ est le chef de l'Église ou de l'épiscopat, nous disons encore troisièmement : l'évêque est le chef de l'église particulière (Dom. Gréa, *De l'Egl. et de sa div. const.*).

Unitatem firmiter tenere et vindicare debemus, maxime episcopi, qui in Ecclesia præsidemus, *ut episcopatum quoque ipsum unum atque indivisum probemus... Episcopatus unus est,* etc. S. Cypr., *De unit. Eccl.* n. 5.

II Tim., II, 2. — Tit., I, 5. — I Tim., v, 17. — Apoc., c. II et III. — Ep. ad. Smyrn., c. 8; ad Magn., c. 6; ad Trallian., c. 2, et autres pass. Cf. ad. Philad., c. 3. Ὅσοι γὰρ Θεοῦ εἰσιν καὶ' Ιεσοῦ Χριστοῦ, οὗτοι μετὰ τοῦ ἐπισκόπου εἰσὶν. Ad Polycarp., c. 6. Τῷ ἐπισκόπῳ προσέχετε, ἵνα καὶ ὁ Θεὸς ὑμῖν.

(2) C'est surtout dans les lettres de saint Ignace († 107), Père des temps apostoliques, que la prééminence des évêques sur les prêtres est mise en relief : « Obéissez tous à votre évêque comme Jésus à son Père, et aux prêtres comme aux Apôtres. Honorez les diacres comme la loi de Dieu; que toutes choses se terminent dans la paix du Seigneur. Et puisque l'évêque tient la place de Dieu, et le prêtre celle de l'Apôtre, soyez soumis à l'évêque comme à Jésus-Christ, aux prêtres comme aux Apôtres; ainsi l'ont ordonné les Apôtres eux-mêmes. »

et unique chef suprême de la communauté, et il a fallu toute l'impudence hérétique pour oser contester cette constitution primitive du Sacerdoce catholique. Le nombre des prêtres s'accroissait avec les besoins des fidèles. Après l'évêque et le prêtre nous trouvons dès les premiers jours de l'Eglise le *diacre*. L'ordre des diacres remplissait des fonctions de charité au milieu des fidèles, mais aussi s'élevait incomparablement plus haut, puisqu'aux diacres l'Eglise demandait qu'ils fussent « pleins de l'Esprit-Saint et de la vérité, » et qu'elle leur confiait l'administration du baptême et la prédication de la parole de Dieu. C'était par l'imposition des mains que l'on était élevé à ces trois degrés de la hiérarchie ecclésiastique (1).

**2.** Quant au culte une distinction est tout d'abord à faire qui n'est pas sans importance, entre l'Eglise de Jérusalem et les autres fondées sur son modèle, mais au milieu de la Gentilité et d'éléments païens. Les fidèles de Jérusalem unirent, dans une mesure tolérée et surveillée par les Apôtres, la fréquentation du temple, la participation aux rites mosaïques avec la profession de la foi de Jésus-Christ et la pratique des vertus plus excellente de la nouvelle Loi. Ce mélange fut permis à leur faiblesse, aux difficultés des circonstances, et aussi, comme le dit saint Augustin, à un certain respect que méritait l'Ancienne Alliance. La religion mosaïque « déjà vieillie était près de sa fin, » mais il convenait à son origine, sa mission, ses œuvres, les gloires véri-

---

(1) Act., VI, 1. — Act., VII; VIII; XII, 38, 40; cf. I Tim., III, 8.

Il est question aussi, dans le Nouveau Testament, de *diaconesses* et de *prêtresses*, auxquelles étaient confiés le soin des malades, la surveillance et l'instruction (Rom., XVI, 1, ἡ διάκονος Tit., II, 3, ἡ πρεσβῦτις). On les prenait ordinairement parmi les veuves, rarement parmi les vierges. I Tim., V, 9. Quant à l'intervention des femmes dans l'Eglise, saint Paul dit formellement, I Cor., XIV, 34 : *Mulieres taceant in Ecclesia.*

tables de son passé, « de ne la mettre au tombeau qu'avec décence et honneur. » — Dans les autres Eglises presqu'exclusivement formées d'éléments païens, ce mélange, s'il eut lieu, ne souffrit que des exemptions bien légères, et le culte prit de suite sa forme exclusivement chrétienne.

Le fond des assemblées était toujours la prière, la lecture, l'offrande du Saint-Sacrifice. En entrant dans le lieu de la réunion et en se retrouvant dans la famille, les premiers chrétiens se donnaient le *baiser de paix* (1). Puis on se mettait en prière, et dans cette prière s'observa de suite la touchante coutume de faire mention des frères absents ou défunts. A la prière succédait la lecture de l'Ancien Testament d'abord, mais auquel on ne tarda pas à ajouter celle des Evangiles et des écrits des Apôtres. Divers passages des Epîtres de saint Paul et des écrivains apostoliques nous témoignent que dès le commencement de l'Eglise, le chant des psaumes et des cantiques pieux était en usage dans les assemblées. Dès lors aussi la partie enseignante, les évêques, faisaient aux fidèles des exhortations et des commentaires de doctrine sur le texte sacré précédemment lu. Une particularité, disparue avec le besoin qui la faisait naître, signalait ces primitives assemblées : le Baptême ou la Confirmation conférait avec la grâce *gratum faciens*, la grâce *gratis data;* le don des langues, des prophéties, de doctrine, reposait sur les fidèles, et les évêques ou les prêtres présents les laissaient parler pour l'édification de tous (2). Les femmes seules étaient exceptées (3), et des règlements faits par les Apôtres maintenaient l'ordre et empêchaient les abus. Le repas fraternel ou *agape* accompagnait souvent dans les assemblées saintes les autres exercices de piété (4). Mais la

(1) S. Justin, *Apolog.*, I, 67.
(2) I Corinth., XII.
(3) I Corinth., XII.
(4) I Corinth., XI, 20. — Actes, VI, 2.

partie la plus importante et la plus sacrée de l'assemblée chrétienne fut toujours ce que les Actes appellent la *fraction du pain*, l'oblation sous les espèces du pain et du vin du grand Sacrifice de la nouvelle Loi. On joignit d'abord strictement, comme le fit Notre Seigneur, le Sacrifice à l'agape, puis quelques inconvénients forcèrent les évêques à séparer du festin divin de l'Eucharistie le festin terrestre, d'où la sainteté se retirait peu à peu. Les collectes pour les frères indigents sanctifiaient aussi les assemblées des fidèles. Nous voyons saint Paul en introduire et en maintenir l'usage avec une grande énergie.

Dès les premières années de l'Eglise, bien que la prière, les bonnes œuvres, « la fraction du pain, » fussent choses assidues et journalières, des jours de fête étaient observés. A Jérusalem les fidèles gardèrent le jour du Sabbat. Ailleurs le *dimanche* obtint rapidement la prééminence.

**3.** L'autorité du Sacerdoce s'exerça de suite avec une pleine vigueur. Les Apôtres frappaient de peines disciplinaires les fautes graves, ils excluaient des assemblées les scandaleux, et réprimaient sévèrement les frères dont la conduite devenait un danger pour la communauté entière. Saint Paul se montrait sévère envers le clergé de Corinthe qui par faiblesse ou calcul avait laissé un inceste impuni. Et si les mœurs étaient l'objet de l'active vigilance des Apôtres, l'intégrité de la foi trouvait en eux des défenseurs encore plus intrépides et plus en éveil. Ils exigeaient à la parole de Dieu la soumission la plus entière, et retranchaient de l'Eglise tout audacieux qui la voulait adultérer. « Un ange venu du ciel n'y changerait pas un point impunément! » (1).

---

(1) Gal., I, 8, 9. — Tit., III, 10. — II Petr., II, 1-10. — Cf. II Ep. de saint Jean, II, 12. — Rom., XVI, 17. — II Thess., III, 14; et Iren.,

4. N'ayons garde de détourner les yeux d'un suave et fécond spectacle. Dans cette Eglise des premiers jours, à Jérusalem, et plus tard à Ephèse, la Vierge Marie, Mère de Dieu, « Reine des Apôtres, » Patronne de l'Eglise, « Secours des chrétiens, » recueillait dans la plus large mesure, les témoignages de vénération et d'amour de la communauté chrétienne. Dès lors elle soutenait les fidèles, consolait les affligés, relevait les faibles, illuminait les aveugles. Dès lors « elle terrassait les hérésies, » elle appuyait la saine doctrine, et répandait à flots dans l'Eglise naissante les richesses et les suavités de son maternel amour (1).

Cette Eglise allait grandissant et s'étendant chaque jour davantage : nous venons de suivre à Jérusalem et dans l'Orient ses premiers développements, nous allons maintenant contempler ses divines conquêtes dans les vastes pays de l'Occident.

## II.

## Le Christianisme à Rome.

Pierre arriva à Rome vers l'année 42. L'empereur Claude régnait depuis deux ans. La ville des Césars avait déjà reçu la parole divine, Jésus-Christ y comptait déjà des sujets et l'Eglise un noyau de fidèles. Vraisemblablement, ce noyau s'était formé de Juifs convertis, que chaque Synagogue comptait dans son sein et dont elle versait dans l'Eglise le

---

*Contra hær.*, III, 3, n. 4. — I Cor., XI, 19. — Cf. Matth., XVIII, 7. — Jean, II, 16. — II Jean, V, 9. — Cf. Luc, II, 34, 35.

(1) Nous donnerons au 2e vol., leçon XIVe, le tableau complet de l'Eglise des premiers siècles.

contingent faible sans doute, mais cher et précieux. Les monuments profanes nous font foi que la colonie Juive était à Rome puissante et nombreuse (1). Elle occupait dans le Transtévère un établissement considérable, et, si nous en croyons un mot du poëte Ovide, leurs synagogues étaient visitées par la haute société romaine, au moins à titre de curiosité. C'est, comme il le faisait toujours, au milieu d'eux que le Prince des Apôtres se fixa, eux qu'il évangélisa les premiers (2). Deux époux Juifs se firent dès ces débuts les intrépides collaborateurs de l'Apôtre, Aquila et Priscille, auxquels plus tard Paul rendra un si magnifique témoignage. Mais bientôt nous trouvons saint Pierre en relation

(1) Dans les salutations qui terminent la lettre de saint Paul aux Romains, la plupart des noms, sinon tous, sont des noms Juifs. Preuve irréfutable des succès de la foi de Jésus-Christ dans la colonie Juive de Rome.

Pour qui voudrait reconstituer, dans sa physionomie particulière, la vie juive à Rome au temps des Apôtres, nous signalons les passages suivants des auteurs à consulter : Maï, *Script. veter.*, tom. III, 3e partie, p. 7 et 98. — Appien, *De bello Mithr.*, 117. — Cicéron, *Pro Flacc.*, 28. — Joseph., *Ant. judaic.*, XIV, 12. — Cicéron, *Philipp.*, 1, 2, 12, 42. — Suétone, *Jul. Cæs.*, 84. — *Id.*, *Oct. Aug.*, 93. — Joseph., *Ant. jud.*, XX, 8. — Horace, *Sat.*, IX, 68 et 69. — Orelli, *Inscript. select.*, 2522, 2523. — Tibulle, I, 3. — Ovide, *Ars. amat.*, 1, 6. — Horace, I, *Sat.*, IV, 142. — Tacite, *Hist.*, V, 5. — Philon, *Legat. ad. cai.* — Stace, I, *Silv.*, V, 72-74. — Martial, I, XLII. — Tacite, *Hist.*, V, 5.

(2) Saint Pierre se fixa en plein quartier juif, au Transtevère et à la porte Capène. — Bientôt l'intolérance juive chassa, de ce quartier, Pierre qui alla se fixer sur le mont Aventin au lieu où s'éleva depuis l'Eglise de sainte Prisque, et où Aquila et Prisque avaient leur demeure (Rossi, *Bulletins*, mai et juin 1867).

Prisque et Aquila étaient de fortune considérable. C'est par eux que, vraisemblablement, Pierre pénétra dans la haute aristocratie romaine et convertit les Pudens.

Se rapprochant plus encore des quartiers des Patriciens, saint Pierre habita ensuite le Viminal.

Le nombre toujours croissant des catéchumènes le contraignit de s'éloigner un peu, entre les voies Salarienne et Nomentane, en un lieu plein d'eau, près le cimetière Ostrien (Voy. de'Rossi, *Del luogo appellato « ad Capream »*). — Là fut la vénérable « chaire » où il enseignait.

avec un noble patricien. Du Transtévère son influence victorieuse passait au quartier de la plus haute aristocratie. — Et ici, il importe de bien définir le double point historique que nous prétendons assurer. 1° Dès la carrière apostolique de saint Pierre et de saint Paul, Rome comptait déjà une *multitude* de chrétiens : 2° le Christianisme pénétra concurremment dans toutes les classes de la société romaine, il ne fit pas ses seules conquêtes dans le peuple, mais il obtint de presque toutes les hautes familles un large contingent.

**I. Multitude des chrétiens dans Rome.** Commençons par établir le point le plus neuf, à savoir que l'aristocratie romaine reçut largement la grâce de la foi. Ce point, longtemps négligé par l'histoire ecclésiastique faute de données assez nombreuses et assez positives, vient de recevoir de la science épigraphique et de la savante exploration des catacombes la plus vive lumière et en même temps le plus inébranlable appui. Le chevalier de'Rossi, en exhumant la Rome souterraine des premiers jours du christianisme, en faisant parler la pierre, en forçant tous les monuments à des révélations aussi inattendues que concluantes, nous fait arriver à cette conclusion magnifique, que la foi de Jésus-Christ fut presqu'aussi largement accueillie dans les grandes familles que dans le menu peuple, et que le Patriciat romain et même les familles impériales livrèrent un grand nombre de leurs membres aux vertus et aux sanglants héroïsmes de la vie chrétienne et du martyre (1). La famille juive d'Aquila et Priscille était en relation avec Pudens le Sénateur : « C'est là, dit de'Rossi, un des faits de l'histoire

(1) On consultera avec le plus grand fruit sur cette importante question la collection des *Mémoires* du chevalier de'Rossi — ou encore, si l'on veut moins s'étendre, la « *Sainte Cécile* » de Dom Guéranger.

chrétienne de Rome les mieux établis par les monuments. » Saint Pierre, leur hôte, dut donc être mis en relation avec cette famille sénatoriale des Pudens. Mais ces Pudens, d'autres monuments nous les montrent mêlés à la *gens* Cornelia. Or on sait que les Cornelii formaient l'une des branches de l'aristocratie romaine les plus antiques et les plus illustres; ils commandèrent les armées, cent fois conduisirent Rome à la victoire, et le nom de Scipion est le synonyme même de la gloire militaire. Saint Pierre connaissait déjà cette famille, on se rappelle la série de miracles, qui, en Judée, dès les premiers jours de l'Eglise, fit entrer un Cornelius comme prémices de la Gentilité dans la communauté chrétienne (1). De proche en proche, de famille en famille, le Christianisme gagnait rapidement dans le Patriciat romain. Une autre illustre famille était celle des Pomponii, qui ne tarda pas à s'allier à celle des Cœcilii, et par les Cœcilii à se trouver en rapport d'intimité avec les Cornelii. C'est ainsi que tout nous ramène à Pierre, l'hôte des Cornelii, l'ami et le père dans la foi du sénateur Pudens. Ces alliances qui amènent la *gens* Pomponia comme nécessairement au Prince des Apôtres, ouvrent sur un fait de l'histoire profane un jour tout chrétien. Tacite nous parle d'une illustre matrone *Pomponia Græcina*, séparée du monde, vivant de longues années dans une retraite austère, comparaissant devant un tribunal de famille (2) comme *accusée de superstition étrangère* (3). Cette héroïque chrétienne, que l'antiquité

(1) Un ouvrage rempli de la science la plus consciencieuse vient de paraître que l'on consultera avec fruit sur cette question, *Histoire des persécutions*, par P. Allart, t. I, p. 14. Paris, Lecoffre. — Voir aussi Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*.

(2) Voir sur ce tribunal, Denys d'Halicarnasse, *Arch.*, II, 25. — Pline, *Hist. natur.*, XIV, 14. — Suétone, *Tibère*, 35.

(3) Tacite, *Annal.*, XII, 32. — Un petit-fils de Pomponia Græcina, Pomponius Græcinus, mourut chrétien ainsi que l'atteste son épitaphe retrouvée dans les catacombes.

ecclésiastique connaît beaucoup plus sous son surnom de Lucine, joua un rôle considérable dans l'évangélisation de la Rome païenne (1) et jeta les semences de la foi dans la famille des Flavii, destinée à l'Empire.

Durant ce temps l'apôtre Paul entamait une autre famille illustre, celle des Sergii (2), que nous trouvons de bonne heure alliée aux Æmilii, d'où elle tire son surnom de Paulus. Les Sergii, d'autre part, s'étaient alliés aux Cæcilii, et, par eux, se trouvaient ramenés à l'influence de Pierre. Quand saint Paul convertissait à Chypre un Sergius-Paulus, il ne faisait donc que continuer et étendre le vaste mouvement commencé par Pierre et qui entraînait vers la foi du Christ les plus illustres représentants de la noblesse romaine. Pour peu que nous poussions nos investigations à travers les monuments de l'ancienne Rome, les noms des grandes familles surgissent toujours plus nombreux dans les fastes chrétiennes. De Pomponia Græcina et de Plautius son mari (3), naît une Plautia, qui, mariée à un Flavius, donne naissance à une Plautilla, fervente disciple de saint Paul. Une autre illustre jeune fille de la *gens* Flavia, Petronilla, initiée à la foi par saint Pierre, voue à ce père un immense et inviolable attachement. Désormais l'aristocratie toute entière donne de ses fils et de ses filles à la foi du Christ, la cour impériale se remplit de chrétiens, la famille des empereurs en compte dans ses rangs, le sénat ouvre à la religion nouvelle son inaccessible enceinte, les hautes magistratures sont remplies souvent par des fidèles, l'heure viendra où la haine impériale devra amortir les persécu-

(1) Dans l'hypogée ouverte par elle sous son domaine de la Voie Appienne ont été retrouvés les noms illustres des Cæciili, Cæciliani, Attici, Amici, toutes familles alliées à la gens Pomponia.

(2) Act., XIII.

(3) L'illustration d'Aulus Plautius était grande dans Rome. C'est à lui qu'on devait la conquête définitive de la Grande-Bretagne. Il fut consul subrogé en l'année 29 et reçut les honneurs de l'ovation.

ons, étouffer des procès, dissimuler des conversions nouelles, de peur de trouver trop et de trop illustres coupables frapper.

Un second point est plus facile encore à établir, c'est que Christianisme, qui gagna dans la haute classe de si illus-es adhésions, s'adressa en même temps à la classe moyenne t au peuple (1), et y recruta les fidèles par milliers. Que du emps même des Apôtres, Rome ait possédé une *multitude* le chrétiens, trois témoins irrécusables sont là pour l'affirner : les auteurs profanes : les faits historiques : les mononents. Tacite ne fait pas difficulté d'avouer que telle avait été la puissance de propagation de la *superstition* nouvelle, telles la rapidité et l'étendue de ses conquêtes, que Rome et l'Empire se trouvaient pleins d'une *grande multitude* de ces disciples du Juif crucifié (2). Suétone, parlant des chrétiens et des Juifs qu'il confond ensemble, motive leur expulsion sous Claude sur ce que « ces vaincus » avaient la force et l'insolence de faire « la loi à leurs vainqueurs, » et il regarde ce qu'il appelle leurs agitations comme une source de dangers pour l'Empire. De cet inique jugement ressort au moins l'affirmation du nombre considérable des chrétiens au milieu de Rome dès le premier siècle. Quand, tout à l'heure, Tertullien et les autres apologistes prendront solennellement la parole, ils pourront menacer l'Empire de n'être plus qu'une solitude, si les chrétiens s'en retiraient. — Du reste

(1) Beaucoup des inscriptions des catacombes révèlent des personnes de classe moyenne. — Saint Paul dans les salutations qui terminent sa lettre aux Romains s'adresse en général à des fidèles de moyenne condition. — Willmanns, *Inscript.*, II.

(2) Tacite, *Annal.*, XV, 14. — Dans ce passage où Tacite parle de la *multitude des chrétiens*, il les accuse d'être en haine au genre humain. Comment un secte obscure et peu nombreuse eût-elle pu justifier de pareilles expressions? — Voyez Milman, *The history of Christian.* — Sur cette « multitude, » voyez Saint Clément, *ad Corinthios*, encore Tacite, XV, 44. — Suétone, *Varo*, 31.

quand ces voix se tairaient, les faits parleraient assez d'eux-mêmes. Dès la première persécution, sous Néron, il périt de chrétiens une véritable *multitude*. Le fait seul d'avoir creusé, bâti, habité toute une Rome souterraine, d'avoir construit ces immenses catacombes, suppose un peuple entier d'ouvriers et de martyrs. — Les martyrs nous restent. Si nous avions quelques doutes, quoique déjà impossibles, sur la vaste étendue de la chrétienté romaine de l'époque apostolique, ces doutes s'évanouissent devant le spectacle de cette Eglise primitive toute entière couchée dans la tombe et immortalisée dans ses sépultures. Si les monuments sont les témoins irrécusables des conquêtes de la foi dans les familles illustres, ils n'ont pas moins de force quand ils affirment le nombre immense des chrétiens de Rome au premier siècle. Leurs innombrables *loculi* sont devant nos yeux, défiant nos chiffres, et laissant loin de la réalité nos supputations toujours trop timides (1).

**II. L'Eglise sous l'apostolat de saint Pierre et de saint Paul.** Telles furent, vues dans leur plus large perspective, les conquêtes de l'Evangile au sein de Rome païenne : reste à voir à l'œuvre les deux conquérants, Pierre et Paul, qui les accomplissaient miraculeusement. Nous continuons la trame de l'histoire.

**1.** Le premier soin de Pierre, dès que la foi commença à se répandre et la communauté chrétienne à se former, fut de consigner dans un Evangile et des Epîtres ses enseignements quotidiens. Marc son disciple fut par lui chargé de rédiger un second Evangile, qui fut comme le premier écrit sous l'inspiration et la dictée du Saint-Esprit. Répon-

(1) De'Rossi, *Roma soterranea*.

dant à des besoins nouveaux, l'Evangile de saint Marc, qui pour le fond semble assez un abrégé de celui de saint Matthieu, se montre néanmoins sous une physionomie différente. On voit qu'il est fait pour un milieu où la Gentilité domine, car il supprime tout ce que saint Matthieu consignait pour les populations de la Judée. On y sent partout le témoin oculaire, et quand Papias et Clément d'Alexandrie ne nous affirmeraient pas la coopération de Pierre, le texte suffirait à la démontrer. Cet Evangile, écrit en grec, franchit de suite l'enceinte de Rome et se répandit dans les Eglises de la chrétienté. Dès le commencement du deuxième siècle Papias nous atteste et son existence et l'approbation dont l'avait revêtu saint Pierre et son immédiate diffusion. Pierre lui-même composa des Epîtres, qui, par la majestueuse gravité des enseignements, révèlent leur origine et leur destination. Il importait à celui qui gouvernait l'Eglise entière de tracer à tous les chrétiens des règles de conduite en face de la Gentilité et de la puissance civile, dont ils restaient les sujets. Dès l'exorde de la première Epître, qui regarde la chrétienté de Rome aussi bien que les Eglises du Pont, de la Cappadoce, de la Bithynie auxquelles elle est adressée, Pierre forme les fidèles à l'attitude ferme, patiente, intrépide, qu'exigent d'eux la persécution des Gentils et la pression des pouvoirs civils. Ils doivent rester paisibles et inoffensifs, mais garder leurs âmes libres et leurs consciences immaculées. L'Apôtre créait aussi la famille, lui imposait une législation. Il terminait sa magnifique lettre en annonçant les persécutions et en enseignant les vertus que la communauté chrétienne y devrait produire et les espérances qu'elle y devrait garder. Il signe son Epître de *Babylone* : la Rome idolâtre méritait cette sévérité.

**2.** Pierre devait plus encore que des écrits à l'Eglise universelle dont il avait la charge : il devait pourvoir à sa

complète et puissante organisation. L'Eglise, corps mystique de Jésus-Christ, devait se constituer à l'instar du corps humain, selon le profond enseignement que saint Paul donnait aux Corinthiens. La vie universelle devait s'y répandre par de grandes artères, et fonctionner grâce à une harmonieuse concentration des pouvoirs (1). De grands centres, des Eglises-mères devaient d'abord se former, afin que d'elles comme de hauts et puissants sommets, comme de centres féconds (2), la doctrine et les pouvoirs divins se répandissent dans les sièges inférieurs, et de ceux-ci jusque dans les moindres églises et les plus lointaines extrémités (3). Pour plus de facilité et d'harmonie, et afin d'obtenir un fonctionnement plus puissant, Pierre adapta à l'empire spirituel des âmes l'organisation même de la Rome terrestre et de son immense et merveilleuse domination. Rome restait la tête, l'âme, la vie de tout l'Empire; mais, afin que ses ordres fussent plus sûrement transmis et sa

(1) Voici entre cent autres un texte formel de Tertullien, *Præscr.*, « Aussitôt que les APÔTRES eurent reçu la force de l'Esprit-Saint, qui devait, selon la promesse divine, leur conférer le don des miracles et de la parole, ils se répandirent d'abord dans la Judée, attestant la foi en Jésus-Christ, et y INSTITUANT DES ÉGLISES. Puis s'élançant *de là sur le monde,* ils promulguèrent parmi les nations la doctrine de cette même foi; et comme moyen de rendre permanent leur enseignement, ILS CONSTITUÈRENT DES ÉGLISES DANS CHACUNE DES CITÉS; *et de ces Églises primitives d'autres Églises empruntèrent l'étincelle de la foi* et la semence de la doctrine; et chaque jour de *nouvelles chrétientés* méritent de la même manière d'ACQUÉRIR LE TITRE D'ÉGLISES. »

(2) Voir saint Léon le Grand, *Epist.*, XIV, *ad Anast. Thess.*, n. 1.

(3) Nam quod sciscitaris utrum divisis imperiali judicio provinciis, ut duo metropoles fiant, sic duo metropolitani episcopi debeant nominari: non vere visum est, ad mobilitatem necessitatum mundanarum Dei Ecclesiam commutari, honoresque aut divisiones perpeti, quas pro suis causis faciendas duxerit imperator. Ergo secundum pristinum provinciarum morem, metropolitanos episcopos convenit nominari. S. Innoc. I, *Epist.*, XVIII, *ad episc Antioch.* ap. Labbe, t. II, col. 1269. — Contra regulas nihil pragmaticum valebit, regulæ Patrum teneant. Conc. Chalc., sess. IV, *ibid.*, t. IV, col. 544.

puissance plus régulièrement imposée, elle avait associé deux grandes villes à sa tâche de régir le monde : Alexandrie (1) et Antioche (2), partageaient, sous ses ordres et entièrement soumises à son pouvoir, les honneurs de son immense gouvernement. Pierre profita de l'organisation civile pour créer les grands sièges qui, sous sa domination absolue, devaient répandre la vie divine dans les vastes contrées réunies et groupées autour de chacun d'eux (3). Il songea avant tout à Alexandrie la seconde ville de l'Empire, et y envoya Marc son bien-aimé disciple pour y fonder la seconde Église du royaume spirituel de Jésus-Christ. Antioche, où il avait après Jérusalem établi son siège, fut par lui élevée au rang de troisième siège de la chrétienté. C'est un an après l'élévation d'Alexandrie, en 43, qu'eut lieu celle d'Antioche.

« Ainsi furent fondés tout d'abord par l'institution directe du Prince des Apôtres, comme l'enseignent saint Gélase et saint Grégoire le Grand, les trois sièges patriarcaux de l'antiquité : Rome d'abord, l'Église-mère et maîtresse : au-dessous Alexandrie et Antioche, dans la subordination à l'égard de Rome. L'Église copiait l'Empire, en attendant qu'elle le remplaçât. »

Tels sont les événements qui remplissent et illustrent le premier séjour de Pierre au milieu de Rome. Mais déjà grondait un orage qui devait l'en chasser et l'en tenir éloigné

(1) Saint Pierre y envoya son disciple Marc.

(2) Voir Thomassin, *Discipl. eccl.*, p. I, lib. I.

(3) C'est ainsi que les plus importantes cités de l'Empire sont devenues les Eglises-mères et maîtresses d'un nombre plus ou moins considérable d'autres Eglises : Antioche dans le diocèse d'Orient; Alexandrie où saint Pierre envoya son disciple saint Marc dans toute la province d'Egypte; Césarée de Cappadoce dans le Pont et la Cappadoce; Ephèse dans l'Asie proconsulaire; Thessalonique dans la Thrace; Corinthe en Achaïe; Salamine dans l'île de Chypre; Rome dans tout l'Occident; Carthage dans toute l'Afrique, et peut-être même dans une partie de l'Espagne; et Arles, Lyon et probablement Trèves et Mayence dans toutes les Gaules.

durant plusieurs années. Les accroissements de la communauté chrétienne, l'influence que lui faisait prendre l'illustration de plusieurs de ses membres, et aussi surtout l'opposition bruyante et la haine tumultueuse dont les Juifs la poursuivaient, éveillèrent en l'année 47 la susceptibilité et les rigueurs du pouvoir (1). Un édit de l'empereur Claude parut qui exilait tous les Juifs, et dans les Juifs comprenait les chrétiens. Suétone nous a fidèlement conservé la pensée intime du pouvoir dans cette tyrannique mesure. Rome païenne commençait à pressentir et à redouter des maîtres nouveaux. Pierre partit pour un exil de huit années et sa première visite fut pour Jérusalem, mais sa résidence la plus habituelle paraît avoir été Antioche, son premier siège. D'Antioche il dut sans doute rayonner dans les contrées de l'Asie (2), multiplier partout les conversions des peuples et les fondations des Eglises, mais l'absence de documents positifs nous défend toute affirmation spéciale. En 54 Rome changeait de maître, et de l'imbécile Claude tombait dans le sanguinaire et abominable Néron. Avec Claude finissaient les édits de proscriptions pour les chrétiens et les Juifs, et Pierre pouvait rentrer dans son siège et reprendre ses travaux suspendus.

---

(1) « L'agitation causée dans les quartiers juifs par les premiers succès de la parole apostolique ne s'était pas calmée. Quelque incident dut l'exaspérer et lui donner les proportions d'une sorte d'émeute. » *Hist. des perséc.*, I, p. 18. — Voir aussi Suétone, *Vit. Claud.* — Dion Cassius, *Hist.*, XL, n. 6.

(2) Les preuves abondent qui établissent l'érection de très nombreux sièges épiscopaux dès les temps apostoliques. S. Basile, *Epist.*, cxc, *ad Amphiloc.* — Mansi, *Concil.*, II, 518, 573. — Eusèbe, *Hist.*, VII. — Sozomène, *Hist. eccles.*, VII, 19. — Tillemont, *Hist.*, VIII. — S. Augustin, *Contr. Donatist.*, cap. xv. — Salvien, *De gub. Dei*, l. VII, cap. xviii. — S. Cyprien parle déjà de son temps du « grand nombre d'évêques » en Afrique, *De lapsis*, n. 6. — Moricelli, *Afric. sacra*, t. I, p. 30. — Voir pour l'érection des sièges d'Espagne, Dom Chamard, *Les Églises du monde romain*, pag. 146. Nous nous occuperons spécialement, plus loin, des sièges de la Gaule.

Rome avait le plus grand besoin de son Apôtre et de son Chef. Car, suivant la prédiction du Sauveur, les faux christs et les faux prophètes dévastaient déjà la chrétienté. Simon le Magicien, que Pierre avait autrefois vaincu dans la Samarie, travaillait activement à Rome à corrompre les premiers fidèles, et, en leur offrant, unies à des lambeaux de christianisme, des rêveries judaïques, des initiations secrètes, surtout les facilités de la volupté, il en avait déjà séduit, corrompu et enrôlé un certain nombre. Il jouait le miracle, et déjà un nombreux cortège le suivait dans ses prédications et ses prestiges. Nous verrons tout à l'heure son châtiment.

Quand Pierre eut raffermi les faibles, consolidé son œuvre, achevé la constitution de son Église de Rome, il songea à remplir, dans les contrées de l'Occident, la mission d'Apôtre qu'il avait, à deux reprises, déjà exercée dans les provinces d'Asie. Mais avant de quitter Rome, il imposa les mains à Lin, l'un de ses plus fervents disciples, et le chargea du gouvernement de la communauté chrétienne de Rome. D'antiques monuments, des traditions vénérables, nous montrent le Prince des Apôtres, le Chef universel de l'Église, évangélisant l'Italie et y visitant les Églises déjà fondées. « Le vénérable Bède, un biographe grec du huitième siècle, reproduit par les Bollandistes, un auteur syriaque du sixième publié par le cardinal Maï nous montrent l'Apôtre évangélisant jusqu'à la Grande-Bretagne, qui, depuis l'expédition de Plautius, était devenue d'un accès facile comme toute province de l'Empire. L'Espagne le vit aussi, et il est probable qu'avant de rentrer à Rome il visita la côte d'Afrique, de sorte que tout ce qui devait former le patriarchat d'Occident aurait été parcouru et sanctifié par lui (1). »

Durant les courses apostoliques de Pierre, l'Apôtre Paul

---

(1) Dom Guéranger, *Sainte Cécile.*

vint à Rome. Après avoir, comme nous l'avons vu plus haut, appelé à César, il y fut envoyé, prisonnier à la vérité, mais jouissant néanmoins d'une liberté assez large pour vaquer au grand œuvre de l'apostolat. Il dut cet adoucissement à la bienveillance du centurion Jules qui lui devait son salut (1), et aussi sans doute aux hautes influences que la communauté chrétienne pouvait dès lors faire agir. Il prêcha le salut aux Juifs sans les convertir, mais, parmi les fidèles, son apostolat fut merveilleusement fructueux. Tous pouvaient l'approcher, et, comme sa lettre l'avait fait universellement connaître et apprécier, tous venaient chercher auprès de lui la lumière et le salut. Saint Luc est formel sur ce point (2), et un passage de l'Epître au Philippiens nous montre saint Paul en rapport avec la plus haute aristocratie romaine et les membres même de la famille de l'empereur (3). Dès l'année 56, le gendre de Pomponia Græcina avait reçu de Néron la charge de préfet de Rome et plusieurs raisons sérieuses portent à croire qu'il était chrétien. Vers la fin de ce premier séjour de saint Paul à Rome eut lieu la fameuse séance du prétoire, où l'Apôtre comparut devant ce que Rome comptait de plus illustre, rendit magnifiquement compte de la foi chrétienne, et fit dans la ville une universelle et profonde sensation. Burrhus, préfet du prétoire, Sénèque le consul assistaient par droit et par devoir aux audiences de cette nature. La lettre aux Philippiens témoigne du grand éclat qu'eut cette audience, dont la fin fut l'acquittement de l'Apôtre. Libre de quitter Rome, où alla Paul ? Probablement en Espagne. Saint Clément affirme que saint Paul alla jusqu'*aux extrémités de l'Occident*. L'auteur du Fragment (Muratori) parle du dé-

(1) Actes, XXVII, 1, 31.
(2) Actes, XXVIII, 30, 31.
(3) Philipp., I, 13.
(4) Philipp., I, 14.

part de saint Paul pour l'Espagne. Un assentiment unanime des Pères et des Docteurs (1) nous amène à la même affirmation. De l'Espagne l'Apôtre se rendit très certainement en Orient, car nous l'y retrouvons absorbé dans les labeurs apostoliques. Il visite Colosse, Ephèse où il laisse comme évêque son disciple Timothée. Il évangélise l'île de Crète dont il fait évêque Tite, un autre de ses disciples.

Durant ces courses apostoliques de saint Paul à travers les Eglises d'Orient, Pierre rentrait à Rome vers l'an 62. Vers le même temps, l'évêque du second siège, saint Marc, recevait à Alexandrie la couronne du martyre. Antioche perdait son évêque Evodius auquel succédait l'illustre saint Ignace dont Rome plus tard contemplera le glorieux martyre. Rome offrait alors à Pierre le fruit des travaux de son vicaire Linus et surtout la riche moisson spirituelle préparée durant les années de l'apostolat de saint Paul. L'Église augmentant chaque jour davantage, Pierre donna la consécration épiscopale à un noble romain de la *gens* Æmilia, Clétus, et l'adjoignit à saint Lin. Un autre nom illustre se montre à côté des deux précédents, Clément, d'origine patricienne et fervent disciple de saint Paul, que nous verrons desormais travailler dans Rome à l'agrandissement de la foi.

Ces mêmes accroissements avaient forcé Pierre à quitter sa première et humble chaire de l'hypogée Ostrianum, pour se placer plus au centre de la vaste cité, dans la pleine aristocratie, chez les Cornelii et les autres grandes familles. Cette seconde chaire fut toujours dans l'Église l'objet de la plus profonde vénération. De cette chaire « l'Apôtre uni-

(1) Eusèbe et Origène seuls ne mentionnent pas ce fait qu'affirment tous les autres Docteurs : Athanase, *ad Dracont.*, n. 4. — Cyrill., *Hierosol. Cateches.*, n. 62. — Epiphan., *Hæres*, XXVII, n. 6. — S. Hieron., *in Isaïe*, XI, 14 et *in Amos*, cap. V. — Théodoret, *in Epist. ad Philipp.*, c. I. — D. Chamard, *Egl. du monde rom.*, p. 147.

versel » gouvernait l'Église entière, et lui imposait déjà ses décrets souverains. Au témoignage de Bède, il statua que l'Eglise de Rome célébrerait la fête de Pâques le dimanche, et que ce dimanche serait toujours celui qui suivrait le quatorzième jour de la lune de mars. Nous verrons cette question grandir, parfois devenir pénible et acrimonieuse, mais se terminer au triomphe de la Papauté.

Jusqu'ici, sauf le bannissement momentané sous Claude et le procès de saint Paul, l'Église de Rome a pu se développer et s'étendre sans rencontrer de sérieux obstacles. L'heure est venue, où Dieu la mesure avec les forces du colossal Empire. L'ignoble Néron est tout désigné pour la première de ces horribles boucheries qui, durant trois siècles, rempliront le monde de sang, l'Eglise de glorieux martyres; et la haine populaire qui déjà, au témoignage de Tacite, poursuit le nom chrétien de toutes parts, se fait l'auxiliaire acharné du premier persécuteur. En 64, Néron, pour jouir du spectacle d'un grandiose incendie, avait mis le feu à Rome. Rome s'indigne, le tyran tremble pour sa popularité. « Afin, dit Tacite, de calmer l'irritation générale, Néron produisit des accusés, il soumit aux tourments les plus raffinés des hommes détestés pour leurs crimes, et que le peuple désignait sous le nom de *chrétiens*. Ce nom leur est venu de *Christ*, qui, sous l'empire de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur Ponce-Pilate, ce qui réprima pour un instant cette pernicieuse superstition. Néanmoins le torrent déborda de nouveau, non-seulement en Judée où il avait pris sa source, mais jusque dans Rome même où viennent se rendre et se perpétuent tous les crimes et toutes les turpitudes. On saisit d'abord ceux qui avouaient, et ensuite, sur leurs dépositions, UNE MULTITUDE IMMENSE, moins convaincue du crime d'incendie que d'être en butte à la haine du genre

» humain (1). » Texte précieux autant qu'effroyable! Il nous fait irrévocablement foi de la merveilleuse extension du Christianisme dans l'Empire et jusque dans le sein de Rome, mais il nous prouve aussi avec quelle inique frivolité et quelle sanguinaire sans façon le Paganisme puissant et lettré comptait se comporter envers la doctrine du Dieu fait homme et crucifié pour le salut du monde. Cette persécution néronienne ne fut pas seulement affreuse par le nombre des victimes : *une immense multitude*, dit Tacite, elle le fut aussi par le raffinement des tortures. Nous aurons occasion de nous y étendre plus loin quand nous traiterons spécialement des persécutions (2). Elle finit par son excès même, quand les bourreaux fatigués eurent horreur du massacre.

Cette persécution n'atteignit pas l'apôtre Pierre, mais elle fut l'annonce de son prochain martyre et de la longue et sanglante tempête, où, durant trois siècles, l'Eglise de Jésus-Christ devra vivre et lutter. Une ère nouvelle est ouverte, un signal est donné, désormais plus aucune sécurité n'est laissée aux chrétiens : on pourra les épargner, mais les lois de l'Empire permettront toujours de les poursuivre. Jusqu'ici une partie seule de la formidable prophétie de Jésus-Christ s'est réalisée : « Vous serez à cause de moi en haine au genre humain tout entier : » c'est maintenant « devant les rois et les gouverneurs, » et les proconsuls et tous les représentants de la puissance civile que l'Église sera traînée. — Paul, qui vient de rentrer à Rome, n'y vient plus que pour livrer le grand combat et unir son sang comme sa gloire au sang et à la gloire du Vicaire de Jésus-Christ. Un éclat subit que jette Pierre précipite le martyre

(1) Tacite, *Annal.*, XV.

(2) Nous verrons alors sur des témoignages irrécusables que cette persécution atroce ne fut pas un fait isolé, circonscrit dans Rome, mais qu'elle s'étendit dans l'Empire.

des deux Apôtres. Pierre se retrouve en face de l'ignoble Simon le Magicien (1), qui de plus en plus audacieux vient d'annoncer à Rome entière, Néron à sa tête, qu'il va, par la puissance divine dont il est rempli, s'élever comme le Christ dans les cieux. Rome est assemblée sur la voie sacrée où l'on a dressé la loge de l'empereur. Suétone, qui raconte ce fait, dit simplement : « A peine cet Icare se fut-il lancé qu'il alla tomber près de la loge de l'empereur qui fut inondée de son sang. » Un mystère lui échappait. C'est à Pierre que fut due l'ignominieuse défaite de l'hérésiarque, c'est Pierre qui foudroyait l'erreur en même temps qu'il affermissait la vérité.

Paul, depuis sa rentrée à Rome, l'aidait puissamment dans cette tâche que rendait plus ardente la proximité du martyre. Ce sont ces derniers travaux et ces suprêmes conquêtes qui, en irritant Néron, décidèrent de la perte des deux grands Apôtres. Paul, outre ses relations avec les familles patriciennes, où le mouvement chrétien s'accentuait chaque jour davantage, pénétrait à la cour de César et ravissait à l'idolâtrie et au crime jusque les courtisanes et les plus chers favoris de l'empereur. Néron exaspéré fit comparaître Paul devant lui, et condamna à la prison celui qu'il allait perdre sans retour. Paul le savait, et dans sa lettre à Timothée nous lui voyons prendre ses dispositions dernières et surtout épancher avec un nouvel abandon l'inépuisable tendresse de son cœur. Quant à Pierre, sa gloire d'apôtre et de conquérant ne le désignait que trop bien aussi aux fureurs de Néron. C'est au mois de juin 67 que nous devons reporter le martyre de saint Pierre et de saint Paul, après que saint Pierre eut pris ses dernières me-

(1) La réalité historique de Simon le Mage a été parfaitement établie, contre *Baur* (*Gnose chrétienne*, p. 310), par Hilger, dans la Gazette de Bonn, livr. XXI, p. 48. — Arnobii, *Disputat. adv. Gent.*, II, 7 (Galland., t. IV, p. 150). — Clementis, *Recognit.*, I, 72 ; II, 7 ; — *Hom.*, II, 29.

sures pour assurer le gouvernement de l'Eglise, écrit sa seconde Épitre, annoncé son martyre, et jeté sur la fin des temps les mêmes regards prophétiques que son frère Paul. Les deux victimes étaient prêtes : elles furent toutes deux immolées, non pas à la puissance néronienne, mais à la gloire de Dieu et à celle de l'Église (1). Une tradition constante fait foi que Pierre fut crucifié, et que Paul obtint du glaive l'immortelle couronne.

**III. L'Eglise sous les premiers Papes.** Poursuivons quelque temps encore la trame historique. Nous l'interrompons pour étudier l'établissement et la diffusion de l'Église dans l'Empire entier et le monde, sauf à la reprendre, quand nous parlerons des persécutions.

Saint Pierre avait, comme nous l'avons vu, donné l'onction épiscopale à trois de ses disciples, Lin, Clet et Clément. Tous les Catalogues des Papes sont unanimes à donner pour successeur à saint Pierre, *saint Lin* qui, depuis dix ans, était associé étroitement aux travaux et à l'administration de son maître. Il eut un court pontificat et mourut sous le glaive de la persécution en 67 (2).

---

(1) Le crucifiement de saint Pierre est attesté dans des documents de la plus haute valeur : Saint Clément, V, 6. — Denys de Corinthe, V. — Eusèbe, *Hist.*, II, 25. — Eusèbe, III, 1. — Tertullien, *Præscr.*, 36. — *Id.*, *Scorpiac.*, 15.

Saint Pierre fut crucifié la tête en bas. Sénèque témoigne que ce raffinement de supplice n'était pas inconnu : *Cons. ad Marc.*, 20. — Origène et Eusèbe l'attestent formellement. Eusèbe, III, 1.

Saint Paul fut décapité : Tertull., *De præscript.*, 37. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 25. — Lactan., *De Mort. persec.*, 2. — Orose, VII, 7. — Citoyen romain, il ne pouvait subir d'autre supplice.

Les deux Apôtres subirent-ils leur martyre la même année ou à un an de distance ? Les deux opinions sont soutenues. On trouvera les autorités qui militent pour l'intervalle d'une année dans Arevalo sur le *Peristephanon* de Prudence, XII, 5. — Duchesne, *Lib. pont.*, p. 119.

(2) Des décrets promulgués par saint Lin nous ne connaissons que celui

Son successeur fut *saint Clément* (1), personnage patricien, conquête obtenue par les Apôtres sur la Rome païenne, disciple de Paul et associé à ses courses d'Orient, puis, à Rome, disciple de Pierre, et son collaborateur dans ses derniers travaux.

Il assista tout d'abord à la vengeance terrible que Dieu tira de Néron. Le tyran périt honteusement un an après le martyre des saints Apôtres. L'Empire vit passer successivement sur le trône impérial Galba, Othon et Vitellius, dont le règne trop court laissa respirer l'Eglise, et vit la justice divine s'appesantir sur les instigateurs de la persécution néronienne.

Un événement plus grave et plus retentissant fut la ruine de Jérusalem et la dispersion du peuple Juif. Jésus-Christ avait prédit cette effroyable ruine ; ses larmes sur Jérusalem en avaient fait pressentir les douleurs, l'obstination des Juifs à repousser la Loi nouvelle et à se retrancher dans leur ville et leur temple comme en une forteresse d'où ils défiaient toutes les volontés et les desseins de Dieu, rendait de plus en plus nécessaire la destruction de la cité sainte et la dévastation du peuple déicide. La Providence, en donnant le trône impérial à la famille des Flavii, la chargea du poids de ses justices sur Israël et de ses miséricordes sur l'Eglise de Jésus-Christ. Jérusalem détruite, son temple dévasté, la nation autrefois élue jetée aux quatre vents du ciel, il devenait manifeste que le salut désertait Moïse pour se concentrer en Jésus-Christ. Par un même acte, Dieu punis-

---

qui défend aux femmes d'entrer dans les Eglises autrement que voilées. La prétention gnostique d'attribuer aux femmes une sorte de puissance sacerdotale rendait ce décret très important. — Consulter sur ce pape, la *lettre à Diognète,* Patrol. græc., coll. 1172. — De'Rossi, *Arch. Christ. Bollet.,* juillet 1864. — Matyrol. Rom.

(1) Un sentiment opposé veut que saint Clet ait précédé saint Clément sur le trône pontifical. Nous nous appuyons sur le Catalogue des Papes, sur saint Optat et sur saint Augustin.

sait donc le déicide et l'obstination impie d'Israël, et en même temps forçait en quelque manière, par la destruction de leur culte, ses malheureux enfants à se réfugier dans l'Eglise chrétienne, seule dépositaire désormais de la révélation, de la grâce, du salut.

Ce terrible événement eut, selon la prophétie de Jésus, des signes et des précurseurs. Dès les années 38, 39, 40 s'étaient entendus « ces bruits de guerre, » ces tumultes et ces agitations des peuples ; un esprit de rébellion traversait la nation Juive et laissait pressentir sa suprême catastrophe. Des agitateurs et des imposteurs, « faux prophètes et faux christs, » poussaient de toutes parts le peuple à la révolte ; les fléaux et la misère, et plus que le reste les vexations des gouverneurs romains prêtaient à ces dispositions mauvaises une violence de plus en plus impossible à maîtriser. D'ailleurs tout tombait en dissolution dans ce malheureux peuple, sa vie sociale comme sa vie religieuse ; le culte chancelait, la vertu de la Loi était morte, l'ordre entier des lévites et jusqu'au souverain pontificat, déchirés par des rivalités d'ambition, succombaient sous le mépris universel. La ruine s'avançait à grands pas (1). Un Jésus sinistre en criait sur les remparts la venue prochaine, des visions effrayantes paraissaient dans le ciel, le temple était rempli de voix désolantes, mais plus terrible et plus désolante que tout le reste, était l'obstination du peuple Juif à périr. En 66, Cestius Gallus ouvre la campagne des Juifs par un revers qui, en fanatisant ceux-ci, les jette dans une confiance insensée, tandis qu'il réveille Rome et lui fait tourner vers la Judée un regard plus ferme et plus menaçant.

Flavius Vespasianus reprit la guerre et la poussa avec une vigueur mesurée, mais implacable. En 68, Néron périssait et Rome, après Galba, Othon et Vitellius se donnait Fla-

(1) Lire les magnifiques pages de Bossuet, *Hist. univers.*

vius Vespasianus pour empereur. Nous connaissons déjà cette famille des Flavii. Adoptée par les Pomponii, elle avait été puissamment travaillée par l'intrépide chrétienne Pomponia Græcina. Les monuments nous montrent une branche presqu'entière de la gens Flavia conquise à l'Évangile, l'autre branche, restée païenne, montait avec Vespasien sur le trône impérial et recevait de Dieu le mandat terrible de châtier la nation Juive et de la disperser. Titus, le fils de Vespasien, acheva de remplir ce mandat. Chose étrange! Il avoua lui-même que tout, dans cette guerre, était mystérieux. Les obstacles qui l'eussent dû arrêter tombaient devant lui, la nation juive presque entière s'était refoulée vers Jérusalem comme dans un filet (1). Titus veut épargner ces malheureux, il est forcé de les détruire, il ordonne qu'on sauve au moins leur temple, un soldat *poussé* (2), dit l'historien Josèphe, *par une force divine*, y provoque un incendie qui le dévore, sans qu'aucun effort pour le sauver puisse réussir. Toutes les prophéties s'accomplissent à la lettre. Celles de Moïse (3), celles de Daniel (4), celles de Jésus-Christ (5), qui avaient dépeint cet horrible désastre dans ses plus minimes circonstances. Aussi les chrétiens s'étaient-ils tous enfuis à Pella, laissant la cité désormais maudite à sa « suprême et définitive désolation. » Autant le crime des Juifs avait été monstrueux, autant la vengeance divine fut implacable. Rien, dans aucune histoire, à aucune époque, en aucun genre de calamité, ne ressemble à la catastrophe où s'abîma la nation Juive. Durant le siège, la ville de Jérusalem, véritable image de l'enfer, mêlait les crimes aux dou-

---

(1) 2,700,000 Juifs dans Jérusalem et les alentours : Flav. Joseph., *De bell. Judaic.*, VI, 9. — 600,000 dans la ville même : Tacite, *Hist.*, V, 3.
(2) Flav. Joseph., *De bello Judaic.*, VII, 24-26.
(3) Deut., XXXII.
(4) IX, 2-27.
(5) Matth., XXIV. — Luc, XXI.

leurs, et poussait les uns comme les autres à des extrémités inouïes. L'on recule épouvanté devant les détails que multiplie l'historien Juif, Josèphe. « Si, dit-il, les Romains ne fussent venus mettre un terme à ces épouvantables excès, ou la terre se serait ouverte pour dévorer la cité, ou un nouveau déluge l'eût engloutie, ou les flammes de Sodome l'eussent dévorée vive. » Et les châtiments marchaient de pair avec les crimes. Au-dedans de la ville la faim décimait la population, au-dehors, les troupes romaines l'égorgeaient à mesure qu'elle cherchait à fuir. Des milliers périssaient éventrés; une multitude était brulée dans le temple, onze cent mille trouvèrent une mort épouvantable dans les calamités diverses, les combats insensés, la résistance impossible, les représailles furieuses d'un vainqueur sans merci. Cent mille autres furent amenés captifs, douze mille restèrent en proie aux tortures de la misère et moururent de faim, une troupe d'élite fut mise en réserve pour le triomphe de Titus, le reste fut dispersé dans les provinces ou égorgé à diverses reprises dans les combats de gladiateurs et les jeux du cirque, à Césarée puis à Bérythe (1). Après Titus, Bassus fut envoyé pour purger la Judée des restes misérables qui l'habitaient encore, et, dans une lettre au procurateur Libérius Maximus, la terre toute entière de Judée était déclarée *une terre à vendre*. — C'en est fait du peuple autrefois élu, jusqu'à son retour à la consommation des siècles. Jusque-là sa terre sera maudite, et lui plus maudit, plus ruiné encore, emportera par le monde entier le signe de Caïn, qui le fera accueillir avec regret et chasser avec mépris et horreur. Nous ne le rencontrerons plus que deux fois dans

(1) Un assez grand nombre, amollissant au contact du paganisme leur zèle farouche de la Loi et devenus les flatteurs et les parasites de la cour impériale, rentrèrent en Italie, y firent affluer leurs coreligionnaires et grossirent le nombre et l'influence du parti Juif. — Perse, V, 180. — Joseph., *De bell. Judaic.*, II, 15, 16. — Succa, 27. — Pesachim, 107.

l'histoire, une première sous Hadrien, quand furtivement rentré en Judée, il tente follement une nouvelle révolte, et est de nouveau et pour toujours écrasé par les hommes; une seconde, quand relevé et soutenu par les hommes, sous Julien l'Apostat, qui au mépris des prophéties, veut lui rebâtir son temple et lui rendre sa patrie, il est écrasé par Dieu. Des Juifs qui se convertirent, beaucoup, admirables de sainteté et de force, composèrent cette Eglise de Jérusalem modèle de toutes les autres, un plus grand nombre, mal convaincus de la foi chrétienne, irrités du joug de Jésus-Christ plus encore que fidèles à Moïse, tentèrent d'échapper à la fois aux deux Lois mosaïque et chrétienne, et allèrent apporter, sous le nom de sectes Judaïsantes à l'ignoble *Gnose* leur large part d'extravagances et d'infamies.

Si le Judaïsme périssait, la religion du Christ faisait chaque jour dans l'Empire et dans Rome de nouveaux et plus puissants progrès. La famille impériale des Flavii était de plus en plus envahie par la foi. De Flavius Sabinus, peut-être chrétien lui-même mais dont la femme, Plautia, l'était certainement, naissait une fille, Plautilla, ardente disciple des Apôtres, deux fils, Titus Flavius Sabinus et Titus Flavius Clemens, dont l'un fut chrétien, et l'autre, à la foi chrétienne joignit le martyre. L'autre branche impériale des Flavii, quoique restée païenne, donna néanmoins à l'Église l'illustre Flavia Domitilla (1). Le nombre ne le cédait pas à

---

(1) La paix de l'Eglise à cette époque vient de recevoir dans les trouvailles archéologiques de M. de'Rossi une nouvelle confirmation. — Voir *Inscrip. Christian. Urb. Rom.*, n. 1, anno 71. — *Roma Sotteran.*, I, p. 186, 191, 193. — *Id., Inscript. Christian.*, p. 2.

Les hypogées qui s'étalent, au bord des routes, à tous les regards, dénotent à la fois puissance et liberté. Northeste et Brownlow, *Christian. art.*, p. 121. — Roller, *Catacombes*. — *Bullet. archéol.*, 1865, p. 94.

Flavia Domitilla était petite-fille de l'empereur Vespasien. Mariée à Flavius Clemens, chrétien comme elle (on le voit aux épithètes méprisantes dont le signale Suétone, *Domit.*, 15), elle fit aux chrétiens de riches dona-

la gloire. Telle était déjà l'importance de la communauté chrétienne dans Rome, tels ses envahissements que le pape saint Clément, pour régulariser le service religieux, dut fondre les quatorze régions de la ville en sept, et à la tête de chacune d'elles il plaça l'un des sept diacres chargés déjà auparavant d'aider les prêtres dans le soin des pauvres et l'administration des Sacrements. L'un d'eux, sous le nom d'archidiacre, avait la prééminence sur les autres. Aux sept diacres saint Clément adjoignit sept notaires dont la fonction était de recueillir et de consigner les actes des martyrs : on avait à regretter l'absence de documents sur les martyrs de la persécution néronienne, le Pape comblait cette lacune désastreuse et se préparait ainsi aux nouvelles persécutions.

Comme il avait absorbé saint Pierre, le soin de l'Église universelle absorbait saint Clément. Quinze évêques furent ordonnés par lui et destinés à la prédication de l'Évangile dans les contrées d'Occident. Ce fait est précieux à constater et fortifie singulièrement les traditions de plusieurs de nos Églises des Gaules qui font remonter à saint Pierre et à saint Clément la date de leur fondation. — Cet acte de la suprématie pontificale sur l'Église universelle ne fut pas le seul. Saint Clément intervint pour les éteindre dans les agitations et les divisions qui travaillaient l'Église de Corinthe. Les premiers troubles remontaient à la période apostolique, et maintenant que, hormis saint Jean, tous les Apôtres avaient disparu de l'Église, ils revêtaient un caractère plus violent encore et plus scandaleux. Corinthe, comme nous le verrons faire désormais à toutes les Églises, tourna les yeux vers l'Évêque de Rome pour recevoir la lumière et l'apaisement. Cinq commissaires partirent pour Corinthe porteurs de cette lettre si fameuse, qui longtemps fut lue avec véné-

---

tions. Nous verrons les chrétiens de la *gens* Flavia persécutés et mis à mort par Domitien.

ration dans un assez grand nombre d'Églises. Outre la doctrine qui fait le fond de cette lettre et fixe les devoirs de l'obéissance, les droits sacrés de la hiérarchie, le besoin et la nécessité de l'union entre les membres de l'Église, la lettre de saint Clément renferme les plus précieux documents sur l'inspiration des Livres saints. A part l'Évangile de saint Jean qui n'existait pas encore, les trois autres sont rappelés, les Actes et les Épîtres des Apôtres s'y trouvent mentionnés, parfois cités textuellement. Nos dogmes y paraissent, nos principales institutions chrétiennes y trouvent la plus irréfutable preuve de leur apostolicité.

Un autre précieux écrit de saint Clément est sa « lettre aux Vierges. » Déjà s'épanouissait dans l'Église la délicate et toute divine fleur de la virginité volontaire : Dieu donnait cette virginité au vieux monde perdu de débauches et ivre de luxure, il la donnait comme le ferment sacré destiné à soulever la masse inerte d'un sensualisme désormais sans espoir. Rome avait essayé quelques Vestales que le vice lui déshonorait dans l'ombre : l'Église d'un mot allait faire surgir la multitude innombrable de ses Vierges immaculées. Comme saint Pierre avait cultivé et consacré la virginité de la noble Pétronilla, saint Clément fit d'une seconde Flavia Domitilla le modèle des vierges romaines. Nous verrons tout à l'heure comment à sa couronne de vierge elle joignit la gloire du martyre. Le développement des vertus chrétiennes faisait naître dès lors les premiers essais de la littérature chrétienne.

Un livre paraissait, le livre d'*Hermas*, qui sous de gracieuses figures dépeignait l'Église dans ses perfections et les puissances de son action sur les âmes, et aussi les persécutions qui étaient à la veille de l'assaillir. Le livre entier, composé de trois opuscules assez différents d'époque et de manière, les « visions, » les « préceptes, » les « similitudes, » a été attribué à Hermas, sous le nom de livre du

*Pasteur*, bien qu'Hermas n'en ait probablement composé que la première partie. Pour saint Clément lui-même, la grande renommée dont il jouit dans les premiers siècles lui fit attribuer des ouvrages qui ne sont pas de lui, entre autres, des lettres, des homélies dites « Clémentines, » une liturgie, les « Constitutions » ou « Canons apostoliques (1), » ouvrages apocryphes qu'il faut reporter au commencement du quatrième siècle, ou vers la fin du troisième.

Durant le pontificat de saint Clément, les sectes hérétiques continuaient à se développer et à salir de leur écume la communauté chrétienne avec lesquelles le Paganisme la confondait. Nous parlerons plus loin et spécialement de ces sectes.

Quant à l'Empire, il s'était constamment montré sous Vespasien tolérant pour l'Église, mais cette ère de prospérité allait finir. Vespasien lui-même devenait sévère pour les philosophes dans lesquels il voyait les frondeurs orgueilleux de son autorité, et avec lesquels il confondait volontiers les chrétiens. Saint Clément fut atteint lui-même et condamné à l'exil dans la Chersonèse. Cette condamnation eut lieu en l'an 76. Or comme saint Clément vécut encore 25 ans dans son exil, et que nous savons d'ailleurs par le *Liber Ponficalis* que le Saint-Siège ne vaqua que 22 jours, reste nécessairement à conclure que partant pour l'exil, et, comme il devait le croire, pour la mort, saint Clément pourvut en abdiquant au gouvernement de l'Église dont un exil au fond du Pont-Euxin l'empêchait de se char ger plus longtemps (2). Pendant le long et dur exil de saint

(1) Sans doute, ni les *Canons* ni les *Constitutions apostoliques* ne sont de saint Clément : gardons-nous toutefois de leur dénier de la valeur, ces recueils en ont une très grande, en ce qu'ils consignent la discipline de l'Eglise dans les premiers siècles.

(2) Cette marche de l'histoire n'est pas sans contradicteurs, nous le savons, mais puissamment appuyée, elle a l'avantage de mettre plus d'accord entre les différentes données, tant ecclésiastiques que profanes.

Clément au milieu des condamnés aux mines de la Chersonèse, exil qui se prolongea durant 25 ans jusqu'à son martyre, l'Église entrait dans l'ère sanglante des persécutions.

Saint *Clet*, successeur de saint Clément, occupa le siège pontifical durant six années, depuis les dernières années de Vespasien jusqu'aux premières de Domitien, en passant par le règne de Tite. Pendant que la Rome terrestre se couvrait de ses plus splendides monuments : le Capitole qu'un incendie avait détruit et que la magnificence impériale réédifiait plus splendide, surtout le colossal amphithéâtre de Vespasien où la civilisation païenne entretenait ses hideuses boucheries humaines (1), où le Christianisme triompha par ses martyrs, — la Rome chrétienne s'étendait et s'organisait plus puissamment chaque jour ; ses monuments les plus merveilleux étaient les âmes divinement transfigurées, ses fêtes étaient ses espérances éternelles. Sa puissance envahissait tout, saint Clet se voyait obligé d'élever à 25 le nombre des prêtres chargés du gouvernement de l'Église de Rome. De graves auteurs ont vu dans ces prêtres qui déjà, au troisième siècle, régissent l'Église durant les vacances du Saint-Siège, la première origine des prêtres cardinaux.

Le successeur de saint Clet fut saint *Anaclet* (2). Le *Liber*

---

(1) Le jour où Rome inaugura l'amphithéâtre de Vespasien, dix mille hommes y périrent égorgés ou dévorés par les bêtes; voilà où en était la société antique, quand Jésus-Christ vint la sauver.

(2) Beaucoup d'auteurs font de saint Clet et de saint Anaclet un seul personnage et un même pape. Nous préférons l'opinion contraire, nous rangeant au sentiment dont le savant Dom Guéranger rend compte ainsi : « Le successeur de Cletus fut Anaclet que les Catalogues rédigés hors de Rome confondent avec son prédécesseur. L'Église romaine les a toujours distingués. Le Catalogue de Libère qui, dans sa première partie, nous donne les traditions romaines précisées au troisième siècle, désigne, par des consulats différents, le commencement et la fin du pontificat de l'un et de l'autre. Les peintures de la basilique de Saint-Paul, accompagnées d'ins-

*Pontificalis* dit que saint Anaclet reçut de la main de saint Pierre la dignité sacerdotale, et fut, par lui encore, élevé à l'épiscopat. Ce pontife, le dernier que le Prince des Apôtres eut formé de sa main et sanctifié de son onction, parcourut et termina son règne dans la persécution de Domitien. La foi chrétienne était vigoureuse dans Rome, et elle faisait des conquêtes dans l'Empire tout entier. Ces conquêtes, il est temps de les parcourir. Après avoir vu Rome envahie, de l'une à l'autre de ses extrémités, par l'Évangile, contemplons le monde romain se couvrir d'innombrables Églises, un nouveau peuple, un nouvel empire, s'élever et se faire immense au milieu des persécutions et en dépit des césars.

## III.

## Le Christianisme dans l'Empire et dans le monde.

Deux points doivent nous occuper dans cette vaste et fondamentale étude : non-seulement nous devons constater le fait même de la diffusion de la foi chrétienne dans toutes les parties de l'Empire romain et du monde dès la période

---

criptions et se rapportant à l'époque de saint Léon, les distinguent pareillement. La Chronique de Félix IV et le *Liber Pontificalis* consacrent à chacun une notice séparée. Enfin, les martyrologes assignent le 26 avril à saint Cletus et le 13 juillet à saint Anaclet. L'Église de Rome a donc constamment reconnu Cletus et Anaclet pour deux de ses évêques et non pour un seul. Dans cette question, très secondaire d'ailleurs, les fastes locaux et officiels d'une Église ont naturellement plus de valeur que le témoignage des étrangers, qui ont pu aisément prendre le change, à raison de la similitude des noms. » — On trouvera cette importante question parfaitement élucidée dans le cardinal Orsi, *Hist. eccl.*, t. I, l. II, n. 29.

apostolique, et au plus tard la moitié du second siècle; — mais, pénétrant plus avant, il nous faut nous rendre compte de ce travail d'évangélisation, scruter ce Christianisme, en voir la solidité et la fixité en même temps que l'étendue.

**1.** Que le monde romain ait été évangélisé tout entier par les Apôtres et les hommes apostoliques formés et envoyés par les Apôtres : les affirmations abondent, les témoins irrécusables se lèvent et tranchent cette capitale question. Nous les appelons irrécusables et avec raison. Ils sont de quatre sortes, et tous à des titres et avec des missions différentes : les historiens, les Pères et les Docteurs, les apologistes et les polémistes, les martyrs. Les historiens sont contemporains, ou à peu près, de la prodigieuse diffusion de l'Église qu'ils racontent, ils n'affirment rien dont ils n'aient les preuves vivantes sous les yeux. Leur chef à tous, le père de l'histoire ecclésiastique, Eusèbe, mérite par son savoir et sa bonne foi la plus entière créance, et, ne l'oublions pas, il écrit au milieu même du monde romain qui peut contrôler chacune de ses affirmations, et devant lequel tout mensonge sur un fait immense et connu de tous devient absolument impossible. « Son érudition était prodigieuse. Tous ceux qui ont étudié ses ouvrages lui reconnaissent cette qualité éminente et inappréciable dans un historien. Puisant à pleines mains dans la bibliothèque de Césarée, l'une des plus riches du monde, la plus riche même au point de vue chrétien, généreusement secondé dans ses recherches par la libéralité du grand Constantin, il acquit une science profonde qui lui a mérité l'admiration de tous les siècles (1). » Le témoignage des Docteurs de l'Eglise ne saurait avoir moins de poids : « Quels témoins plus autorisés invoquer dans une enquête juridique sur une

(1) Chamart, *Les Églises du monde romain*, p. 19.

cause purement ecclésiastique? Pourquoi les graves personnages que l'Église a décorés du beau titre de *Pères*, seraient-ils moins recevables que les Cicéron, les Pline, les Tacite, les Ammien Marcellin? Sur quelle base solide sera assise l'histoire ecclésiastique, si on les récuse comme des témoins infidèles? » D'ailleurs, si par impossible on infirmait leurs plus éclatants témoignages, voici les apologistes, et les polémistes des premiers siècles, dont il est absolument interdit à tout esprit sérieux de récuser la décisive et invincible valeur. Les apologistes parlent au nom de l'Eglise entière une parole dont rien n'égale la solennité. Ils se défendent contre l'Empire romain ; et cet immense procès, où tout ce que le Paganisme compte d'illustre en puissance et en savoir se porte accusateur, où ce que l'Église compte d'intrépide et de savant soutient la défense, ce procès se déroule et se juge devant le monde entier. Quant aux polémistes, exposés comme ils le sont au contrôle des Juifs et des hérétiques qu'ils combattent, il est de toute évidence que la moindre affirmation inexacte serait arrêtée au passage, combien plus des affirmations portant sur un fait aussi vaste et aussi prodigieux que l'envahissement en moins d'un siècle du monde romain et des nations voisines par l'Évangile de Jésus-Christ? Enfin le martyre élève une voix, de toutes la plus puissante et la plus irréfutable. Partout où s'entend la sanglante voix du martyre, le Christianisme a pénétré : or dès le premier siècle cette voix s'élève de partout. — Telle est la force de nos témoins : il ne nous reste plus qu'à les écouter.

« Soutenue par la vertu céleste, dit Eusèbe, la parole de Jésus-Christ, rapide comme un rayon de soleil, illumina l'univers entier, et, selon qu'il avait été prédit par les saintes Ecritures, dans toute la terre retentit la voix des Evangélistes et des Apôtres, et jusqu'aux confins du monde se fit entendre leur prédication. Ainsi DANS TOUTES LES

CITÉS ET JUSQUE DANS LES VILLAGES, des Églises furent solidement constituées, qui, par le nombre des fidèles dont elles étaient remplies, ressemblaient à des aires pleines de froment. » Cette diffusion prodigieuse suppose une multiplication prodigieuse aussi d'ouvriers évangéliques. Dieu qui voulait la fin ne pouvait refuser les moyens, Eusèbe ajoute: « Combien d'hommes apostoliques imitèrent Pierre et Paul, et quels hommes! Combien furent jugés dignes par les Apôtres d'être revêtus de la dignité pastorale et de gouverner les Églises fondées par eux! Le nombre de ces hommes est impossible à dire, sauf ceux que saint Paul a lui-même énumérés. Mais tous ces auxiliaires, ces « compagnons d'armes » comme il les appelle, sont en quelque sorte innombrables (1). » « La plupart de ces fervents disciples, le cœur enflammé, la parole brûlante, s'en allaient après avoir, selon le précepte du Seigneur, distribué leurs biens aux pauvres, et, dégagés des liens terrestres, ils quittaient joyeusement leur patrie, se faisaient évangélistes dans les pays lointains, instruisaient les peuples qui n'avaient pas reçu encore la divine lumière, leur enseignaient le Christ et leur faisaient connaître les divins Évangiles. Ces Apôtres infatigables, après avoir fondé la foi chrétienne dans les contrées les plus lointaines et les plus barbares, y établissaient des pasteurs chargés de prendre soin de la nouvelle plantation, puis eux-mêmes, la joie dans l'âme, tournaient leurs pas vers d'autres régions. Remplis de la puissance divine ils accomplissaient d'innombrables miracles, à la vue desquels d'immenses multitudes embrassaient avec un élan et une joie sans mesure le culte du vrai Dieu (2). » Le même Eusèbe nous montre, sous le pontificat de saint Clément, en plein âge apostolique, de nouvelles et innombrables

(1) Euseb., *Hist.*, III, 4.
(2) Euseb., *Hist.*, III, 37.

troupes de missionnaires se répandant dans tous les pays où la première prédication, étouffée sous les obstacles, n'avait pas donné d'assez amples moissons. Lactance, à la même époque, et parlant de la même diffusion de l'Évangile, disait de son côté : « A la suite de la chute de Dioclétien, l'Église ne fut pas seulement rétablie dans son premier état, mais encore elle apparut plus éclatante et plus victorieuse que jamais. Dans la période qui suit Dioclétien, sous le règne de quelques bons princes, exempte de persécution violente, elle s'étendit à l'Orient et à l'Occident, et cela dans une si puissante mesure, que plus un seul coin de la terre, si lointain qu'il pût être, ne resta sans la lumière de l'Evangile, plus un peuple, si sauvage qu'il fût, dont les mœurs ne s'adoucirent au contact de la vraie religion (1). » Nous passons sous silence de nombreux textes des Pères qui nous affirment le même fait, et nous appelons l'attention sur les affirmations si fortes, si solennelles, si décisives des apologistes et des polémistes des premiers siècles. Saint Justin argumente contre les Juifs, il leur dénie le fait de la diffusion et il le réclame dans son entière plénitude pour la foi de Jésus-Christ. Qui ne voit ce que cette affirmation faite à des adversaires a d'invincible? Il n'est pas une seule race, dit saint Justin, soit chez les Grecs, soit chez les Barbares, de quelque nom qu'on les appelle, soit même les Hamaxobiens qui vivent errants sur leurs chars, les peuplades nomades sans patrie ni demeure fixe, les peuples pasteurs sous leurs tentes, pas une de ces races chez laquelle, au nom de Jésus crucifié, des prières et des actions de grâce ne s'élèvent au Dieu créateur de toutes choses (2). » Saint Irénée proclamait de son côté, en combattant les hérétiques, que l'Église de Jésus-Christ pouvait seule revendiquer le

(1) Lactance, *De mort. persecut.*, n° 3.
(2) Saint Justin, *Dialog. cum Triphon.*, cap. CXVII.

signe divin de la catholicité. « Voici, s'écrie-t-il, la foi venue des Apôtres et de leurs disciples, la foi de l'Eglise disséminée par tout le globe terrestre, jusqu'aux extrémités de la terre (1). » Tertullien voulant convaincre les Juifs que les prophéties qui annonçaient la catholicité de la vraie Église, sont accomplies, s'écrie à son tour : « Qu'ont écouté les peuples? En qui les nations ont-elles cru? N'est-ce pas à Celui que les Psaumes nous montrent annoncé par les Apôtres dans le monde entier? A qui ont ajouté foi les autres peuples énumérés dans les Actes? A qui se soumettent encore toutes les autres nations, les Gétules et les branches multiples de cette race barbare, les tribus nombreuses qui habitent les confins de la Mauritanie, les diverses parties des Espagnes, les nations des Gaules, les contrées de la Bretagne restées inaccessibles aux Romains, soumises maintenant au Christ, sans compter les Sarmates, les Daces, les Germains, les Scythes et une multitude de tribus ignorées, de provinces, d'îles inconnues et innombrables? Dans tous ces lieux règne le nom du Christ (2). » Elles sont dans toutes les mémoires ces autres paroles fameuses du même Tertullien jetant magnifiquement cette universelle diffusion de l'Eglise comme un défi à l'Empire romain subjugué et vaincu. « Si nous voulions prendre les armes et vous déclarer la guerre, sans besoin de conspirer dans l'ombre, ce ne sont plus les ressources de la force et du nombre qui nous feraient défaut. Des Maures, des Marcomans, des Parthes et des nations limitrophes nous tirerions plus que vous de tout votre Empire. Nous sommes d'hier, et NOUS REMPLISSONS TOUT VOTRE DOMAINE; vos villes, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos assemblées, les armées, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum : nous ne

---

(1) S. Irenæi, *Contra hæres.*, I, 10.
(2) Tertull., *Advers. Judæos,* cap. VII.

vous laissons que vos temples. Nous pouvons compter vos forces militaires. Nous pourrions, sans armes, sans révolte, vous vaincre seulement en nous séparant de vous. Mais non! Si aujourd'hui vous n'avez plus que de rares ennemis, c'est que la multitude des chrétiens forme la presque totalité de presque toutes vos villes. » Oui vraiment, il en était ainsi : et ce n'est pas seulement les voix et les plumes chrétiennes qui proclamaient l'établissement et la diffusion de l'Eglise dans le monde connu, les bourreaux tenaient le même langage, et attestaient le même fait. Tacite, Suétone, Pline le Jeune, tous les historiens du paganisme parlent de la MULTITUDE immense des chrétiens que le glaive de l'Empire doit frapper, et décrivent, comme nous le devrons faire tout à l'heure, les horreurs des persécutions, qui ensanglantent à la fois tout l'Empire. C'est prouver plus que surabondamment le fait de l'universelle diffusion et de l'établissement fixe, solide, inébranlable de la foi de Jésus-Christ.

A ces témoignages ajoutons la plus victorieuse des preuves : ouvrons les yeux et voyons : de l'Orient à l'Occident vivent et agissent des multitudes d'Eglises fondées toutes du temps même des Apôtres et des disciples qu'ils envoyaient partout.

Voici l'Orient : de quelque côté que nous tournions nos regards, des Églises se montrent, des évêques et des corévêques apparaissent, le ministère ecclésiastique fonctionne, la vie chrétienne circule et produit partout des fruits abondants. Saint Denis de Corinthe nous atteste l'existence des évêques d'Athènes; cinquante ans plus tard Tertullien nous montre la Grèce remplie d'évêques et d'Églises. Au témoignage de saint Clément saint Jean allait partout, remplissant l'Asie proconsulaire de sièges épiscopaux. Saint Paul réunissait à Milet « non-seulement des prêtres mais aussi des évêques de toutes les villes voisines. » Qui ignore les

courses apostoliques de saint Pierre dans la Cappadoce, le Pont, la Galatie? Dès la fin du deuxième siècle les évêques « de toutes les villes de la Grèce » se réunissaient pour traiter les plus graves et les plus urgentes affaires. Jusque dans la Mésopotamie, des Églises, des évêques, des assemblées auxiliaires nous sont signalés. Le patriarchat d'Antioche était à ce point rempli de sièges épiscopaux que dès l'an 270 Eusèbe nous parle de conciles où « se réunissaient des multitudes d'évêques avec leurs prêtres et leurs diacres. » Le même Eusèbe nous atteste, dès la fin du deuxième siècle, de nombreuses Églises dans la Palestine, l'Arabie et l'île de Chypre. L'Égypte ne reste pas stérile, mais se couvre, elle aussi, d'Églises groupées sous l'autorité du siège d'Alexandrie. Parfois des faits tout particuliers nous révèlent l'existence de ces nombreuses Églises des premiers siècles. Saint Denis de Corinthe, écrivant au pape Soter I pour le remercier de ses généreuses aumônes, lui envoie les actions de grâces « des très nombreuses Églises qui sont constituées dans chaque cité. » Citons, pour abréger, les paroles de l'éminent auteur *des Eglises du monde romain*. « Il est donc incontestable que l'institution des évêchés ruraux était commune à toutes les provinces de l'Asie Mineure. Preuve manifeste de la prodigieuse multitude des sièges épiscopaux dans cette partie de l'Empire, les cités, les colonies et les municipes y étant alors fort nombreux. Or, comme nous l'avons fait observer, ce qui existait à la fin du troisième siècle devait remonter à une époque bien antérieure. Cette profusion de sièges épiscopaux datait donc des premiers temps du Christianisme. »

L'Occident ne le cédait en rien à l'Orient pour la multitude de ces sièges, et l'état florissant des Églises. Comme en Orient, nous retrouvons en Occident les traces vives du passage des Apôtres. Ils évangélisent les grands centres, prêchent dans les campagnes, multiplient leurs disciples,

les envoient partout fonder et diriger d'autres Églises, ou gouverner celles qu'ils viennent eux-mêmes de créer. Comme en Orient nous voyons dans toutes les contrées occidentales d'innombrables évêques gouverner des Églises, se réunir parfois en concile, agiter toutes les questions de la foi et de la discipline, donner en un mot tous les signes d'une vie parfaitement puissante et organisée. — Ainsi tombent, pour le redire en passant, toutes ces théories fantaisistes de l'école protestante et rationaliste sur l'incubation lente, pénible, irrégulière de l'Église, ses transformations, ses essais, ses tâtonnements, pour arriver à se donner sa constitution définitive : tous ces rêves d'une science historique de parti pris ou de valeur légère s'évanouissent devant les premiers rayons de la réalité. En réalité l'Église occidentale des premiers siècles, non-seulement vit puissamment, non-seulement s'étend partout, mais nous apparaît partout, dès l'origine, dans la forme qu'elle a toujours gardée et qu'elle tenait de son Fondateur. « L'Afrique, disait saint Augustin, n'a pas été la dernière des provinces à croire, car un certain nombre de nations barbares ont embrassé la foi après elle. » Or dès le temps de Victor I, de nombreuses réunions d'évêques se tenaient en Afrique. Innocent I affirme que l'Afrique tenait de saint Pierre ses premiers pastèurs, et, parlant de Carthage, Salvien nous atteste qu'« elle avait été nourrie jadis des propres enseignements des Apôtres. » Comme saint Irénée dans la Gaule, saint Cyprien ouvrait en Afrique une série de conciles, et le schisme de Novatien donna lieu à de nombreuses réunions d'évêques où se traitait cette grave affaire. Quant à l'Espagne on sait la valeur de la tradition qui lui donne saint Paul comme son premier apôtre. Les preuves les plus fortes appuient cette tradition que tiennent pour assurée saint Athanase, saint Cyrille de Jérusalem, saint Epiphane, saint Jérôme, Théodoret, saint Grégoire le Grand et saint Chrysostome. « Les Apôtres, dit

saint Hilaire de Poitiers, ont aussi établi de nombreuses Eglises, et cela dans toutes les parties de l'univers, jusque dans les îles de l'Océan. Ils ont préparé à Dieu d'innombrables demeures..... Chaque ville possède son Eglise particulière (1). Dans l'affaire des *tombés* saint Cyprien se plaint d'un *grand nombre d'évêques* qui ont déserté leurs sièges : que dire donc du nombre bien autrement considérable des évêques restés fidèles? Quand un évêque du troisième siècle, Donatus de Carthage, condamna l'hérétique Privatus, il le fit dans une assemblée de quatre-vingt-dix évêques. En 240 les évêques d'Afrique se réunissaient à Lambèse au nombre de quatre-vingt-dix, et quelques années plus tard saint Cyprien présidait un *très nombreux* concile. Comme l'Afrique avait reçu l'Évangile de l'Italie, l'Italie ne pouvait être ni moins bien constituée, ni moins bien dotée d'évêques et d'Églises. Un concile se tint à Rome dès le pontificat de Saint Victor I. Les *pagi* se trouvaient pourvus d'évêques, comment les villes et les centres importants en auraient-ils été dépourvus? Dèce régnait et persécutait encore que l'intrépide pape saint Corneille parvenait à réunir *soixante* évêques pour statuer sur le schisme de Novatien. « Il existe encore, dit Eusèbe, une lettre du pape Corneille..... dans laquelle il notifie les jugements qu'ont portés *tous les évêques*, tant de l'Italie et de l'Afrique que des autres provinces de l'Occident (2). »

Nous pourrions multiplier les citations et les preuves, mais en voici plus qu'il n'en faut pour établir la rapide et universelle diffusion de l'Évangile dans le monde entier. — Nous dirons plus : l'Évangile franchit rapidement ces limites : il profita des relations romaines avec les peuples barbares qui bordaient les extrêmes frontières de l'empire, et,

---

(1) Hilar., *in Psal.* XIV, n. 3.
(2) Euseb., *Hist.*, VI.

plus avide que ses marchands, plus rapide que le commerce de Rome il fonda plus d'Églises que les autres n'établirent de comptoirs. Ecoutons encore le savant bénédictin dont le travail nous est ici d'un si grand secours. « L'influence romaine s'étendait beaucoup plus loin qu'on ne croit généralement. Monsieur Reinaud, l'un des plus savants orientalistes de l'Institut de France, a lu, il y a quelques années, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et publié dans le *Journal Asiatique* un curieux Mémoire, où il établissait, sur des preuves nombreuses et péremptoires, qu'à partir du triumvirat de Marc-Antoine et d'Auguste, le commerce des Romains avec l'extrême Orient prit une extension extraordinaire, que de nombreux comptoirs furent créés sur les côtes de Malabar, dans l'île de Ceylan, etc., que la langue grecque devint la langue officielle de la Bactriane et de la cour de Kanichka. Ces découvertes historiques ont évidemment une grande importance pour la question de la diffusion de l'Evangile. Elles élargissent dans des proportions immenses le champ déjà si vaste de l'apostolat chrétien, et donnent aux paroles de Jésus-Christ : *Allez, enseignez toutes les nations*, un sens qu'on leur avait trop facilement dénié jusqu'ici (1). »

2. Notre étude devrait se terminer ici, mais une erreur historique des plus importantes nous force à y donner de nouveaux développements et à envisager notre sujet sous un nouveau point de vue. Incapable de réfuter les preuves de la diffusion immédiate de l'Évangile dans le monde romain et les nations barbares elles-mêmes, l'école rationaliste a prétendu que ces succès évangéliques étaient de simples courses, d'éphémères prédications, et que l'Évangile passait sur le monde, comme ces ombres froides et stériles qui

(1) Dom Chamart, *Les Églises du monde romain*.

glissent sur la campagne sans y rien laisser de vital et de permanent.

Non, il n'en fut pas ainsi : partout où le Christianisme fut prêché, il prit racine, des Églises furent fondées, des évêques furent consacrés, des pasteurs fixes gouvernèrent des troupeaux stables et des communautés chrétiennes fermement établies et complètement organisées. La plupart des faits allégués plus haut ont la double force de démontrer la diffusion de la foi chrétienne dès les premiers siècles et la constitution ferme et complète des Églises qui professaient cette foi. — Nous pourrions donc nous en contenter. Nous y ajouterons néanmoins de nouvelles preuves qui achèveront de faire tomber l'échafaudage des théories protestantes et rationalistes sur les origines du Christianisme. Nous pouvons dans l'exposé de ces preuves remonter jusqu'aux Apôtres eux-mêmes. Saint Paul ne se contente pas de prêcher, il *fonde*. Il constitue, il organise, il écrit aux Eglises fondées par lui, il leur envoie des règlements disciplinaires, il y place des évêques, chargés eux-mêmes de multiplier les prêtres et de consacrer d'autres évêques. Saint Pierre *fonde* les grands sièges d'Antioche, d'Alexandrie et celui de Rome qui les domine tous. Des Églises-mères se forment d'abord, et autour d'elles se groupent, dans une hiérarchie puissante, la multitude des autres Églises. Les premières années de la seconde moitié du premier siècle sont à peine écoulées, que nous entendons parler partout des successeurs des premiers évêques, et les différents sièges conservent religieusement la chaire de leurs pontifes : preuve invincible que la prédication apostolique ne fut pas une prédication nomade et éphémère, mais que partout, elle laissait des créations stables et vigoureuses. Écoutons un témoin autorisé entre tous par l'époque où il écrit et la pénétration qui le caractérise. « Les Apôtres, dit Tertullien, annoncèrent dans le monde la doctrine de Jésus-Christ, et

comme moyen de fixer et de perpétuer leur parole, ils constituèrent des Églises dans chacune des cités. De ces Églises premières d'autres Églises empruntèrent la semence de la doctrine et l'étincelle de la foi, et chaque jour encore de nouvelles communautés chrétiennes surgissent qui méritent à leur tour le titre d'Églises. » Que devient, devant ces faits et ces témoignages, cette Eglise primitive de l'invention de Monsieur Guizot, cette Église qui d'abord n'est qu'une association indécise, sans lien, sans pouvoir, sans hiérarchie, puis se façonne durant une seconde période en une société démocratique, et finit enfin, après des essais et des transformations diverses, par affecter la forme que nous lui voyons et offrir aux regards une hiérarchie de pouvoirs distincts et constitués? Voilà comment dans l'école rationaliste s'écrit l'histoire!

Concluons nous autres avec le savant Mœlher. « Dans la vaste étendue de l'Empire romain, les plus grandes villes avaient été gagnées à la cause de l'Évangile et de l'Église, soit par les Apôtres eux-mêmes, soit par les plus distingués de leurs disciples : du moins c'étaient eux qui y avaient jeté la première semence. Dans toutes ces villes, des communautés considérables et florissantes existaient déjà dès les temps apostoliques. En général quand nous examinons d'un peu près les travaux des Apôtres, nous remarquons qu'ils visaient surtout à se fixer dans les grandes villes afin de poser les fondements de l'Église sur un terrain solide et de rayonner de là sur les pays d'alentour. »

# IV.

## Le Christianisme dans les Gaules.

Notre étude sur la propagation et l'établissement de l'Eglise se terminerait ici si nous ne voulions donner une mention toute spéciale à notre patrie. D'ailleurs un intérêt des plus sérieux nous y engage : une désastreuse école historique a traversé cette grande question de l'origine de nos Eglises nationales et l'a iniquement ravagée. Ce qu'une antique croyance et de vénérables traditions gardaient depuis de longs siècles, ce qu'attestaient des monuments de la plus incontestable valeur, une école du dix-septième siècle, légère de science et opiniâtre dans ses partis pris, s'efforça de l'arracher de la foi et de l'amour des peuples : rien ne trouva grâce devant cette critique exagérée et tracassière, pas même ce fait de simple bon sens, à savoir que nos Eglises des Gaules ont eu comme la plupart des autres, une origine apostolique (1). A défaut de monuments il nous faudrait, d'instinct, nous rattacher à cette croyance, car sans elle jamais nous ne pourrions comprendre pour quelle

(1) Mais à quelle époque, définitivement, faut-il faire remonter la propagation de la foi et la fondation des Églises constituées dans les Gaules?

Nous répondrons que les Apôtres eux-mêmes ou leurs disciples immédiats fondèrent nos premières *Églises-mères*, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan; puis, à la fin du premier ou au début du IIe siècle, une phalange de nouveaux Apôtres perfectionnèrent l'œuvre des disciples immédiats de Jésus-Christ. Eusèbe nous a révélé ce grand fait historique; d'autres documents nous permettent de compléter son témoignage (Dom Chamard, *Les Églises du monde romain*, p. 256).

Le texte de Grégoire de Tours, que l'on oppose à ce sentiment, montre seulement, ce que d'autres preuves établissent, à savoir que, hormis les choses dont il est témoin oculaire, Grégoire de Tours a montré parfois une érudition incomplète et une critique en défaut.

raison la Gaule seule aurait été soustraite à l'influence universelle de l'Evangile du temps même des Apôtres. Quoi! les Apôtres prêchent et fondent des Eglises dans tout l'Empire, et la Gaule qui en est devenue une portion des plus cultivées et des plus illustres échappe seule à leur sollicitude et à leurs conquêtes!

Mais de plus : au temps du concile d'Arles, en 314, des sièges épiscopaux remplissaient la Gaule : ce fait est si éclatant qu'il fut toujours impossible de le révoquer en doute. D'où venaient ces sièges? Impossible d'en marquer la naissance dans les années qui précèdent, tellement la Gaule, durant une période de près d'un siècle, fut écrasée sous le poids des calamités, des révolutions, des troubles, des invasions sanglantes qui fondirent sur elle de 250 à 314. Force est donc de reculer la fondation de la plupart de nos Eglises nationales à une époque antérieure à 250. C'est en effet ce que nous affirment, outre les faits historiques, les plus graves et les plus nombreuses autorités. Eusèbe, Lactance, saint Cyprien, saint Irénée, nous représentent la Gaule du troisième siècle comme déjà toute couverte d'Églises. « Chacune des provinces de la Gaule, dit saint Cyprien, possède un évêque. » Or s'il faut de toute nécessité reculer, jusqu'au commencement du second siècle, la fondation de ces Églises, qui donc peut nous empêcher de nous en tenir aux traditions nationales et aux monuments dont la valeur ne peut être contestée? Les suffragants d'Arles, au nombre de dix-neuf, écrivaient en 450 au pape saint Léon : « Tous les pays de la Gaule savent que, parmi les Églises, celle d'Arles mérita la première d'avoir pour évêque Trophime, envoyé par le bienheureux apôtre Pierre. C'est de cette source tout apostolique que les autres cités ont obtenu des évêques (1). » C'était donc à cette époque,

(1) Leo Magn., *Epist.* LXV, cap. II et III.

si voisine encore des origines, une tradition constante que nos Églises des Gaules étaient au moins, pour les premières et les principales, de fondation apostolique. Ni les audaces de Launoi, ni un texte obscur et mal suivi de saint Grégoire de Tours (1) ne peuvent prévaloir contre de semblables preuves. Saint Crescent, disciple de saint Paul, fonda l'Église de Vienne dont la tradition le donne pour premier évêque (2). Une autre tradition nationale attribue à Sergius Paulus, le proconsul de Chypre converti par saint Paul, la fondation de l'Église de Narbonne (3). Cinq autres hommes apostoliques furent envoyés dans les Gaules par l'apôtre Pierre : saint Martial de Limoges (4), saint Austremoine de Clermont (5), saint Gatien de Tours, saint Saturnin de Toulouse (6), saint Valère de Trèves. — D'après une autre tradition aussi respectable et aussi fortement ap-

(1) Sur les erreurs historiques de Grégoire de Tours, voir Darras, *Hist.*, V, 519.

(2) Eusèbe, *Hist.*, III, n. 4. — Saint Jérome, *Catalog. script.*, Append. I. — Le *Chronicon pascale*, Olymp. CCXX. — Saint Epiphane, *Hæres.*, LI, 11. — Théodoret, *in II Tim.*, IV, 10. — *Codex Sinaïticus*. — *Concil. Gall.*, t. I, p. 82.

(3) Voir le Vénér. Bède. — Le Martyrol. Romain. — *Acta S. Paul. Narbonn.* — *De myst. Galliæ scriptor.*, p. 947. — L'antique inscription trouvée sur la tombe de S. Serg. Paul.

(4) Voir la *dissertat. sur l'apostolat de saint Martial*, par l'abbé Arbelot, Limoges, 1855. — *Notice historiq. sur l'abbaye de saint Martial de Limoges*, de l'abbé Roy. — Collin, *Saints du Limousin*. — De Cheryé, *Saints du Poitou*. — Un Bréviaire ancien (récité avant saint Pie V dans l'église Sainte-Marie *in via lata*) portait que saint Pierre avait envoyé saint Martial à Ravennes et *au-delà des monts*. » — En 1854, Pie IX renouvela une décision d'un concile de Limoges de 1532; il confirma le culte de saint Martial, *fondateur de l'Église de Limoges*. — Voir aussi les *Actes de saint Martial*. — Fortunat, *Patrol. lat.*, t. LXXXVIII, p. 115.

(5) Voyez Faillon, *Monuments inédits sur l'apost. de sainte Mad.*, col. 405; — Alban Buttler, 1er nov.; — Cottignon, *Catal. des Evêq. de Nevers*; — Greg. Turon., *De glor. confessor.*, col. 27; — *Id.*, *Hist. eccl. franc.*, t. I, p. 70.

(6) Voir avant tout le manuscrit de la biblioth. Riccardi de Florence, *Passio S. Saturnini*, traduit et publié à Toulouse.

puyée (1), le pape saint Clément envoya, en Gaule, saint Denys qui fut le premier évêque de Paris. Quant à décider si ce saint Denys est l'Aréopagite ou non, outre que la chose importe assez peu ici, elle est obscure, d'une solution difficile, et partage en deux camps les autorités. — La plus belle et la plus touchante de nos traditions vient d'être savamment vengée des attaques inconsidérées de Launoi et de son école, c'est celle qui rattache l'évangélisation de la Provence et la fondation des sièges de cette contrée à l'apostolat de saint Lazare, de ses compagnons et de ses sœurs, Marthe et Marie. Chassés par la haine des Juifs, saint Lazare de Béthanie, saint Maximin l'un des soixante-douze disciples, abordèrent en Provence avec des compagnons, peut-être nombreux de leur zèle; ils se mirent, aidés des prières et du secours des deux grandes saintes Marthe et Marie, à évangéliser tout ce côté de la Gaule. Saint Lazare devint le premier évêque de Marseille, et saint Maximin le premier évêque d'Aix. Sainte Marthe embaumait, du parfum de ses vertus, le pays de Tarascon, et Marie vivait au milieu des rochers qui avoisinent Marseille la vie des Anges. — Vers le milieu du deuxième siècle saint Pothin, envoyé lui aussi par le Saint-Siège, venait évangéliser la Gaule et devenait le premier évêque de Lyon. Saint Ferréol, disciple de saint Irénée, fondait l'Église de Besançon.

Si nous continuons à respecter, comme il est juste et sûr de le faire, les traditions de nos Églises, nous ferons remonter au plus tard au commencement du deuxième siècle, et nous attribuerons à des hommes apostoliques la

(1) Nous ne devons pas taire que l'opinion, qui fait de l'Aréopagite et du fondateur de l'Église de Paris un seul et même saint Denis, a pour elle de très fortes autorités. C'était la croyance de l'Église de France; — c'était celle de l'Église grecque. — Simon Métaphraste et Richéphon Callixte affirment cette identité. — La même opinion fut professée par saint Fortunat de Poitiers, Baronius, Noël Alexandre, de Marca, Mabillon, Pagi Vincent de Beauvais, saint Antonin, Génebrard, Mariana.

fondation de la plupart d'entre elles. Par exemple, celle d'Évreux par saint Turin, de Senlis par saint Rieule, de Beauvais par saint Lucien, de Meaux et de Verdun par saint Sanctin, de Saintes par saint Eutrope. L'opinion qui fait de ces hommes apostoliques des disciples de saint Denys de Paris est très fortement appuyée. « Un plus grand nombre d'Églises font remonter leur établissement à la même époque à peu près que celle de Paris, d'Arles, de Limoges et de Narbonne; et si leurs traditions ne reconnaissent pas leurs premiers évêques pour disciples de ces premiers Apôtres de l'Église gallicane, elles attestent du moins qu'ils furent également envoyés de Rome par saint Pierre ou ses premiers successeurs (1). »

L'œuvre est faite. Le monde a entendu la voix de l'Évangile, la parole divine est accomplie dans sa plénitude : *Allez, enseignez toutes les nations.* Une force prodigieuse, un extraordinaire élan a emporté les Apôtres; des disciples par milliers, leur ont été adjoints, une innombrable armée de conquérants s'est partagé le monde, tous les peuple sont été illuminés et gagnés, des Églises puissamment constituées vivent et agissent partout dès la fin du premier siècle. —

(1) Blanc, *Hist.* — Dans l'impossibilité où nous sommes de nous étendre nous voulons, au moins, signaler les principales sources où l'on pourra puiser. Taillon, *Monuments inédits*, etc. — Colombet, *Hist de la sainte Égl. de Vienne*, Lyon, 1847. — Trichaud, *Hist. de l'Égl. d'Arles*, 1858, Arles, 1858. — Arbelot, *Doc. inédits sur saint Martial*, Limoges, 1861. — D'Ambert, *Hist. de l'Égl. d'Auvergne*, Clermont, 1856. — Ravenez, *Recherches sur les orig. des églises*, etc. — Pergot, *Vie de saint Front, évêque de Périgueux.* — Gaydon, *Rome et les premières Égl. des Gaules.* — Salmon, *Saint Firmin*, 1861. — *Id., Recherches sur l'ép. de la préd. de l'Év. dans les Gaules*, 1865. — Chaussiez, *Hist. de l'Égl. de Metz.* — De Lutho, *Saint Ursin, apôtre du Berry.* — Charbonnel, *Église de Mende.* Sur *saint Valère de Trèves, sainte Madelaine et sainte Marthe.* — On trouvera d'excellents détails dans un *Essai sur l'église d'Orange.* — Sur les Apôtres envoyés, par saint Pierre, aux églises de Reims et de Soissons, on pourra consulter Flodoard, *Hist. eccl. rom.*, t. IV. — Pour l'Église de Châlons, voir aussi Flodoard.

'est là le premier prodige que l'Église catholique montre ıx regards de tous les siècles : il suffirait seul à prouver ı divinité, puisqu'en dehors de toutes les conditions de sucès, sans ressources, sans force, sans prestige, sans secours umain d'aucune sorte, combattue par toutes les forces de ı société, hostile aux grands et odieuse à la foule, « conaincue, comme son seul crime, d'être en butte à la haine niverselle, » bafouée, honnie, poursuivie, chassée au souffle 'implacables haines, l'Église a vécu, s'est développée, s'est épandue par toute la terre avec une irrésistible force et une nerveilleuse rapidité.

Un second prodige va succéder au premier, une seconde preuve de la divinité de l'Église va être donnée au monde. Laquelle ? La persécution. Inaugurée par Néron, par les premières sectes hérétiques, par la sagesse humaine que représentaient Tacite, Suétone, Sénèque, la persécution furieuse, implacable, multiple, universelle, va durant trois siècles assaillir l'Église, l'étreindre, la briser, la jeter dans le sépulcre des catacombes, la couvrir de sang et de meurtrissures : il faut toute cette mort pour faire resplendir aux yeux du monde les trésors infinis de vitalité que Dieu a déposés dans son sein. C'est le miracle de la résurrection, commencé dans le Chef, continué, étendu, rendu plus éclatant et plus immense dans son Église. Se plaçant au milieu du peuple déicide, Jésus-Christ disait : « Détruisez ce temple, et moi en trois jours je le réédifierai. » Durant trois siècles, le monde entier va faire mille efforts pour « détruire le temple, » non plus le corps mortel, mais le corps mystique du Christ ; durant trois siècles il épuisera toutes les ressources de sa puissance et de sa férocité : il sera vaincu, l'Église restera vivante, debout, plus victorieuse, plus invincible que jamais (1).

---

(1) *Ouvrages à consulter*. Eusèbe. — Foggini. — Cortesius. — *Origines de l'Église romaine*, par les Bénédictins de Solesmes. — *Sainte Cécile*, Dom

Guéranger. — Tillemont, *Mémoires*. — Stolberg. — Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme*. — Mœlher, *Hist*. — Fabricius, *Salutaris, lux Evangelii*. — Cotta, *De causis Crescentis Christianismi*. — Mamachi, *Originum et antiquitatum ecclesiasticarum*, tom. XX. — Faillon, *Apostolat de saint Lazare*. — Dom Chamart, *Les Églises du monde romain*. — Arbellot, *Antiquité des Églises de France*. — Salvan, *Église de Toulouse*. — Paul Piolin, *Église du Mans*. — Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule*. — Maceda, *De celeri propagat. Evangeli*. — Usserius, *Brit. Eccles. antiquit*. — Wiseman, 12e *Confér*. — Lassaulx. — Bossuet, *Hist. univers*. — De'Rossi.

# QUATRIÈME LEÇON.

## L'ÉGLISE DURANT L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS.

Si, abstraction faite du plan providentiel qui livrait l'Église aux fureurs du monde pour faire apparaître le miracle de son indéfectible vie, nous raisonnons sur le temps, le milieu, les circonstances au sein desquels le Christianisme surgit, nous sommes amenés à affirmer qu'une gigantesque et effroyable guerre lui sera livrée. — Trois ennemis intercepteront sa route, s'efforceront de le renverser, et, s'ils ne le peuvent à cause qu'il est de Dieu, le rempliront au moins de douleurs, de troubles, de ruines et de désolation. Le divin Fondateur de l'Église voyait cette nécessité inéluctable quand il disait : *Vous serez comme dans le pressoir* foulés aux pieds par le monde et traités comme des criminels destinés à la sentence et des troupeaux destinés à la boucherie. Jésus-Christ disait encore : *Il est nécessaire que des scandales arrivent*. Enfin il ajoutait : vous serez moqués *à cause de mon nom*. Trois ennemis, trois guerres différentes sont désignés par ces trois paroles. L'Empire romain foulera l'Église dans un pressoir sanglant : les hérésies désoleront la communauté chrétienne, et, avec les schismes, lui arracheront une foule de ses enfants : l'esprit humain, armé tantôt du sarcasme et tantôt du vain appareil de la science,

essaiera de triompher de la vérité de Jésus-Christ. — Impossible à l'Église de vivre ses premiers siècles et d'atteindre aux splendeurs de son règne sans rencontrer ces trois adversaires, et, dans un duel terrible, de se mesurer avec eux.

Tout d'abord, l'Église doit subjuguer les peuples, car il a été dit à son fondateur : *Demande-moi, et je te donnerai toutes les nations pour héritage, et pour domaine les extrémités de la terre*. Or, pour conquérir le vieux monde, il faut l'arracher à l'idolâtrie, et comme la dernière et universelle personnification de l'idolâtrie, c'est l'Empire romain, la conquête des peuples est subordonnée absolument à la défaite et à l'écroulement de l'empire idolâtre de Rome. Rome païenne a l'instinct de cette formidable alternative. Dèce redoute plus l'élection du pape Corneille que la présence d'un compétiteur. Aussi l'Empire romain s'arme-t-il de toutes ses forces, fait-il briller tous ses glaives, dresse-t-il ses échafauds, allume-t-il ses bûchers pour étouffer le Christianisme dans les plus effroyables tortures. Cette guerre étrange, ce duel incompréhensible commence à Néron, pour finir à Constantin, par la complète défaite de Rome païenne et la complète victoire du Christianisme.

Au plus sanglant de cette première guerre, une autre plus terrible ne cessa point d'être livrée à l'Église : la guerre de l'hérésie. L'Église n'avait pas vécu ses premières années, que des foules innombrables entraient dans son sein. Or, ce fleuve déjà si profond et si bouillonnant charriait des scories mêlées à l'or. Les passions humaines se faisaient jour au travers des préceptes de l'Évangile et des héroïsmes de la sainteté. Le juif mal converti gardait pour sa Loi mosaïque, et surtout pour les imperfections et le laisser-aller de cette Loi un amour qui se changeait aisément en froideur et en haine contre les perfections de la Loi nouvelle. Le païen regrettait ses mystères et ses initiations voluptueuses, la croix lui faisait horreur, et l'Évangile le chargeait d'un

joug qu'il lui fallait secouer à tout prix. Le philosophe n'acceptait pas une croyance toute faite, et ne prétendait pas renoncer aux discussions de l'école et aux téméraires oppositions du savoir humain. Et ainsi de toutes ces passions comprimées et frémissantes, de toutes ces concupiscences flagellées par la Loi du Christ, de toutes ces âmes irritées d'un pouvoir absolu autant que d'une vocation trop austère pour leur lâcheté, trop sublime pour leur grossier sensualisme, jaillissaient des révoltes, qui bientôt éclataient en schismes et en hérésies. L'infamie du Paganisme reprenait son empire et multipliait ses souillures.

Enfin, à aucune époque, pas plus à la naissance du Christianisme que de nos jours, l'esprit humain ne supporta le joug de la foi. On pouvait le croire las des extravagances du polythéisme et des stériles déclamations de la philosophie : en réalité, il se montra l'adversaire acharné de la divine doctrine, qui lui donnait il est vrai la sagesse, la plus haute et la plus pure des sagesses, mais qui ne la lui donnait qu'en lui reprenant son orgueil et en lui interdisant les saillies désordonnées de ses rébellions.

Telles sont donc les trois luttes dont nous allons parcourir les péripéties formidables, et dont l'issue invariable sera le triomphe de Dieu sur l'homme, du bien sur le mal, de la vérité sur l'erreur. — 1° La lutte sanglante contre l'Empire romain, lutte qui donne à l'Église l'ère glorieuse des martyrs et à la vérité l'irréfragable confirmation du sang : 2° La lutte de l'erreur qui sert à l'épanouissement de la doctrine : 3° La lutte de la sagesse humaine qui vaut à la Révélation le triomphe sur l'orgueil de la raison révoltée.

Telles seront les matières que nous parcourrons dans la leçon quatrième et les suivantes.

Dans cette leçon quatrième nous ferons l'histoire de la première des trois luttes : la lutte du sang.

Et notre tâche y sera double : 1° Nous étudierons en général l'ère des persécutions, nous nous rendrons compte de cette terrible et glorieuse époque, nous en verrons la fécondité, nous en scruterons les sublimités et les richesses, nous esquisserons les grands traits, les circonstances générales de cette phase sanglante que traverse l'Église. 2° Nous retracerons les différentes persécutions et nous reprendrons ainsi la suite des faits, laissée interrompue depuis le pontificat d'Anaclet, pour la continuer jusqu'à la conversion du grand Constantin et le règne de saint Sylvestre.

## I.

## Étude générale sur les persécutions.

Un fait aussi immense et aussi extraordinaire que cette persécution de trois siècles, qui s'étend de l'Orient à l'Occident, embrasse tout l'ancien monde, compte ses victimes par milliers, semble les multiplier sous le glaive, si bien qu'après qu'on a cru vider l'Empire de la multitude chrétienne on voit l'Empire de plus en plus envahi, un tel fait doit avoir des causes proportionnées à son importance et à son étendue : nous commencerons par étudier ces causes. — Cette première étude nous amènera à une seconde, car il nous faudra étudier les prétextes que la rage des césars, la politique impériale et le délire populaire mettaient en avant pour sacrifier d'aussi innombrables multitudes, dont le seul crime, en face du Paganisme semblait être de n'en commettre point. — Enfin, bien au fait des causes profondes et des prétextes superficiels, il ne nous restera plus, avant le récit détaillé de chaque persécution, que de jeter sur leur physionomie générale un regard d'ensemble.

**I. Les causes.** Les causes des persécutions sont de deux sortes : les causes *humaines*, et, derrière elles, plus profonde, plus impérieuse, plus décisive, la cause *divine*. Sans doute, ce que voit et comprend de suite l'historien, c'est cette double société, ce double monde en présence et se mesurant dans une guerre d'extermination : mais le surnaturel déborde de cette sanglante page de l'histoire ecclésiastique, et, sans lui, sans une intervention divine faisant le fond du tableau, plus rien, ni ensemble ni détails ne restent compréhensibles. Ni les mille épisodes qui émaillent les persécutions n'ont plus d'explication raisonnable, ni les persécutions elles-mêmes ne sont plus intelligibles, soit dans l'atrocité et la persévérance de la haine, soit surtout dans l'héroïsme surhumain des victimes, leur invincible constance, leur victorieuse défaite.

**1.** Des causes humaines les unes, quoique très réelles et très efficaces, restent néanmoins secondaires. Tout se tournait contre les chrétiens; les passions populaires, les vices du Paganisme contre leur innocence, leur patience invincible et leurs héroïques vertus. « Trois circonstances rendaient surtout la persécution épouvantable. Premièrement on méprisait les chrétiens; secondement on les haïssait; enfin la haine passait jusqu'à la fureur.... Si le Tibre s'était débordé, si la pluie cessait d'arroser la terre, si les Barbares avaient ravagé quelque partie de l'Empire, les chrétiens en répondaient de leurs têtes : il avait passé en proverbe : *Cœlum stetit, causa christianis*. Pauvres chrétiens innocents, on ne sait que vous imputer parce que vous ne vous mêlez de rien dans le monde, et on vous accuse de renverser tous les éléments et de troubler tout l'ordre de la nature; et sur cela on vous expose aux bêtes farouches parce qu'il a plu au peuple romain de crier dans l'amphithéâtre :

*Christianos ad leones* (1). » — Qui le croirait? L'admirable force des martyrs, qui émouvait et convertissait les uns, irritait, exaspérait les autres, et devenait la cause de nouvelles fureurs. Chaque vertu que pratiquaient les chrétiens, interprétée d'une manière sinistre par le Paganisme, pouvait donner le signal de vexations sanguinaires. Leur piété qui les faisait se rassembler dans l'ombre et le silence et déserter les tumultueuses orgies des faux dieux, était taxée de superstitution et d'impiété étrangère. Leur extraordinaire charité pour les pauvres et les souffrants étonnait sans doute et émerveillait les païens en grand nombre, mais trop souvent on l'attribuait à des vues d'ambition et à des calculs de prosélytisme. Que de fois les chrétiens furent accusés, comme sous Trajan, d'entraîner la foule à leur société secrète et à leurs perverses initiations! A l'origine on ne put croire à leur chasteté : la société païenne ne supposait pas qu'une assemblée pieuse pût se tenir sans que le culte de la divinité ne s'y alliât aux orgies voluptueuses. Tout, jusqu'au baiser de paix que se donnaient les fidèles, recevait de la foule des interprétations infâmes. Puis quand la chasteté chrétienne fut devenue un fait éclatant et irréfutable, c'est elle-même qui donna lieu aux plus ardentes et aux plus implacables poursuites. La luxure païenne ne supportait pas d'être brisée à des obstacles si nouveaux et si multipliés, et toujours, même dans les conditions les plus élevées de la société, le refus des vierges chrétiennes de consentir à des passions dominatrices, les menait aux tribunaux, aux tortures, à la mort. Nous avons vu précédemment que le christianisme avait envahi le patriciat autant que la plèbe : les richesses des convertis leur valurent bien souvent le martyre. A tout instant se rencontrent dans les *Actes* des accusations et des procédures dont la seule véritable cause est la rapacité d'un

(1) Bossuet.

proconsul ou d'un gouverneur et le parti pris de s'emparer, grâce à la peine capitale, de la fortune des accusés. Pour tout dire d'un mot la religion chrétienne heurtait si prodigieusement et par tant de côtés la société antique, les mœurs et les vices du vieux monde, que des haines sans cesse tenues en éveil et excitées par mille causes diverses ne cessaient plus un moment d'envelopper les fidèles et de les pousser au martyre.

Néanmoins là n'est point la cause profonde, éternelle, immuable, de la persécution contre l'Église. Cette cause il la faut absolument trouver dans le Césarisme. Le Césarisme et l'Église sont deux ennemis nés; impossible qu'ils vivent ensemble, plus impossible encore qu'une circonstance quelconque les rapproche sans qu'un duel implacable n'ensanglante le sol qui les porte tous deux. Quant au fait, il est trop visible pour que nous ayons à le prouver, mais il nous faut le raisonner et l'expliquer, en montrant comment ce duel entre le Césarisme et l'Eglise est un duel fatal et une haine inéluctable. L'Évangile est le contre-pied du Césarisme. Le Césarisme opprime, écrase, broie l'humanité; il se substitue à tout pouvoir légitime, et remplace le droit par la force brute. Non content de dominer les corps, de faire de l'homme sa propriété, sa *chose*, d'absorber la famille, de confisquer à son profit la société toute entière, il prétend se rendre maître absolu des âmes, les enchaîner à son culte, les plier à ses commandements. Le Césarisme changea de nom, jamais de doctrine et de tendance : sa tendance fut toujours de se substituer à la loi divine, d'anéantir la conscience en même temps que la liberté. Or l'Église, c'est l'affranchissement de l'âme, la revendication absolue, sans capitulation ni compromis, de tous les droits de l'âme, de toutes les libertés de la conscience. Dans une situation pareille, le Césarisme devait, ou étouffer l'Eglise dans le sang, ou disparaître vaincu lui-même. On com-

prend dès lors la persécution. — Chose étrange au premier abord! Qui ne se serait attendu à voir le peuple se faire l'allié de l'Église dans cette héroïque revendication de la liberté, de l'honneur, de la vertu? Il n'en fut rien : le peuple demeura constamment l'allié du Césarisme dans l'effroyable tuerie des persécutions. C'est que le Césarisme et le peuple étaient liés et solidaires l'un de l'autre. Le peuple faisait lui-même ses césars et les voulait selon ses goûts. Il subissait leur tyrannie, mais il leur commandait de l'amuser et de le nourrir. Or l'Évangile, en éclairant, en purifiant le peuple, en lui enlevant le goût de ses grossières pâtures, l'émancipait du même coup et le détachait de la fortune, des caresses, des menaces de César. Celui-ci le comprit vite et de là sa haine et sa guerre d'extermination. Quant à la plèbe qui voulait continuer son abrutissement, elle seconda ses césars.

**2.** Mais si la situation, le milieu, les circonstances, et, plus que tout le reste, le Césarisme voulurent cette longue et sanglante carrière de trois siècles de persécutions, Dieu, dans un dessein de sagesse et de miséricorde, la voulut d'une volonté plus absolue encore. Si, nous plaçant à ce sommet mystérieux de notre étude, nous nous posons cette question : Pourquoi l'Église ne put-elle acheter sa place dans le monde et conquérir son règne qu'en les payant de tout son sang? Nous répondrons qu'il le fallait à la fois : pour Dieu : pour l'Église : pour le monde.

L'œuvre devait être entièrement divine, et pour cela ne pas compter pour appui la faveur humaine : accueillie et acclamée par l'ancien monde, l'Église n'eût plus été aux yeux trompés des générations qu'une institution éclose sur la terre, née de l'homme, et ne devant sa vie qu'à la tolérance, ou à la faveur des puissances d'ici-bas. Dieu disparaissait et le caractère divin s'effaçait du Christianisme. Il

n'en pouvait être ainsi : les persécutions vinrent montrer au monde et à tous les siècles que le Christianisme n'était pas l'hôte attendu et aimé de la société antique, une sorte d'épanouissement nécessaire de la philosophie, un progrès humainement logique de l'esprit humain, mais une doctrine étrangère et divine que la terre n'avait pu produire, puisqu'elle ne la pouvait même supporter.

L'Église elle-même eut besoin des persécutions. N'oublions pas qu'elle se recruta d'abord dans le milieu dépravé du vieux monde. Ses éléments étaient retirés d'une fange sans nom, les premières multitudes apportaient dans son sein les traces vives, les restes redoutables de leurs précédents excès. Cette situation périlleuse pour ne devenir pas mortelle à l'Église, réclamait impérieusement le secours de la persécution : d'abord pour opérer une épuration indispensable; ensuite pour imprimer vigoureusement dans les âmes et jusque sur la chair le sceau du Christianisme qui est le sceau de la croix. Si malgré le terrible épouvantail de la persécution des foules si nombreuses étaient poussées vers l'Église, et avec elles tant d'erreurs pernicieuses, tant de vices immondes, qu'il fallut rejeter et anathématiser, si tant d'hérésies et de sectes diverses désolèrent les premières années de l'Église, qu'eussent été ces hérésies, que fût devenu le nombre de ces sectes abominables, si la persécution n'eût arrêté le torrent et écarté tant de foules envahissantes? — Mais de plus, la perfection chrétienne était toute entière à créer. Or cette perfection jaillit toute entière de la croix et ne peut être jamais que le fruit du martyre. L' « Homme de douleurs » l'avait inaugurée au Calvaire, restait à la faire passer dans ses membres avec ses intrépides et héroïques applications. Il était plus que juste, il était nécessaire que le Christianisme commençât par le martyre, et qu'une doctrine, dont le fond et la suprême exigence sont de briser tous les liens terrestres pour faire

prendre aux âmes un vol libre et fier vers des destinées éternelles, s'inaugurât par de sanglantes immolations. Les actes des martyrs resteront à jamais le code le plus saisissant et le plus vrai de la vie et des vertus du chrétien.

Le vieux monde, lui aussi, avait besoin du long et terrible spectacle des persécutions, car deux choses lui étaient indispensables pour sa régénération. Il lui fallait de grandes révélations et de grandes leçons de vertu : les trois siècles des persécutions lui offrirent surabondamment les unes et les autres. Si les martyrs apparaissaient radieux au sein des plus effroyables tortures, c'est qu'ils voyaient, comme leur chef saint Étienne, « les cieux entr'ouverts. » Première révélation immense : le martyre enseignait au vieux monde englouti dans son matérialisme abject, l'existence d'une autre et radieuse vie (1). L'inanité du culte des idoles, l'existence du vrai et unique Dieu, la sanction des actions humaines, le prix divin de la vertu pour laquelle il faut sacrifier jusqu'à sa vie, la noble intrépidité qui brave la douleur et la mort pour conserver l'innocence : tout ce magnifique ensemble de grandeur morale, d'héroïsme et de perfection qui devait relever l'humanité nouvelle à une si prodigieuse hauteur au-dessus de l'ancienne, eut pour école le prétoire où comparaissaient les chrétiens et les lieux de torture où s'étalait intrépidement leur fière et indomptable vertu. Sénèque nous a conservé, dans une lettre, l'effet produit sur les âmes sérieuses par ce spectacle (2). Tous, sans doute,

(1) Est-il nécessaire de rappeler comment notre grand poëte Corneille a magnifiquement, dans son *Polyeucte*, dramatisé ces idées et ces points de vue ?

(2) Dans une lettre à Lucilius, après avoir décrit les souffrances par lesquelles l'homme peut passer, « ce n'est rien cependant, ajoute-t-il, si on le compare à l'action du feu sur les membres, aux chevalets, aux lames ardentes, au fer parcourant de nouveau des blessures à demi fermées, pour les rouvrir et les creuser plus avant. Quelqu'un a cependant souffert tout cela et n'a pas poussé un gémissement. Je ne dis pas assez, il n'a

témoin ce riche et voluptueux philosophe, n'avaient pas le courage de conclure, mais tous demeuraient émus et pénétrés, et combien de fois la constance des martyrs amena de subites et profondes conversions. Un dernier trait nous reste à toucher, et il n'est pas le moins important. L'immense majorité des peuples était écrasée sous le joug avilissant du Césarisme, et telle était la prostration des âmes que nul ne songeait plus à contester à César le droit de cet universel écrasement. César régnait en maître absolu sur les consciences, en même temps qu'il meurtrissait et déchirait les corps : le monde subissait cette effroyable tyrannie comme la plus naturelle des choses. On ne vivait et on ne mourait plus que selon le bon plaisir de César : *Cæsar, morituri te salutant!* Vint l'heure où une race se leva, revendiquant, avec une énergie invincible, le droit de penser, de vouloir, d'être vertueux, de servir Dieu, de porter un front noble et une conscience immaculée : ce jour là le Césarisme fut vaincu : l'homme libre était fouetté au sang, torturé, mis à mort, mais il mourait libre, et sa mort était son plus assuré et son plus décisif triomphe. La liberté fut conquise quand le Christianisme eut révélé à l'homme les trésors d'affranchissement, de noblesse, de puissance, que renfermait la mort.

**II. Les prétextes.** Bien que le Paganisme ne s'inquiétât guère de prétextes et de procédures pour exterminer les chrétiens, néanmoins, comme par un reste de pudeur, il mit en avant des raisons de les poursuivre et de les torturer. Néron les accusa d'avoir incendié Rome. Avant lui, Claude, ainsi que nous l'apprend Suétone, les confondant avec les

---

pas même imploré de relâche. Que dis-je? Il n'a pas même daigné répondre au juge. Plus encore : on l'a vu sourire, et son sourire était de bon cœur. » Sénèq., *Épist. LXXVIII*.

Juifs, en fit des agitateurs publics et des séditieux. Quand il fut trop bien avéré qu'ils étaient les plus fidèles sujets de l'Empire et n'entraient dans aucune des conspirations et des séditions populaires si fréquentes de la Rome impériale, force fut de trouver d'autres chefs d'accusations. Voici les trois qui furent le plus constamment au service de l'inique cruauté des empereurs.

Le premier était une accusation d'athéisme. Dans de nombreux actes des martyrs, c'est le reproche que les juges mettent en avant. Les chrétiens sont des impies qui ne reconnaissent pas de divinités. Deux points de la foi chrétienne et de la profession de cette foi amena le Paganisme à fonder ses rigueurs sur ce prétendu athéisme : le premier était la nature même de la Divinité, le second la nature du culte à lui rendre. Le Dieu des chrétiens avait un triple caractère que méconnaissait absolument l'idolâtrie : il était unique, immatériel, sans appellation ni désignation distinctive : or, pour le Paganisme, ne pas adorer *les dieux*, c'était n'en plus reconnaître aucun. — Dire que Dieu n'a ni forme, ni couleur, ni figure, que rien en lui n'est accessible aux sens, c'était encore là le nier et l'anéantir. Et comme à cette question presque continuellement posée au martyr : « Quel est le nom de ton Dieu ? » le martyr répondait : « Notre Dieu n'a pas de nom, » Dieu étant le Dieu unique, aucun nom n'est nécessaire là où aucune confusion n'est à craindre, — les païens, qui ne pouvaient s'élever si haut, et qui nommaient pour dieux Jupiter, Neptune, Mercure, etc., ou n'en connaissaient aucun et demeuraient athées, jugeaient les chrétiens d'après eux-mêmes. — De plus, le culte tout spirituel que les chrétiens rendaient à Dieu demeurait inaccessible au grossier matérialisme du païen, et là où il n'apercevait plus l'éclatante mise en scène du culte des fausses divinités, il jugeait qu'aucun culte n'existait plus et concluait à l'athéisme.

Les accusations sur les mœurs des chrétiens furent d'un grand secours et d'un continuel usage dans la première période des persécutions. Les calomnies les plus abominables, les bruits les plus absurdes, les accusations les plus infâmes circulaient dans toute la société romaine, imprégnaient les foules, ébranlaient les meilleures natures et, la légèreté et la prévention aidant, convertissaient en juges iniques les plus graves et les plus fermes esprits. Tacite, sans plus de réflexion et de recherche, déclarait les chrétiens coupables de tous les forfaits. — Pourtant l'évidence se fit jour impérieusement, et dès le temps de Trajan, l'innocence des mœurs chrétiennes devint un fait indiscutable et la persécution dut recourir à un nouveau moyen.

Ce moyen qui, plus ou moins, persévéra sous des noms différents et avec de légères modifications, c'est l'accusation d'être en opposition avec les lois des empereurs. Tout ce qu'il y eut de procédures quelque peu sérieuses se basa sur ce chef d'accusation. Ainsi, ce n'était pas précisément par raison de religion, mais par raison d'État, que les chrétiens étaient poursuivis. Leur prétendu athéisme lui-même ne devenait un crime que parce qu'ils refusaient l'encens aux dieux « de l'empereur. » Depuis Trajan, les chrétiens furent condamnés comme faisant partie de sociétés secrètes prohibées.

**III. La marche générale.** Quant aux phases diverses et aux diverses circonstances des persécutions, nous allons en dire rapidement un mot.

De Néron à Constantin, la persécution est permanente; elle ne sévit pas toujours ni partout avec la même fureur, il y a des moments de trêve; tantôt l'Orient est ensanglanté, tandis que l'Occident est plus paisible et *vice versâ*, mais les édits de proscription sont toujours dressés et le glaive n'est

jamais remis au fourreau. Dix ou douze fois, la persécution devient atroce : elle s'étend, elle multiplie ses victimes ; elle mérite dans l'histoire d'être flétrie du nom du tyran qui la suscite et en dirige les fureurs. — D'ailleurs, dans chacun des trois siècles durant lesquels elle s'étend, elle revêt un caractère, et pour ainsi s'exprimer, une physionomie particulière. Néron et Domitien confondent juifs et chrétiens dans la même haine, ils proscrivent et tuent en masse sans songer même à étudier ce vaste procès. — Au second siècle, la haine est forcément moins aveugle ; les vertus chrétiennes ont déjà jeté trop d'éclat pour permettre les confusions premières, la voix des apologistes s'est fait entendre, les sublimités de la nouvelle croyance ont été exposées, l'édit persécuteur paraît moins sûr de lui-même ; sans se retirer jamais, parfois il s'atténue, le glaive impérial se repose. Alors le plus ou moins d'intensité de la persécution dépend de toutes sortes de causes locales et particulières, par exemple des dispositions des gouverneurs, du nombre et du zèle des délateurs, des haines et des tumultes populaires, etc. Une tendance assez étrange se fait jour. On voudrait souder le Christianisme au Paganisme, on consentirait à l'admettre, si lui-même consentait à n'être qu'une des formes de l'idolâtrie. De Marc-Aurèle à Dèce, ce travail impossible est plus ou moins poursuivi. Septime Sévère avait trop de relations avec les grandes familles chrétiennes de Rome pour ne pas essayer cette fusion, Marc-Aurèle-Antonin l'accentua davantage encore, et dans le culte de Mithras qu'on répandit dans l'Empire, on fit entrer d'assez nombreux éléments chrétiens. Le successeur d'Héliogabale, Alexandre-Sévère fut plus épris encore de cette chimère. Pour montrer à l'Empire, par son exemple, que cette fusion du Christianisme et du Paganisme était possible, il fit placer dans son Lararium, à côté des faux dieux, les statues de Jésus-Christ et de plusieurs patriarches. Après la persécution de Maxi-

min, l'empereur Philippe Arabs, se rapprocha si fort des chrétiens que l'histoire agite le problème de sa propre conversion. Quant à l'impératrice, elle était certainement chrétienne. Durant cette seconde période le fléau des chrétiens resta l'édit de Trajan contre les hétairies. Comme le Christianisme ne cessait pas d'être considéré comme société secrète, cet édit donnait à toutes les autorités locales des armes toujours prêtes et toujours sûres contre les chrétiens. — Dans la troisième période toute tentative de fusion disparaît, toute tolérance cesse, tout répit expire. L'empereur Dèce inaugure une ère effroyable de tortures et de sang. On n'a plus même recours aux prétextes, on néglige jusqu'aux calomnies, la voix de la raison est étouffée, les apologistes n'élèvent plus que des protestations inutiles, c'est une guerre à mort contre le Christianisme qu'il faut à tout prix anéantir : l'Empire nage dans le sang.

S'il nous plaît maintenant de connaître par sa physionomie d'ensemble une persécution, jetons-y un rapide regard. — Bien que dans les périodes aiguës des persécutions, nous voyions périr des foules parfois innombrables, *innumeros, ingens multitudo,* nous disent les historiens profanes : d'ordinaire les empereurs et leurs délégués faisaient un choix. Les dignitaires ecclésiastiques étaient avant tout recherchés et arrêtés, après eux les fidèles que la noblesse de leur origine, l'intrépidité de leur zèle et l'influence qu'ils avaient acquise sur la communauté chrétienne, désignaient plus que les autres aux fureurs de la tyrannie. Ils étaient torturés pour servir d'épouvantail aux autres. Tel est le sens de beaucoup de sentences capitales : « Un tel est condamné aux flammes vengeresses, ou au glaive vengeur afin que les autres soient effrayés. » Toujours ce calcul du Paganisme était déjoué, la vue du martyre n'avait d'autre effet que d'enflammer et de façonner la multitude aux combats, et ce choix des plus illustres tournait contre le Paganisme en

mettant en scène et en exposant à l'admiration de tous d'invincibles héros. Rappelons-nous la lettre de Sénèque à Lucilius. — Le plus souvent le dernier supplice était précédé de la prison. Les martyrs y gémissaient parfois de longs mois, mais les cachots, transfigurés par leurs vertus, réchauffés par le saint enthousiasme de leur amour, devenaient vénérables comme des églises; la prière y était incessante, la prédication y retentissait en accents intrépides, et le chant des hymnes y perpétuait cette joie chrétienne que l'Apôtre avait si formellement recommandée. D'ailleurs la prison n'était pas une école de vertus pour les seuls martyrs, les fidèles que la persécution épargnait encore se faisaient de la visite de leurs frères le plus sacré et le plus impérieux des devoirs. De même qu'aux approches d'une persécution les prêtres et les diacres allaient de maison en maison pour exhorter les fidèles à demeurer intrépides, de même, quand la persécution avait éclaté, étaient-ils plus soigneux encore de visiter dans leurs prisons ceux que la proximité du supplice pouvait exposer à quelque défaillance. Le soin des confesseurs occupait du reste la communauté entière, et quand la tyrannie interdisait aux fidèles l'entrée des prisons, ils parvenaient presque toujours à gagner les geôliers par argent. — Les tortures par lesquelles la constance des confesseurs était exercée furent innombrables et affreuses. Tout ce que la cruauté la plus ingénieuse peut inventer de douloureux et d'insupportable fut mis en œuvre contre les chrétiens, et tels étaient le nombre, la variété, l'intensité des tortures par lesquels passait un martyr que la mort n'est qu'un jeu au prix des souffrances qui y conduisaient. — Or c'était là que la puissance divine attendait à la fois les victimes et les bourreaux, les victimes pour les revêtir d'une force absolument surhumaine, les bourreaux pour les confondre et parfois pour les convertir. La force d'âme des martyrs était prodigieuse. L'antiquité profane

compte peut-être un Régulus pour un héros de la souffrance intrépidement supportée; elle célèbre ce fait avec l'enthousiasme de l'admiration : qu'est-ce cela au prix de nos martyrs? Pour un héros profane, l'Église compte douze millions de héros (1) ! Et dans ce nombre combien de tendres enfants, de délicates jeunes filles, de vieillards affaiblis par le poids des années? Or tous, également, affrontaient l'appareil de la justice, la férocité populaire, l'effroyable assemblage de tous les supplices à la fois. Rien n'égalait leur calme, leur présence d'esprit, leur puissance au milieu des plus affreuses douleurs. Leurs réponses aux juges, en plein tribunal, réduisaient l'accusation au silence et ravissaient d'admiration tous ceux qui les avaient entendues : leurs réflexions, leurs saillies sublimes durant le supplice, les apostrophes ou véhémentes ou ineffablement douces qu'ils adressaient à leurs bourreaux ou à l'assistance révélaient d'une façon plus saisissante encore la force et l'esprit divin dont ils étaient animés et soutenus. On comprend le soin que l'Église, depuis le pape saint Clément, prit de recueillir ces magnifiques paroles des martyrs et de garder dans une impérissable mémoire, pour l'instruction de tous les siècles, le tableau

(1) Les ennemis du Christianisme que l'université et le haut enseignement officiel ont jetés si nombreux dans la lutte actuelle, s'efforcent, comme Havet, Aubé, Vachereau, de nier le grand nombre des martyrs. Ces témoins prodigieux les gênent et leur nombre plus prodigieux encore dérange leur calcul.

Il nous importe grandement de maintenir le prodige du nombre de nos martyrs. — Voici sur les seuls martyrs de l'Empire romain, les sources que l'on pourra consulter : Tacite, *Annal.*, XV, 44. — Eusèbe, *Chronic.*, l. II. — Clemens, *ad Corinth.*, c. VI. — Justin, *Dialog. cum Tryph.*, n. 112. — S. Irénée, *Hæres.*, l. IV, c. 33, n. 9. — Eusèbe, *Hist*, VI, c. 2, 7. — *Ad Domit. et Didym.*, apud Eusèbe, *Hist.*, VII, 11. — S. Cyprien, *Epist.*, 77. — *Chronicon Paschale.* — Lactance, *De morte persecut.*, c. VI, XV. — *Id.*, *Instit. div.*, l. V, c. 11. — Sulpice Sévère, *Hist. sacr.*, l. II, c. 32. — Le plus absolu et le plus concluant de tous les documents nous est maintenant fourni par l'étude des Catacombes et l'Hagiographie. Voir avant tout de'Rossi.

vivant de leur attitude et de leurs actes, jusque dans les affres de leur intrépide agonie. — Cette sollicitude de l'Église les suivait jusqu'après leur mort. Le soin de leur sépulture était pour les fidèles l'un de leurs devoirs les plus sacrés c'est pour eux que se creusèrent les merveilleuses catacombes de Rome, et que de bonne heure les arts multiplièrent leurs chefs-d'œuvre. Le jour de leur mort était consigné avec soin, leurs fêtes se célébraient avec pompe et enthousiasme, et les tombeaux des martyrs furent pour l'Église des premiers siècles, en même temps que l'autel du sacrifice, le centre des réunions saintes et la chaire d'où partaient les enseignements de la foi.

## II.

## Étude détaillée des persécutions.

Désormais jusqu'à Constantin tous les événements de l'histoire de l'Église sont étroitement liés à l'événement qui les domine et les embrasse tous : la persécution. Durant cette période de trois siècles tout reflète une teinte sanglante, tout semble se préparer et s'accomplir en vue du martyre. La papauté ne cesse pas de s'empourprer dans son sang, la vie de l'Église est la vie du combat, les premiers écrivains sacrés n'entretiennent la communauté chrétienne que des mâles vertus de l'immolation; l'apologie tient un rang éminent dans la littérature sacrée; le culte ne connaît guère que les pompes sévères des catacombes; l'histoire entière a pour champ d'action le champ même du combat.

Mais au milieu même de ce combat terrible se développent des faits qu'il nous importe d'enregistrer. Les premières hérésies, les schismes naissent des scories charriées

dans l'Eglise. Avec ces maux en viendront d'autres qui affecteront la communauté chrétienne elle-même : ferments de révoltes, divisions, chutes déplorables. — En face de ces ombres et pour les dissiper, des prodiges de sainteté, des lumières étincelantes, les premiers docteurs, les Apologistes, les Pères Apostoliques.

Notre marche sera celle-ci, nous signalerons simplement ces faits et ces illustrations à mesure que nous les rencontrerons sur notre passage. — Sauf à les étudier en détail plus tard sous des titres spéciaux.

**I. Persécution de Néron.** Tacite en est le témoin, Dieu permettant ainsi que le plus grand historien de Rome prêtât aux origines chrétiennes la confirmation de sa véracité et de son génie. Peut-être suspecterait-on une plume chrétienne : comment suspecter le témoignage de ce païen ?

Tacite confirme d'abord ce que d'autres documents établissent : du temps même des Apôtres, Rome, par un miracle de Dieu, regorgeait de chrétiens : ils sont déjà multitude. — Leur situation dans Rome est nettement tracée par Tacite : ils ne sont coupables d'aucun méfait; loin de conspirer contre l'Empire ils en sont les sujets les plus fidèles. Quel est leur crime? D'être haïs du genre humain. Confirmation saisissante de la prophétie de Jésus-Christ! Leur vie chaste, charitable, pieuse irrite la grande Babylone : ils sont haïs du vice comme la lumière est haïe des ténèbres (1). — Tandis que les Juifs sont courtisans et agréés de Néron (2), les chrétiens contredisent et exaspèrent par leur vie pure cette société romaine saturée de vices. Néron va en profiter.

---

(1) Tacite, *Annal.*, XV, 44.
(2) Voir Hausrath et Mommsen. — Voir aussi Josèphe, *De vita sua*, 31. — Tacite, *Ann.*, XV, 61.

Poursuivi de la haine du peuple pour avoir voulu incendier Rome (1), Néron donna le change et jeta les chrétiens en proie aux fureurs populaires. La persécution fut ce qu'elle devait être sous ce monstre : incroyablement atroce. Les chrétiens recherchés, poursuivis, trahis, dénoncés, furent arrachés de partout et remplirent les prisons pour faire bientôt à eux seuls les frais d'une grande fête populaire que Néron donna durant le mois d'août 64 à la ville de Rome (2). Il n'y eut dans cette persécution d'égal à l'effroyable cruauté des supplices que le nombre incalculable des saints qui y périrent. Tacite raconta en détail ces horreurs (3); tous les apologistes chrétiens en conservèrent la mémoire (4), le paganisme en resta profondément impressionné (5). Quant à la communauté chrétienne, loin d'être anéantie, elle redevint rapidement multitude.

Gardons-nous de croire que la persécution de Néron s'arrêta à Rome. Les documents les plus graves établissent qu'elle s'étendit dans l'empire pour y multiplier les martyrs, et ils font justice des assertions contraires de Dodwel et de tous les autres, que le désir d'arracher de l'Eglise l'auréole de ses martyrs préoccupe beaucoup plus que la loyauté historique (6).

Saint Pierre, écrivant aux chrétiens d'Asie, les fortifie

---

(1) « Pour faire taire ces rumeurs Néron produisit des accusés. » Tacite, *Annal.*, XV, 44. — Saint Clément, *ad Corinth.*, 5. — Sulpice Sévère, II, 29. — Orose, VII, 7.

(2) Friedlaender, *Mœurs romaines*, t. II, p. 25.

(3) *Annal.*, XV, 44. — Juvénal, I, 155-157.

(4) Saint Clément Rom., *ad Corinth.*, 6. — Sénèque, *Epit.*, 14. — *Id. Epit.*, 78.

(5) Sénèque, *Ep.*, 78.

(6) M. Duruy se signale entre les autres par ce genre de déloyauté, *Hist. des Romains*, t. IV, p. 508. — Rendons cette justice à M. Aubé, qu'il se montre ici plus véridique et plus loyal. *Hist. des persécut.*, p. 99 et 100. — Quant à Renan, il est comme toujours indécis et fuyant : *Les Apôtres* p. 349. — Il dit tour à tour le pour et le contre. *Antechrist*, p. 555.

contre la persécution qu'ils subissent. Or cette lettre doit être rapportée au temps de Néron (1). — Saint Méliton (2) et Tertullien (3), disent clairement que Néron fut persécuteur de l'Église chrétienne. — Lactance est plus formel encore (4) ainsi que Sulpice Sévère dont le texte ne peut s'entendre que d'une persécution générale (5). Quant à Orose il parle d'une poursuite des chrétiens « dans toutes les provinces (6). »

La persécution dura vraisemblablement jusqu'en 68, date de la mort violente et du châtiment de Néron.

**II. Persécution de Domitien.** L'Église respira sous les premiers Flaviens, Vespasien et Titus. Ces empereurs aimaient les Juifs et accordèrent volontiers aux chrétiens une demi-faveur.

Monté sur le trône en 81, et après quelque modération et quelque sagesse, Domitien se montra vite ce qu'il était en réalité « une portion de monstre » comme l'appelle Tacite. Il dissipa le trésor; il eut recours pour le remplir aux vols et aux proscriptions et, une fois engagé dans cette voie, il rappela vite toute la férocité de Néron. Domitien commença par un orgueil sacrilège une carrière de crimes qu'il devait terminer sous le poignard de la conjuration. Dès l'année 86 il se fit décerner les honneurs divins qu'il obtint sans peine des Romains dégénérés et avilis. Vers l'année 89, au temps de la disgrâce de l'honnête Agricola, sous le consulat d'Aurélius Fulvus, ennemi déclaré du Christianisme, et malgré

(1) I Petr., IV, 12-16.
(2) Dans Eusèbe, *Hist.*, VI, 24.
(3) Tertull., *Apol.*, 5.
(4) *De Mort. persecut.*
(5) Sulp. Sev., *Chron.*, II, 41. — Voir le commentaire de Sulpice Sévère, par M. de'Rossi, *Bull.* 1865, p. 93.
(6) Adv. pag., *Hist.*, VII, 5.

la présence au consulat d'un chrétien illustre, Acilius Glabrio, l'on vit poindre l'ère sanglante de la persécution. Domitien tenait de Vespasien, son père, une haine profonde contre les philosophes avec lesquels il confondait les chrétiens, il tenait de Néron les instincts sanguinaires du persécuteur : ces instincts éclatèrent définitivement en l'année 94. La persécution s'inaugura par le plus illustre martyre. Du fond de l'Asie Mineure, saint Jean fut amené à Rome, et, par ordre du tyran, plongé près de la porte Latine, dans une chaudière d'huile bouillante (1). Un grand miracle fut accordé à l'Église pour la fortifier dans sa lutte; le saint Apôtre sortit de l'huile brûlante comme d'un bain salutaire qui lui rendait sa vigueur. Vaincu par un miracle qui dut avoir dans Rome un retentissement profond, Domitien n'osa plus affronter la lutte et relégua saint Jean dans l'île de Pathmos. C'est là que l'Esprit-Saint fit apparaître au martyr les grandioses perspectives de la vie de l'Église, des révolutions qu'elle allait traverser, des catastrophes où l'Empire qui la persécutait devait si prochainement périr, et de l'écroulement plus effroyable encore du monde à la fin des temps. De Pathmos, d'où la mort de Dioclétien le fit sortir, vers l'an 96, saint Jean, âgé de 97 ans, retrouva sa chère Église d'Asie Mineure, et, avant de mourir, laissa comme le plus précieux des héritages cet incomparable Évangile, dont on pourrait croire qu'il fut composé dans les cieux. A cet évangile, destiné surtout à venger la divinité de Jésus-Christ des négations et des blasphêmes de l'hérésie, l'apôtre saint Jean joignit deux Lettres où sa charité ardente se mêle à la vigueur de sa foi. Il mourut à Éphèse à l'âge de cent ans (2).

(1) Tertullien, *Prescript.*, 36. — Renan lui-même à été forcé de reconnaître la certitude matérielle du fait. *Antechrist*, p. 197-209.

(2) Quand la paix fut rendue à l'Église, le lieu où saint Jean avait subi le martyre de l'huile bouillante fut consacré par une basilique du titre de

A Rome la persécution de *Domitien* augmentait ses fureurs et multipliait ses victimes (année 95). Tandis que Néron s'était presqu'exclusivement attaqué au nombre, Domitien, sans négliger la multitude, porta sa rage sur les plus illustres chrétiens de sa famille et de sa cour. Il avait précédemment élevé aux honneurs du consulat un chrétien fervent, Flavius Clémens, l'époux de Flavia Domitilla, et adopté les deux fils de Sabinus, frère de Clémens. Mais la voix du sang fut chez lui plus faible que celle de la cruauté, Flavius Clémens fut, d'après le récit de Dion Cassius, accusé de Christianisme (1), et périt avec beaucoup d'autres chrétiens sous la hache du licteur. De ces personnages illustres et de ces Flavii chrétiens, ceux qui échappèrent à la mort subirent la confiscation des biens et l'exil. Flavia Domitilla fut exilée dans l'île de Pandataria; une autre Flavia Domitilla, la vierge qui avait repoussé l'hymen d'Aurélius, fut reléguée dans l'île Pontia (2). Ces exécutions indignèrent jusqu'aux païens eux-mêmes, quand, au martyre de Flavius Clémens, Rome vit s'ajouter celui d'Acilius Glabrio (3).

L'Empire entier voyait ce que contemplait Rome (4): le sang chrétien coulait de toutes parts, et l'Eglise subissait la plus épouvantable tourmente. Elle dura (5) jusqu'à ce que

---

Saint-Jean près la porte Latine. — A Éphèse sa sépulture fut honorée, sous le règne de Constantin, par l'érection d'une magnifique église.

(1) Suétone, *Domit.*, 15. — Dion Cassius, LXVII, 13. — L'accusation d' « athéisme » n'avait pas alors d'autre signification que celle de christianisme. — Voir S. Justin, *Apol.*, 6, II. — *Apol.*, 3. — Eusèbe, *Hist.*, IV, 15. — Lucien, *Alexandre*, 25, 38. — Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman empire*, c. XVI.

(2) Voir Eusèbe, *Hist.*, III, 18.

(3) Un texte de Dion Cassius nous fait clairement entendre que beaucoup d'autres chrétiens illustres souffrirent le martyre dans le même temps: ἄλλοι πολλοί. — Pour le martyre de Acilius Glabrion, voir le même Dion. *Domit.*, LXVII, 13.

(4) De la plus haute aristocratie la persécution tomba rapidement dans le bas peuple et y fit d'innombrables martyrs.

(5) Nous savons sur d'irréfragables témoignages que la terrible persé-

fut comble la mesure des crimes de Domitien, et que s'appesantit sur « cette bête féroce, qui ne semblait se plaire qu'à lécher le sang de ses proches, » le châtiment que ses crimes n'avaient que trop bien mérité. Le 18 septembre de l'année 96 une conjuration de palais se forma contre le tyran qui périt ignominieusement sous le poignard (1).

**III. Persécution de Trajan.** Pendant que le doux et honnête Nerva succédait à Domitien et donnait deux années de paix à l'Église, le trône de saint Pierre passait de saint Anaclet à *saint Evariste.* Les premiers temps de ce pontificat furent florissants et tranquilles : Nerva révoquait les édits d'exil de Domitien, les chrétiens rentraient dans leurs églises. Le plus illustre, l'apôtre saint Jean, quittait Pathmos et était rendu à l'amour et à la vénération de l'Asie. A Rome saint Evariste installait définitivement dans vingt-cinq sanctuaires les vingt-cinq prêtres chargés d'administrer la Ville éternelle. Les travaux des catacombes se poursuivaient avec zèle, et les grandes familles où le Christianisme ne cessait plus de faire des progrès ouvraient elles-mêmes de nouvelles hypogées. Mais un nouvel orage allait éclater sur l'Église.

Aux Flaviens précipités du trône impérial par la chute de Domitien, succédèrent avec Trajan (an 98) les Antonins, et à la paix accordée par Nerva succéda une nouvelle guerre faite à l'Église par le Paganisme irrité de ses défaites autant que des accroissements de son ennemi. Trajan, à des qua-

---

cution de Domitien sévit en Italie, sur tout le littoral de l'Asie Mineure, à Antioche, en Syrie, en Lydie, en Mysie, jusque sur les rives du Pont-Euxin, en Bithynie.

(1) Suétone, *Domit.*, 15, 16, 17. — Dion Cassius, LXVII, 15 et suiv. — Aurélius Victor, *Epitome*, XI, 11-12.

La cause de la conjuration et les conjurés païens sont parfaitement connus et signalés ; ce qui n'empêche pas le déloyal Renan d'attribuer aux chrétiens la mort du tyran. Renan, *Evangil.*, p. 338.

lités réelles, mêlait bien des vices, et surtout gardait sur le trône les instincts de légalité brutale du soldat parvenu. Un exemple de cette inintelligence sanguinaire dans le maniement de la justice est resté fameux. L'un de ses gouverneurs, Pline le Jeune, proconsul de Bithynie, lui envoie une consultation étrange, à laquelle l'empereur fait un accueil et une réponse plus étranges encore. De plus en plus embarrassé en face de l'innocence reconnue, du nombre immense des chrétiens, et aussi des édits qui ordonnent de les rechercher et de les punir comme des malfaiteurs, Pline détaille à Trajan ses manières de procéder, en insistant sur les difficultés de la procédure. D'abord il lui a été impossible de découvrir en eux le moindre crime : « Je n'ai découvert autre chose, dit il, qu'une ridicule superstition. » D'ailleurs les chrétiens ne prennent d'autres engagements sinon de renoncer à tout ce qui est mal : « Ils s'obligent dans leurs cérémonies et leurs mystères, non à des actions criminelles, mais à ne commettre ni larcin ni adultère, à ne point manquer à leur parole et à ne point dénier un dépôt. » Enfin la vérité est victorieuse : nous voilà déjà loin du mot iniquement inconsidéré de Tacite : *Race de gens coupables de tous les crimes*. Et leur nombre devient éclatant comme leur innocence. Pline continue : « Cette contagion a infecté non-seulement les villes, mais les bourgs et la campagne, de telle sorte que les temples des dieux sont presque déserts (1). » — Que fait Pline ? « J'ai puni, dit-il, ceux qui ont été dénoncés et convaincus (2). » Convaincus de quoi ? « De ne commettre ni larcin ni adultère, de ne point manquer à leur parole, de s'obliger dans leurs assemblées et leurs mystères à ne point commettre d'action criminelle !... » Voilà où en était la logique du Paganisme aux abois. Trajan faisait à

(1) Pline, *Epitr.*, X, n. 97.
(2) Pline, *id.*, *id.*

son proconsul une réponse digne de la demande, aussi inique et aussi insensée : « Vous avez suivi, mon cher Pline, la marche qu'il fallait tenir à l'égard de ceux qu'on accuse d'être chrétiens. Il ne faut faire aucune recherche contre eux ; mais s'ils sont dénoncés et convaincus, vous devez les punir. » Il faut entendre ici Tertullien foudroyer de sa voix tonnante ces imbéciles cruautés (1). « Ordonnance impériale, pourquoi vous mettre ainsi en contradiction avec vous-même? Si c'est là un crime, pourquoi en interdire la recherche? Mais si vous en interdisez la recherche, d'où viennent vos refus d'absolution? » En dépit de cette contradiction flagrante la persécution suivait son cours et le *doux* Trajan ensanglantait Rome et l'Empire du plus pur et du plus illustre sang chrétien. Outre les édits de proscription de Néron qui n'avaient pas été effacés des lois de l'Empire (2), Trajan se fit contre les chrétiens une arme terrible de son décret sur les hétairies ou assemblées secrètes. Fort de ces ressources il ne cessa plus de torturer une religion que d'instinct il haïssait, comme d'instinct le vice hait la vertu. Le pape saint Clément que nous avons vu se démettre du souverain pontificat en partant pour son exil de la Chersonnèse, ayant été signalé à Trajan comme perturbateur, un ordre parti de Rome lui valut la couronne du martyre, il fut précipité dans la mer avec une ancre au cou (3). A Jérusalem saint Siméon fut sacrifié aux accusations des délateurs que la ligne de conduite adoptée par l'empereur multipliait partout. A Rome s'illustrait dans le martyre la dernière chrétienne du sang des Flaviens. Nous avons vu plus haut Domitien exiler dans

(1) Tertullien, *Apol.*, 2.

(2) Duruy se trompe grossièrement quand il attribue à Trajan le *premier* édit de proscription contre les chrétiens.

(3) Nous suivons le récit de saint Jérome et d'Eusèbe qui reculent jusqu'à la troisième année de Trajan le martyre de saint Clément. — Sur son martyre voir saint Jérome, *Apol. adv. Ruff.*, IX. — Concil. de Vais. — *Acta Celm.* — *Bulletin,* 1870, p. 148.

deux îles sauvages de la Méditerranée les deux Flavia Domitilla, dont l'une était à la garde de deux saints, restés fameux dans les fastes de l'Église, Nérée et Achillée (1). Les deux saints confesseurs eurent la tête tranchée. Flavia Domitilla avec ses deux suivantes Euphrosine et Théodora fut brûlée vive à Terracine. L'autre Flavia Domitilla, épouse de Clémens, termina probablement dans l'île de Pandataria sa carrière d'exilée.

Rome vit un plus illustre martyr encore; le vénérable évêque d'Antioche, saint Ignace, la lumière et l'apôtre des Églises d'Asie, lui arriva enchaîné et destiné par Trajan aux bêtes de l'amphithéâtre. Son voyage d'Antioche à Rome fut à la fois une course triomphale et un voyage de charité (2). A Smyrne il visita l'illustre Polycarpe, comme lui disciple de saint Jean, et affermit les fidèles par sa parole et ses exemples (3). Ses lettres portaient au loin la lumière et le feu aux Églises que sa parole ne pouvait plus atteindre. De Smyrne il écrivit aux Églises d'Éphèse, de Magnésie et de Tralles. Sa magnifique épître aux Romains le précéda de quelque temps et jeta dans cette Église avec les flammes de l'amour du Christ les ardeurs magnanimes du martyre. Dans ses différentes lettres, recueillies par saint Polycarpe au nombre de sept, à côté des aspirations véhémentes de la piété se trouvent rigoureusement formulés les points les plus importants du dogme; la doctrine catholique y est si nettement, si lumineusement exposée, qu'il a fallu l'ignorance ou la mauvaise foi de nos historiens modernes pour oser présenter sur l'organisation, la constitution, la hiérarchie, la croyance des premiers siècles des systèmes de pure fantaisie comme des points acquis et d'indiscutables réalités.

Chose infiniment remarquable entre beaucoup d'autres, dans

(1) De'Rossi, *Roma Sotterra*, t. I, p. 180, 181. — *Bulletin*, 1874, p. 19-21.
(2) Saint Polycarpe, *ad Phil.*, 9. — Saint Ignace, *ad Rom.*, 9.
(3) Saint Polycarpe, *ad Phil.*, 9.

sa lettre à l'Église de Rome, le martyr Ignace consigne la croyance, dès lors universelle de la primauté de cette Église sur toutes les autres ; à la suscription se lisent ces paroles : « ..... à cette Église qui occupe le siège supérieur. » Ignace n'était encore qu'à Troade quand il écrivait ainsi aux Romains ; dans le reste de son voyage il écrivit aux Églises de Philadelphie et de Smyrne ; enfin le 13 des calendes de janvier, à l'époque des jeux publics, au milieu du concours des fidèles qu'il bénissait et exhortait, il se dirigea vers l'amphithéâtre que depuis si longtemps il réclamait de ses vœux. Les bêtes, en le dévorant, firent de lui « le pur froment broyé pour être offert au Christ. » Les quelques ossements que laissa leur férocité furent payés au poids de l'or et remportés en Asie par les fidèles d'Antioche : Rome garda, avec son impérissable souvenir, la gloire de l'avoir possédé.

Saint Evariste mourut lui-même peu après l'illustre évêque d'Antioche, vers l'année 108. En même temps s'envolaient au ciel d'autres martyrs. Saint Hermès honoré dans Rome d'une magistrature, un tribun nommé Quirinus dont la fille du nom de Balbina légua à l'Église un joyau précieux : la chaîne dont saint Pierre avait été lié dans son cachot. Les dernières rigueurs de la persécution de Trajan furent affrontées par le pape saint *Alexandre*, successeur de saint Evariste. C'est à ce pape que la liturgie sacrée doit la mémoire de la Passion de Notre Seigneur au canon de la messe. C'est lui encore qui ajouta ces paroles : *Qui pridie quam pateretur*, composa plusieurs prières, et rappela l'usage de mêler l'eau au vin dans le calice. Saint Alexandre mourut (1) vers la fin du règne de Trajan que la justice divine attendait et frappa à Sélinonte, ou dans les commencements du règne de son fils adoptif et de son successeur Hadrien. Hadrien et saint *Sixte*

(1) On trouvera dans Paul Allard, *Hist. des persécutions*, la discussion relative à ce saint martyr, t. I, 214. — Voir aussi Northcote et Brownlow *Rom. Sotteran*.

montèrent, l'un sur le trône impérial pour continuer à persécuter l'Église, l'autre sur la chaire de Pierre pour la soutenir et la glorifier.

**IV. Hadrien : Continuation de la persécution.** « Hadrien, dit M. Frantz de Champagny, avait tous les dons et toutes les faiblesses, toutes les grandeurs et toutes les puérilités, toutes les ambitions et toutes les hontes. » Ce jugement, peut-être un peu doux, laisse néanmoins assez voir dans ce prince les éléments d'un persécuteur. Hadrien était à la fois livré aux vices les plus infâmes et aux superstitions les plus désordonnées, rien en lui ne le rapprochait de la sublime austérité du Christianisme ; tout, au contraire, le poussait fatalement comme tous les hommes vicieux à le persécuter et à le haïr. Il devait donc être persécuteur et très certainement il le fut. S'il ne porta pas de nouveaux édits, s'il ne paraît pas comme Trajan avoir été l'instigateur de la persécution, la persécution elle-même sévit avec une impitoyable insistance durant les premières années de son règne, et, au dire de saint Jérôme, l'Église s'enrichit partout de nombreux martyrs. N'oublions pas que, outre le mauvais vouloir de la cour et l'hostilité presqu'universelle des gouverneurs et des proconsuls, les émeutes populaires, presque toujours favorisées par des autorités prévenues et haineuses, enveloppaient les chrétiens, par multitudes, dans les dernières calamités et la mort. De ce grand nombre de martyrs plusieurs noms sont parvenus jusqu'à nous : un général illustre, saint Eustache et toute sa famille ; sainte Sophie et ses trois filles ; sainte Zoé, objet, en Orient, d'une vénération singulière, qui fut sacrifiée avec Hespère son mari et ses deux enfants Cyriaque et Théodule. A Tibur, un tribun de la milice romaine nommé Gétulius et Amantius son frère également honoré d'une dignité militaire, sont dénoncés comme chré-

tiens (1). Hadrien envoie pour instruire leur procès un officier de la cour nommé Céréalis que la vue des vertus héroïques de Gétulius et d'Amantius convertit à la foi. Un commun martyre couronna les trois athlètes. Restaient sainte Symphorose, l'épouse de Gétulius et ses sept fils. Hadrien se fit lui-même en personne leur accusateur, leur juge et leur bourreau. Ces huit martyrs furent affreusement torturés sous ses yeux (2).

Ces martyrs appartiennent cependant à la dernière période du règne d'Hadrien, alors que les Apologies chrétiennes avaient quelque peu rallenti en lui l'animosité contre les fidèles du Christ. Vers l'année 126, l'empereur, ayant entrepris la visite de l'empire, parcourut la Grande-Bretagne, la Gaule, l'Espagne, la côte Africaine, puis gagna la Grèce et s'arrêta à Athènes, où ses goûts de littérateur et d'artiste l'appelaient. Là l'évêque Quadratus, successeur du martyr Publius, lui présenta une Apologie ou défense du Christianisme, qui fut bientôt suivie d'une seconde composée par Aristide, et d'une troisième par Ariston de Pella. L'impression que produisirent sur Hadrien ces Apologies, aussi fortes qu'élégamment rédigées, peut-être aussi le désir de se montrer généreux, l'amenèrent à mitiger les édits de persécution : il écrivit au proconsul d'Asie, Minicius Fundanus, de réprimer les tumultes populaires et de ne condamner un chrétien que s'il était convaincu de *faire quelque chose contre la*

(1) A propos des Actes d'un certain nombre de ces martyrs nous devons, une fois pour toutes faire observer, que très véridiques dans leur fond ces *passiones martyrum* peuvent contenir des erreurs de détails. Plusieurs ont été rédigés plus tard, sur des documents authentiques, et c'est dans cette seconde rédaction que des erreurs se sont introduites. — Les inscriptions retrouvées en foule par M. de'Rossi et les autres archéologues, viennent, dans ces derniers temps d'apporter de nouveaux et décisifs arguments d'authenticité aux « *Acta* » et aux « *passiones* » *martyrum*.

(2) Voir pour tous ces martyrs les travaux de M. de'Rossi, *Inscrip. Christian.*

*loi.* En somme c'était peu accorder puisque la loi était le Paganisme, et qu'être chrétien c'était toujours en tout cas « faire quelque chose contre la loi. » De là vient que si le feu de la persécution parut s'éteindre, il y eut néanmoins toujours des martyrs (1).

Dieu qui se servait d'Hadrien pour purifier son Église au feu de la persécution s'en servit pour briser les dernières espérances et les audaces suprêmes du Judaïsme. Les Juifs se remuaient dans toute la Palestine, où de toutes parts ils s'étaient rassemblés en bandes insurgées et dévastatrices sous la conduite d'un imposteur nommé Barchochébas. L'heure du Messie était venue : ils allaient affranchir Israël et briser la puissance des Gentils. Hadrien fit passer sur cette terre désormais vouée à la malédiction plus que la puissance de ses armes, il y fit passer l'outrage de son impiété. Au lieu de Jérusalem, il n'y eut plus, jusqu'à Constantin, qu'une ville toute païenne du nom d'Ælia Capitolina (2), Vénus surmontait le Calvaire de sa statue infâme, Adonis souillait la grotte de Bethléem, et Jupiter le mont des Olives (3). Les Juifs, au lieu d'ouvrir les yeux, s'aveuglèrent davantage (4), c'est vers ce temps que leur folie composa ce recueil de traditions qu'on nomme le *Talmud,* qu'ils préfèrent à l'Ecriture,

---

(1) Hadrien choisit volontiers ses victimes dans les hautes classes et les classes moyennes. Néanmoins comme sous Néron et Domitien, il y eut aussi un grand nombre de martyrs dans le peuple, ainsi que nous en font foi les actes de sainte Zoé, et Hesperus et leurs enfants, les actes de sainte Marie l'esclave, etc.

(2) Voyez *Colonia Ælia Capitolina,* Eckhel, *Doctrin. Numm. Vet.,* 441-443.

(3) Dion Cassius, LXIX, 12. — Eusèbe, *Chronic.,* an. XX, Hadr. — Saint Jérome, *Ep.* 58 *ad Paulin.* — Sulpice Sévère, II, 30, 31. — Sozomene, II, 1. — Socrate, I, 17. — Voyez aussi Melchior de Voguë, *Les Eglises de la Terre Sainte,* p. 125-127, ainsi que l'excellent ouvrage de Victor Guérin, *Descript. géograph., hist. et archéolog. de la Palestine,* p. 156.

(4) Ne taisons pas néanmoins que la partie chrétienne fournit un large contingent de martyrs : Justin, *Apol.* 31 ; *Dial. cum Tryph.,* I, 16. — Orose, VII, 13.

et dont ils font souvent le code de tous les crimes et le conseiller de tous les excès.

Au milieu de ces divers événements était mort le pape saint *Sixte* (an 127). Son pontificat, tout entier écoulé au sein de la persécution, n'en avait pas moins été fécond et puissant. Il fit dans la liturgie sainte d'importantes adjonctions, défendit à tous autres qu'aux ministres de l'autel de toucher les choses sacrées. La plus grave des mesures que la tradition lui attribue est relative aux *lettres formées*, « *formatæ.* » « Il régla, dit le *Liber pontificalis*, que tout évêque appelé par le Siège Apostolique ne devait rentrer dans son diocèse et y être reçu que porteur d'une lettre du Siège Apostolique. » Cette mesure de prudence, et qui marque déjà si clairement la puissance de la Papauté dès le Ier siècle, avait une portée plus générale encore. Ces lettres *formées*, nécessaires aux évêques par rapport au Saint-Siège, l'étaient aux prêtres et aux clercs par rapport aux évêques. Sans ces lettres de recommandation *communicatoriæ*, *commendatitiæ*, les prêtres n'étaient point admis dans la communauté chrétienne, et encore beaucoup moins à la célébration des saints mystères.

A saint Sixte succéda le pape saint *Télesphore* qui gouverna l'Eglise durant les dernières années d'Hadrien (127-138), mourut martyr au rapport de saint Irénée, et dota l'Eglise d'institutions importantes. Il rétablit et peut-être augmenta le jeûne du Carême, négligé durant le tumulte des persécutions. Il ordonna la célébration de la messe de nuit de Noël, et c'est à lui encore que l'on attribue assez généralement l'introduction du chant « *Gloria in excelsis*, » avant l'action du sacrifice. — Cependant le persécuteur commençait à boire largement à la coupe de la vengeance divine; il achevait dans l'amertume et les douleurs d'un mal sans ressource les restes d'une vie de débauches et de cruautés. De l'Egypte, où il avait fondé le culte de son in-

fâme Antinoüs, il avait rapporté avec un surcroît de superstition la folie sacrilège de se faire adorer lui-même comme un dieu. Triste dieu que le mal rongeait au milieu des splendeurs de son palais de Tibur, et qu'absorbaient seules désormais les pratiques de la magie et les sollicitudes de la cruauté. De Tibur partaient à chaque instant ces sentences de mort qui effrayaient le sénat et la ville, et frappaient à l'envi sénateurs, miliciens et affranchis. Hadrien voulait laisser après lui un successeur qui pût le faire regretter, il choisit un certain Lucius Verus, homme sans valeur ni vertu qui mourut heureusement assez tôt pour forcer le vieil empereur à un nouveau choix. Ce choix tomba sur Aurélius Antoninus, auquel l'histoire a donné le nom d'Antonin le Pieux. Après avoir plusieurs fois tenté de faire périr ce successeur que lui-même s'était choisi, Hadrien mourut enfin à Baïes en juillet 138. — Le martyre du pape saint Télesphore avait eu lieu au début de cette même année, et son successeur saint *Hygin* voyait la triste fin d'Hadrien et l'heureux commencement d'Antonin le Pieux.

**V. Persécution d'Antonin.** D'ordinaire le règne d'Antonin emporte une idée de paix et de prospérité pour l'Eglise, bien loin que cet empereur passe pour avoir persécuté. Les historiens font de ce prince le plus bel éloge, on lui prête la bonté, la justice, l'intelligence du vrai gouvernement, une grande douceur de mœurs que le contraste avec les sanglants caprices des autres rend plus frappante. Toutefois de grandes réserves sont à faire sur ce règne souvent trop exalté. Le ciel n'y fut pas si serein que des orages ne s'y montrassent; des martyrs y sont signalés tant en Occident qu'en Orient. Le décret de Trajan était toujours en vigueur, et, même sous les meilleurs princes, il conservait sa force meurtrière, et laissait aux proconsuls et aux magistrats de

l'Empire les plus redoutables pouvoirs. Si des peines venaient d'être décrétées contre les dénonciateurs des chrétiens, cela même montre l'abus qu'on faisait des dénonciations. Restaient toujours encore les fureurs populaires et la superstition imbécile de la foule, qui faisaient les chrétiens responsables de toutes les calamités qui accablaient l'Empire. D'ailleurs un danger plus grave commençait à poindre ; Marc-Aurèle, le successeur désigné à l'Empire, professait pour la philosophie un amour tout dévoué, et la philosophie représentée alors par Fronton, le précepteur du jeune prince, par Lucien et par Celse, portait au Christianisme une haine implacable, qui ne demandait qu'à se traduire par la persécution. Nous étudierons plus tard en détail cette lutte de l'Eglise contre la Sagesse païenne, nous devons ici la signaler comme un symptôme de persécution et de danger, même sous le règne doux et pacifique d'Antonin le Pieux.

Une preuve plus éclatante encore de l'incessante angoisse où vivait l'Eglise est l'Apologie que le martyr Justin crut nécessaire de composer et d'adresser tant à Marc-Aurèle qu'à l'empereur Antonin. Nul plus que saint Justin n'était apte à un semblable travail. Philosophe avant sa conversion à la foi, il avait d'abord scruté toutes les ressources de la sagesse humaine et ne s'était donné à la philosophie divine du Christ que las des erreurs et des ténèbres humaines. Elevé à la prêtrise il réalisa bientôt toutes les espérances que l'Eglise avait conçues de lui. Son apologie débute par la profession des vertus les plus nobles du Christianisme. Voués à l'innocence et à la pratique du bien, les chrétiens ni ne méritent les mauvais traitements dont on les accable, ni ne sont jamais susceptibles de se faire craindre des césars. Mais voués aussi à la sainte liberté du Christ Rédempteur, eux-mêmes non plus ne peuvent craindre les césars. Il importait de repousser l'accusation d'athéisme, et surtout de

séparer la cause des chrétiens de celle des sectes infâmes qui se cachaient sous leur nom, le saint apologiste le fait avec autant de lucidité que de puissance. Puis, débarrassé de ces questions préliminaires, il aborde l'exposition du dogme chrétien, des divins mystères, des rites sacramentels, du sacrifice eucharistique, et rend compte avec une noble et touchante simplicité de l'innocence et des vertus dont le Christianisme donne à la fois le précepte et les moyens (1). Cette belle apologie eut un complet succès : Antonin, renchérissant sur un décret d'Hadrien, enjoignit la punition de tout dénonciateur des chrétiens.

On comprend combien ces dispositions favorables durent aider aux développements du Christianisme. Autant il gagnait en nombre, autant il faisait dans les hautes classes d'illustres recrues. La famille Annia, où Antonin avait pris son épouse Faustina et dont était Marc-Aurèle, donna à l'Evangile d'importants contingents. Nous trouvons à cette époque un Pudens nouveau, fils du Pudens l'hôte si dévoué de saint Pierre, ses deux filles Praxède et Pudentienne, vouées à la virginité, moururent saintement sous Marc-Aurèle. A ces noms devenus fameux dans les fastes de l'Eglise se rattache une multitude d'autres qui sont connus dans les cieux.

Hygin (138-142) qui n'occupa que quelques années le trône pontifical, remplit largement son règne de ses travaux administratifs. Saint Clément avait créé sept notaires, saint Evariste avait chargé un prêtre spécial du gouvernement de

(1) Ce rapide exposé fait comprendre combien les textes de saint Justin sont précieux pour défendre l'antiquité de nos croyances, leur source apostolique et leur caractère divin. Les dogmes de la sainte Trinité, de l'Incarnation, la divinité du Verbe et sa génération éternelle, la présence réelle, la transsubstantiation, sont formulés dans le saint docteur avec une admirable précision. On peut s'étonner de lui voir enfreindre si solennellement la loi du secret, mais un péril extrême commandait cette violation que permit très certainement le pouvoir ecclésiastique.

chacun des vingt-cinq titres de la ville : d'autres administrateurs étaient rendus nécessaires par la multiplication des fidèles et l'accroissement des biens temporels de l'Eglise romaine. Tout un nouveau choix de diacres fut préposé à la garde des archives, à la correspondance avec les Eglises, à l'expédition des lettres *formées*. Le pape pourvut aussi à nouveau et plus puissamment à la garde et à l'administration des cimetières. C'est au milieu de ces travaux, et aussi des douleurs que lui causèrent l'invasion et les audaces de l'hérésie qu'il mourut en l'année 142 laissant à l'Eglise un autre saint, *Pie I*, pour successeur.

Saint Pie continua l'œuvre de saint Hygin dans l'organisation de l'Eglise, mais une question particulière réclama sa sollicitude et fit voir l'autorité dont le Saint-Siège était dès lors en pleine possession. Il s'agissait d'amener toutes les Eglises à l'uniformité dans la célébration de la Pâque. Pie I leur envoya un décret dans lequel il rappelait la décision que saint Pierre avait prise au sujet du jour de la célébration de la Pâque pour l'Eglise de Rome. Il semblait au pape que toutes les Eglises devaient abandonner leurs coutumes particulières pour se conformer à cette décision du Chef suprême de la chrétienté. Cette affaire, qui ne fut pas sans difficultés, ne se termina que sous le pontificat de Victor I. Pie I n'urgea pas, inaugurant dès lors cette douce et sage lenteur dont la Papauté ne se départit jamais dans l'exercice de ses pouvoirs souverains, *fortiter et suaviter*. — Le pape saint Pie I acheva son pontificat en l'année 150. C'est sous lui qu'un auteur du nom d'Hermès, que le *Liber Pontificalis* nomme son frère, compléta le recueil connu sous le nom du *Pasteur*, commencé, comme nous l'avons vu, dès le premier siècle.

Le successeur de saint Pie I fut saint *Anicet* (150). Son pontificat bénéficia des dispositions d'Antonin que l'Apologie de saint Justin avait rendues plus favorables. La question de

la Pâque soulevée en Orient par le décret de saint Pie I reparut sous une forme et dans des circonstances particulièrement solennelles. L'Orient s'était ému du décret de saint Pie I, ses Eglises voulaient à tout prix retenir leur coutume, que l'apôtre Jean avait protégée, disaient-elles, de son silence, et dont l'origine judaïque leur semblait vénérable. L'illustre disciple de saint Jean, le dernier représentant de l'âge apostolique, le vieillard Polycarpe, le grand évêque de Smyrne, le futur martyr, vint à Rome réclamer d'Anicet le maintien de l'ancienne discipline des Eglises d'Asie. Anicet s'efforça de montrer au saint vieillard, combien l'unité des Eglises était précieuse et nécessaire dans un point aussi grave : il ne put vaincre ni ses désirs ni ses appréhensions, et, pour ne pas exposer l'Orient à un schisme, il n'urgea point et laissa à ses successeurs le soin de trancher définitivement et par un coup d'autorité absolue cette délicate question. Saint Polycarpe quitta Rome, après y avoir reçu le plus magnifique accueil de l'amour et de la vénération des fidèles, et s'en retourna en Asie chercher le martyre dont il faisait dès longtemps le plus ardent objet de ses vœux. Anicet, toujours en paix avec les césars, terminait dans l'angoisse que l'hérésie ne cessait de lui causer un heureux et fécond pontificat : il mourut vers l'année 161, et eut pour successeur saint *Soter* (161). Il précéda de peu de temps dans la tombe le vieil empereur Antonin, qui mourut en laissant le trône à son neveu Marc-Aurèle, homme aussi imbu de philosophisme que de haine contre le nom chrétien. Aux quelques années de tranquillité dont venait de jouir l'Eglise, allaient succéder les temps calamiteux d'une nouvelle et plus sanglante persécution. Déjà la recrudescence des hérésies et des audacieuses tentatives de l'esprit du mal ne préludaient que trop bien aux désastres que l'Eglise n'allait plus guère cesser d'essuyer.

Nous nous étendrons plus tard sur ces hérésies, mais la

trame historique nous force d'en mentionner ici l'existence, et les agissements. Depuis Simon le Mage qui l'inaugura, la vaste collection des hérésies primitives connue sous le nom de *Gnose* ne cessa plus de dévaster l'Église, d'essayer de se substituer à elle, ou du moins de la souiller de son écume. Les Apôtres vivaient encore que déjà pullulaient ces erreurs à la fois extravagantes et immondes, qui se fractionnaient, comme le fera le Protestantisme plus tard, en autant de sectes qu'il se rencontra de différents dogmatiseurs. Dosithée, Nicolas, Simon le Mage, Ménandre, Cérinthe, donnent naissance à autant de systèmes religieux, dans lesquels viennent se confondre, dans le plus inextricable désordre, les lambeaux défigurés du Christianisme, les rêveries juives et les folies philosophiques de l'Inde. Et si leur symbole est une extravagance, leur morale est une infamie. Simon le Mage traînait après lui et faisait adorer, comme déesse, Hélène sa prostituée. Tous suivirent cet exemple, et, par le débordement de leurs mœurs, bien plus que par l'attrait de leur révolte dogmatique, ils réussirent à arracher à l'Église tout ce qui y était faible de croyance et plus faible encore de générosité. Jamais aucune de ces sectes n'affrontait le martyre; la chair trouvait en elles toutes ses jouissances : c'était plus qu'il ne fallait pour y faire affluer tous ceux qui, dans l'Église, « marchaient en ennemis de la croix du Christ. » Ces hérétiques furent les plus mortels ennemis des Apôtres, ils causèrent, d'après les données les plus probables, la mort des deux apôtres, Pierre et Paul, ils forcèrent continuellement saint Jean à quitter, pour les foudres de l'excommunication, les suavités de l'amour, saint Paul les trouvait sur tous ses chemins, et voyait souvent, sous leurs coups, s'écrouler ses plus glorieux apostolats. Après les Apôtres, les papes et les évêques les eurent pour adversaires aussi tenaces et aussi rusés que puissants et audacieux. Après Saturnin et Basilide, Valentin, philo-

sophe en Égypte, puis chrétien, puis apostat par dépit de l'épiscopat refusé à son ambition, osa dogmatiser jusque dans le sein de la communauté romaine : Hygin veillait, le démasqua et le força à quitter Rome. Mais à peine il en sortait qu'un autre sectaire, Cerdon, disciple de Saturnin, y venait semer ses erreurs. Hygin le dévoila et le chassa de l'Église. Après Hygin, Pie I fut condamné au même ingrat labeur. Marcion, excommunié par son évêque en Paphlagonie, s'en vint à Rome demander sa rehabilitation. Sur le refus de le relever de ses censures avant la sentence de son évêque, Marcion furieux jura de se venger de l'Église romaine, s'allia à Cerdon, et ne cessa plus de répandre parmi les fidèles le poison de ses erreurs. Sous Anicet le travail d'erreur s'étendit encore et déborda partout comme un vaste et irrésistible torrent, déposant, dans les âmes séduites, plus de fanges, et y roulant de plus abominables impiétés. Des Valentiniens sortent une foule de sectes abominables, les Caïnites, les Sodomites, les Secondiens, les Ophites, les Adamites, dont le fond et le but étaient de réhabiliter tous les excès condamnés par les Écritures et l'Église et repoussés même par la simple raison. On sait comment l'évêque Polycarpe caractérisait ces misérables sectaires. Marcion dogmatisait à Rome quand Polycarpe y venait traiter des choses de la discipline et de la foi. — Me connais-tu, osa lui demander l'hérétique? — Oui, répondit le saint, je te connais pour le fils aîné de Satan.

Au milieu de ces effervescences et de ces corruptions de l'hérésie, l'Église romaine demeurait immaculée et invulnérable dans sa foi. L'erreur se brisait à la « pierre » qu'elle n'entama et n'entamera jamais. — Comme nous l'avons vu plus haut, lorsque, vers 161, Anicet mourait et *Soter* prenait sa place, un nouveau maître était donné à l'Empire dans l'Antonin Marc-Aurèle, et, à l'Église, un nouveau persécuteur.

**VI. Persécution de Marc-Aurèle.** Il fut un des plus violents. Depuis la persécution de Néron et l'édit qui l'avait suscitée en déclarant les chrétiens ennemis publics et violateurs des lois de l'Empire, aucune sécurité n'avait plus été laissée à l'Église. Quelques princes avaient bien pu consentir à épargner les chrétiens, *quand ils ne violaient pas les lois;* mais les lois de l'Empire idolâtre et césarien étant violées par le fait même que l'on adorait le vrai Dieu et qu'on s'affranchissait du vice, tout chrétien était, toujours et partout, violateur de la loi, et le glaive de la persécution ne cessait pas, même sous les meilleurs princes, d'être suspendu sur lui. Quant à Marc-Aurèle, cette remarque ne saurait le regarder : lui persécuta directement et violemment les chrétiens.

Cette grande et terrible persécution eut ses débuts, elle n'atteignit pas de suite à ses dernières fureurs. Durant cette période de début, l'empereur philosophe, en même temps qu'il couve sa haine contre le Christianisme, trouve commode de faire à la sublimité de sa morale de larges emprunts. Chose merveilleuse! Alors même que l'Empire idolâtre persécutait furieusement l'Église, il subissait son influence jusque dans la composition de ses lois, qui perdaient peu à peu leur caractère cruel et arbitraire pour s'empreindre de justice et de bonté. Marc-Aurèle, comme Hadrien, laisse voir les traces vives de cette domination mystérieuse, en attendant que Constantin la subisse en entier. Quant au caractère personnel de Marc-Aurèle, en dépit des fastueuses apologies de l'histoire, il mérite, avant tout, la sévérité. Dissolu jusqu'au scandale, Marc-Aurèle se déshonorait à la fois par ses propres excès et par les excès plus révoltants encore de sa femme Faustine, auxquels il sembla conniver. Philosophe superbe et égoïste, il méprisait ce qui n'était pas lui, et vouait au Christianisme, dont il voyait la puissance et redoutait les conquêtes,

la plus implacable inimitié. Le sang chrétien commença à couler du vivant même d'Antonin, il coula plus abondamment dès que Marc-Aurèle se vit seul maître de l'Empire.

En vain saint Justin, l'auteur de la première Apologie, en rédigea-t-il une *Seconde* pour dévoiler les iniques cruautés dont les chrétiens commençaient à être partout les victimes, et pour en appeler à la justice de César. César plus que tous les autres trahissait la justice et se montrait disposé à laisser les populations à leurs sauvages et sanglantes agressions, comme les magistrats à leurs iniques procédures.

Une matrone de la plus haute aristocratie romaine, sainte Félicité, subit le martyre avec ses sept fils : son interrogatoire est l'un des plus féconds en réponses sublimes et l'un d'où ressort plus vivement l'inanité et la faiblesse de Rome païenne devant l'invincible famille des enfants de Dieu (1). Saint Justin expia quelque temps après sous le glaive le courage de ses Apologies, et de nombreux martyrs l'accompagnèrent au supplice et dans le ciel (2). La persécution s'étendit de toutes parts, alors même qu'un événement tout miraculeux eût dû au moins en ralentir la marche et les fureurs. Aux efforts des saints, qui publiaient partout des Apologies, celles de saint *Méliton*, de saint *Apollinaire*, d'*Athénagore*, où l'innocence des fidèles était mise dans le jour le plus victorieux, Dieu lui-même ajoutait (174) pour l'empereur les avertissements de sa miséricorde. Marc-Aurèle repoussait d'abord victorieusement les Barbares des frontières de l'Empire, au-delà du Danube, mais enveloppé par les Quades, brûlé de chaleur et de soif, lui et son armée

(1) Voir les *Acta martyr.* de Ruinart. — M. de'Rossi, *Bullet. di archéolog.*, 1863, p. 19.

(2) *Acta S. Justini*, dans Otto, t. II, p. 266. — Pour les martyrs de cette époque, voir entre autres saint Epiphane, *Hæres.*, LIV, 1. — Tillemont, *Mémoires*, II, art. V; *Philosophumena*, IX, 11. — Eusèbe, *Hist.* IV, 23.

déjà chancelante allaient périr, quand tout à coup un miracle accordé aux prières des soldats chrétiens, les sauva. La légion appelée *la Fulminante* se détacha des rangs, se mit à genoux toute entière, et sa prière n'était pas achevée qu'un orage versait aux Romains une pluie rafraîchissante, et aux Barbares la grêle, la foudre, la dévastation et la mort. L'Empire tout entier reconnut une intervention surnaturelle ; les historiens païens la constatent, Marc-Aurèle, dans une lettre mentionnée par Apollinaire et Tertullien, en informa solennellement le sénat. Mais l'aveuglement et la haine de Marc-Aurèle en attribuèrent dans les monuments (1), la gloire à *Jupiter Pluvieux,* et recoururent au ridicule subterfuge de la magie. L'effet produit par cette puissance de la prière chrétienne fut détruit par le mauvais vouloir commun et la persécution continua ses fureurs. L'Eglise n'en étendait pas moins ses triomphes et ses conquêtes : le passage suivant de Lactance peut nous donner une idée de la puissance d'extension qui jaillissait de l'Eglise. « L'Eglise brilla et fleurit toujours davantage. Elle s'étendit de l'Orient jusqu'à l'Occident. Il n'y eut plus un coin de terre, si éloigné qu'il fût, où le culte de Dieu ne pénétrât ; il n'y eut plus une nation, si féroce qu'elle pût être, qui n'eût accepté la vraie doctrine, et adouci ses mœurs sauvages au contact de la sainteté (2). » — Le paganisme avait comme l'intuition de la force de l'Eglise et de sa propre impuissance et il s'apprêtait à une guerre d'extermination. D'ailleurs, Marc-Aurèle détestait les chrétiens ; la foule, où circulaient contre eux les fables les plus absurdes, les calomnies les plus odieuses, les réclamaient de nouveau comme victimes : il y eut bientôt

(1) Capitolin, *Ant. Phil.,* 24. — Dion Cassius, LXXI. — Claudien, *De VI consul. Hon.,* 340. — Bellori, *La colonne Antoine,* pl. XV. — Voir aussi Mgr Frappel, *Tertullien,* t. II, p. 122. — Orose, VII, 15.

(2) Lactance, *De mort. persecut.,* cap. III. — Tertullien, *Apol.,* 37 ; *Ad nation.,* I, 7 ; *ad Scapul.,* 2, 3, 4, 5.

une reprise plus furieuse de la persécution. Elle sévit avec violence à la fois en Orient et en Occident. Les accusations et les dénonciations contre les chrétiens devenaient si nombreuses qu'elles embarrassaient les magistrats : à leurs consultations il n'y eut qu'une réponse, réponse de rigueur et de mort. Et là où le bon vouloir des juges eût sauvé les fidèles de la persécution, les émeutes populaires les y jetaient plus furieusement et plus à fond. L'histoire des martyrs de Lyon est restée fameuse. Fondée vers le milieu du second siècle, cette chrétienté, ainsi que toutes les autres des Gaules, était sous Marc-Aurèle (an 177) dans l'état le plus florissant. C'est elle qui dans nos contrées paraît avoir essuyé le fort de l'orage. Une lettre que les martyrs de Lyon adressèrent à leurs frères d'Asie nous a conservé, avec l'épouvantable tableau de leurs souffrances, le sublime récit de leur sainteté (1). Enfermés dans un cachot avant de subir leur martyre, les saints confesseurs donnaient l'exemple de toutes les vertus. Saint Pothin, l'évêque octogénaire, mourut en les affermissant tous dans leur ardeur divine à mourir pour le Christ. Les victimes ou plutôt les triomphateurs qui le suivirent furent Sanctus, diacre de Venise, Attale de Pergame, Mathurin, néophyte de Vienne, la jeune et héroïque esclave Blandine, et avec ces saints connus de la terre une foule d'autres connus seulement des cieux. A quelque temps de là deux jeunes Lyonnais de naissance illustre, saint Alexandre et saint Epipode furent aussi sacrifiés à la fureur du peuple. A Tournus, saint Valérien eut la tête tranchée; saint Marcel fut enterré vif à Châlon-sur-Saône; Autun contempla dans le martyre de Symphorien la suprême sublimité de la foi et du courage chrétiens. Aux sollicitations, aux ordres et aux menaces de son juge, le jeune

(1) Cette lettre est un des plus magnifiques monuments de l'antiquité chrétienne.

héros répondit : « Je ne crains que le Dieu tout-puissant qui m'a créé, et je ne sers que lui seul ; mon corps est à vous, mais mon âme reste à moi. Quant à vos promesses elles ne sont qu'un poison perfide, vos biens s'écoulent comme un torrent, Dieu seul peut procurer une félicité éternelle. » Pendant qu'on le menait au supplice sa mère Augusta, tremblant de le voir faiblir sous les tortures le suivait en criant : « Mon fils, courage ! Souvenez-vous du Dieu vivant ; courage ! on ne vous arrache pas la vie on vous la donne meilleure. » L'immense révolution qui transfigurait le monde est dans cette scène et dans ces mots. — L'Orient offrait aussi au ciel sa pierre précieuse. Polycarpe, l'athlète centenaire de la foi, couronna à Smyrne par le martyre (1) les gloires réunies de la doctrine, de la sainteté et de l'apostolat. Sa réputation, dans les Eglises d'Asie, était immense, nous avons vu Rome entière lui vouer l'hommage de la plus profonde vénération ; une lettre de lui se lisait trois cents ans encore après sa mort dans les assemblées des fidèles ; il avait groupé autour de lui une multitude de disciples auxquels il avait livré les précieux trésors de la tradition qu'i tenait immédiatement des Apôtres. Ses restes, recueillis soigneusement par les fidèles, devinrent aussitôt l'objet d'un culte universel parmi les chrétiens d'Asie.

Ainsi grandissait l'Église en dépit des persécutions. Revenons à elle et faisons comme l'inventaire de sa merveilleuse puissance. La période entière des Antonins marque pour elle de vastes accroissements de force et d'étendue. Le pape saint Soter étendait sa sollicitude sur toutes les Eglises. Au secours des âmes, au combat des héritiques, au maintien puissant de l'orthodoxie, il joignait la plus tendre compassion pour les détresses corporelles de ses

(1) L'authenticité de l'épître sur le martyre de saint Polycarpe est absolument prouvée. Cette lettre est du temps même, elle resta fameuse dans l'Eglise entière. Eusèbe la cite presqu'entière, *Hist.*, IV, 15.

frères. Une Eglise lointaine, qu'il avait nourrie durant un temps de famine, l'Eglise de Corinthe, lui envoyait ainsi ses actions de grâce : « Dès le commencement vous avez l'habitude de subvenir par vos largesses aux besoins de vos frères, et l'on vous a vu envoyer des subsides aux Eglises de presque toutes les villes. » Ainsi dès l'an 161 l'Eglise romaine possédait un domaine temporel assez riche pour envoyer de toutes parts aux Eglises en détresse des chargements de blé, et les combler de subsides de toute sorte. Cette observation est importante si l'on veut connaître et apprécier l'immense diffusion et la force imposante que le Christianisme avait déjà et si rapidement conquises. — Soter mourut en l'année 171 et eut pour successeur saint *Eleuthère*, dont le pontificat de seize années embrasse toute la persécution de Marc-Aurèle, et nous apparaît plus rempli de triomphes que de désastres, de puissance que d'écrasement. L'Empire, son empereur à sa tête, semblait avoir juré la perte de l'Eglise : l'Eglise s'étendait chaque jour, envahissait chaque jour davantage l'Empire jusqu'à lui faire craindre qu'elle ne se substituât à lui. La parole de Tertullien se réalisait magnifiquement : *Sanguis martyrum semen Christianorum*. Le même docteur exprime les plaintes amères du Paganisme : « La capitale est assiégée : les chrétiens envahissent tout, jusqu'aux campagnes, aux villages, aux îles lointaines. Tout sexe, tout âge, toute condition, même toute dignité nous quitte pour passer dans ces rangs et prendre ce nom funeste. » C'est en face de tout l'Empire que Turtullien affirme cette irrésistible diffusion. Du reste ne venons-nous pas de voir une légion toute entière, la Fulminante, composée de chrétiens? L'armée, comme la cour, comme la magistrature, comme l'aristocratie, comme la foule, était dès lors profondément entamée. Dès la fin de Marc-Aurèle et le commencement de Commode, le nombre des chrétiens admis aux magistratures de l'Empire était si

considérable qu'il fallait leur tracer une règle de conduite dans leur délicate et difficile position (1). D'ailleurs n'eussions-nous pas ces renseignements si solennels et si précis que les seuls *loculi* des martyrs et les inscriptions de leurs sépultures suffiraient pour nous trancher victorieusement ce point si grave et si précieux de l'histoire ecclésiastique. Ne souffrit-elle pas sous Marc-Aurèle, cette illustre fille des Cœcilii, sainte Cécile, et avec elle son époux Valérien et Tiburce son beau-frère (2)? Et la splendeur des conquêtes n'en diminuait pas l'étendue. Dans le temps que les plus hautes familles de l'Empire donnaient leur sang à l'Evangile, cet Evangile franchissait les mers et s'implantait là où la puissance romaine n'avait obtenu que de fragiles et éphémères triomphes. Un roi de la Grande-Bretagne, Lucius, s'adressait au pape Eleuthère et en obtenait des apôtres, des prédicateurs de la foi. — Ainsi l'Eglise devenait un vaste et solide empire, tandis que l'Empire romain, miné par de perpétuelles révoltes, assailli déjà de tous côtés par les Barbares, allait voir commencer ses jours de faiblesse et de dépérissement. Laissant saint Eleuthère à sa féconde administration, Marc-Aurèle, persécuteur frappé de Dieu, s'en allait mourir obscurément dans une expédition de Germanie (l'an 180), et le malheureux Empire devenait la proie d'un ignoble fou, Commode, le dernier des Antonins.

Avant de poursuivre notre récit nous devons jeter un regard sur l'hérésie qui travaille ardemment à ruiner l'Eglise, et les Docteurs qui non moins ardemment la combattent de leurs puissants écrits. Cette revue sera rapide puisque, plus tard, dans la leçon suivante, la lutte de l'Eglise contre l'erreur nous doit occuper exclusivement.

---

(1) Tertullien.

(2) Voir la belle *Vie de sainte Cécile*, par Dom Guéranger. — De'Rossi, *Roma Sotter.*, t. II, p. XXXVII et 150.

Les commencements de Tatien furent aussi brillants que sa fin fut déplorable; disciple de saint Justin, défenseur de la foi, il débuta par un « discours contre les Grecs, » réfutation des erreurs païennes et apologie de la foi; ce travail dont quelques erreurs n'enlèvent pas le mérite véritable lui valut une grande réputation, mais cette réputation le perdit; il s'enfla d'orgueil, dédaigna l'enseignement de l'Eglise, tomba dans les folies du Gnosticisme et devint le chef de la secte des Encratites ou Aquariens. Une autre histoire absolument semblable est celle du syrien Bardesanes, qui de défenseur zélé et habile de la foi catholique se laissa séduire par l'erreur des gnostiques, qu'il allia aux erreurs syriennes sur les deux principes des choses l'un bon l'autre mauvais. Son fils Harmonius revêtit ces erreurs des charmes d'une poésie séduisante, et les hymnes hérétiques semées dans le peuple n'en furent enlevées que deux siècles plus tard par un grand et sublime poëte chrétien, saint Ephrem. Vers la même époque se faisait jour un autre orgueil d'où sortait une nouvelle hérésie. Un Phrygien nommé Montan, escorté de deux malheureuses séduites par lui, dogmatisait et prétendait former une Eglise. Selon lui, les Apôtres n'avaient reçu qu'avec mesure l'Esprit-Saint dont la plénitude était en lui. Comme Luther le prétendra au seizième siècle, Montan le tentait dès le deuxième : réformer l'Eglise catholique incomplète ou déchue, et lui donner dans l'hérésie et la révolte sa perfection dernière et son couronnement! Comme cette erreur, constituée hiérarchiquement et formée en semblant d'Eglise, se répandait dans diverses parties de l'Empire, les évêques s'émurent, s'assemblèrent, la dénoncèrent au Siège Apostolique et les Montanistes furent retranchés de la communion des fidèles. Hélas! on ne put leur arracher leur proie la plus illustre et la plus riche; le malheureux Tertullien, le plus grand génie du siècle, se laissa séduire par les dehors austères

qu'ils savaient garder, entra dans leur révolte et partagea leurs erreurs (1).

**VII. La persécution sous Commode.** En l'année 180, Commode (2), l'indigne fils de Marc-Aurèle, souille de sa folie et de ses vices la majesté impériale, et saint Eleuthère continue à édifier et à en ennoblir l'Eglise de ses vertus. Commode ne fut pas persécuteur comme Marc-Aurèle, grâce à l'influence de sa femme, Marcia, dans laquelle l'histoire nous montre, sinon une chrétienne, au moins une femme toute dévouée aux chrétiens. Et ainsi par un étonnant conseil de la Providence, sous le prince que ses cruautés, ses débauches, ses folies égalent aux Néron et aux Domitien, l'Eglise jouit, au milieu de l'Empire, d'une moitié de paix (3).

Le mouvement déjà si accentué sous les précédents règnes, se développa magnifiquement sous celui-ci, l'Eglise s'ouvrit à une multitude de conversions nouvelles, et, parmi les néophytes, la *gens* Aurélia compte pour une large part.

---

(1) Nous ne nous arrêterons pas à une accusation formulée avec une étrange légèreté par MM. Augustin Thierry et Ampère contre les papes saint Eleuthère et saint Victor, qu'ils accusent de montanisme. Des autorités avancées par eux, les unes, Eusèbe et saint Jérôme sont citées à faux ; l'autre, Tertullien, alors montaniste, n'a aucune valeur.

(2) On lira avec grand fruit sur le règne de Commode le livre récemment découvert du *Philosophumena*. — Voir sur Marcia les articles de M. Aubé dans la Revue archéologique, mars 1879 et ceux de M. de Celeuneer dans la *Revue des questions politiques*, juillet 1876.

(3) « Dans ses rapports avec l'Eglise on le vit entraîné tour à tour par deux courants contraires. Tantôt il semble que le génie paternel l'emporte, que l'impulsion hostile donnée par Marc-Aurèle se continue : le sang des martyrs coule. Tantôt une influence plus douce, celle des serviteurs chrétiens qui, en assez grand nombre, habitent le palais, et, surtout, la toute-puissante prière d'une femme aimée, fait pencher vers la clémence l'âme mobile et les volontés incertaines de l'imbécile empereur. » Allard, *Hist. des persécut.*, I, pag. 435.

Le reste du pontificat de saint Eleuthère fut absorbé par les sollicitudes que lui donnait l'hérésie et les mesures de rigueur devenues nécessaires contre les montanistes. Ces hérétiques, aussi intrigants qu'astucieux, qui avaient essayé déjà sous Marc-Aurèle de corrompre la foi des martyrs de Lyon, qui venaient tout récemment de séduire et d'entraîner Tertullien, s'efforçaient de faire partout pénétrer leur erreur. Le pape frappa cette hérésie à coups redoublés, en même temps que Dieu envoyait contre elle ainsi que contre toutes les autres, l'un des plus illustres Docteurs des premiers siècles, saint Irénée de Lyon. Dans le même temps l'Eglise possédait Hégésippe, le premier de ses historiens. L'œuvre d'Hégésippe était de prouver la succession et la perpétuité de l'autorité et de l'enseignement apostoliques dans toutes les Eglises, mais surtout dans l'Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les autres. Aussi le docte et pieux historien entreprit-il des courses savantes, et fit-il à Rome sous les pontificats d'Anicet, de Soter et d'Eleuthère un long et fructueux séjour. — Saint Eleuthère mourut en 185 et saint *Victor* prit le gouvernement de l'Eglise qu'il prolongea jusqu'en 197, à travers des temps assez tranquilles du côté de l'Empire, mais de nombreuses et souvent poignantes difficultés du côté de l'hérésie.

Le pontificat de saint Victor est un des plus illustres et des plus pleins qu'ait eu l'Église des premiers siècles. De grandes lumières y brillaient : lui-même termina avec une énergie indomptable plusieurs difficiles affaires, enfin les hérésies trouvèrent en lui un inflexible vengeur. — Saint Irénée jetait son plus vif éclat et se rendait par la force de sa logique la terreur de toutes les hérésies. Un autre illustre docteur, saint Clément, prenait à Alexandrie la direction de l'école si célèbre qu'y avait fondée saint Panthène, et réunissait en foule autour de sa chaire les philosophes et les savants. D'autres docteurs encore illustraient l'Église d'O-

rient, parmi lesquels saint Denys de Corinthe, saint Théophile d'Antioche.

Déjà de vastes et importants travaux avaient été faits sur l'Écriture sainte. Le juif Aquila avait dès l'année 129 composé sa version de la Bible sur l'hébreu, infidèle souvent dans les textes où il s'agit de Jésus-Christ, mais précieuse dans la preuve qu'elle fournit de l'antiquité et de la canonicité de nos Écritures. L'ébionite Symmaque et le marcionite Théodotion firent également, chacun, une version de la Bible, dangereuse et utile aux mêmes titres et pour les mêmes raisons que celle d'Aquila. Quant à l'Église catholique, elle était déjà en possession de la version de l'Écriture dite *italique*, dont l'auteur ou les auteurs sont restés inconnus.

Saint Victor commença vers l'an 187 à s'occuper très sérieusement et très à fond de la question de la Pâque, déjà soulevée, comme nous l'avons vu, sous les pontificats précédents, remise par charité et par prudence, mais qu'il importait maintenant de terminer. La solution était d'autant plus urgente que l'abus vieillissait, que les divergences malheureuses entre les Églises allaient s'accentuant toujours davantage, qu'un schisme était à craindre, qu'un courant de révolte se laissait voir en Orient, et que déjà, jusque dans le sein de Rome, des indociles comme le prêtre Blastus avaient dû être frappés. D'ailleurs l'hérésie s'emparait habilement de ces ferments de révolte et tentait de s'enrichir de tous les mécontentements et de toutes les acrimonies. Victor comprit que si le temps de la charité condescendante n'expire jamais dans l'Église, celui de l'énergie a parfois l'inviolable devoir de s'y montrer. Cette coutume des Asiatiques de manger l'agneau pascal le quatorzième jour de la lune de mars et de fêter la résurrection de Jésus-Christ trois jours après, coutume bien plutôt juive que chrétienne et dont les judaïsants et les hérétiques usaient contre l'Église catholique, saint Victor voulut définitivement l'abolir et mettre l'u-

uniformité dans l'Église entière. Il tint un concile à Rome en 197, il en fit tenir en divers points de la chrétienté, et il montra en même temps sa volonté d'user même de rigueur contre les quelques contrées, qui, par un scrupule mal fondé ou même un certain esprit d'insurbordination, témoignaient le dessein de faire opposition au sentiment déjà presque universel des Églises et aux ordres exprès du Saint-Siége. Si saint Victor n'excommunia pas les coupables, ou si à la demande instante de saint Irénée et de quelques autres évêques il retira une excommunication déjà lancée, si la résistance ne cessa définitivement sur certains points qu'au concile de Nicée, la question n'en fut pas moins victorieusement résolue, l'usage abusif des quartodecimans perdit tout son crédit et tout son prestige, et dès avant le concile de Nicée la presque totalité des Églises d'Asie s'étaient rangées à la coutume et aux volontés de l'Église romaine. Deux points ressortent visiblement de toute cette affaire : la mansuétude du pape Victor, qui pouvant frapper des indocilités dangereuses arrête ses foudres prêtes à partir ou les rappelle (1); l'autorité du Saint-Siége déjà si puissamment assise et si universellement reconnue. Victor intime des ordres, fait des menaces, assemble des conciles, et quand on entrevoit une condamnation imminente, nul ne conteste, mais tous supplient. Il n'y a pas jusqu'à la lettre assez insolente de Polycrate d'Ephèse à Victor où ne se laisse lire la reconnaissance de la suprême autorité du Siége de Rome. L'évêque d'Ephèse n'objecte pas l'indépendance de son Eglise, il s'appuie seulement sur l'antiquité de ses usages et se prévaut de la tacite approbation de l'apôtre saint Jean. Nous avons vu d'ailleurs dans cette même affaire l'Asie reconnaître si bien l'autorité du Saint-Siége que saint Polycarpe était venu défendre la tradition

(1) On reste stupéfait devant les accusations de M. Ampère parlant de « la dureté, de l'emportement, de l'opiniâtreté de Victor » dans l'affaire de la Pâque et des quartodécimans.

asiatique auprès du pape saint Anicet et obtenir de lui que toute condamnation fût écartée.

Saint Victor, si vigilant et si ferme dans des questions de discipline, ne pouvait l'être moins devant les ennemis et les corrupteurs de la foi. L'hérésie trouva en lui son fléau toujours prêt à la broyer. Les montanistes faisaient mille efforts pour obtenir subrepticement du pape quelque marque de bienveillance dont ils comptaient se prévaloir. Ils furent repoussés. Sabellius commençait, en Asie, par ses erreurs sur la sainte Trinité, la grande chaîne des hérésies du siècle suivant. Arius trouvait un précurseur dans Théodote le Byzantin, apostat sous Marc-Aurèle, et qui maintenant semait son erreur sur Jésus-Christ parmi les fidèles de Rome. Artémon et un second Théodote, ses disciples, à leurs blasphêmes contre la divinité de Jésus-Christ ajoutèrent d'autres erreurs, notamment sur Melchisédech, dont ces hérétiques faisaient un être fantastique, mystérieux et divin, qu'ils élevaient au-dessus du Fils de Dieu. Saint Victor frappa ces erreurs avec une invincible énergie, et nous avons d'un auteur de ce temps, peut-être le prêtre Caïus, une vigoureuse réfutation, où la croyance de l'Eglise du second siècle à la divinité de Jésus-Christ est mise dans la plus éclatante lumière. Le Montanisme continuait ses astucieuses corruptions et ses ravages, et le pape sa vigilance et ses rigueurs. Un nouveau sectaire apparaissait, Praxéas, qui, de confesseur de la foi, avait été poussé par l'orgueil jusqu'à la profession d'erreurs nouvelles : la négation des Personnes en Dieu, l'identité du Père et du Verbe; d'où cette conséquence que le Père avait souffert, était mort, etc., erreurs qui valurent à cette secte le nom de Patripassiens, de Monarchiques, d'Unitaires. Saint Victor commença contre ces hérétiques une répression que saint Zéphyrin, son successeur, continuera.

**VIII. La persécution de Septime Sévère et de Caracalla.** Une période de dix années de quelque calme du côté de l'Empire avait permis à la Papauté de livrer à l'erreur tous ces combats victorieux, et à l'Eglise de prendre un essor et de faire des progrès de plus en plus puissants. L'empereur Commode était mort l'an 192, vouant l'Empire à des hontes qui ne cesseront plus guère d'être son partage. L'Empire, mis aux enchères, vendu à l'encan, livré dans un marché ignoble à qui en offrait le plus, passait de main en main, d'Helvius Pertinax à Didius Julianus, de celui-ci à Pescennius Niger. L'Empire ivre « du vin de sa prostitution, » portant le lourd fardeau de ses crimes, marqué comme Caïn du sang des martyrs, chancelait déjà sur le bord de l'abîme. Et si Septime Sévère, le soldat austère et habile qui succéda à Pescennius Niger, le releva quelque peu, ce ne fut que pour le laisser à son irrémédiable décadence et à sa mort pour des jours que Dieu avait déjà comptés.

Soit droiture, reconnaissance pour un service qu'un chrétien lui avait rendu, soit plutôt politique et prudence, Septime Sévère se montra d'abord favorable aux chrétiens jusqu'au danger de perdre sa popularité en défendant contre les haines de la foule idolâtre des sénateurs, des patriciens, de nobles matrones, dont le sang était réclamé. Dix ans après il devenait leur plus cruel et leur plus inique persécuteur, versait à flots le sang chrétien dans tout l'Empire, et donnait aux fastes de l'Eglise, selon le dire des historiens contemporains, une innombrable multitude de martyrs. Saint Clément les comparait à un torrent qui jaillit; Eusèbe nous apprend que le nombre des victimes, l'épouvantable barbarie des tortures, jetèrent la chrétienté dans une telle épouvante qu'on croyait aux jours de l'antechrist. Dans une seule ville, celle de Lyon, plus de dix-neuf mille chrétiens périrent, saint Irénée à leur tête, au milieu des tourments. Qu'on juge du reste de l'Empire. De cette foule immense,

connue seulement de Dieu, plusieurs noms sont restés à la terre. Sur le sol Africain, les martyrs de Scyllite, sainte Perpétue et ses compagnons; Léonides, le père d'Origène, et sainte Potamienne à Alexandrie; à Valence, saint Félix et les diacres Fortunat et Achillée; à Viviers, saint Andéol; les saints Ferréol et Ferjeux à Besançon. « Les autres martyrs, disent saint Eucher et saint Grégoire de Tours, ne se peuvent pas compter. » — Une si effroyable tourmente réclamait un puissant secours : jamais plus magnifique et plus vaste cri ne fut poussé que celui dont Tertullien remplit l'Empire. Son Apologétique restera dans tous les siècles comme le monument le plus admirable du génie et du courage chrétiens. « Les ouvrages de Tertullien, dit saint Vincent de Lérins, renferment autant d'oracles qu'ils ont de mots, chaque parole y est une victoire. La force et la véhémence de son génie sont telles qu'il perce ses adversaires de son glaive acéré, ou les écrase sous sa masse. » A côté de cet invincible athlète nous devons signaler un autre apologiste, Minucius Félix, que son ouvrage l' « *Octavius* » a rendu justement célèbre. Tandis que Tertullien était dans tout l'éclat de son génie, la persécution de Sévère voyait l'aurore d'une autre grande gloire chrétienne : le fils du martyr Léonides, le puissant Origène.

Sévère mourut en 211 dans la Grande-Bretagne. Le sang chrétien continua à couler à flots durant la première partie du règne de *Caracalla*, fils de Septime Sévère, auquel le meurtre d'un frère livra l'Empire.

Vers 211, la persécution reprend, en Afrique, de nouvelles fureurs et les supplices y sont atroces. De toutes parts, les bûchers s'allument, les amphithéâtres se remplissent de condamnés. « On nous brûle vifs pour le nom du vrai Dieu, » s'écrie Tertullien. « Nulle ville qui ne soit sur le point d'être décimée, nulle famille qui ne tremble pour quelqu'un de ses membres : tous les rangs de la so-

ciété se sentent à la fois menacés, car, désormais, les chrétiens sont partout, en haut comme en bas de l'échelle sociale (1).

La persécution sévissait aussi dans les Gaules. Nous trouvons des martyrs dans les principales cités, entre 211 et 212. Telle avait été la fureur de cette longue persécution, telle l'épouvante qu'elle avait partout répandue, que l'on se croyait presque aux jours de l'antechrist (2).

De 213 à 249 l'Église jouit d'une paix assez profonde que ne troubla, çà et là, que des vengeances particulières ou des émeutes locales. L'Empire passait sous des maîtres très différents; mais l'Eglise restait en paix.

Caracalla mourut dans la débauche et l'infamie, laissant l'Empire à une infamie plus grande encore que la sienne. Héliogabale, son successeur, vécut dans la fange de toutes les voluptés et périt dans l'ordure d'une écurie. Après Héliogabale un éclair de gloire passa sur l'Empire durant le règne trop court d'Alexandre Sévère, prince bon, droit, généreux, ami des chrétiens et appréciateur de leurs vertus. Telle fut sa bienveillance et la sécurité qu'elle procura aux fidèles qu'ils purent, pour un instant, sortir des retraites profondes où ils s'assemblaient et prier au grand jour. D'ailleurs, à part quelques poursuites locales des magistrats et quelques brutalités de la foule, depuis Caracalla jusqu'à la fin du règne d'Alexandre Sévère, l'Eglise jouit d'une période de paix que les papes Victor, Zéphyrin et Calixte mirent largement à profit. Saint Victor mourut en 197. Saint *Zéphyrin*, qui lui succéda, régna jusqu'en 217, et laissa le trône à saint *Calixte*, qui gouverna l'Eglise pendant cinq ans. Ces papes sont tous honorés comme martyrs. Sous le pontificat de saint Calixte, Rome dut s'enrichir de nombreux

(1) Voyez Allart, *Hist. des persécutions*, II, 167.
(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 7.

sanctuaires, puisque Origène nous fait connaître que des églises furent brûlées durant la persécution suivante. Rétablies ensuite, elles étaient nombreuses sous Dioclétien. En 314, Rome comptait quarante sanctuaires dans son enceinte. — Saint Calixte, martyr en 222, laissa le gouvernement de l'Eglise à saint *Urbain*, qui lui-même eut pour successeur, en 230, saint *Pontien*. — L'excellent empereur Alexandre périt assassiné à Mayence en 235, par Maximin, l'un de ses officiers, qui lui enleva l'Empire et se fit l'un des plus cruels persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ.

**IX. Persécution de Maximin.** Cette persécution de Maximin ne dura que trois ans mais fut atroce. « Jamais, dit Jules Capitolin, bête plus cruelle n'avait marché sur la terre. » Goth de naissance, ancien pâtre des montagnes, grossier, bestial, féroce, Maximin tourna d'instinct sa haine contre le Christianisme, et dans cette haine mit un raffinement et une logique qui semblaient avoir échappé aux autres : il voulut décapiter l'Eglise, en avoir raison d'un coup en anéantissant son clergé. Chose merveilleuse ! Les auteurs contemporains nous montrent un tyran semblable préoccupé de la crainte de *dépeupler* l'Empire, s'il touchait à la multitude des simples fidèles. Ainsi dès l'année 200 un féroce adversaire de l'Eglise reculait devant une tuerie en masse dans la crainte de ne plus faire des villes et des provinces de l'Empire qu'une solitude morne et sans vie ! Une multitude d'évêques subirent le martyre, les églises furent de toutes parts incendiées et détruites. Deux papes, saint Pontien (235) et son successeur saint *Antère* (236), périrent dans la persécution, l'un des tortures de l'exil, l'autre sous le glaive. Un troisième, saint *Fabien*, successeur de saint Antère (236), aurait eu le même sort si la chute du tyran n'eût délivré l'Eglise des fureurs de la persécution.

Du reste, même au milieu de la tempête, l'Eglise prospérait et jetait un vif éclat. La grande école catholique d'Alexandrie devenait de plus en plus florissante. Aux Tertullien et aux Clément, le grand Origène ajoutait sa gloire et les œuvres de son génie; la persécution dirigée par Maximin contre le clergé n'avait fait que le rendre plus saint et plus magnanime : tout était prêt pour la conquête, quand Dieu lui donna libre champ en rendant pendant près d'un demi-siècle la paix à son Eglise.

Maximin fut assassiné par ses soldats en 238. Le sénat avait déjà cherché à se débarrasser de lui en lui opposant quatre empereurs, mais qui périrent tous de mort violente. L'Empire tomba aux mains d'un enfant de douze ans, Gordien, qui fut dans un âge si tendre un prodige de maturité et de bonté : durant six années il resta l'orgueil et l'amour des Romains, mais il périt dans les embûches que lui dressa un Arabe du nom de Philippe. Philippe Arabs gouverna avec sagesse et bonté l'Empire qu'il avait payé d'un crime. Il fut tellement favorable aux chrétiens, que des autorités sérieuses et en grand nombre assurent qu'il embrassa le Christianisme (1).

Toujours est-il que cette période fut pour l'Eglise l'une des plus glorieuses et des plus prospères. Le pape saint Fabien couvrit les hypogées de vastes constructions, c'est-à-dire de ces églises que nous verrons détruites dans les persécutions suivantes. Saint Grégoire de Nysse nous apprend que dans ce même temps des églises se construisaient sur toute la surface de l'Empire. — Mais si les temples matériels devenaient si splendides et si nombreux l'Eglise s'enrichissait plus encore d'admirables édifices de

(1) Les autorités qui affirment le Christianisme de Philippe l'Arabe ont incontestablement un grand poids. Eusèbe, *Hist.* — S. Jérôme, *De vir. illustr.*, cap. LIV. — Paul Orose, *Hist.*, lib. VII, cap. XX. — *Chronic. Pasch.*, t. XCII, col. 667. — S. Chrysostome, *De S. Babyla.*, *Patrol. græc.*, t. L, col. 539.

perfection. De grands saints, des savants illustres, d'admirables évêques, apparaissaient de tous côtés. Origène reprenait à Césarée ses leçons publiques qu'assiégeait une foule d'auditeurs : ses protecteurs et ses amis, l'évêque d'Antioche Babylas, Théoctiste de Césarée, Alexandre de Jérusalem, Firmilien de Césarée en Cappadoce illustraient leurs sièges de leurs vertus; saint Grégoire, plus tard évêque de Néocésarée et merveilleux thaumaturge lui devait sa conversion. En Occident s'élevait une lumière qui éclipsait les autres, l'admirable docteur saint Cyprien.

Le pontificat de saint Fabien et la paix momentanée de l'Eglise favorisèrent aussi l'évangélisation lointaine de l'Empire. De nouveaux départs de missionnaires eurent lieu, et notre Gaule semble en avoir largement profité. Sans doute, l'opinion de saint Grégoire de Tours, qui recule jusqu'à saint Fabien et les sept missionnaires envoyés par lui, la fondation de nos principales Eglises de France, est trop contredite par les monuments pour être soutenue : la Gaule possédait de nombreuses et florissantes Eglises bien avant saint Fabien. Néanmoins rien ne s'oppose à ce que nous acceptions sous ce pontificat une invasion nouvelle du Christianisme dans les Gaules, qui répare des défaillances, relève des ruines et pousse les anciennes conquêtes jusqu'à des limites plus lointaines. Et s'il faut compléter ici cette assertion, disons que d'autres grandes missions apostoliques cultivèrent de nouveau ce champ de la Gaule, exposé durant ces siècles à tant de bouleversements, souvent jonché de tant de ruines. En 254 Etienne I fit partir pour la Gaule de nouveaux missionnaires. Saint Sixte, vers l'année 257, dota ces provinces d'une troisième mission dont firent partie saint Pérégrin d'Auxerre, saint Génulfe de Cahors, saint Sixte de Reims (1).

(1) Cette œuvre des Papes, et cette continuité de leur sollicitude n'empê-

Mais si la paix devenait pour l'Eglise un précieux auxiliaire de ses progrès et de ses conquêtes, elle donnait aussi à l'erreur un champ d'action plus ouvert et moins troublé. Le Gnosticisme reparaissait dans la secte des Valésiens et des Apostoliques. Noët faisait renaître dans l'Asie Mineure les erreurs de Praxéas, et trouvait dans saint Hippolyte un vigoureux adversaire, et dans un concile d'Ephèse de 245 le coup de mort. Le Paganisme, dans ses écoles philosophiques et par les efforts de ses savants, Ammonius Saccas, Plotin, Jamblique, Porphyre, s'efforçait de fondre en une seule et vaste doctrine ses incohérences et ses divisions, et d'opposer au Christianisme qui envahissait toutes les intelligences une religion plus épurée que l'idolâtrie et moins crucifiante que l'Evangile.

Hélas! ce n'était pas dans cette lutte extérieure que l'Eglise courait son grand danger : mais déjà une paix trop amollissante corrompait les vertus et faisait tomber les caractères (1). A la faveur de la paix les deux sociétés se mêlaient plus étroitement, et le Paganisme insinuait plus aisément ses poisons. L'attrait des spectacles et des fêtes triomphait des volontés qu'aurait trouvées indomptables la rigueur des tortures, le bien-être et le luxe envahissaient des demeures que la crainte salutaire avait désertées. Les invectives et les sévérités de Tertullien convenaient mieux que jamais à la communauté chrétienne. « Hâtez-vous donc, s'écriait le rude Africain, de quitter ces amollissantes délicatesses, qui ne peuvent qu'énerver l'énergie de la foi. Des poignets accoutumés à des bracelets si riches ne s'étonneront-ils pas trop du poids et de la rudesse des chaînes? Je

---

cheront pas M. Guizot d'écrire dans son *Histoire de la civilisation en France* : « Que les Gaules étaient devenues chrétiennes sans le secours de la Papauté. » Les maîtres en sont là, jugeons des disciples !

(1) S. Cyprien, *De lapsis*, V, 6. — Origène, *Homil. XII in Exod.* — *Id.*, *Homil. XX*, 25 *in. Matth.* — S. Cyprien, *ep.* 66.

suis inquiet de savoir si des pieds habitués à des cercles d'or se trouveront à l'aise dans les entraves. Je crains bien que cette tête autour de laquelle s'enlacent tant de perles et d'émeraudes n'ait peine à livrer passage au tranchant de l'épée. En tout temps, mais en celui-ci plus que dans les autres, c'est sur le fer et non sur l'or que doivent compter les chrétiens. » Saint Cyprien, dépeignant la période de paix que nous venons de parcourir, s'exprimait ainsi : « L'on voyait des fidèles travailler à amasser des richesses avec une ardeur cupide que n'eussent pas désavouée les païens. Les ruses et les rapines déshonoraient le commerce. Les calomnies, les médisances, les querelles n'étaient plus choses inouïes parmi les chrétiens. Le mal gagnait même la tête de l'Eglise, en plusieurs endroits le clergé négligeait ses fonctions pour les intérêts de la terre. Plus d'un clerc déshonorait le sacerdoce par son luxe, son avarice et sa mondanité. » — Dieu allait visiter son Eglise et la purifier, comme l'argent, dans les ardeurs du feu.

**X. Persécution de Dèce.** Philippe n'échappa pas à la peine du talion : il fut trahi et assassiné par Dèce, comme lui-même avait trahi et assassiné Gordien (année 249). Avec l'empereur Dèce nous arrivons à la dernière phase des persécutions, la plus épouvantable, la plus universelle. Le sanglant orage des persécutions après avoir, durant deux siècles, étendu ses fureurs à travers des intervalles d'adoucissement et de sérénité relatives, recueille ses forces, réunit ses foudres et tombe sur l'Eglise dans un dernier et horrible assaut. C'est une guerre d'extermination : Apostasier ou mourir : plus de distinction entre le chrétien dénoncé et non dénoncé, plus d'atermoiements ni de demi-mesures (1).

(1) L'édit de Dèce renferme deux particularités terribles. La première c'est qu'il frappe la population chrétienne tout entière. La seconde, c'est

L'édit de Dèce portait que les chrétiens devaient être torturés jusqu'à ce qu'ils sacrifiassent aux faux dieux, et que, s'ils refusaient obstinément, les tortures ne devaient cesser qu'avec leur vie. Cet édit fut lu dans le camp des Prétoriens, envoyé à tous les gouverneurs, répandu à profusion dans tout l'Empire. Jamais la rage du Paganisme ne s'était montrée si violente, jamais les tortures si effroyables, jamais si considérable le nombre des martyrs. Les grils ardents, les huiles bouillantes, le plomb fondu, les peignes de fer, les chevalets, les ongles d'acier, les chaises de feu, tout ce que la cruauté put imaginer de plus douloureux fut employé contre les fidèles pour leur arracher des apostasies. Le brasier de la persécution produisit son effet ordinaire : il épura pour le ciel l'or et les pierres précieuses, il dévora et fit disparaître la paille inconsistante des demi-vertus. Le nombre des valeureux athlètes fut immense et défie toute plume qui les voudrait énumérer. Le pape saint Fabien fut la première victime et laissa à saint *Corneille* la redoutable charge de conduire la barque de Pierre dans une si horrible tourmente (250). Saint Maxime, saint Urbain, saint Sidoine, et une multitude d'autres saints illustrèrent l'Eglise d'Italie. L'Afrique fut inondée de sang, et saint Cyprien dont l'Eglise avait besoin encore n'échappa que par miracle à la foule idolâtre qui hurlait : « Cyprien aux bêtes ! » L'Eglise d'Alexandrie donna comme celle de Carthage une infinité de martyrs. Toutes les provinces de l'Empire étaient inondées de sang. Les magistrats, dit saint Grégoire de Nysse,

---

que, par une habileté diabolique, le tyran cherche avant tout à décapiter l'Eglise et à la priver de ses dignitaires et de ses soutiens. « *Sperans insanus quod si istos qui erant capita ecclesiarum tolleret corpus omne ecclesiæ interiret.* » Passio SS. Caloceri et Parthemi.

Voyez pour cette persécution, après Ruinart, Lactance, *De mort. persecut.*, 4. — Saint Optat, *Ad Parmen.*, III. — Saint Hilaire, *In Constant.* — Origène, *In Josue. Homil.*, IX. — Saint Denys d'Alexandrie. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41.

suspendaient toutes les autres causes pour se donner tout entiers à l'arrestation et au supplice des chrétiens. La Sicile, outre la gloire de ses autres martyrs, s'illustra de la magnanime confession et de la mort de la vierge Agathe. Les deux Alexandre et saint Babylas d'Antioche périrent dans les supplices ou dans les fers. Acace est resté célèbre par son admirable profession de foi. A Smyrne, le prêtre Pione édifia l'Eglise par l'intrépidité de ses réponses et l'héroïsme de sa mort. A Mélitine l'illustre Polyeucte ne méprisa pas seulement les tortures, mais remporta sur la chair et le sang une plus héroïque victoire. Ephèse honore sous le nom des « sept frères dormants, » sept frères enterrés vifs dans une caverne. — Une étude plus belle et plus grande encore serait celle des professions de foi de ces confesseurs, nous n'y pourrions suffire, mais qu'une au moins nous ouvre sur le but, la nécessité, les résultats des persécutions un horizon splendide. Le consulaire Marcien interroge l'évêque Acace sur la doctrine chrétienne, veut répliquer, et bientôt, pressé et poussé à bout par l'irrésistible logique du confesseur, lâche le mot suprême de la force brutale exaspérée par le bon droit : *aut sacrifica*, *aut morere!* Acace reprend : « C'est de la sorte qu'agissent les Dalmates, ces voleurs de grand chemin, qui ne laissent aux voyageurs surpris d'autre alternative que la bourse ou la vie. Du reste je ne crains rien ! » — Marcien : « Je n'ai pas reçu l'ordre de juger, mais de contraindre. » Tel était le Césarisme devant l'Eglise, la bestiale puissance en face du noble affranchissement des âmes. A bout de raison il tuait. Tel était alors le Césarisme, telle est encore sa fille et son émule, la Révolution. Aux mêmes sublimes paroles de nos confesseurs les bandits de la Commune, comme leurs aînés de la Convention, opposaient le même brutal argument : *Sacrifica aut morere!* (1).

(1) Le chiffre des martyrs fut tel qu'il en rend l'énumération impossible.

Si le ciel s'enrichissait d'élus, si les Églises se couvraient de la royale pourpre de leurs martyrs, les déserts recevaient de la persécution la bénédiction précieuse d'hôtes nouveaux et d'angéliques habitants. Des chrétiens en foule fatigués du monde, las de ses sanglants tumultes, exaspérés de ses violences et de ses forfaits, quittaient leurs demeures et leurs fortunes, et allaient demander à la solitude la libre profession de leur foi et de leurs vertus. Beaucoup moururent de privations et de misère, les autres, Paul et Antoine à leur tête, fondèrent dans la Basse-Thébaïde ces merveilleuses églises du désert, qu'on eût dit peuplées d'anges venus des cieux.

Mais la persécution, qui donnait à la vertu mâle et généreuse son dernier lustre, servait aussi à découvrir par des chutes honteuses les âmes amollies et les courages tombés. Ces *tombés* furent, hélas! nombreux dans la persécution de Dèce, et, outre la tristesse de leur apostasie, ils causèrent à l'Église et au saint pape Corneille plus d'une difficulté et plus d'un danger. Nous voulons parler de deux schismes opposés qui eurent tous les deux cette triste origine. Celui des *Libellatiques* et celui des *Novatiens*, le premier à Carthage contre saint Cyprien, le second beaucoup plus grave encore à Rome contre le pape saint Corneille.

Voici quel fut le premier. Les *libellatiques* étaient de malheureux chrétiens qui, durant la persécution, avaient, soit en apostasiant, soit en corrompant les juges, obtenu des billets ou « libelles » qui leur donnaient franchise et ne

---

Les pays les plus éprouvés furent Rome et l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Egypte, la Grèce, l'Asie, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce.

Quand on a relevé les actes et essayé de supputer le nombre des martyrs, on est encore bien loin du compte, car il faut y ajouter les milliers d'autres chrétiens, qui fuyant les villes et s'enfonçant dans les montagnes et les déserts y moururent de misère ou dévorés par les bêtes féroces.

permettait plus qu'on les inquiétât (1). C'était aux yeux de l'Église une véritable apostasie, et, si d'après sa discipline plus adoucie elle recevait les coupables à la réconciliation, ce n'était qu'au prix de peines canoniques très dures et d'une pénitence longue, difficile et douloureuse. Or le même principe de relâchement qui avait perdu ces *tombés*, les empêchait maintenant de se relever dans la sincérité du repentir : ayant faibli devant la crainte des tortures, ils faiblissaient devant les rigueurs de la pénitence. Que faisaient-ils? Ils obtenaient des martyrs et des confesseurs des lettres de recommandation (2), afin qu'en faveur des bons les coupables fussent pardonnés. L'usage, sagement restreint et réglé par l'autorité, était bon, mais l'abus ne tarda pas à le corrompre. Plusieurs confesseurs et martyrs, les uns par bonne foi surprise, les autres, par un sentiment exagéré de leur importance et un esprit mauvais de domination, prétendaient imposer à l'Eglise leurs *lettres de paix*, et obtenir de force la grâce immédiate des coupables. Les évêques s'étaient émus de cette prétention dangereuse, et de sages règlements avaient été adoptés. — On réussit ailleurs; à Carthage une conspiration de mauvais prêtres et de mauvais clercs amena un schisme, et dirigea contre saint Cyprien une violente persécution. Dès longtemps l'élection du saint au siége de Carthage avait déconcerté et irrité l'ambition de la partie gangrenée du clergé. Novat, le diacre Félicissime et trois autres pervertis n'attendaient qu'une occasion pour éclater : ils la trouvèrent dans l'affaire des *libellatiques*. D'une part ils poussèrent ces *tombés* à user effrontément des « lettres de paix » réclamées des martyrs; de l'autre, devant la juste sévérité de saint Cyprien contre

(1) Ces libelles portaient « qu'un tel avait obéi aux ordres des empereurs et ne devait plus être inquiété pour cause de religion. »

(2) Plusieurs de ces billets étaient ainsi conçus : « Qu'un tel soit, avec tous les siens, admis à la communion. »

cet abus, ils le chargèrent auprès du pape saint Corneille de toutes sortes d'accusations. Saint Cyprien n'avait fait qu'accomplir les devoirs du zèle pastoral. Il avait excommunié cette Église schismatique naissante, composée du prêtre Novat, du diacre Félicissime, du confesseur Lucien, homme simple gagné par ruse, d'un certain Fortunat, élevé par eux à l'épiscopat, et grossie d'une troupe d'apostats et de « tombés. » A l'excommunication de saint Cyprien ils eurent l'audace d'opposer un message de Félicissime à Rome. Saint Cyprien ne répondit lui-même à cet insolent et abusif appel que par le silence. Mais ce silence ayant étonné saint Corneille, il le rompit dans une lettre, à la fois respectueuse et ferme, dans laquelle, en reconnaissant manifestement le droit d'appel à Rome, il montrait combien avait été sage la condamnation précédente des schismatiques dans le concile de Carthage, et combien il importait qu'une cause locale fût étudiée et jugée sur les lieux. Telle fut cette première affaire. Quand des écrivains ont voulu en forger une arme contre les appels à Rome, et prétendre que ces appels n'étaient pas reconnus dans les premiers siècles de l'Église, ils ont étourdiment oublié que cette affaire des *tombés* et d'autres semblables resteront la plus palpable preuve de l'antiquité de ces appels par l'usage continuel qu'on en fit.

Novat chassé de Carthage grâce à la persévérante énergie de saint Cyprien vint à Rome, où il rencontra, dans une autre ambition déçue, un nouvel artisan de schisme. Comme Novat s'était irrité à Carthage de l'élection de Cyprien, Novatien s'était irrité à Rome de l'élection de Corneille : ces deux ambitieux misérables étaient faits pour s'entendre, ils poussèrent l'audace de cette entente jusqu'à vouloir renverser le pape saint Corneille. L'anti-pape fut Novatien que trois évêques d'Italie, hommes simples et rustiques, élurent pape, pour éviter, leur avait-on dit, un schisme! Novatien en-

voya à toutes les Églises des lettres de communion qui furent repoussées de toute part, la lumière se fit rapidement, le schisme disparut de Rome avec ses fauteurs, et la doctrine hérétique dont l'anti-pape accompagnait sa révolte et qu'il avait empruntée presqu'entière au Montanisme, survécut seule pour s'éteindre vers le milieu du cinquième siècle. La voix puissante de saint Cyprien n'avait pas peu fait pour le triomphe de la vérité et la paix de l'Église. Après cette passagère tempête la principauté du Saint-Siége de Rome brilla d'un plus vif éclat, ou plutôt durant la tempête même elle se révéla dans toute sa force. Saint Corneille fut doublement pape, et dans l'accord unanime de toutes les Églises à reconnaître sa suprématie, et dans la puissance dont il usa pour déposer les trois évêques consécrateurs de Novatien et frapper le schisme dont cette consécration avait été l'origine.

Durant ces luttes et ces troubles dans l'Église, l'Empire aussi était bouleversé par des tempêtes et ravagé par des désastres. Une peste affreuse s'abattit sur ses provinces, et plus dévastateurs que la peste les Barbares les inondèrent en les remplissant de ruines : les Goths en Occident, les Perses en Orient. Les chrétiens qui se multipliaient pour soulager les victimes de cette double calamité, ne recueillirent que les haines et les persécutions des idolâtres aigris et exaspérés. Saint Corneille mourut en exil en 252 et saint *Lucius* lui succéda au milieu des troubles politiques et des dangers d'une demi-persécution.

A. Dèce, qui périt en 251 dans un marais de la Thrace, où les Goths l'avaient surpris et enveloppé, succédèrent Gallus et Volusien, princes indolents et incapables, qui furent massacrés par leurs soldats ainsi que le faible Emilien ; au terme de ces massacres le trône impérial se trouva être la possession de Valérien, nouvel et terrible persécuteur. — Quant au Saint-Siége, de saint Lucius, qui souffrit

le martyre en 254, il passa à saint *Étienne* dont nous allons étudier le pontificat si important et si rempli.

**XI. La persécution de Valérien.** Cette étude sera double : nous nous occuperons d'abord des affaires intérieures de l'Église, puis ensuite de la sanglante persécution de Valérien.

1. Un abus étrange s'était introduit en quelques endroits durant les dernières persécutions. Des prêtres trop simples et trop peu instruits se servaient d'eau seulement pour la consécration. Cet abus contre lequel saint Cyprien s'éleva avec beaucoup d'énergie nous a valu d'admirables textes du saint docteur sur le mystère de l'Eucharistie et de la présence réelle. — La coutume s'introduisait de différer le baptême des enfants : saint Cyprien dans une assemblée de soixante-dix évêques condamne, contre l'évêque Fidus, cette coutume qui expose les enfants à se voir privés de la grâce de Jésus-Christ.

La grande question de cette époque fut la question des *rebaptisants*, question délicate, où nous voyons saint Cyprien et le pape saint Étienne opposés l'un à l'autre, et dont les ennemis de la primauté du Saint-Siège ont à toutes les époques étrangement abusé. — Fallait-il rebaptiser les enfants ou les adultes baptisés par les hérétiques? — Ainsi se posait la question. Evidemment la solution était double : Non, si le baptême donné par les hérétiques avait été valide : Oui, si, comme il arrivait pour plusieurs d'entre eux, leur baptême par défaut de forme ou de matière perdait sa validité. Evidemment encore cette question de la rebaptisation était grave, elle avait ses racines dans le plus profond du mystère de l'Incarnation, puisque rebaptiser quand le baptême, fût-ce d'un hérétique ou d'un schismatique, avait été

valide, c'était violer le caractère ineffaçable de ce sacrement et nier la source toujours également efficace, immaculée et divine d'où il découlait. Un évêque de Carthage, Agrippin, au commencement du troisième siècle, brouillait toutes ces notions et rebaptisait indistinctement tous les hérétiques. Son raisonnement était plus pernicieux encore que sa conduite : il réitérait le baptême, parce que, disait-il, l'hérétique n'ayant pas la grâce ne pouvait la communiquer : c'était d'un coup renverser toute l'Église, tout le sacerdoce, tous les sacrements, toute la grâce, en les faisant dépendre de la sainteté personnelle du ministre et non de la puissance immédiate de Jésus-Christ. Saint Cyprien suivait l'exemple qu'avait donné Agrippin, et, de concert avec les évêques d'Afrique, décida que le baptême des Novatiens, bien que ceux-ci le conférassent validement, devait être réitéré. Saint Etienne, auquel il envoya cette décision, y fut contraire, et répondit aux évêques Africains que rien ne devait être changé à l'ancienne coutume. — De là une suite malheureuse de tentatives de saint Cyprien pour faire prévaloir son sentiment contre celui d'Etienne : conciles réunis, députés envoyés à Rome : le pape demeura l'inflexible soutien de la vérité. Cette discussion, continuée sous le successeur d'Etienne, Sixte II, se termina enfin par une rétractation générale de saint Cyprien et de son parti. Saint Jérôme affirme que la plupart des Africains se soumirent au sentiment du Siège de Rome; saint Augustin et saint Basile nous certifient la même chose des évêques orientaux; un concile d'Arles de 315 voix nous atteste l'orthodoxie de l'Occident. Saint Cyprien, au dire de Bède, rétracta l'erreur où la bonne foi l'avait entraîné; enfin au concile de Nicée de 325 la vérité fut définitivement fixée pour cette question.

Que saint Cyprien ait eu dans cette affaire le tort de trop tenir à son sentiment et de trop facilement croire qu'E-

ienne eût pu se tromper dans le sien, c'est incontestable (1) : mais de là à conclure que saint Cyprien et la partie considérable de l'épiscopat qui embrassa son sentiment ne reconnaissaient pas ou peu la suprématie du Siège apostolique et la force absolue de ses décisions, il y a un abîme. Ce qui frappe dans le cours de cette discussion, c'est la continuité des recours au Saint-Siège et la puissance de ce Siège à tout ramener à la fin à ses décisions (2).

Mais voici bien plus encore. Ce même saint Cyprien qu'on oppose à saint Etienne comme le négateur de la suprématie

---

(1) Mgr Tizzani, professeur à la Sapience, reprenant la thèse de deux religieux du dix-huitième siècle, Rémond *Missori* et Marcellin Molkembuhr, a soutenu que toute cette controverse était une pure invention des Donatistes. Nous n'embrassons pas ce sentiment extrême, sans nier toutefois les autorités sérieuses sur lesquelles il s'appuie.

(2) Voici un aperçu des documents à consulter : *De dissidio iter S. Stephanum et S. Cyprianum super baptismate hæreticorum exorto Dissertatio dogmatica.* Cette pièce se trouve dans les *Dissertat.* du P. Zaccharias, et aussi dans D. Lumper (tom. XII, pag. 251), auteur de mauvais esprit. — Le P. Thomassin, *Diss.* 2 *in Concilia.* — Les *Vies de saint Cyprien*, par Pamélius, dom Maran, en tête de leurs éditions, et par Tillemont, t. IV. D. Coustant, *Epist. SS. PP.*, t. I. — Le P. Noël Alexandre, 3e sæc., p. 10 et 93... avec les notes de Roncaglia et Mansi, Baronius, Orsi, les *Observat. théol.*, etc., par un anonyme, t. I, pag. 119... MM. Rohrbacher, Palma, auteurs qui ont attaqué l'authenticité des Lettres de saint Cyprien et de Firmilien touchant le débat de la rebaptisation : Missorius, franciscain, *Diss. critica in Epist. Firmil. et Cypriani*, etc.; *Diss. critica in Epist. ad Pompeium inter Cyprianicas*, 74, etc. — Le P. Tournemine, *Conjectures sur la supposition de quelques ouvrages de saint Cyprien et de la Lettre de Firmilien*, dans les *Mémoires* de Trévoux, 1754. — Contre l'authenticité de la lettre de Firmilien : Marcel Molkenbuhr, *Binæ Dissertationes, de epistola et morte Firmiliani.* — Alberus, t. I, *Dissert. in selecta argum. Hist. eccl.* — On trouve beaucoup de pièces bonnes et mauvaises dans D. Lumper. — Blanc, *Hist. eccl.*, t. I, p. 303.

Consulter de plus pour les grandes sources : Epist. 74, *ad Pomp.*, n. 1 et 8. — Cf. S. Aug., lib. *De unico bapt., contra Petilian.*, c. 14; lib. v, *Contra Donat.*, c. 25. — Conc. Carth. 7, *sub Cypri.*, dans Mansi, t. I, col. 951; — *Patrol. lat.*, t. III, col. 1079, édit. Migne. — Voy. surtout Epist. 73, *ad Steph.*, n. 3; — 76, *ad Jub.*, n. 26; — *Conc. Carth.*, VII, col. 1085, t. III. — *Patrol.* Migne et passim. — Epist. 75, inter Epist. D. Cypr.

pontificale est manifestement le champion de l'unité de l'Église, le docteur suscité de Dieu à cette époque pour défendre sa divine constitution. Après avoir défendu énergiquement l'élection de Corneille et séparé sa cause de celle du schismatique Novatien, saint Cyprien étend plus loin son regard et son horizon. Dans sa fameuse lettre pastorale sur l'*Unité de l'Église*, il établit avant toute chose l'indispensable nécessité de l'unité dans l'Eglise. L'Eglise est un corps dont tous les membres doivent être reliés entre eux par l'ordre hiérarchique des pouvoirs. Quels pouvoirs? Ceux qui eux-mêmes se résument et se rattachent au centre de l'unité, « à la Chaire de Pierre. » Rien de remarquable, rien d'absolu comme les paroles de l'illustre docteur africain. *Ut unitatem manifestaret, unam cathedram constituit.* Et comment encore l'unité de l'Eglise est-elle possible et reste-t-elle puissante? Saint Cyprien ajoute : *Primatus Petro donatur ut una Christi Ecclesia monstretur.* Unis à cette Chaire les évêques de toute l'Eglise forment un corps indivisible, une autorité inébranlable, tout dans l'Eglise se solidifie et prend la fermeté de la pierre, en se rattachant à Celui dont Jésus-Christ fit la « pierre » inébranlable et éternelle, contre laquelle éternellement se briseront tous les efforts de l'enfer. — Aussi ferme dans ses actes que dans ses écrits, saint Cyprien travailla activement à faire excommunier par le pape Etienne Marcien évêque d'Arles, qui avait embrassé le schisme de Novat; déjà il avait provoqué la punition de l'évêque hérétique de Lambèse, Privat.

**2.** La grande question du baptême des hérétiques était à peine terminée que la tempête se déchaînait sur l'Eglise. Valérien d'abord favorable aux chrétiens se laissait entraîner par l'un de ses ministres, Macrien, à les persécuter cruellement. Des édits furent publiés qui défendaient aux fidèles toute sorte de réunions : c'était détruire la vie et la liberté

de l'Eglise, l'Eglise n'y pouvait consentir et la persécution commença. Elle fut sanglante et donna une multitude de martyrs. A leur tête sont les deux souverains Pontifes saint Etienne (257) et son successeur saint *Sixte II* (258). Le martyre de saint Sixte fut suivi d'un autre resté plus célèbre, celui de son diacre Laurent. Le préfet, qui ambitionnait plus encore que de triompher du saint diacre, mais qui convoitait les trésors de l'Eglise romaine dont Laurent avait la garde, le mande et lui ordonne de lui livrer tous les vases d'or, les pierres précieuses, les sommes d'argent qui étaient en sa possession. Laurent rassemble la multitude des pauvres que nourrissait l'Eglise : « Nos perles, dit-il, les voilà ! » Il fut brulé vif à petit feu. L'illustre Cyprien jouissait de trop de renommée et de trop de gloire pour échapper aux bourreaux. Il mourut avec une fermeté et un calme qui transportèrent d'admiration et d'enthousiasme la population chrétienne qui toute entière voulait mourir avec lui. Au moins donna-t-elle de nombreux martyrs pour la représenter dans les cieux. A Utique la multitude des victimes ne trouvait plus de bourreaux pour les torturer. Deux cents confesseurs, précipités vivants dans une fosse remplie de chaux vive, sont restés dans les souvenirs de l'Eglise sous le nom de *la masse blanche* (1). A Cirtha (Constantine) on massacra les chrétiens par milliers, et pour suffire à ces exécutions effroyables, on les rangeait en files que les bourreaux parcouraient abattant les têtes. Leurs cadavres pouvaient intercepter le cours du Rummel (2). Tarragone honore saint Fructueux son évêque brûlé vif avec les deux diacres Augure et Euloge. L'Eglise

---

(1) Saint Augustin, *Serm.* 306 *in Psalm.* CXLIV.

(2) Une inscription relative à ces glorieux martyrs vient d'être retrouvée par un officier français au bord du Rummel, tout proche de Constantine, l'ancienne Cirtha. Voir *Académie des inscriptions et belles-lettres,* t. I, 1843 : *Une inscription trouvée à Constantine*, par M. Carette, capitaine du génie, membre de la commission scientifique d'Algérie.

des Gaules cueillit elle aussi, à profusion les palmes de ses martyrs, et l'Orient de son côté n'eut rien à envier à l'Occident. Saint Denys d'Alexandrie souffrit toutes les douleurs de l'exil. A Césarée de Cappadoce, un tout jeune enfant nommé Cyrille devint la merveille de cette lutte sanglante. Chassé par ses parents païens, jugé, traîné au supplice, il restait joyeux au milieu d'une foule qui fondait en larmes. « Ah ! s'écriait-il, réjouissez-vous plutôt et me félicitez de mon bonheur. » Il expira dans les flammes d'un bûcher.

Telle avait été la fureur de la persécution qu'après le martyre du pape saint Sixte II le Saint-Siège était resté treize mois vacant. Enfin il fut possible d'y élever saint *Denys*. — Le martyre fortifiait et exaltait l'Eglise, mais ébranlait de plus en plus et faisait chanceler l'Empire persécuteur. La vengeance divine tomba lourdement sur Valérien. Vaincu et pris par les Perses, il devint le jouet de Sapor, subit mille indignités, fut écorché vif, et sa peau resta suspendue comme un trophée.

L'Empire lui aussi semblait déchiré et écartelé vif : tous les fléaux fondaient sur lui à la fois. Les Barbares forçaient de tous les côtés ses frontières : la peste le ravageait tout entier, les tremblements de terre jetaient ses populations dans l'épouvante. « On eût dit, à voir cette confusion horrible de toutes choses, que la fin du monde était venue (1). » La situation politique ne le cédait pas en désolation et en détresse : trente tyrans s'arrachaient les lambeaux de la pourpre impériale en face du fils indolent de Valérien, l'empereur Gallien.

Contre toute attente la paix était rendue à l'Eglise par l'Empire : mais si Dieu permettait cette paix du dehors, c'est que l'Eglise avait besoin de concentrer toute sa vigilance et toute son énergie contre les ennemis du dedans.

(1) Treb. Pollio, *Historia Augusta*, t. II, n. 4.

L'hérésie se ruait sur elle avec une fureur nouvelle, et son auxiliaire, la philosophie païenne, lui prêtait le plus puissant appui. La philosophie reprenait sa double tentative précédente : d'abord rendre à l'idolâtrie son prestige tombé, puis accabler le Christianisme sous le ridicule, le mensonge, la dérision et le mépris. — L'hérésie, elle aussi faisait pour détruire l'Eglise des efforts désespérés. Sabellius propageait ses erreurs, tirées de Praxéas et de Noët, et qui, confondant les trois personnes divines, attribuaient au Père seul ce que la foi catholique enseigne du Fils et du Saint-Esprit. Saint Denys d'Alexandrie usa, en le réfutant, de certaines expressions qui ne sauvegardaient pas assez l'unité de nature : il fut dénoncé au pape comme hérétique et obligé de justifier sa doctrine : il le fit dans deux lettres apologétiques de manière à dissiper tous les nuages et à établir sa parfaite orthodoxie. Paul de Samosate désolait l'Eglise autant par les scandales de sa vie que par les erreurs de sa doctrine. Fils de pâtre, mendiant, favori d'une reine de Palmyre, prélat courtisan, homme de lucre, de faste et d'orgueil, peut-être de débauche, cet hérétique prit à tâche de dépouiller le Christianisme de ses dogmes austères et de ses mystères lourds à la raison, pour le transfigurer en un système de philosophie rationaliste. Son hérésie ouvrait un large accès aux Ariens et aux Nestoriens tout ensemble. Condamné par trois conciles d'Antioche, il garda de force par la protection de la reine de Palmyre Zénobie les fonctions et la demeure épiscopales, et ce scandale ne cessa que quand Zénobie vaincue par l'empereur Aurélien ne fut plus en mesure d'arrêter les décisions du pape saint Denys. — Une autre hérésie, plus vaste, plus profonde, plus audacieuse, commençait à causer à l'Eglise de plus poignantes désolations. Un Perse nommé Manichée, homme instruit, habile, aussi intelligent qu'il était ambitieux, poussa le délire de l'orgueil jusqu'à vouloir se substituer à Jésus-Christ, ou

plutôt se mettre au-dessus. Il était le *paraclet* promis par le Fils de Marie, il devait donner à la rédemption et à la sanctification du monde sa sublimité dernière et sa suprême perfection. Sa prétention au miracle causa sa perte. Le roi des Perses, Sapor, lui ayant demandé la guérison de sa fille, le malheureux thaumaturge n'osa se refuser à ce miracle, mais la jeune fille mourut entre ses mains. Sapor irrité le fit jeter en prison, puis, après que l'hérésiarque s'en fut échappé en tuant son geôlier, il le fit reprendre et écorcher vif en 277. Mais sa doctrine ne périt pas avec lui, ses disciples se multiplièrent et infectèrent non-seulement l'Orient mais même l'Occident du poison de ses erreurs. A leurs rêveries dualistes les Manichéens joignaient une morale infâme, ils visaient à la destruction de toute autorité civile, et se portaient les ennemis de toute société organisée. Ces principes désorganisateurs qui obligèrent le Manichéisme à se propager dans l'ombre en firent rapidement une véritable société secrète. Et c'est comme société secrète qu'il put vivre si longtemps, s'organiser avec une si grande puissance, corrompre et s'attacher tant d'adeptes, et infecter le monde pour de si longs siècles. Nous trouvons cette peste acclimatée en Occident dès le commencement du quatrième siècle. Elle pénètre dans la Thrace, et au IXe siècle, grâce à l'alliance et aux secours des Sarrasins, elle y exerce des ravages inouïs. Durant tout le moyen-âge, cette société secrète fait des irruptions fréquentes dans le monde devenu chrétien. Les Cathares, les Bulgares, les Patarins, les Albigeois en sortent, et c'est elle qui de temps en temps vomit sur la société ces bandes fanatiques de dévastateurs dont nos *radicaux* ont recueilli, sinon les dogmes, au moins les principes et surtout les incendiaires projets. Qu'on ne s'étonne pas de ce rapprochement. Les précurseurs et les préparateurs de 93, les philosophes du XVIIIe siècle, montrèrent pour cette secte une singulière prédilection ; les *illuminés* ne furent pas sans

adopter plusieurs de ces pratiques, et notre ténébreuse franc-maçonnerie tire d'elle, avec son origine, le ridicule de ses initiations, le laxisme de sa morale et la hideuse haine de ses adeptes contre tout l'ordre social et religieux.

Pendant que l'Eglise du troisième siècle luttait contre ces multiples et pernicieuses erreurs, l'Empire continuait les sanglantes immolations de ses césars. L'empereur Gallien périt assassiné en 268, Claude lui succéda, puis Quintille qui ne régna que vingt jours et laissa le trône à Aurélien en 270.

**XII. Persécution d'Aurélien.** Un an avant l'élévation d'Aurélien, le pape saint Denys était mort laissant le trône pontifical à saint *Félix* (269). Deux grands personnages de la primitive Eglise l'avaient précédé dans la récompense : saint Denys d'Alexandrie, l'illustre athlète toujours en armes contre l'hérésie, et saint Grégoire le Thaumaturge qui étonna autant le monde par le nombre et l'extraordinaire éclat de ses miracles qu'il édifia l'Eglise par l'ardeur de son zèle et la pureté de sa foi.

Aurélien, au retour de ses campagnes victorieuses contre les ennemis de l'Empire, se fit persécuteur. Est-ce politique, désir de plaire au sénat, condescendance aux instincts féroces de la multitude idolâtre, ou plutôt superstition et haine personnelle contre une religion qui méprisait et abhorrait le culte du soleil dont sa mère avait été prêtresse ? Toujours est-il qu'il lança dans toute l'étendue de l'Empire de sanglants édits de persécution. Les martyrs furent nombreux dans toutes les provinces : la Gaule surtout eut à souffrir (1).

(1) La persécution d'Aurélien inonda de sang toute l'Eglise. « Elle moissonnait sur tous les points du monde des milliers de fidèles. » Darras, *Hist.*, VIII, 486.

La persécution sévit horriblement à Rome et dans l'Italie entière. Les

A Rome le pape saint Félix illustra la chaire pontificale d son martyre et eut pour successeur en 274 saint *Eutychie*

Après l'assassinat d'Aurélien en 275 l'Empire passa p des révolutions successives, dont le glorieux règne de Prob entrecoupa à peine durant six années les sanglantes péri-péties. Après Aurélien Tacite ne fit que passer ; Probus do les expéditions aussi fécondes que glorieuses procurère un instant de paix à l'Empire, n'en fut pas moins massac par ses soldats en 282. L'Empire passa à Carin qui laiss neuf mois après, la pourpre à Numérien, qui lui-même nou mène en 284 au règne funeste de Dioclétien. — Durant ce vicissitudes politiques le Saint-Siège changea aussi de pos-sesseur, passant de saint Eutychien à saint *Caïus* (283). La période qui s'étend d'Aurélien à Dioclétien fut une périod d'accroissements et de conquêtes pour l'Eglise. En dépit de efforts des hérésies et surtout des ravages du Manichéisme, une multitude de conversions remplirent de fidèles toute les provinces, tous les emplois, les diverses magistrature et jusque la cour impériale. Cette prospérité se continua, du moins en Orient, durant les dix-huit premières année de Dioclétien, qui comptait de très nombreux chrétien dans son palais, agréait très volontiers leurs services et ne consentait pas à les inquiéter.

**XIII. Epouvantable persécution de Dioclétien.** D'après les données de l'histoire, Dioclétien, qui laissait la paix à l'Eglise tout en la détestant, était avant tout le politique habile et ambitieux , soucieux plus que du reste de la pros-

---

édits de proscription furent adressés dans toutes les parties du monde romain. L'Orient fut inondé de sang. Le Pont, la Cappadoce, la Pamphylie, etc. Mais nulle part peut-être les fureurs des bourreaux ne furent telles que dans les Gaules. Voyez, entre les sources ordinaires, *Vopiscus in Aurelian*.

périté de son règne, et évitant avec soin toutes les secousses intérieures qui eussent pu l'ébranler. Afin de tenir plus puissamment l'Empire sous sa domination, il le gouvernait de l'Orient à l'Occident de concert avec un second empereur Maximien, sa créature, soldat de fortune comme lui. Il se réserva l'Orient et donna l'Occident à Maximien-Hercule. En 292 chacun de ces deux empereurs se créa un césar secondaire : Dioclétien choisit pour lui Galère auquel il donna pour épouse sa fille Valérie : Maximien prit Constance Chlore.

L'Eglise était tranquille, elle grandissait en éclat et en étendue ; de vastes églises s'élevaient partout, que la munificence des fidèles pourvoyait des plus splendides parures. Mais, en même temps que croissait le luxe et que se savourait en paix le bien-être, la ferveur diminuait et le relâchement prenait peu à peu sa place. Eusèbe, témoin oculaire, s'exprime ainsi : « A mesure que les chrétiens furent plus libres, ils tombèrent dans la négligence, la paresse et l'envie. Ils s'armaient les uns contre les autres et se combattaient avec le glaive de la parole, évêque contre évêque, église contre église ; l'hypocrisie devenait la compagne de la perversité. Alors Dieu intervint et le châtiment éclata. » Comme tous les orages il y eut des coups de foudre précurseurs, car avant la persécution générale, bien des martyrs sont consignés dans les fastes ecclésiastiques, de l'année 286 à l'année 303 qui ouvre la grande persécution (1). La Cilicie compte les saints Claude, Astère et un assez grand nombre d'autres, dont deux sont restés extrêmement célèbres, saint Cosme et saint Damien. Rome honore saint Sébastien ; les Gaules saint Firmin, saint Quentin, saint Lucien ; la Suisse la glorieuse phalange de héros qu'on appelle la *légion thébéenne*, qui, refusant de prendre part aux sacrifices impies des païens, se laissa d'abord décimer, puis massacrer toute

(1) Maximien-Hercule fut le premier instigateur de ces persécutions.

entière (1). — Le pape saint Caïus ferma cette liste des premiers martyrs, et fut remplacé par saint *Marcellin* (2).

1. En 303 la persécution générale éclata. Elle avait été préparée de longue main par les prêtres des idoles, les philosophes, les jurisconsultes, tout ce que l'élément païen fournissait d'adversaires dans le sénat, la magistrature, l'armée et la cour. Dioclétien, toujours dominé par une crainte mystérieuse de s'attaquer à un adversaire plus fort que la force impériale, redoutant toujours les commotions dont les édits persécuteurs menaceraient l'Empire, Dioclétien hésitait. Le féroce Galère parvint par ruse à triompher des scrupules du vieil empereur. Des révoltes de chrétiens furent simulées, le feu mis au palais impérial par une main prétendue chrétienne, l'armée, dès avant purgée par des exécutions partielles, n'inspirait plus de crainte. Dioclétien, qui d'abord cédait avec peine, sentit renaître ses instincts sanglants : les édits furent lancés et la persécution commença (3).

On ne sait que dire de cette persécution effroyable : on ne sait qu'étudier, ni où donner le premier regard. Tout y est d'une perversité consommée, tout y est d'une férocité extraordinaire, tout y est vaste et hors de proportion. — Le plan, où l'on reconnaît la sagacité des jurisconsultes et des philosophes, est d'une toute particulière perfidie. Le Paganisme avait compris d'où venait aux chrétiens leur force invincible,

(1) Voy. Palma, *Prælec. Hist. eccl.*, t. I, pars II, p. 5-7.

(2) Nous ne devons pas omettre les martyrs *saint Victor* à Marseille, *saint Gènes* à Arles, *sainte Foi* à Agde ; les martyrs d'Agen, de Brioude, d'Embrun, de Nantes ; ceux de la Gaule Belgique, dont le nombre fut grand et les supplices terribles sous le féroce gouverneur Riccius-Varus ; ceux du Vermandois, ceux de Trèves, ceux de Soissons, ceux de la Grande-Bretagne qui à cette époque se comptent par milliers. — Cette persécution qui fit d'innombrables martyrs est celle du seul *Maximien-Hercule*. — La persécution de *Galère* fut atroce également.

(3) Elle commença par le martyre de Suzanne, nièce de Dioclétien et celui du pape Caïus et de son frère Gabinius de la famille même de l'empereur.

il avait entendu des multitudes d'interrogatoires et des réponses des martyrs, d'où la foi jaillissait avec une impétuosité invincible. Il voulut avant tout tuer la foi. Et comme cette foi est consignée dans l'Ecriture et dans les Livres où la tradition a gravé ses enseignements également vénérés, il s'efforça d'arracher les Ecritures aux fidèles et de les détruire par le feu. Tel est l'objet des premiers édits qui forcèrent les chrétiens à livrer tous leurs livres sacrés. — Puis, le Paganisme le sentait aussi, tant que la hiérarchie sacerdotale était vigoureuse, tant qu'elle faisait circuler dans la multitude des fidèles une vie puissante, cette multitude demeurerait inébranlable : d'autres édits s'acharnèrent donc à faire apostasier ou à exterminer le sacerdoce dans toutes les parties de l'Empire. — Vinrent alors les derniers édits, qui, coup sur coup, fondirent sur la multitude, et exigèrent avec une rage désespérée que cette multitude fût noyée dans le sang.

Ces plans étaient élaborés avec une habileté satanique, mais il se brisaient contre la constance de la plupart des confesseurs. Le Paganisme, dans cette lutte définitive et suprême, fut alors fatalement poussé à des horreurs que les autres persécutions n'avaient pas connues. La plume est absolument impuissante, soit à énumérer le nombre des victimes, soit à retracer l'effroyable tableau des tortures. Comme nous le disions plus haut, la persécution de Dioclétien revêt, pour ainsi parler, des proportions gigantesques. « Cette persécution fut de beaucoup la plus effroyable qui eut jamais sévi contre les chrétiens. Le récit qu'en a fait Eusèbe (1), (témoin oculaire,) les données qu'en fournissent les Actes des martyrs, ce qu'on en lit dans le *De mortibus*

(1) Le tableau d'Eusèbe est admirable ; à lui seul il serait la victorieuse réfutation de ceux qui ont voulu diminuer le nombre de nos martyrs. *Hist. eccl.*, lib. VIII, c. 6.

*persecutorum* de Lactance, sont tels qu'il est impossible de s'en faire une idée quand on n'a point parcouru tous ces détails. Ce fut une boucherie confuse et dégoûtante (1). » Des légions entières de soldats étaient transformées en bourreaux, la populace prêtait partout le concours de sa férocité et de ses fureurs. Bientôt, comme cette tuerie en masse exposait à quelque confusion, et qu'à l'aide de cette confusion des victimes pouvaient échapper, on procéda plus régulièrement, on consulta les registres, on réunit les fidèles par groupes, que l'on poussait alors sans procédures à toutes sortes de supplices et à la mort. Jamais on n'en finissait de suite avec le martyr; on le faisait passer par les tortures les plus variées, et souvent on le tourmentait à des intervalles différents, afin de rouvrir ses plaies anciennes et de rendre plus atroces ses douleurs. La persécution dioclétienne, quand elle eut atteint son paroxisme de fureur, ne recula pas devant des exécutions en masse : des villes entières furent martyrisées. Eusèbe raconte qu'aux alentours de ces malheureuses cités, le sol resta des années couvert de débris humains, et, dans cette épouvantable solitude, ne se voyaient plus que les chiens et les loups broyant et dévorant des cadavres. Selon le même Eusèbe, dire le nombre de chétiens qui périrent sera chose à jamais impossible. « L'Orient et l'Occident, dit Lactance, furent dévorés par trois monstres. » Dans la seule Thébaïde on immola chaque jour, pendant plusieurs années, jusqu'à cent chrétiens, hommes, femmes et enfants. Après le récit des auteurs contemporains et la simple lecture des Actes, l'assertion de Voltaire qui porte à deux cents le nombre des martyrs qu'est-elle autre chose qu'une amère plaisanterie? Constantin disait aux Pères de Nicée, en parlant de la persécution qui venait de sévir : « Je le déclare, si l'on eût massacré

(1) Mœlher, *Hist. de l'Eglise,* I.

autant de Barbares qu'on fit alors périr de chrétiens, la paix de l'Empire serait pour jamais assurée (1). »

Quel fut sur l'Eglise l'effet de cette horrible tourmente? Ce qu'il est toujours : les forts résistèrent héroïquement, les âmes dégénérées de leur ferveur première, surprises par la persécution au milieu de leur vie d'affaires, de plaisirs, de lucre, de bien-être, ces âmes-là désolèrent l'Eglise par leur honteuse faiblesse. D'apostats proprement dits il y en eut beaucoup moins que sous l'empereur Dèce; le plus grand nombre, surtout en Afrique, se compose des malheureux qui, vaincus par la terreur, livrèrent aux juges les Livres et les vases sacrés : on les appela les *traditores*. — Mais la multitude demeura ferme, marcha aux supplices, les affronta tous avec une intrépidité merveilleuse, et conquit les palmes du plus beau et du plus héroïque martyre.

Un problème douloureux pèse encore sur l'histoire de cette persécution. Le pape saint Marcellin aurait-il, avant de subir courageusement la mort, montré un moment de faiblesse, et, en présence de Dioclétien et de Galère, aurait-il sacrifié aux idoles? La légende du bréviaire romain, le *Liber Pontificalis*, une lettre privée du pape Nicolas I à Michel racontent ce fait. Or ces autorités reposent toutes sur la foi d'un concile qui aurait été tenu à Sinuesse. Tout dépend donc de la valeur historique de ce dernier fait, et ce fait bien des circonstances en infirment la réalité. La tenue de ce concile, sous Dioclétien, en plein cœur de cette persécution qui visait avant tout les évêques, et partout les

(1) Que de gloires chrétiennes, dont la rapidité du récit ne nous permet pas même le rapide énoncé! Que d'autres sur lesquelles il nous est impossible de nous appesantir! De celles-ci l'une des plus intéressantes à étudier serait le martyre de *sainte Ursule* et des *mille vierges* immolées dans la persécution. — On trouvera les éléments de cette étude dans les ouvrages suivants. — *Sancta Ursula vindicata,* Cologne 1669. — Oscar Schade, *Ursula und den eilft,* etc., Hanov., 1854. — De Bluck, *Act. Sanct.,* Octobr., t. IX, au 21 oct., Bruxelles, 1858.

recherchait avec soin, paraît tout d'abord matériellement impossible; on est loin d'être fixé sur l'existence de la ville et de l'église où ce concile se serait rassemblé; posée sa tenue, les discours qu'on prête aux évêques sont, par leur ridicule, hors de toute vraisemblance, de plus ne s'enchaînent nullement avec les récits contemporains, et trahissent par leur forme une époque postérieure. L'invention de ce concile devenait nécessaire pour donner à la chute du pape saint Marcellin une couleur de vérité, mais d'autre part l'hérétique qui osa risquer cette invention ne l'a pu dépouiller de ses invraisemblances. Ainsi ce point d'histoire est tout au moins fort douteux (1). Ajoutons qu'il ne touche en rien à l'infaillibilité du Pape : être infaillible n'est nullement être impeccable. Il ne touche pas plus à la sainteté du martyr qui effaça sa faiblesse, si cette faiblesse exista jamais, dans les gloires de sa confession et les flots de son sang.

**2.** Mais nous devons nous élever plus haut, et embrasser du regard de plus vastes perspectives. Ne passons pas sans reconnaître ce que les persécutions eurent de manifestement divin. Comment, sans un miracle de force, au milieu d'une société plongée naguère dans toutes les délicatesses du bien-être, les satisfactions du luxe, les ivresses des plaisirs que permettait et commandait même l'idolâtrie, comment a surgi, comment a combattu, comment a pu affronter l'horreur de pareils supplices, cette multitude innombrable composée de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toutes con-

---

(1) On trouvera dans Baronius la discussion relative à la tenue d'un concile de Sinuesse, *Annal. eccles.*, an. 303, n. 100 à 108. — Bossuet se prononce formellement contre toute chute du pape Marcellin, traite le concile de Sinuesse de « prétendu » concile et argue du silence de l'antiquité (*Œuvr.*, IX, c. 32). — D'autre part, Labbe réfute les raisons de Bossuet (*Collect. Concil.*, t. II, col. 945).

ditions? Hier encore elle se couronnait de roses devant les autels de Vénus et d'Adonis, aujourd'hui elle meurt ensanglantée, au sein des plus effroyables tortures, pour le Christ crucifié. D'où vient cette force, si elle ne vient de Dieu? Et si elle vient de Dieu, du « Dieu des martyrs, » comment résister à une pareille preuve de la divinité de l'Eglise?

D'ailleurs un autre miracle encore, aussi éclatant, aussi palpable, jaillit du fait des persécutions. Dioclétien, plus que tous les autres, se tient assuré, après tant et de si universels massacres, d'avoir détruit le Christianisme pour jamais. Il fait dresser deux colonnes de marbre sur lesquelles se lit cette inscription : *A Dioclétien, Jovien, Maximien-Hercule, César, Auguste, pour avoir détruit le nom Chrétien.* Les colonnes ne sont pas dressées encore que le nom de chrétien est debout dans tout l'Empire, et que la race miraculeusement immortelle des fils du Christ renaît partout de son martyre, et se relève plus puissante et plus dominatrice que jamais.

Avons-nous besoin de signaler, dans un autre trait, un nouvel et bien étonnant prodige : l'attitude de ces chrétiens qu'on massacre par milliers? Ils obéissent, comme leur maître, jusqu'à la mort. Ils restent, jusqu'au bout de leur sanglante carrière, les plus fidèles sujets de ces césars qui se font un jeu de les proscrire et de les torturer. Pas un n'entre dans les conjurations qui si continuellement ensanglantent la pourpre impériale. Ils meurent tous, en observant la consigne qu'ils tiennnent des Apôtres : *Soyez soumis aux puissances.* Ils meurent pour remplir dans sa double teneur le commandement du Maître : avant tout « ils rendent à Dieu ce qui est à Dieu, » ils gardent la fière liberté de leur innocence, mais « ils rendent » avec un incomparable héroïsme « à César, ce qui est à César. » Admirons la bonne foi et la science de la lourde Allemagne, et de nos Français plagiaires de sa misérable école rationaliste et im-

pie, quand, dans des écrits contemporains, nos martyrs sont présentés comme des révolutionnaires et des factieux qu'il importait de punir!

Dieu qui commence par se montrer dans la constance et le triomphe de ses martyrs, finit toujours et infailliblement par apparaître dans le châtiment de leurs persécuteurs et de leurs bourreaux. D'ordinaire, il frappe les uns lui-même, les autres il les livre à leur mutuelle perversité et les laisse se dévorer les uns les autres. Dioclétien devint idiot, fut la risée du peuple en plein cirque, se vit obligé d'abdiquer sur l'impérieuse injonction de Galère, et plein de rage, de douleur et de remords il se laissa mourir de faim, après avoir, au témoignage de saint Jérôme, vomi sa langue que rongeaient les vers (313). Maximien-Hercule après avoir attenté à la vie de son fils Maxence et de son gendre Constantin, avait été arrêté, jeté en prison et s'était étranglé de désespoir. La colère divine tomba sur Galère d'une façon plus terrible encore. Il expira avant Dioclétien, en 311, en proie à d'épouvantables douleurs : son corps tombé en lambeaux, dévoré vif par les vers, répandait une infection telle qu'elle empestait tout un quartier de la ville. Il mourut en maudissant sa cruauté sans en pouvoir obtenir le pardon ou l'oubli.

Quant à l'Empire, dont Dieu allait faire tout à l'heure l'auxiliaire de son Eglise, voici par quelles vicissitudes il passait. Après la déchéance des deux empereurs Dioclétien et Maximien-Hercule, Galère avait nommé deux césars, non pas Constantin, fils de Constance Chlore, dont il redoutait la valeur et qu'il méditait de faire périr, mais bien deux créatures, deux anciens pâtres. Maximin et Sévère. Maximin ayant été tué, il l'avait remplacé par Licinius. — Ces plans furent bientôt dérangés, Maximin fatigué de n'être que César se fit nommer Auguste en 308. Maxence, fils de Maximien-Hercule, avait fait de même à Rome en 306.

Constantin s'étant échappé des liens où le retenait Galère, avait été rejoindre son père Constance en Angleterre, et avait été à York proclamé empereur par l'armée. C'est entre ces quatre princes Constantin, Maxence, Maximin et Licinius, que va se jouer la destinée de l'Empire à laquelle est attachée désormais celle de l'Eglise de Dieu. — L'Orient que gouvernaient Galère et Maximien resta plongée jusque vers 311 dans les horreurs de la persécution. Maxence tyrannisait Rome et l'Italie, et s'y faisait abhorrer. Bientôt une vaste guerre permit à Constantin d'apparaître comme le vengeur de tant de crimes, le libérateur du monde et l'élu de Dieu. Tous savent cette grande page de l'histoire. Maxence s'étant ligué contre lui avec Maximin, lui-même s'unit à Licinius et la guerre s'engagea terrible et désespérée. L'heure de Dieu était venue. Son Eglise avait vaincu le vieux monde idolâtre sur tous les champs de bataille du martyre : il était temps de jouir de cette merveilleuse victoire en triomphant pour toujours des césars. Au moment le plus décisif de la lutte, Dieu se montre : il fait apparaître au haut des airs son signe, la croix qui a sauvé le monde; il apprend à Constantin lui-même que c'est à ce signe qu'il devra son triomphe : *in hoc signo vinces* (1). Constantin croit au Dieu qui se révèle, la croix précède son armée désormais invincible, le *Labarum* le mène à un dernier triomphe, et sous les murs de Rome ses ennemis sont écrasés.

---

(1) Ce prodige fut si public, si universellement connu, il repose sur de telles autorités et se fortifie de tels témoignages, qu'il faut pour le révoquer en doute, renier toutes les lois de l'histoire, et se réduire à un scepticisme insensé. Bossuet le raconte sans le moindre doute, toute l'antiquité chrétienne l'avait reconnu. Amis comme ennemis, les auteurs contemporains le rapportent, Philostorge comme Eusèbe. C'est pour la première fois que, au XVIe siècle, des protestants mirent en doute un fait si solennellement attesté. — Voir Eusèbe, Prudence, Lactance, Socrate, Sozomène, Glicas : parmi les modernes, Tillemont, Bossuet, Newman, etc.

*Ouvrages à consulter*. — Eusèbe, *Hist.* — Lactance, *De mort. persecut.* — Justin, *Apolog.* — Athénagore, *Apolog.* — Tertullien, *Apolog.* — Ta-

Ici nous arrêtons pour un instant la chaîne de notre récit. Quand nous le reprendrons tout à l'heure, le césarisme idolâtre aura disparu, l'édit de Milan aura rendu la paix à l'Église, la croix brillera au diadème du premier empereur chrétien, un âge nouveau s'ouvrira pour le monde; le Christianisme, après en avoir été le vainqueur en sera devenu le roi. — Quant à la Papauté, voici, depuis le martyre de saint Marcellin, la suite de son histoire. Après une vacance dont la violence de la persécution ne rend que trop bien compte, le Saint-Siège fut occupé jusqu'en 310 par saint *Marcel*, qui, ainsi que la plupart de ses prédécesseurs, rehaussa sa dignité par le martyre et scella sa foi de son sang. Il laissa le trône à saint *Eusèbe* qui ne régna que quatre mois et eut pour successeur saint *Melchiade* (310). Ce pape vit la conversion du grand Constantin, et laissa à saint *Sylvestre*, en 314, le soin de constituer l'empire chrétien et la société nouvelle.

---

cite, Suétone, Dion Cassius, Lampride. — Arnobe. — Les Bollandistes. — Dom Ruinart, *Act. martyr.* — Franz de Champagny, *Les Césars.* — De'Rossi, *Les Catacombes.* — Le *Bullettino*, etc. — On consultera avec grand profit une œuvre de Dom Guéranger, intitulée *Explications sur les corps des saints Martyrs extraits des catacombes*, Angers, 1839.

# CINQUIÈME LEÇON.

## L'ÉGLISE ET LES PREMIÈRES HÉRÉSIES.

La période que nous parcourons est remplie par trois grandes batailles simultanées qu'engagea l'Église, où elle déploya des forces qui ne sont pas de la terre, et dont l'issue trois fois victorieuse lui assura l'empire des âmes et le règne des nations. Elle engagea la première contre la force matérielle, la seconde contre l'hérésie, la troisième contre les révoltes de l'esprit humain. Et la nécessité de cette triple lutte ressort de la situation même que prenait l'Église en naissant sur la terre, de l'œuvre qu'elle accomplissait, des droits réclamés par elle, des prétentions qu'elle élevait de par Dieu à l'encontre de prétentions humaines et des revendications de toutes sortes des pouvoirs déjà constitués et des forces dès longtemps régnantes.

Il fallait à l'Église l'empire sur les nations, un empire visible, réel, profond, en même temps qu'étendu. Or, au moment où elle élevait cette prétention formidable, le césarisme, dans la plénitude de sa force et de son orgueil, régnait sur les nations et les retenait toutes dans une étreinte de fer. Qui ne voit la conclusion? Pour arracher les peuples à l'ignoble esclavage du césarisme et en constituer la grande et noble famille des peuples chrétiens, il fallut tout d'abord

renverser le césarisme lui-même, en engageant contre lui un combat à mort. Ce combat, nous venons d'en suivre les émouvantes péripéties. L'Église émoussa contre son sein immortel le glaive de l'Empire, elle paya sa liberté de tout son sang, elle acheta de sa vie le sol où elle devait s'établir et régner. Après avoir massacré ses fidèles durant trois siècles, les césars païens, las de tuer, s'avouèrent vaincus, et les césars fils de l'Eglise prirent leur place.

L'Église apportait à la terre et avait charge de maintenir entier et immaculé le dépôt des révélations divines et des préceptes divins. Or, dès longtemps les intelligences, dévoyées et cheminant par toutes les routes de l'erreur, se sont fait leurs symboles à elles, comme les cœurs se sont fait leur décalogue à eux. Quand l'Église leur aura imposé sa foi et ses commandements : sa foi qui dépasse la raison humaine de toute la hauteur des cieux, ses commandements qui retiennent la volonté dans des entraves douloureuses, que feront l'intelligence et le cœur humains? Ils appelleront à leur secours l'hérésie. L'hérésie capitule, elle ne repousse pas absolument et dans son entier le dogme chrétien, elle le façonne à sa guise, elle en retranche ou y ajoute ce qui plaît à son humeur et ce qui sert ses passions, elle le corrompt, comme dit saint Paul, par un mélange. Bien autrement tenace que l'empire matériel de Rome, l'hérésie intercepte à chaque heure, dans chaque siècle, le chemin de l'Église; dès sa naissance elle s'attache à elle pour ne la plus quitter, car l'hérésie, forte de toutes les faiblesses et de toutes les perversités de la nature déchue, est impérissable dans le monde comme cette nature elle-même est impérissable en nous. Aussi la lutte contre l'hérésie, contemporaine du berceau de l'Eglise, doit durer toujours, et la lutte que nous allons étudier, et qui n'embrasse que les premiers siècles, n'est que le début de celles qui rempliront tous les temps. Victorieuse contre les césars, l'Église le fut contre

l'hérésie, défendant pied à pied devant cet adversaire l'ensemble de ses vérités divines, et maintenant entier et inviolable le symbole dont Dieu lui a confié le dépôt.

Différent de l'hérésie et faisant cause commune avec le césarisme, le philosophisme païen ne voulait ni de l'Eglise, ni de l'hérésie; il voulait le maintien pur et simple des erreurs séculaires qui tenaient les intelligences enchaînées, et, par conséquent, il travaillait avec ardeur à la destruction du Christianisme. Nous nous occuperons tout à l'heure de lui, de ses prétentions, de ses efforts, de sa défaite.

Telle est notre marche avec les étapes fixées.

Dans la leçon présente et celle qui suit nous esquisserons la seconde des grandes luttes de l'Eglise aux premiers âges : sa lutte contre l'hérésie; une leçon pour passer en revue les hérésies, une autre pour étudier les illustres défenseurs de la vérité.

*

Quand l'Eglise fit ses premières conquêtes, elle les fit sur deux éléments diversement corrompus : l'élément juif et l'élément païen. Le premier éprouve pour Jésus-Christ, sa divinité, sa doctrine si sublime, ses révélations si hautes et surtout sa morale si austère, une répulsion invincible, le païen cherche jusque dans le ciel chrétien la multiplicité de ses anciens dieux. Le juif ne veut pas de Jésus-Christ comme Chef suprême, l'autre prétend lui associer et même lui préposer d'autres divinités. Tous les deux refusent les solutions révélées des problèmes qui agitent le monde, et sur lesquels le Christianisme jette une lumière supérieure et surhumaine descendue des cieux; tous les deux rêvent des spéculations plus en rapport avec leurs erreurs passées; tous les deux surtout cherchent à débarrasser leur raison

des étreintes du *credo* catholique, leur cœur et leur sens des fardeaux insupportables de la croix. Comme ils l'ont fait dans tous les siècles, l'orgueil de la raison et les convoitises de la chair ont produit les hérésies des premiers temps de l'Eglise. — Quelles sont ces hérésies? Au premier coup d'œil elles s'offrent à nous dans un inextricable désordre; jamais, ce semble, l'esprit humain, mis en ébullition, emporté à d'incroyables effervescences, ne fit naître de plus bizarres, de plus incohérentes, de plus multiples chimères. Puis quand la lumière se fait dans cette masse informe, l'on ne tarde pas à voir se dessiner la première et la plus vaste hérésie, ou plutôt une famille entière d'hérésies, qui attire à elle, rassemble, s'efforce de fusionner en un seul corps de doctrine toutes les erreurs courantes, y compris des lambeaux d'un Christianisme défiguré. C'est la *gnose*, l'hérésie la plus vaste des premiers siècles. — Après la *gnose* vinrent d'autres erreurs qui eurent moins d'importance, causèrent moins de ravages, mais nous obligeront encore à esquisser leur histoire. — Telle sera donc la marche de cette leçon : 1° la gnose : 2° les erreurs, contemporaines de la gnose et différentes d'elle.

**I. La gnose** (1). Qu'est-ce que la gnose en elle même? quelle est son origine? De quels éléments se compose-t-elle? Et, si elle en possède un, quel est son corps de doctrine? Puis ensuite, quittant ces données générales pour entrer dans les détails historiques, quelles sectes différentes composèrent la gnose? quelles sont les têtes de cette hydre, les membres divers de ce monstre?

---

(1) On trouvera dans les *Evangiles et la critique au XIXe siècle* de Mgr Maignan, une très claire exposition de la gnose. — Voy. aussi Massuet, *Dissert. in op. S. Iræn.* — Lewald, *De doctr. gnost.* — Matter, *Hist. du gnostic.* — Mœlher, *Essai sur le gnosticisme.* — Baur, *Hist. de la Gnose.*

1. Il nous est facile, dès les temps apostoliques, de retrouver dans les écrits des Apôtres la première origine de la gnose. Des esprits inquiets, orgueilleux, amis des nouveautés et surtout de l'éclat de la gloire s'ennuient de la permanence du dogme prêché, s'accommodent mal de l'autorité inébranlable qui l'imposent à la raison, comme un bienfait sans doute, mais aussi comme un devoir, et surtout se sentent profondément humiliés de se voir mêlés à la foule, traités comme elle, ne possédant que ce qu'elle possède, n'ayant à croire que son *credo*, partageant avec elle les rayons de la même vérité. Ils rêvent une aristocratie de science : eux et les seuls initiés à des spéculations plus hautes, à une croyance plus profonde, tiendront le sceptre des idées, les autres seront le vulgaire, les grossiers, les *matériels* comme on disait dans le langage gnostique. Pour ce vulgaire la prédication des Apôtres sera bonne, Jésus-Christ sera le docteur de cette foule; Rédempteur subalterne, ce *démiurge* suffira à la foule des imparfaits. Quant à eux, les « spirituels, » les *gnostiques*, ils puiseront à des sources plus divines un enseignement plus parfait. Telle est l'idée première de la gnose. Elle bénéficia de cet orgueil naturel qui traite de haut la plèbe, de cet attrait qui pousse à des initiations secrètes et à des enceintes réservées. Comme l'orgueil ne marche jamais sans son cortège de vices, et que de tous temps un Luther en révolte contre la vérité catholique doit être du même coup un moine cynique et débauché, les adeptes du Gnosticisme, à l'orgueil de la raison joignirent les ignominies de la chair, et de même que le révolté Allemand traînera après lui sa Catherine, le premier gnostique Simon le Mage traînait après lui son Hélène la prostituée. Les siècles passent, l'hérésie garde ses ignominieux stigmates toujours. L'infamie gnostique s'étayait d'une ingénieuse effronterie. Après avoir déclaré la matière œuvre du mauvais principe, les sens, l'usage des sens, le mariage,

choses détestables et interdites, les gnostiques tirèrent cette conclusion qu'il fallait détruire les sens. Comment? Dans l'étreinte et l'étouffement de la volupté!

Telle est l'origine de la gnose, aussi simple qu'elle est honteuse. Mais quels en étaient les doctrines et les enseignements? Pour le bien saisir il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'époque où la gnose prend naissance. Depuis les siècles l'esprit humain cherchait la solution des grands problèmes qui pèsent sur le monde et la destinée humaine: Dieu, l'univers, l'origine des choses, la présence du bien et du mal, etc.; il cherchait, et en dehors de la lumière révélée il n'avait rencontré que ténèbres et extravagances. Jésus-Christ par l'Eglise ayant illuminé ces formidables abîmes, les esprits humbles et sérieux s'en tinrent à ses solutions : les esprits orgueilleux dont nous faisions plus haut la peinture, s'irritèrent de ces révélations toute faites et se passionnèrent à de nouvelles recherches. Ces recherches quelles pouvaient-elles être? Evidemment la reprise des extravagances anciennes mêlées aux révélations du Christianisme. Le Gnosticisme prétendit éclaircir tous les problèmes autrement et d'une façon plus sublime que ne le faisait l'Eglise, et ses solutions absurdes n'étaient que des réminiscences de l'ancienne philosophie. Nous allons en faire une esquisse rapide. — Qu'est-ce que Dieu? D'où vient le monde? Quelle est l'origine du mal? Que signifie cet antagonisme éternel entre le mal et le bien? Qu'est-ce que cette association étrange entre la matière et l'esprit? Rien n'était simple et sublime comme la réponse catholique? Les gnostiques en cherchèrent une autre en dehors de la foi et ne trouvèrent qu'obscurité et folie. Ne reconnaissant pas que le mal n'était que l'abus de la liberté, la violation des lois divines par un être libre, que par suite le mal n'est que la corruption ou la négation du bien, ils en firent une réalité à laquelle ils donnèrent une même existence et une

place parallèle avec le bien. Pour eux il y eut deux principes des choses : Dieu et la matière éternelle. — De cette première erreur en naissait fatalement une seconde qui isolait Dieu du monde. Le monde étant mauvais, Dieu ne pouvait avoir rien de commun avec lui. Mais alors d'où tenait-il son existence? Ici se place la série extravagante des *Eons* destinés à expliquer l'origine de la matière en dehors de l'action immédiate de Dieu. Des gnostiques les uns admettaient avec Platon une matière passive et inerte, les autres avec la philosophie persane en faisaient le mal lui-même : dans l'une comme dans l'autre de ces deux opinions la matière était le siège d'une puissance mauvaise. Dieu et elle étaient deux principes opposés et ennemis. Mais pouvait-on isoler ces deux termes au point qu'il n'y eût plus aucune influence de l'un sur l'autre, de Dieu sur la matière? Evidemment non. Alors les gnostiques supposaient entre Dieu et la matière une série d'êtres intermédiaires ou *Eons*, tous émanés de Dieu, mais de moins en moins parfaitement. Parmi ces êtres émanés de Dieu dans une perfection décroissante, il en est un que les gnostiques appellent le *démiurge* : c'est lui qui s'est chargé de créer l'univers : aussi en porte-t-il la responsabilité comme d'un acte mauvais. Il a emprisonné le principe spirituel dans la matière, il a enfermé iniquement les âmes dans la chair. Ce démiurge est un Eon sacrilège et cruel. C'est par lui que l'homme est une créature malheureuse, fatalement vouée au mal et à la douleur. — Ce sort de l'humanité a ému de compassion un autre *Eon* qui est venu la délivrer. Cet Eon ne s'est pas fait homme : il n'aurait pu sans se souiller s'unir à la chair; le corps de l'Eon rédempteur était, ou absolument fantastique, ou formé d'une substance éthérée et céleste. Du reste ce rédempteur n'est pas Dieu, il n'appartient qu'à un anneau de l'immense chaîne des Eons. En quoi consiste le rachat et le salut de l'humanité? Dans la connaissance de la gnose;

science transcendantale et réservée que les *psychiques* ou grossiers ne peuvent connaître et que seuls les *pneumatiques*, les spirituels, peuvent embrasser. — Tel est le fond de la gnose, la note *dominante*, autour de laquelle viennent se grouper une foule de différentes variations, dont nous jugeons superflu ici de rendre compte en détail. Détachons néanmoins de cet ensemble un point plus important que les autres, et demandons-nous comment la gnose traitait Jésus-Christ. Cette hérésie, comme toutes les autres, comme notre Rationalisme contemporain, comme les erreurs de tous les temps, manifesta deux tendances : elle tint compte de Jésus-Christ, elle chercha à l'expliquer en l'amoindrissant. La grandiose et divine figure de Jésus-Christ remplit si bien le fond de l'histoire, Jésus-Christ renferme si bien en lui « toute plénitude, » il est si manifestement la pierre angulaire qui supporte tous les événements, le fondement sur lequel les siècles historiques reposent, qu'il est devenu impossible de passer sans le voir et de dogmatiser sans tenir compte de lui. Libre à l'erreur de le découronner, mais le discuter il le faut. Les gnostiques le discutèrent donc. Mais qu'en faire? Là est tout le nœud de la question. Si on lui laisse sa divinité, si on en fait le « Fils du Dieu vivant, » il est le dernier maître et le suprême dominateur ; sa parole est le dernier mot de toute chose, sa révélation la plus haute science qu'il soit donné à l'homme de posséder. Pas d'autre *gnose* pour les anges comme pour les hommes, pour le ciel comme pour la terre, que la science transcendante qui est la sienne et qui est en même temps celle de son Père qui est le Dieu Très-Haut. Les gnostiques qui isolaient Dieu du monde ne voulaient pas que, en dehors de leur *gnose*, patrimoine des seuls initiés, l'Eon rédempteur ait donné à l'humanité la science divine dans sa plénitude et sa profondeur. Ils le distinguaient absolument du Dieu suprême, inconnu, inaccessible ; ils en faisaient une émanation comme les autres ; et

quoique supérieure, cette émanation commune à d'autres n'enlevait pas moins à Jésus-Christ son titre de « Fils unique de Dieu. » C'est contre cette impiété gnostique que saint Paul dans plusieurs de ses Epîtres établissait avec une si grande force la divinité de Jésus-Christ et sa qualité incommunicable de Fils unique du Père. Déjà la gnose juive avait inventé pour rabaisser l'Homme-Dieu ses interminables « généalogies (1), » dont seront plus tard formés les Eons.

Telle est, dans son fond et dépouillée des détails extravagants qui la surchargent, cette hérésie, qui ravagea toute l'Eglise des premiers siècles, se couvrit parfois d'infamies indicibles, et livra toujours à l'Evangile une guerre acharnée. — Parcourons rapidement les sectes diverses qui la composèrent en la modifiant sans cesse et sans fin.

**2.** Nous retrouvons dès le premier siècle les principales erreurs dont se formera la gnose dans une première classe d'hérétiques qui tous, en même temps qu'ils corrompent la doctrine chrétienne, se donnent comme le véritable Messie : *Dosithée, Simon le Mage* (2), *Ménandre, les Ébionites, Cérinthe, les Nicolaïtes.* — Simon admet comme Dieu suprême, infiniment élevé au-dessus du Dieu des Juifs, un Dieu absolument inaccessible, qui réside dans le Pléroma, n'a pas créé le monde, et ne peut avoir aucun rapport avec lui. La déesse créatrice du monde est l'Εννοια; d'elle sortirent les séries des dieux ou Eons, dont le premier usurpa l'empire du monde, en chassa sa mère Εννοια, et se mit à renfermer dans

(1) « Rogavi... ut denuntiares quibusdam ne aliter doceren , neque intenderent fabulis et genealogiis interminatis. » I Tim., I, 4.

« ... Stultas autem quæstiones et genealogias... devita. » Tit. III, 9.

« Non intendentes judaïcis fabulis. » Tit. I, 14.

« Non doctas fabulas secuti..... » II Petr., I, 16

(2) Iren., I, 23. — Origen., *Contr. Cels.*, VI, 11. — Hieron. *in Matth.*, c. 24. — Clem. Alex., *Strom.*, II. — Clem., *Recogn.*, I, c. 72. — Eusèbe, II, 13.

des corps les âmes immatérielles. De là les malheurs de l'humanité. Quant à son rédempteur, son Christ, il n'a souffert qu'en apparence. La vraie *force* et *puissance* de Dieu était lui, Simon. — *Ménandre* enseignait au fond la même erreur, il se plaçait au-dessus des anges (ou Eons) et se donnait la mission de délivrer les âmes injustement enfermées dans la matière. — *Cérinthe*, aux erreurs précédentes sur le Dieu suprême et incommunicable, sur la création par un Eon sulbaterne ou Ange, etc., ajoutait une profession de foi plus impie sur Jésus-Christ. Jésus-Christ n'est qu'un homme que le Logos a visité et rempli un instant, mais a quitté ensuite, de sorte que quand Jésus-Christ a souffert et est mort, il n'était qu'homme. Cérinthe rejetait du Nouveau Testament tous les livres, sauf l'Evangile de saint Matthieu, et il forgea un livre, prétendu inspiré, qu'il nomma son *Apocalypse*. — Les ébionites niaient absolument la divinité de Jésus-Christ. — Quant aux nicolaïtes ils sont surtout connus par les débordements de leurs mœurs.

Parmi les hérétiques de la deuxième classe, le Gnosticisme se précise et se développe. — Avec Carpocrate, la gnose n'a presqu'aucun contact avec la doctrine chrétienne; Jésus-Christ n'est qu'un homme, sa doctrine un simple système de philosophie. La seule condition du salut est de se séparer de la matière, de renoncer aux religions vulgaires, et de s'élever, avec quelques intelligences privilégiées, Pythagore, Platon, le Christ, dans les hautes régions de l'esprit. Le spiritualisme de cette erreur n'en arrêta pas la corruption profonde. Carpocrate, comme Platon', voulait la communauté des femmes, et basait sur les crimes de la chair le culte de la divinité.

Avec *Basilide* nous retrouvons le système des émanations successives. Du Dieu inconnu, incommunicable, sortent des catégories d'êtres de perfection décroissante, des ciels différents peuplés d'êtres de moins en moins dignes de la di-

nité. Comme dans les autres systèmes gnostiques un ange inférieur crée le monde, le souille par le mélange des âmes et des corps, et y introduit la douleur. Un Eon supérieur, le Νους, vient le sauver en descendant dans l'homme nommé Jésus, sauf à le quitter quand cet homme souffrira et mourra. On le voit, tous ces hérétiques, selon l'expression admirable de saint Jean, *déliaient Jésus-Christ,* brisaient le lien de l'union hypostatique, et, précurseurs d'Arius et de Nestorius, niaient absolument la réalité de l'Homme-Dieu. — Contemporain de Basilide, *Valentin* (1) se rendit à Rome vers l'an 140 pour y introduire son Gnosticisme, dont le fond ne diffère pas de ce que nous venons de voir, mais dont le mécanisme est plus compliqué et dont l'exposition vise à plus de science. Comme les autres gnostiques, Valentin paraît surtout préoccupé d'isoler Dieu de la création et d'expliquer dans cette création la présence et la lutte du bien et du mal. Du Dieu primordial, incommunicable, naissent des séries d'êtres dont l'ensemble forment le *Plérôma*, opposé au néant, (κενωμα.) L'Eon, Ορος, retenait dans un lien commun tous ces êtres dans la sphère spirituelle qui était leur royaume. Mais l'un deux, Σοφια, ambitionna une union impossible avec le Dieu suprême et primordial. De sa déception amère naquit un être informe et malheureux, *Achamoth*, qui, errant en dehors des sphères lumineuses, et, communiquant au chaos des germes de vie, donna naissance aux corps, pendant que ses désirs célestes de l'union avec Dieu faisait naître les âmes. Ces deux mondes des

(1) C'est surtout dans les ouvrages de saint Irénée et de Tertullien qu'il faut chercher les explications et les détails sur ce système des Valentiniens, qui forme une véritable mythologie chrétienne, dans laquelle, sous des images sensibles, il y a évidemment des idées spéculatives. — Alzog, *Hist.* — Epiph., *Hær.*, 36, t. I, p. 262 sq. — Iren., I, 12; II, 4. — Epiph., *Hær.*, 33, t. I, p. 214 sq. — Epiph., *Hær.*, 32. — Tertull., *Adv. Valent.*, c. 4 et 38. — Theodoret., lib. I, c. 8. — Iren., I, 12. — Epiph., *Hær.*, t. I, p. 232 sq. — Tertull., *Adv. Valent. Hær.*, c. 4.

âmes et des corps furent unis par la tentative malheureuse du démiurge né d'Achamoth et de là le malaise et la douleur dans notre création. C'est pour rétablir l'ordre et réintégrer les êtres ainsi perdus par Achamoth et le démiurge né d'elle, que de nouveaux Eons surgissent, le Christ et l'Esprit-Saint, qui viendront sauver le monde. Par eux le Jésus, pure créature, devient capable d'enlever les hommes tant à la domination de la matière qu'à la tyrannie de Moïse et de sa loi cérémonielle. Quels seront les élus? Ceux qui, devenus entièrement spirituels, pourront, dépouillés d'âme et de corps, rentrer dans le Plérôma. — Les *Ophites* adoptèrent presque en entier le gnosticisme Valentinien, à d'autres extravagances près. Déçue dans son espoir de se réunir au Dieu incommunicable, Σοφια se partagea entre l'esprit et la matière et donna naissance à *Jaldabaroth* créateur de l'univers. En se mêlant à la matière Jaldabaroth s'y détériora, devint furieux et cruel, et créa de la mer un *esprit-serpent* qui se fit l'ennemi de son créateur même et détourna les hommes de lui. Un Christ céleste s'unit à un Jésus et délivra le monde. — *Saturnin* dogmatisait sous l'empereur Hadrien. Son système n'est, comme les autres, qu'un assemblage de lambeaux mutilés de Christianisme, de rêveries des Alexandrins, de folies ajoutées à des folies. Les Eons nés du Dieu primordial, pèchent et tombent. Au plus bas de la chute se trouvent les esprits des sept planètes qui créent le monde et les hommes, mais d'une façon incomplète, imparfaite et avec la douleur. Le Père suprême en a pitié : plusieurs seront sauvés, mais non pas tous. — *Bardesane*, né vers 154, appuya sa gnose surtout sur le dualisme. Les deux principes, bon et mauvais, ont toujours existé. La matière étant essentiellement mauvaise, ni les corps ne peuvent ressusciter, ni Jésus-Christ n'a pu prendre un corps véritable. — *Tatien*, contemporain de Bardesane, laissa voir des germes gnostiques jusque dans les ardentes apologies

qu'il fit d'abord du Christianisme, puis il ne tarda pas à se jeter dans les folies de Valentin. Il paraît avoir surtout insisté sur la perversité native de la matière. Il condamnait le mariage comme une impureté, voulait consacrer sans vin le saint sacrifice, et insistait sur une prétendue opposition entre l'Ancien et le Nouveau Testament. — *Marcion* et *Cerdon* se firent avec les données gnostiques un sytème à eux. Ils retranchèrent de la gnose toute l'inextricable histoire des émanations. Pour eux il n'y a que deux principes des choses, absolument opposés, celui du mal et celui du bien. Le principe du mal ou matière a produit toute une série d'êtres mauvais. Le dieu mauvais avait, avec la matière préexistante et éternelle, façonné le monde : de là le mal dans notre création, de là encore la répudiation et l'anathème de tout ce qui tient à la matière et en découle. Moïse et tout l'Ancien Testament, œuvre du mauvais dieu, sont mauvais comme ayant reconnu et servi le Créateur. Le bon principe pour anéantir l'œuvre du mauvais avait envoyé un Christ, mais seulement avec l'apparence d'un corps. Le Christ avait sauvé tous les négateurs et les insulteurs du Principe créateur du monde, par exemple, Caïn, les sodomites, Judas; il avait condamné les autres, les patriarches, les prophètes. Marcion séduisait les faibles et les ignorants par de vertueux et austères dehors, en même temps qu'il attirait les autres par les facilités d'une morale sans frein comme sans sanction. — *Hermogènes* enseigna, comme tous les autres gnostiques, les deux principes coéternels, l'un du bien, l'autre du mal, mais il s'opposait au système des émanations ou Eons.

**3.** La gnose se mourait dans le mépris et la lassitude, quand une nouvelle secte reprit en partie ses doctrines pour reconquérir sa domination : nous voulons parler du *Manichéisme* (1). L'entreprise vaste et hardie de Manichée fut

(1) Voy. Herbelot, *Biblioth. Orient.*, art. Manic.; — de Beausobre, *Hist. critiq. de Manichée.*

d'unir en un corps de doctrine, en une religion universelle, les traditions persanes, le Gnosticisme de Basilide, le Bouddhisme, et le dogme de Mithra; de constituer le tout en société secrète, de piquer la curiosité des uns par les apparentes profondeurs de son symbole, d'exalter l'orgueil des autres par le faste et la pompe de ses initiations et les assurances d'une doctrine transcendentale, d'enchaîner les volontés de tous par l'attrait de la volupté et la licence des passions. Pour Manichée, il existe deux êtres primordiaux et éternels : la *lumière* et les *ténèbres*. Chacun de ces deux êtres donne naissance à des séries d'êtres opposés, lesquels se constituent en sphères ou royaumes divers, ayant chacun leur chef. Le principe bon est, lui et sa création, tout lumière et tout bonté. Le principe mauvais, avec les êtres qui en émanent, est ténèbres, chaos, crime, perversité. Ces deux principes sont en guerre perpétuelle. Pour combattre efficacement son ennemi, le bon principe créa l'*homme primitif* et l'unit aux cinq éléments les plus purs : la lumière, l'air, le feu, l'eau, la terre. Cette créature primitive, fille du principe bon, faillit être vaincue et mutilée dans la lutte contre le mal. Alors intervint la mission, l'œuvre d'un autre produit du Dieu bon le ζων πνευμα, « l'Esprit vivant. » — Bref, pour faire grâce des détails, l'empire des ténèbres dans sa lutte contre l'empire de la lumière, franchit ses limites, se mêla au royaume lumineux, et de ce contact de bien et de mal, d'ombre et de lumière, l'univers fut formé. Tous les êtres qui le composent sont plus ou moins parfaits, selon qu'ils participent plus ou moins à la *matière lumineuse*, cette matière répandue partout comme une âme vivifiante sous le nom de Jésus, *Jésus passible*. Emprisonné plus ou moins dans tous les êtres, le « Jésus passible » aspire à être délivré. Infiniment au-dessus de lui se trouve le fils de l'*Homme primitif*, âme lumineuse que le contact de la matière ne viola jamais. C'est lui qui

est le vrai Rédempteur du monde. Du sein du soleil où il réside, sa mission est de recueillir pour les purifier toutes les portions de lumière éparses dans l'univers. Pour remplir plus puissamment cette mission il est descendu ici-bas dans un corps imaginaire.

Comme nous l'avons dit, les Manichéens formaient une société secrète. La secte était ordonnée hiérarchiquement. Elle se composait d'un chef suprême, de douze maîtres, de soixante-douze évêques, plus des prêtres, des diacres, des élus, etc. Des initiations successives élevaient les adeptes, à travers cinq degrés, jusqu'au faîte de la science et de la perfection. Leur culte, toujours renfermé dans le secret, était infâme et abominable. D'ailleurs, profondément hypocrites et rusés, comme le sont tous les sectaires, ils se mêlaient aux chrétiens, et l'œil le plus vigilant avait souvent peine à les découvrir.

En résumé, les sectes gnostiques et manichéennes renversaient dans leurs théories extravagantes le Christianisme tout entier. Là furent le danger et le désastre de ces rêveries. Tous les dogmes catholiques disparaissaient sous cette foule d'incohérents systèmes : l'unité de Dieu, la création, le péché originel, l'Incarnation, la Rédemption, la divinité de Jésus-Christ, sa grandeur, ses pouvoirs, son rang au-dessus de toute créature, la résurrection des corps, l'inspiration égale des deux Ecritures, la distinction du bien et du mal, le libre arbitre, l'efficacité et la sainteté des sacrements, la légitimité du mariage. Cet exposé, en faisant voir la perversité de ces sectes, montre l'urgence des efforts que fit la vérité catholique pour en triompher. — Elle en triompha, comme elle triomphera toujours et de toutes les erreurs, mais ces adversaires abattus, d'autres surgirent; le Gnosticisme n'avait pas achevé son œuvre de destruction que déjà d'autres hérésies, d'autres *portes de l'enfer* s'essayaient contre la « pierre » contre laquelle rien au monde ne doit jamais prévaloir.

**II. Les autres hérésies.** La gnose renfermait plus ou moins explicitement toutes les erreurs, à ce titre elle est l'hérésie universelle, la grande hérésie des premiers siècles, passant par les transformations et les remaniements qu'il plaît à chaque chef de secte de lui faire subir. — Après elle, les attaques se précisent; la bataille, après avoir été générale, se concentre sur certains points principaux. Dans les siècles qui nous occupent, de la naissance de l'Eglise à Constantin, ce « travail d'erreur » se commence pour ne finir qu'avec le monde. Deux grands assauts vont être dirigés, l'un contre l'Eglise, l'autre contre son chef Jésus-Christ. Un groupe d'hérésies s'efforcera de nier l'Eglise; un autre commencera, contre Dieu, les Personnes divines en Dieu, et surtout contre le Fils de Dieu, une guerre implacable, dont la période suivante verra se déployer les grandes puissances et les dernières fureurs.

1. Les erreurs qui combattent et détruisent la notion de l'Eglise sont celles des *montanistes* et des *novatianistes*.

Les montanistes déplacent dans l'Église la règle de la foi et le centre de l'autorité. La constitution divine est renversée pour faire place au Prophétisme permanent. On voit quelle affinité a cette erreur avec l'erreur protestante : ce que la Bible sera plus tard pour la Réforme, le Prophétisme l'est pour Montan. Inutile de dire quelle imposture et quelle supercherie était ce Prophétisme, dont les accès d'épilepsie ou les fureurs diaboliques faisaient tous les frais. Par un autre côté encore Montan détruisait la notion de l'Eglise. Pour lui l'Eglise n'était pas l'œuvre de Jésus-Christ qui l'avait laissée à l'état d'ébauche imparfaite, mais bien du *Paraclet,* qu'il était lui-même lui Montan, ou du moins dont il avait reçu la plus large effusion. Telle avait été l'œuvre divine : d'essais en essais, d'ébauche en ébauche, elle n'acquérait que par Montan sa perfection suprême et

son dernier achèvement. Que dira autre chose le *réformateur* Luther? Quelle est donc vraie la parole du Psalmiste : « *Impii in circuitu ambulant* (1) ! »

Dans la question des *rebaptisants* une erreur, prise à la lettre et poussée à ses dernières conséquences, aurait eu pour effet de détruire aussi la notion de l'Eglise, en détruisant sa visibilité. Cette erreur contre laquelle saint Cyprien ne se mit pas assez en garde, en refusant à l'hérétique la transmission de la grâce, la faisait dépendre des dispositions du ministre. Sans doute, si l'ordination manque, si la juridiction est rompue, etc., les pouvoirs s'arrêtent; de même que si la matière ou la forme sont altérées, le sacrement est nul; mais là n'était pas la question. Le baptême validement conféré par un hérétique était nul aux yeux des *rebaptisants*, nul par le fait seul qu'il venait d'un hérétique. Cela n'était pas sans rapport avec la pernicieuse erreur que nous signalions : la grâce dépend de la disposition du ministre; comme cette disposition est invisible, nul ne sait plus s'il reçoit la grâce, s'il est enfant de Dieu, s'il est de l'Eglise. L'Eglise cesse donc d'être une société visible pour n'être plus qu'une association invisible et insaisissable. L'hérésie a toujours affectionné cette erreur qui lui ménage dans l'obscurité un si commode refuge.

C'est là que fatalement doit conduire toute révolte contre l'autorité de l'Eglise, témoins *Novat* et *Novatien*. Quand on opposait à Novat qu'il se séparait de l'Eglise, il répondait qu'il était en communion avec les martyrs qui sont dans le ciel : toujours une invisible Eglise. Novatien pour expliquer son schisme ajoutait à la proposition insensée de Novat que

(1) Le Montanisme affectait une grande sévérité de principes et beaucoup d'austérité extérieure. Il condamnait les secondes noces, défendait la fuite dans la persécution, ajoutait des jeûnes à ceux de l'Eglise en les déclarant obligatoires, prononçait l'irrémissibilité des péchés graves commis après le baptême, et niait, pour ces péchés, les pouvoirs de l'Eglise.

l'Eglise abusait de ses pouvoirs, qu'elle avait besoin de réforme, que son indulgence pour les *tombés* la rendait désormais indigne d'être l'arche du salut. Poussant plus loin encore dans l'hérésie, il nia absolument que l'Eglise eût le pouvoir de remettre les péchés. C'était d'un coup la détruire tout entière, en niant sa mission et jusqu'à sa raison d'être.

Peut-être pourrions-nous parler ici d'une erreur qui, sans avoir à beaucoup près la gravité des précédentes, sans entamer l'Eglise dans sa notion et ses propriétés, sans nier aucun de ses pouvoirs, dénature, au moins pour une période, le mode de son existence et de son règne ici-bas. Nous voulons parler de l'erreur des *millénaires*. L'Eglise militante, dit la théologie catholique, changera, d'un coup, sans transition, sa couronne d'épines contre sa couronne éternelle dans les cieux ; du champ de bataille elle doit être incontinent introduite dans les gloires et les délices de son éternel triomphe. Tel est le sens des révélations et des prophéties consignées dans l'Evangile et les écrits des Apôtres. Les millénaires voulaient une transition entre les douleurs terrestres et les joies du ciel, et, trompés par quelques textes mal interprétés par eux, ils supposaient à l'Eglise, sur la terre, un règne de mille ans, durant lequel elle préluderait par des splendeurs et des joies terrestres à ses surnaturelles joies et ses éternelles et divines splendeurs. C'était un reste des idées et des espérances judaïques; cette erreur, sans importance, dura peu.

**2.** D'autres s'attaquant à Dieu même, se multiplièrent avec une effrayante profusion, et, après avoir désolé l'Eglise des premiers siècles, nous réservent, confondues dans le Rationalisme, leurs dernières ruines et leur dernière perversité. Sous le nom générique d'*antitrinitaires*, nous verrons les hérétiques qui surgissent à la fin du troisième siècle agiter le quatrième et le cinquième de leurs négations,

de leurs intrigues, souvent de leurs fureurs. — Ces hérétiques se divisent en deux classes, caractérisées par le genre d'attaque qu'ils dirigent contre l'Etre de Dieu et la plus grande de ses œuvres, l'Incarnation.

La première classe s'en prend à la personne de Jésus-Christ, nie sa divinité et refuse de voir en lui autre chose qu'un ange, un philosophe. Ce sont les rationalistes de l'époque, qui, peut-être fatigués des exaltations du Gnosticisme, se jettent dans l'excès opposé d'un sec et froid raisonnement. Les gnostiques voyaient partout des émanations divines, les antitrinitaires de la première classe ne voulurent voir Dieu nulle part. Pour les gnostiques tout était foi, pour ceux-ci tout fut raisonnement humain ; pour les premiers le péché était inévitable, pour les seconds il n'existait probablement pas. — *Théodote* le *corroyeur*, après avoir par lâcheté renié Jésus-Christ dans la persécution de Marc-Aurèle paya d'effronterie et déclara qu'il n'avait en cela nullement renié Dieu. Jésus-Christ n'était qu'un homme, conçu, non du Saint-Esprit, mais selon l'opération commune de la chair. — A la même négation subversive du Christianisme, *Théodote* le *banquier*, disciple du précédent, ajoutait une étrangeté : selon lui Jésus-Christ, médiateur des seuls hommes, était bien au-dessous de Melchisédech, médiateur des anges. Cette erreur fit donner à ses disciples, d'ailleurs peu nombreux, le nom de *Melchisédéchiens*. — *Artémon* ne voyait en Jésus-Christ qu'un pur homme, mais le voulait conçu du Saint-Esprit. — Les *Aloges* étaient les disciples de Théodote, qui, à leur négation de Jésus-Christ, ajoutaient de sacrilèges mutilations de nos Evangiles. — L'indigne évêque, *Paul de Samosate*, consomma par l'hérésie sa vie de faste et d'orgueil scandaleux, tant il fut vrai toujours que la plante vénéneuse de l'hérésie demande pour y croître le fumier du vice. Outre qu'il rejetait la divinité de Jésus-Christ, il niait la trinité des personnes divines : Dieu le Père existait seul réelle-

ment ; le Fils et le Saint-Esprit étaient de simples attributs de la divinité. Le Christ, d'abord pur homme, mérita par ses vertus d'atteindre à Dieu. On s'est étonné que les Pères du concile d'Antioche, assemblés contre Paul de Samosate, aient rejeté le terme de « consubstantiel au Père, » ὁμοούσιος, appliqué au Verbe, mais c'est que cet hérétique entendait par ce terme nier la distinction des Personnes divines.

La seconde classe des antitrinitaires (1) dirige spécialement contre la sainte Trinité les attaques dont les autres visaient plus particulièrement la divinité de Jésus-Christ. Pour *Praxéas*, *Noët*, *Bérylle*, *Sabellius*, il n'existe qu'un Dieu unique, sans distinction de Personnes. Le Père qui est ce Dieu unique s'est seul incarné. Sabellius est celui de ces différents hérétiques qui formula avec une netteté plus audacieuse cette hérésie. Dieu, enseignait-il, est une *unité* sans distinction ; Dieu est *monade*. Dieu, parfaitement un à l'exclusion de toute personne distincte, prend trois formes, se révèle sous trois aspects ; chaque aspect naît de différentes manières d'agir de Dieu. La monade divine devient Père quand Dieu crée, Fils quand il rachète l'homme, Esprit-Saint quand il anime l'Eglise. Cette monade divine, Sabellius la voulait répandue partout, ce qui le fit rapidement tomber dans le Panthéisme, et l'amena à enseigner l'éternité de la matière (2).

Telles sont dans un tableau trop rapide les hérésies des premiers siècles : les voilà : mais ce que nous n'avons pu leur donner c'est la vie et le mouvement ; nous les décrivons telles que nous les voyons, dans le dessèchement et l'immobilité de leur sépulcre, mais qui saura les faire revivre dans le tumulte de leur activité, l'audace de leurs agissements,

(1) Voy. Baier, *Diss. hist. de antitrinit.* — Mœlher, *Athanas.* — Tertull., *De præscript.*, 53. — Eusèbe, V, 28 ; VII, 30. — Epiphan., *Hæres*, 54. — Théodoret, *Hæres. Fab.*, II, 5.

(2) Cette hérésie porta tour à tour plusieurs noms : Modalisme, Monarchisme, hérésie des patripassiens, etc.

la puissance fascinatrice de leurs initiations ou de leur rationalisme? Qui saura peindre leur prestige en face des corruptions du vieux monde? Et si chacune d'elles eut ce prestige et cette puissance, que dire d'elles toutes réunies? Comment décrire ce gigantesque « travail d'erreur » circulant dans la société entière pour la corrompre?

L'hérésie s'appuyait sur trois forces qui lui donnaient une immense et irrésistible puissance d'entraînement. Bien loin de contrarier, comme le faisait l'Evangile, le courant des erreurs vulgaires et des orgueils de la philosophie, l'hérésie prenait les idées régnantes comme point de départ; elle se livrait au souffle de la faveur du moment, et composait son symbole de toutes les inventions et les rêveries chères aux intelligences. De plus l'hérésie évitait avec le plus grand soin le sanglant voisinage du Calvaire. Jamais le glaive de la persécution n'eut pour elle de tranchant. Elle se donnait bien comme chrétienne, quand il fallait pénétrer dans la masse des fidèles et les séduire, elle était chrétienne pour voiler traîtreusement aux fidèles innocents la honte de ses turpitudes et de ses crimes; elle ne l'était plus quand il fallait mourir. Enfin le grand levier qu'elle faisait mouvoir pour soulever le monde, c'était le vice permis et adulé, la volupté devenue légitime et sainte. Quelle force! Tandis que le Christianisme comprimait la nature en de sanglantes et douloureuses entraves, l'hérésie lui accordait les faveurs de la plus complète liberté. Le Christianisme c'était la pénitence, la mort à soi-même, la persécution du monde, le martyre : l'hérésie c'était la puissance enchanteresse du crédit, des honneurs, de la volupté! « Ah! s'écriait saint Paul, vous êtes les forts, et nous sommes les faibles; vous obtenez tous les honneurs et nous sommes des rebuts (1)! » — Or, avec ces immenses ressources et cette

(1) Saint Paul, I Corinth., cap. IV, vers. 10 et seq.

plénitude de puissance, les hérésies mouraient rapidement les unes après les autres; rameaux détachés de l'arbre, feuilles mortes et errantes, vagues bouillonnantes d'abord, brisées ensuite dans leur propre effort et évanouies en une vaine et impuissante écume, tant de sectes si accréditées et si influentes disparurent, laissant d'elles-mêmes à peine un nom et un souvenir. Du sein de ces brouillards le soleil de la vérité catholique se dégageait d'heure en heure et montait majestueusement à l'horizon.



# SIXIÈME LEÇON.

## L'ÉGLISE ET LES PREMIERS DOCTEURS.

A l'activité fiévreuse de l'erreur l'Eglise opposait l'activité calme et puissante de la vérité. Au sommet de la défense était la Papauté dont les décisions souveraines faisaient dès lors victorieusement justice des audaces de l'hérésie. Unis au Siège infaillible, les évêques déployaient dans leurs provinces une vigilance égale et une égale vigueur. Par leur soin, des conciles s'assemblaient, des décrets, soumis aux souverains Pontifes, frappaient l'hérésie à mort et rendaient aux âmes droites une paix lumineuse. Et à la puissance du Saint-Siège et des conciles, une phalange d'invincibles docteurs prêtaient l'appui de leur science et de leur zèle. Admirable conduite de Dieu! Chaque hérésie faisait naître une gloire théologique nouvelle, chaque hérésiarque voyait se dresser devant lui et s'attacher à ses pas quelque illustre docteur. — Nous ne contemplerons que le commencement de cette merveille, qui reçut, après Constantin, lors des grandes hérésies, son plein épanouissement. Mais déjà que de noms et quels noms se presseront sous notre plume? Quels développements splendides et quelle confirmation invincible reçoit dans les trois premiers siècles notre dogme chrétien! — Afin de procéder avec plus de

méthode et de clarté dans cette étude, nous la partagerons en deux parts : dans la première nous jetterons sur toute la doctrine des premiers Pères un coup d'œil d'ensemble : dans la seconde nous analyserons rapidement les œuvres de chacun d'eux.

## I.

## Coup d'œil général sur la doctrine et les enseignements des premiers Pères.

Avoir, comme nous l'avons fait, dressé l'inventaire des premières hérésies, c'est avoir indiqué d'avance sur quels points précis porta l'enseignement des premiers docteurs. Ils suivent pied à pied l'erreur, lui enlevant ses positions une à une, réparant ses ruines, reconstituant l'édifice des divines croyances qu'elle vient d'entamer.

**1.** Toute hérésie naît de la révolte et du libre examen : l'hérétique c'est l'homme qui, irrité des glorieux fardeaux de la foi, follement fatigué de se trouver enfermé dans la lumière divine, rejette cette lumière pour suivre ses infimes et ténébreuses pensées. Nous avons vu dès la naissance de l'Eglise les Apôtres, saint Paul à leur tête, se plaindre de ces téméraires révoltes de l'esprit humain en face des révélations divines et des devoirs sacrés de l'obéissance et de la foi. Les gnostiques faisaient fi de l'enseignement de l'Eglise vulgaire patrimoine des *charnels*, pour se composer eux-mêmes avec les inventions de leur raison délirante un symbole particulier. — Avant tout donc il importait d'établir la légitimité, la vérité, l'autorité absolues de l'enseignement de l'Eglise, afin de détruire le règne usurpé d'un Rationa-

me audacieux. C'est ce que firent avec autant de lucidité et de vigueur les premiers Pères. Saint Paul avait commencé à poser l'inébranlable assise de l'enseignement traditionnel, et à en démontrer la force. La vérité jaillit de Dieu, elle remplit son Fils et son organe, l'Homme-Dieu Jésus-Christ, elle est recueillie par les Apôtres, elle se transmet aux successeurs des Apôtres, sous l'inspiration et la garde de l'Esprit-Saint. Ainsi par le canal visible et extérieur du sacerdoce légitime, avec le secours invisible de l'Esprit de Dieu, la vérité circule dans l'Eglise, traverse les siècles, toujours entière et toujours immaculée (1). — Tel est l'enseignement fondamental sur lequel appuient les premiers docteurs, saint Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène. Ils démontrent que là où est la tradition, là est la garantie la plus haute contre l'erreur, puisque cette tradition (2), outre le poids des siècles, outre l'assistance du Saint-Esprit, offre les plus divines marques : l'immutabilité, la sainteté, l'universalité. — En dehors de l'enseignement traditionnel, l'hérésie, sans fixité, sans point d'appui, tombe d'abîme en abîme, se laisse emporter à tous les souffles de l'erreur, jamais une, ni consistante, ni immuable. Saint Cyprien développe admirablement cette vérité dans plusieurs de ses ouvrages.

En donnant l'enseignement traditionnel comme la base et la garantie de la vérité, les premiers Pères n'avaient garde d'oublier l'autre source parallèle de la révélation :

---

(1) Voyez saint Clément pape, *Ep. ad Corinth.*, c. 4. — Lettres de saint Polycarpe, fragments d'Athénagore, saint Théophile, *Ad Autolic.* — Cotelier, II, présente ces enseignements des premiers Docteurs.

Voy. aussi Tertull., *Apol.*, I, 15, 66, 67. — Saint Irénée, lib. III, 1 et 11. — Polycarp. *Ad Philop.*, c. 7. — Tertull., *De præscript.*, 20, 27. — Irénée, Hæres., III, 4.

(2) Saint Clément, *Epistr.* V, c. 44. — Eusèbe, III, 36, — *Strom.*, VI, paragr. 17. — Tertull., *Præscript.*, c. 38, c. 19. — Saint Irénée, *Hæres.*, lib. III, c. 2.

l'enseignement scripturaire. Continuellement ils citent l'Écriture : ils la connaissent toute entière, ils font mieux encore que d'en transcrire de nombreux passages, ils s'imprègnent de son esprit, se remplissent de ses maximes et la font revivre dans leurs propres écrits (1). Il a fallu toute l'effronterie du Rationalisme allemand et du Rationalisme français, son plagiaire, pour oser, comme ils l'ont fait, expliquer l'origine et fixer les dates des différentes parties du Nouveau Testament.

2. A cette question de l'enseignement révélé s'en rattachait intimement une seconde, celle de l'accord entre la raison et la foi. Comme elle le fera dans toute la suite des siècles, l'hérésie exaltait la raison, répudiait la foi; l'erreur ne voulut jamais de cette lumière qui éclaire trop ses révoltes et ses insanités. Dès l'origine nos Docteurs durent, en vengeant la foi, ses droits et ses prérogatives, démontrer qu'elle est pour la raison elle-même la plus magnifique dotation et le plus sûr refuge. Clément d'Alexandrie, à la tête de tous les autres, insista dans ses *Stromates* sur la nécessité pour la raison humaine d'accepter le secours de la foi, sous peine de rester dans la nuit de l'ignorance et de se briser à tous les écueils de l'erreur. A Celse qui reprochait au Christianisme d'être fondé sur la foi, Origène démontrait que la foi est le moyen le plus grand et le plus noble, le plus universel et le plus facile de propager la vérité, qu'en elle est le soutien et l'épanouissement le plus splendide de la raison. Avant le grand docteur Origène les apologistes saint Justin, Athénagore, mais surtout Hermias avaient fait vivement ressortir les aberrations où était tombée la

(1) Pour passer tous les autres, saint Clément dans sa lettre aux Corinth., Hermas, la lettre de saint Barnabé, la lettre de Diognète, saint Polycarpe sont remplis d'allusions aux saintes Ecritures et même de citations précises.

raison abandonnée à elle-même. Le spectacle de l'univers peut bien, dit Théophile d'Antioche, nous élever à la connaissance de la vérité, mais la raison humaine affaiblie et corrompue par le péché ne peut se tenir dans les régions du vrai, elle s'affaisse dans l'erreur et une révélation divine lui devient indispensable.

**3.** La révélation elle-même, dans le double canal qui nous la transmet, ne trouve que dans l'Eglise son support et sa garantie. On peut dire que si la foi est le salut de l'homme, le salut de la foi c'est l'Eglise. Aussi les premiers docteurs insistaient-ils avec une particulière énergie sur l'existence, la nécessité, les prérogatives de l'Eglise de Jésus-Christ, seule arche de salut pour l'humanité tombée. « Où est l'Eglise de Dieu, là est l'Esprit de Dieu. Or l'esprit est vérité. » « Dans l'Eglise se trouve l'unité de la foi et l'unité de la charité. » Et l'unité comment est-elle conservée au milieu de tant d'Eglises éparses dans l'univers? Par la primauté de l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres Eglises, centre infaillible où convergent et se réunissent tous les rayons de la lumière et de la vérité de Dieu. « C'est dans cette Eglise et non ailleurs qu'il faut chercher la vérité. » C'est cette autorité infaillible qui maintient puissamment dans l'Eglise l'*unité* sur laquelle les premiers Pères reviennent continuellement (1). Cette unité est double : elle est extérieure, excluant la pluralité d'Eglises : elle est intérieure, excluant toute division, tout schisme, toute révolte (2). L'Eglise est une par Jésus-Christ et par

(1) Clément d'Alex., *Pædag.*, l. I, c. 6; *Strom.*, l. VII. — S. Justin, *D. cum Tryph.*, n. 63, 117. — S. Irenée, *Hæres.*, l. I, c. 11. — Tertull., *De præscript.*, c. 20; *Id. ibid.*, cap. 42, 48; *Adv. Hæres.*, l. III, c. 3; *Apolog.*, 23. — S. Irénée, *Adv. Hæres.*, l. III, c. 3, n. 2.

(2) Clém., *Pædag.* I, 6; *Strom.* VII, 17. — Justin, *Tryph.* XLII. — Irén. I, 10; Orig., *in Jerem.* I, 17.

l'Esprit-Saint qui la vivifient, en font un corps organisé et fonctionnant dans la plénitude de la force et de la santé. Tout ce qui se sépare d'elle languit et meurt; tout ce qui reste en elle et participe aux puissances de son unité, retire de cette unité, la vigueur, la permanence, la fécondité et la vie. Le lien de l'unité dans l'Eglise est la communauté de foi (1) et de sacrements. Le moyen de cette unité est la sainte hiérarchie. Nous avons déjà eu occasion de citer de magnifiques paroles des anciens Pères sur l'extension prodigieuse et l'invincible *catholicité* de l'Eglise véritable. C'est là un point sur lequel ils reviennent sans cesse dans leur lutte avec l'hérésie. Toute la primitive communauté chrétienne croyait à l'universalité de l'Eglise. Symboles, professions de foi, actes des martyrs, liturgies, canons apostoliques, décisions des Conciles, écrits des Apologistes et des Docteurs, tout, dès les premiers siècles, nous fait foi de la croyance des premiers fidèles à cet égard (2). C'est avec cette arme que les polémistes repoussaient les prétentions de l'hérésie : elle n'occupait qu'un coin de terre et vivait une vie précaire et courte : l'Eglise de Jésus-Christ envahissait et remplissait le monde et devait compter sa vie par la durée des siècles (3). La *sainteté* est constamment attribuée par les premiers Pères à l'Eglise comme sa propriété essentielle en même temps que son plus indispensable signe. Comme aujourd'hui et avec une lucidité parfaite, on distinguait alors dans cette sainteté deux points différents : la sainteté absolue de l'Eglise, qui s'applique à son origine, à sa fin, à ses moyens; la sainteté variable et relative qui

---

(1) Ignat., *Ep. ad Philadel.*, n. III. — Justin, *Tryph.* LXIII, CXVI.

(2) *De martyr. sanct. Polycarp.*, n° I, XIX. — Ignat. — Clem., *Stromat.* VII, 17. — Cyr., *Cat.* XVIII.

(3) Clém., I. *Cor.*, n° 5. — Herm., *Past.* III; *Sim.* IX; Iren. I, 10; — Justin, *Tryph.* CXVI, CXVIII; Tert., *Jud.* VII; *Apolog.* XXXVII. — Orig., *Cels.* I, 67. — Clém., *Strom.* VII.

regarde les effets qu'elle produit dans les âmes et les développements qu'elle y prend. Les luttes avec les novatiens et les montanistes servirent de bonne heure à élucider un point essentiel de la doctrine catholique sur la sainteté de l'Eglise : la peccabilité des ministres des sacrements et des représentants de l'autorité. L'effusion de la grâce n'est nullement arrêtée par l'indignité des instruments dont cette grâce se sert pour se produire. Enfin, aux trois précédents caractères, les Docteurs des trois premiers siècles ajoutent, avec une égale sollicitude et une pareille vigueur d'argumentation, l'*Apostolicité*. Dès l'origine l'apostolicité est le grand signe, l'infaillible sceau qui sépare la vraie Eglise des sectes hérétiques. Se rattacher aux Apôtres (1), leur succéder légitimement dans le gouvernement, conserver intact le dépôt transmis par eux de la doctrine (2), s'appuyer en un mot sous tous les rapports sur ces fondements inébranlables de l'Eglise : telle est la condition absolue pour être de l'Eglise. Tertullien et saint Irénée terrassaient volontiers l'hérésie sous les coups de la prescription : « Vous ne venez pas de la source, vous êtes récents, vous êtes d'hier : comment seriez-vous la vérité ? »

4. Assurer l'existence et la notion de l'Eglise, c'était construire et défendre la forteresse où tous les trésors de la doctrine révélée se trouvaient invinciblement gardés. Tout est sauf quand sauve est l'Eglise. Néanmoins les premiers Pères défendaient aussi la vérité pied à pied, et engageaient la lutte sur tous les champs de bataille où les menait l'hérésie (3). Or, nous avons eu occasion de le voir, la

---

(1) Iren. IV, 26. — Tert., *Cor. mil.* II.

(2) Iren. IV, 26. — Iren. V, 90. — Clem., *Strom.* VII. — Tert., *Præscrip.* XXXII.

(3) On consultera avec profit l'ouvrage de Mgr Ginoulhiac, *Hist. du dogm. chrét. pendant les trois premiers siècles.*

notion de Dieu fut celle que l'erreur poursuivait et lacérait avec le plus d'acharnement. Juifs et Judaïsants, païens, apostats, rationalistes, philosophes, hérétiques, tous, à des degrés et par des procédés différents, s'efforçaient de détruire le Dieu qu'annonçait l'Evangile et qu'adorait l'Eglise, le Dieu créateur des choses, unité en Essence (1), trinité en Personnes, Etre souverain, unique, Principe éternel et universel, qui a tout créé de rien, et auprès duquel rien d'incréé et d'éternel ne coexista jamais. Presque tous les hérétiques du premier siècle retenaient l'erreur de la philosophie païenne sur l'éternité de la matière, la dépendance de Dieu vis-à-vis d'elle, la dualité des principes, etc. Les Docteurs eurent à venger la notion divine des assauts de ces multiples erreurs, et tous, d'un coup d'aile, d'un essor, s'élevèrent dans leur théodicée à une hauteur très grande. Pour eux Dieu c'est l'Etre absolu, complet, l'existence pleine et infinie : Dieu n'*a* pas, il *est*. Il n'a pas la sagesse, la puissance, la bonté, la justice, il *est* tout cela. Cette confirmation, que nous verrons renouveler dans le moyen-âge contre les erreurs de Gilbert de la Porée, eut dès l'origine une immense importance, à cause du Gnosticisme qui, séparant les attributs de Dieu de son essence, en faisait des Eons et donnait cours aux extravagances des émanations. — Les mêmes docteurs, en face des objections du Rationalisme sur l'existence du mal, la réprobation des méchants, les divers problèmes sur la Providence, furent amenés à la question de la conciliation des différents attributs de Dieu :

(1) Athenag., *Legat. pro Christ.*, 6. — Tertull., *Adv. Marcion.*, I, 3, 4, 5, 11. — Tertull., c. 4. — *Hermas.* — Irénée, *Hæres.*, IV, 2. — Théophil., *Adv. Autolic.*, I, 3, 5.

On trouvera d'admirables définitions de là très sainte Trinité dans saint Ignace (*Ad magnes*, c. 13). — Saint Justin (*Apolog.*, I, n. 10). — Athénagore (*Apolog.*, n. 3). — Saint Théophile d'Antioche (*Ad Autolic.*, n. 15). — Saint Irénée (*Ad Hæres.*, I, cap. 10). — Saint Clément d'Alexandrie (*Pædag.*, l. I, p. 123).

Clément d'Alexandrie (1), Origène (2), Lactance (3), saint Irénée (4), Tertullien (5), s'attachent à démontrer qu'en Dieu la justice qui punit n'est pas distincte de la Sagesse qui coordonne, de la bonté qui aime, de la grandeur qui exige. — Dans ce premier âge des Pères et des Docteurs le mystère de la sainte Trinité ne donne lieu encore à aucune discussion : le Symbole des Apôtres, les textes de l'Ecriture, les enseignements traditionnels affirment, avec la distinction des Personnes, l'unité de l'Essence. Aucun besoin de scruter et de chercher à défendre ce profond mystère. Saint Justin dit : « Nous adorons Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit : » tous les autres docteurs offrent dans la même simplicité la même affirmation.

Tous, après avoir affirmé la divinité du Père et celle du Saint-Esprit avec ce laconisme que permettait l'absence d'hérésie particulière sur ce point, s'appesantissent davantage sur la divinité du Fils et les notions théologiques de l'Incarnation. Le Gnosticisme, nous l'avons vu, déchirait et mutilait la personne de l'Homme-Dieu. « La divinité de Jésus-Christ, dit le savant Mœlher, étant le fondement de tout le Christianisme, il est naturel qu'on en trouve des témoignages dans toute l'Eglise et à toutes les époques. Plusieurs ouvrages des Saints Pères contiennent sur ce sujet de huit cents à mille passages. » La divinité de Jésus-Christ était le grand et universel sujet sur lequel portaient forcément toutes les controverses. Juifs, païens, hérétiques se ruaient sur ce dogme avec un égal acharnement : la défense suivit l'attaque, et fut vigoureuse et universelle comme le comportait un pareil intérêt. Pendant que les martyrs par

(1) *Pædag.*, II, 13.
(2) *De Princip.*, lib, II.
(3) *De ira Dei*, c. VI.
(4) Iren., II, 13; Iren., III, 25.
(5) *Advers. Marcion*, II, 9-12.

milliers mouraient pour affirmer que le Christ est Dieu, et apposaient au Symbole catholique, pour signature, l'empreinte victorieuse de leur sang (1), les Apologistes et les Docteurs revêtaient cette affirmation de tout l'éclat de leur génie. Inutile ici de citer des noms propres, nulle exception n'est à relever dans les écrivains des trois premiers siècles; et tel fut longtemps l'irrésistible entraînement de ces témoignages que les hérétiques eux-mêmes, les novatiens, les montanistes, les antitrinitaires, quand ils voulurent ne point se souiller aux impiétés païennes, durent confesser la divinité de Jésus-Christ. Beaucoup de gnostiques l'exagéraient à ce point que dans le Christ ils rejetaient la réalité de la nature humaine (2).

Quant à la passion et à la mort de l'Homme-Dieu, les premiers Docteurs eurent à la défendre contre les rêveries des gnostiques, qui n'attribuaient à Jésus-Christ que des souffrances imaginaires et fantastiques, ou voulaient qu'au moment de la passion la divinité eût quitté l'Homme-Dieu. — Les mêmes Pères eurent à repousser l'erreur des *patripassiens*, qui faisaient incarner et souffrir le Père.

En général, les formules dogmatiques des Docteurs des premiers siècles sont admirables de netteté et de justesse : néanmoins, la nouveauté de la polémique, l'extrême délicatesse des sujets, la multiplicité des erreurs à combattre, leur fit risquer parfois des expressions qui furent blâmées et rejetées depuis. Une distinction malheureuse de quelques docteurs grecs, comme Théophile d'Antioche, entre le Verbe

---

(1) Presque tous les actes recueillis par Ruinart renferment cette magnifique confession de foi. Voyez-la surtout dans les actes de saint Ignace, de sainte Félicité, de saint Polycarpe.

(2) Saint Ignace, *Ad Ephes.*, c. 18. — *Id., Ad Rom.*, c. 3 et 6. — *Id., Ad Smyrn.*, c. 1. — *Id., Ad Polycarp.*, c. 1. — *Epist. Eccles. Smyrn.*, XVII, 3.
Voy. Maran, *Divinit. D. N. J. C. Manifesta in trad.*

intérieur et le Verbe extérieur donna lieu à des erreurs positives. Le mot « substance, » *ουσια*, appliqué, tantôt à l'Essence divine, tantôt à une personne seule engendrait de regrettables malentendus. Mais ces difficultés et ces nuages ne firent que mieux mettre en lumière la souveraine autorité de l'Eglise enseignante et l'immuable force du dogme révélé. Hors de l'Eglise une équivoque enfante des dissidences profondes et des sectes sont divisées sans remède : dans l'Eglise, le pape se prononce, le concile définit avec le pape, tout se calme, se soumet, se réunit dans l'unité d'une même confession de foi (1).

5. Les mêmes Pères qui eurent à combattre ces erreurs sur Dieu eurent à défendre l'homme, son origine, sa nature, ses prérogatives, sa destinée, les grandeurs merveilleuses dont la munificence divine l'a honoré. Presque toutes les hérésies des trois premiers siècles mutilent la notion de l'homme, et, partant des erreurs de la philosophie païenne, le découronnent et le dégradent en le séparant de Dieu, en le divisant d'avec lui-même et en le livrant aux brutales étreintes du fatalisme. L'hérésie, en faisant l'homme l'œuvre et la victime du mauvais principe, niait du même coup le récit catholique de la création, la ressemblance divine, la noblesse native dans laquelle nous fûmes constitués par Dieu. A l'encontre de cette désastreuse erreur les Pères rappellent avec énergie notre noble et divine prérogative de la ressemblance avec Dieu. Saint Irénée et Tertullien se sont montrés les plus victorieux défenseurs de cette vérité fondamentale. — Mais les mêmes hérésies divisaient l'homme, en composaient deux êtres dissemblables et en lutte éternelle. Les Pères faisaient eux aussi remarquer que, par suite du péché, il y a en l'homme malaise et révolte,

(1) Tertull., *Advers. Marcion.*, — Iren., IV, 37.

que, selon le mot énergique de saint Paul, « la chair combat contre l'esprit et l'esprit contre la chair (1). » Mais ce que les Pères attribuent au péché, les hérétiques l'attribuaient à un vice de création, à une union en l'homme de deux principes inconciliables, violemment et iniquements retenus ensemble par une volonté perverse du Créateur. On comprend combien l'erreur gnostique sur la nature et l'origine de l'homme devait influer sur la notion de son perfectionnement. L'hérésie, qui ne reconnaissait de bon en l'homme que l'esprit, livrait la chair à toutes les dégradations et la vouait à toutes les infamies. Les Pères eurent constamment à revendiquer les droits de la chair à la vénération, la sainteté, la gloire future de la résurrection et des destinées immortelles. A un autre point de vue encore, l'orgueil hérétique méconnaissait la véritable éducation spirituelle de l'homme. Pour le Gnosticisme la perfection consistait, non plus dans la foi, la grâce et les œuvres, mais dans la *science*, cette science trancendentale des initiés, des spirituels, des *gnostiques*. — Le libre arbitre périssait plus que tout le reste dans les théories du Gnosticisme et des erreurs multiples qui en découlaient. Ces gnostiques faisaient du mal un être; ils lui attribuaient la même existence et la même puissance qu'au bien : l'homme était fatalement possédé du mal par le fait même de sa création. La même création qui le faisait bon par son âme, le faisait mauvais par sa chair. Les docteurs, saint Justin, Théophile d'Antioche, Clément d'Alexandrie, Méthodius, saint Irénée défendaient vigoureusement la notion et la réalité du libre arbitre (2), et, en même

(1) La Virginité de Marie trouva dans les premiers Docteurs comme dans dans tous les autres, de victorieux athlètes. Voy. Tertull., *Adv. Marcion.*, l. IV, c. 10. — *Id.*, *De carn. Christ.*, c. 17. — *Id.*, *Adv. Marcion.*, c. 10. — La croyance aux *Anges* ne cessa non plus d'être défendue. Voy. Clément Alexandr., *Strom.*, VI, n. 17; mais surtout les œuvres de l'Aréopagite.

(2) Justin, *Apolog.*, XVII; II. — *Apolog.*, VII. — Théophil. Antioch., *Ad*

temps, découvraient dans la faute originelle le point de départ et la source du mal et de la souffrance dont nous voyons la création inondée. Dieu avait fait l'homme bon, mais « le péché était entré dans le monde, et par le péché la mort. »

Mais comment la faute originelle est-elle effacée ? Comment l'homme retrouve-t-il l'innocence perdue? Comment est-il, malgré sa faiblesse et le brisement de son antique chute, rendu capable de conquérir sa destinée éternelle? Par la *grâce* que lui a méritée le Rédempteur. Les premiers Pères parlent aussi de la grâce. Sans doute cette *grâce* en elle-même demandera des siècles à s'élucider et à développer les richesses et aussi les obscurités et les profondeurs de sa mystérieuse essence, il faudra le double effort des hérésies qui pervertiront et des docteurs qui élucideront ce dogme pour qu'il arrive, en passant par saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, le saint Concile de Trente, à son plein et parfait épanouissement : mais déjà, aux premiers siècles, les Pères sont unanimes à professer l'existence et la nécessité de cette grâce. Voyez Hermas (1), saint Irénée (2), Origène (3).

L'existence de sacrements, canaux naturels de la grâce, était par les Pères des premiers siècles tellement crue et professée qu'ils considèrent ce dogme comme en dehors et au-dessus de toute discussion. Sans doute le mot lui-même de *Sacrement* est, dans l'usage des Pères, d'un emploi postérieur, mais la chose ils la connaissent, ils l'expliquent, et bientôt, contre les erreurs gnostiques et presque toutes les hérésies des trois premiers siècles, ils sont amenés à la défendre dans de puissantes professions de foi.

---

*Autolyc.* — Clément, *Strom.*, II, 4. — Iren., *Advers. Heræs.*, surtout : IV, 38 et 39. — Tertull., *Advers. Marcion.*, II, 7. — Tertull., *Advers. Hermog.*, — Iren., IV. — Tertull., *De anim.*, XL.

(1) *Pastor,* I, 3 ; *Sim.*, IX, 13 ; XIV.

(2) Saint Iren., III, 17; II, 2, 3.

(3) *Cels.*, VI, 2; VII, 23, 24.

Entrons maintenant dans l'étude détaillée des œuvres de chacun de nos premiers docteurs.

## II.

## Étude détaillée des premiers Docteurs.

Saint *Clément* de Rome (1), l'exilé de la Chersonèse et le martyr, ouvre la glorieuse liste des anciens Pères. Ayant eu occasion d'en parler ailleurs nous ne faisons que rappeler ici ses œuvres. Les unes sont authentiques : *la première Épître aux Corinthiens.* Saint Clément écrivit-il une seconde Épître à la même Église? Le fait est douteux. Sont aussi considérées comme douteuses deux « Epîtres aux Vierges, » que l'on trouve dans Gallandi, et que Migne, de nos jours, a publiées dans sa collection des Pères grecs. — D'autres œuvres, attribuées à saint Clément, sont évidemment apocryphes, ce sont : les *Décrétales*, les *Canons des Apôtres*, les *Constitutions des Apôtres.* Il paraît probable que ces œuvres viennent du deuxième ou du troisième siècle, au plus tard du quatrième, et elles sont pour l'histoire de la primitive Eglise de très précieux documents. D'autres ouvrages apocryphes ont aussi été publiés sous le nom du saint pape : les *Homélies Clémentines,* les dix livres des *Récognitions*. Ce dernier ouvrage est une sorte de roman où est racontée la conversion de Clément à la vérité chrétienne; on y rencontre des vestiges assez reconnaissables du Gnosticisme.

(1) Voir sur ce Père, Iren., *Hæres.*, III, n. 3. — Clem. Alex., *Strom.*, IV, 18. — Orig., *De princip.*, II, 3. — Epiph., *Hæres.*, XXVII, 6. — Eusèbe, *Hist.*, III, IV, 6. — Hieron., *Calog.*, 15. — Rufin, *Ræf. in Clem recog.* — Augustin., *Epist.* LIII *ad Generos.* — Optat, *De schism. Don.*, l. III, c. 3.

*Epître catholique de saint Barnabé.* Nous connaissons un Barnabé que les Actes des Apôtres nous montrent durant quelque temps compagnon de saint Paul : c'est à lui que les docteurs des premiers siècles attribuent unanimement l'Epître qui porte son nom, et si Eusèbe et saint Jérôme la rangent parmi les αντιλεγομενα, c'est simplement qu'ils l'excluent des Ecritures canoniques. Des critiques modernes se sont élevés avec plus de fougue que de poids contre cette Epître (1), que l'antiquité chrétienne admettait sans conteste (2) et qui renferme un grand nombre de beaux et solides enseignements sur la divinité de Jésus-Christ, l'incarnation, la justification et la grâce, le jugement et la résurrection future, etc. Le but premier de cette lettre et qui la rattache à l'Epître aux Hébreux, est d'établir l'abolition de la loi mosaïque et la substitution d'une alliance nouvelle à l'ancienne alliance imparfaite et vieillie.

*Lettres de saint Ignace.* Nous ne les rappelons ici que pour ne pas laisser dans notre liste d'interruption et de lacune : nous en avons parlé plus haut. La netteté et la force avec lesquelles le saint martyr professe la prééminence de l'Eglise de Rome sur toutes les autres Eglises devait armer les protestants contre l'authenticité de ces lettres. C'est ce qui arriva. Profitant de quelques interpolations glissées dans le texte original ainsi que de quelques divergences de copies, ils ont cru pouvoir rejeter comme inauthentiques les Epîtres de saint Ignace : mais vainement : la saine critique a fait justice de ces attaques sans valeur et la patrologie a conservé intact son précieux dépôt (3).

*Saint Polycarpe,* le glorieux martyr que nous avons vu à

(1) On trouvera une solide réfutation dans Alzog, *Patrolog.*, p. 42.

(2) Clem. Alex., *Strom.*, II, 15, 18, 20. — *Id.*, XV, 8, 10, 17. — Origène, *Contr. Cels.*, I, 63. — *Id.*, *De princip.*, III, 2. — Eusèbe, *Hist.*, III, 25. — Hieron., *Catal.*, c. 6.

(3) Les premiers Pères connaissent et citent les lettres de saint Ignace.

Rome un instant et qui fut immolé à Smyrne sous Marc-Aurèle, était disciple des Apôtres et étroitement lié à saint Ignace. Ses écrits ont une telle portée dogmatique, ils opposent si victorieusement l'antiquité de nos dogmes et la croyance de la primitive Eglise aux innovations et aux mutilations hérétiques, qu'il fallut bien tenter tous les moyens d'en ébranler l'autorité séculaire : aucun n'a réussi. — Le martyre du saint donna lieu à une lettre fameuse envoyée par l'Eglise de Smyrne aux autres Eglises, et qui contient elle-même des documents dogmatiques de la plus haute valeur. La catholicité de l'Eglise, la divinité et l'adoration de Jésus-Christ, le culte des Saints, celui des saintes Reliques, y sont très formellement enseignés.

Il nous reste de *Papias*, écrivain apostolique assez diversement apprécié, des fragments d'un ouvrage que l'on pourrait intituler : *Explications des discours du Seigneur*. On sait que Papias est le premier peut-être qui ait formulé explicitement l'erreur du Millénarisme (1).

La *Lettre à Diognète*, soit-elle de saint Augustin ou plutôt d'un auteur inconnu, est une œuvre de grande beauté et de haute valeur. Il y a là toute une exposition à grands traits de la religion chrétienne. Ecrite à un païen illustre, (κράτιστος,) qui demande compte du miracle de la propagation évangélique et veut connaître l'attrait mystérieux qui attire le monde au Christ et à sa doctrine, la lettre expose parallèlement les défauts du Paganisme et du Judaïsme et la perfection dogmatique et morale de la religion chrétienne. Nos principaux dogmes catholiques sont touchés dans l'Epître à Diognète, où la beauté du style et la noblesse des conceptions en relèvent admirablement la sublimité (2).

(1) Voy. Hieron., *Catal.*, c. 18. — Gallandi, *Proleg.*, c. 11. — Halloix, *Vit. S. Papiæ.*

(2) Gallandi, *Proleg.*, c. 11. — Héfélé, *Epist. ad Diogn.*, Lips, 1862. — Alzog, *Pratr.*, Gaume, p. 59.

*Le Pasteur d'Hermas* (1), diversement apprécié par les anciens, soumis à de violentes critiques chez les modernes, n'en reste pas moins une œuvre remarquable. Son auteur, prêtre vivant dans les environs de Rome, peut-être frère du pape Pie I, le composa comme une exhortation à la vie chrétienne et la pénitence, en y mêlant néanmoins bien des points dogmatiques. — L'œuvre est-elle d'une même époque et d'un seul auteur? Des critiques expérimentés et savants l'ont nié, et ont prétendu, non sans vraisemblance, que dans son entier elle est l'assemblage de deux ou trois œuvres différentes. — Quoi qu'il en soit, le *livre du Pasteur* se compose de trois parties. Dans la première, les *Visions*, la Vérité ou un Ange, apparaît à l'auteur sous la forme d'un Pasteur (Ποιμὴν), et lui fait une série d'exhortations sur la pénitence, le réveil de la ferveur, la pratique des vertus chrétiennes. Les calamités par lesquelles passait alors l'Empire, servent à Hermas de confirmation et d'appui, et l'amènent à faire apparaître les terribles perspectives de la fin du monde et de l'Antechrist. Dans la deuxième partie, les *Préceptes*, Hermas renferme douze commandements sur les points principaux de la perfection chrétienne. La fin de l'ouvrage intitulée les *Similitudes*, fait apparaître sous une série de comparaisons, les vérités dogmatiques et morales. C'est dans cette troisième partie que se lit la similitude de la « Tour » si admirée et si digne de l'être, où la naissance, la structure, les développements de l'Eglise sont décrits avec tant de bonheur. — Les points de doctrine traités dans le *livre du Pasteur* sont aussi nombreux qu'importants. L'unité et la Trinité en Dieu, la divinité de Jésus-Christ, la réalité de sa nature humaine, les trésors de sa Rédemption, l'innocence primitive, la chute, la réintégration de l'homme dans la grâce, son libre arbitre, son infirmité personnelle,

(1) Beaucoup d'anciens Pères en ont parlé avec éloge.

sa puissance avec le secours de Dieu, l'existence et les propriétés des divers Sacrements, le jugement futur, trouvent, tour à tour dans Hermas une exposition suffisamment exacte et toujours attachante.

« Pendant toute la période du moyen-âge on a considéré comme des productions de l'ère apostolique et attribué à saint Denys l'Aréopagite les célèbres ouvrages : *Des noms divins*, *De la Hiérarchie céleste*, *De la Théologie mystique*. Aujourd'hui, il n'est plus douteux que ces écrits remarquables et dont l'influence a été si grande, datent seulement de la fin du cinquième siècle. Ils n'ont absolument rien de cette simplicité qui caractérise les Pères apostoliques (1). »

Après les Apologies de *Quadrat*, évêque d'Athènes, d'*Aristide*, philosophe, adressées à l'empereur Hadrien; après celles de l'évêque de Sardes *Méliton*, de l'évêque d'Hiérapolis *Apollinaire*, de *Miltiade*, écrites pour Antonin et Marc-Aurèle, Apologies dont nous ne pouvons plus guère que par les louanges des anciens apprécier la valeur, nous arrivons de suite aux œuvres si puissantes et si belles du prêtre et du martyr *Justin* (2). — Depuis sa conversion à la foi, Justin consacra à la défense de cette foi sa vie entière en attendant qu'il la scellât de son sang. Tour à tour en Occident et en Orient, dans l'enceinte des premières écoles chrétiennes, sur le passage des empereurs, au milieu des païens et des hérétiques, il éleva en faveur du Christianisme calomnié et persécuté une voix puissante. Ses principales œuvres sont ses *Apologies* et son *Dialogue avec le Juif Tryphon*. Dans ses Apologies, comme nous l'avons vu, il fait un tableau parallèle et toujours saisissant de l'iniquité des procédures contre les chrétiens et de la pureté, de l'innocence, de la sublimité de cette religion

(1) Alzog, *Patrolog*. — N'oublions pas que d'autres autorités tiennent e sentiment contraire.

(2) Voy. les *Proleg*. Maran, Gallandi, et Otto. — Héfélé.

contre laquelle on s'acharne. — En même temps que le Paganisme persécutait les fidèles comme violateurs des lois et contempteurs des dieux de l'Empire, les Juifs les accusaient d'impiété envers le Dieu de l'Ancienne Loi, et ne pouvaient admettre que Moïse s'effaçât devant Jésus-Christ. Le *Dialogue avec le Juif Tryphon* expose la légitimité, la nécessité et le bienfait de cette substitution. — Dans d'autres écrits Justin discute non plus avec les Juifs mais avec les païens, il leur montre toute l'immoralité et l'absurdité de leur mythologie. Les traditions dont ils n'ont que des restes salis et méconnaissables, les chrétiens les possèdent, grâce aux sources inspirées où ils les puisent, dans toute leur intégrité et leur fraîcheur. — D'autres ouvrages nous sont signalés par Justin lui-même ou par les auteurs du temps, mais ne nous sont pas parvenus : ce sont un traité du *Psautier*, un livre sur l'*âme*, un *Aperçu sur toutes les hérésies*. — Avec saint Justin l'exposition dogmatique est plus harmonieuse, plus savamment présentée. Aux confessions de foi que nous avons déjà rencontrées chez les Pères qui le précèdent, saint Justin ajoute un exposé merveilleusement explicite du mystère entier de l'Eucharistie. Il a sur Jésus-Christ cette belle et neuve idée des préexistantes influences du Verbe dans le monde, dès avant son incarnation. Ces semences de vérité répandues dans le Judaïsme et jusque dans les traditions de la Gentilité, c'est le Verbe seul qui les versait et les faisait éclore, avant la grande moisson de l'Evangile. De là ce mot de λὸγος σπερματικὸς que lui donne le saint docteur (1). — Une seule erreur, et encore est-elle sans importance, se montre au sein de cette puissante orthodoxie : comme Papias, saint Justin enseigna le Millénarisme.

Aux apologistes qui précèdent nous devons joindre *Athé-*

---

(1) *Dial.*, LXI.

*nagore* qui présenta aux empereurs Marc-Aurèle et Commode un écrit intitulé : *Legatio pro Christianis*, « Ambassade pour les chrétiens. » Dans une belle et forte langue, avec une énergie calme et une logique sûre d'elle-même, Athénagore repousse les accusations iniques que l'on fait peser sur le Christianisme, il établit l'innocence et les vertus des fidèles, et en appelle de l'injustice des procédures à l'équité des empereurs. — Dans un écrit intitulé : *De la résurrection des morts*, le même écrivain développe toutes les preuves sur lesquelles s'appuie ce dogme fondamental.

*Théophile d'Antioche*, doit être par la nature de son ouvrage : les trois livres *à Autolyque*, rangé parmi les apologistes. Cet autolyque, païen instruit et influent, avait jeté le ridicule sur le Christianisme, et l'évêque Théophile le réfute dans un style riche et une verve soutenue. Comme plusieurs des précédents docteurs il fait ressortir la beauté grandiose et pure de la révélation chrétienne par le contraste des absurdités du Paganisme et de sa dégradante théologie. — A propos de la foi dont son adversaire repoussait le fardeau, Théophile montre combien la foi est d'un usage et d'un besoin universels : rien dans le monde, pas même les secours de la vie matérielle, sans la foi. Nous trouvons dans ses ouvrages quelques inexactitudes, parfois des formules un peu confuses, mais aussi et souvent des démonstrations et des tableaux d'une grande beauté (1).

Nous possédons d'*Hermias* une très spirituelle satire des philosophes païens : *Les philosophes moqués*. Nous aurons plus loin l'occasion d'y revenir (2).

*Clément d'Alexandrie* est une des gloires les plus complètes et les plus pures de la Patrologie des premiers siècles. — Dans un premier ouvrage, *Exhortation aux Gentils*, il prend

(1) Voy. les *Prolegom.* de Gallandi et Otto, t. VIII. Sur son livre à *Autolic.*, Voy. dans Eusèbe, IV, 4, 9, 20. — S. Jérôme, *Catal.*, c. 25.
(2) Voy. Deutinger, *Esprit de la tradit. chrét.*, p. 133.

à partie successivement la théologie, la philosophie, la poésie des païens, et montre combien tout y est rempli de folies, de cruautés, d'impuretés et d'infamies. Si la fable nous représente Amphion et Orphée attirant tous les êtres jusqu'aux plus insensibles par la douceur enchanteresse de leurs accents : la réalité dépasse la fable : le Verbe divin, enchanteur plus victorieux, attire le monde par la suavité de ses enseignements. A ce premier ouvrage Clément d'Alexandrie en ajouta d'autres : le *Pédagogue* en trois livres, les *Stromates*, un écrit de quarante-deux chapitres intitulé : *Quel riche sera sauvé?* opuscule plein de force et de charme, qui mène le riche, non pas au désespoir, mais à l'espérance, s'il écoute la voix de la vérité et sait féconder ses richesses. D'importants ouvrages sont perdus : *Adumbrationes* ou explications de certains passages de l'Écriture, des traités sur le *jeûne* et l'*abstinence*, sur la *calomnie*, sur la *patience*, sur *l'âme*, sur la *Providence*, sur la *Pâque* et les *Canons ecclésiastiques*. — Dans son *Pédagogue*, Clément d'Alexandrie pose les fondements de la vie chrétienne, règle les actes du chrétien et oppose aux excès et aux dépravations du Paganisme les chastes et sublimes préceptes de Jésus-Christ et de son Église. — Dans ses *Stromates* ou Tapisseries, le saint docteur plus explicitement que dans ses autres ouvrages poursuit le but qui paraît avoir été celui de toute sa vie : il établit les rapports entre la foi et la raison, la théologie et la philosophie, et montre combien, sans détruire ni opprimer la raison, la foi et la lumière révélée prêtent à l'homme de force et lui communiquent de richesses. Le rôle de la sagesse humaine est de disposer l'âme aux révélations plus hautes de la foi. Sans la foi, non seulement l'homme est un être découronné, mais il reste une victime mutilée et mourante, puisque, en dehors de la foi, il reste en face d'abîmes sans clarté ni issue, blessé des traits mortels de ses ignorances et de ses erreurs. « La foi

n'est pas moins nécessaire à la vie spirituelle que la respiration à la vie sensible. » Le titre de l'ouvrage : « Tapisseries » ou Mélanges indique et légitime le désordre qui y règne : Clément nous avertit lui-même qu'il a procédé comme les Grecs, et qu'il a laissé régner un certain désordre dans ses explications afin qu'on fût, pour s'en rendre bien compte, obligé de les lire toutes et attentivement. Malgré quelques défauts ce dernier ouvrage de Clément d'Alexandrie peut passer pour l'un des plus remarquables monuments de la littérature chrétienne des premiers siècles. Encore ces défauts viennent-ils plutôt chez ce docteur d'un excès de ses précieuses qualités, de la hauteur de ses vues en spiritualité et d'un amour trop peu réglé des états extraordinaires et des perfections inaccessibles au commun des âmes. — Nous trouvons dans Clément d'Alexandrie de belles et complètes confessions de foi sur tous nos dogmes catholiques. Plusieurs d'entre eux ont en lui les confirmations les plus remarquables de force et de netteté. La vraie Église est la plus ancienne : elle est catholique : elle est visible : elle est la racine de la sanctification et la source du salut. — Mais, ne l'oublions pas, sous peine de méconnaître la grande valeur de Clément, son œuvre par excellence fut de créer, en face de la philosophie païenne, une philosophie chrétienne, où la raison aidée de la foi et la science soutenue par la révélation, montent à des hauteurs réservées et ont des essors nouveaux et sublimes.

*Origène* (1). Quelles splendeurs se rattachent à ce grand nom ! Splendeurs qu'ont pu voiler quelques nuages, mais qui doivent, même à travers des défaillances, nous rester vénérables et sacrées. Origène est incontestablement l'un des hommes les plus extraordinaires de l'antiquité chrétienne

(1) Voy. Huet, *Origeniana*. — De la Rue, *Op. Orig.*, Migne, t. IV. — Héfélé.

par la prodigieuse étendue de sa science, la pénétration de son génie et l'audace généreuse de ses investigations. D'une activité sans limite, mêlé à tout le mouvement intellectuel de son époque, et quelle époque! tour à tour ou plutôt simultanément, homme d'études profondes et homme de mouvement, professeur à l'école catéchétique d'Alexandrie, pèlerin de la science à travers tous les grands centres où s'agitent en désordre le Philosophisme, l'hérésie et la vérité, en commerce de lettres avec les plus puissants esprits du temps, catéchiste des impératrices et des empereurs, toujours travailleur infatigable, partout il enseigne, il prêche, il fonde des écoles, il fouille les bibliothèques, il réunit les manuscrits, il rassemble à la fois tous les matériaux de ses ouvrages, et il épuise toutes les richesses que la science peut lui offrir. Homme étrange! « au milieu des préoccupations, des soucis, des fatigues d'une vie traversée par tant d'épreuves, il trouve le loisir et le moyen de composer six mille ouvrages, dit saint Epiphane, c'est-à-dire : plus de mille homélies, des scholies et des commentaires sur toutes les parties de l'Ecriture sainte depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. — Origène est un des hommes qui ont passionné davantage l'opinion : personne n'a jamais reçu plus d'éloges ni plus d'anathèmes. On dirait que son nom n'admet pas la modération dans la louange ni dans le blâme, tant il a été tour à tour décrié par les uns et exalté, célébré par les autres (1). » — Quant à sa vie elle-même, miracle d'activité et de travaux, nous pouvons ainsi la résumer. Dès ses premières années nous le voyons tel qu'il ne cessa de se révéler, chercheur infatigable autant qu'intrépide de la vérité et de la science, fatiguant Léonides son père de ses questions prématurées. A dix-huit ans, il a déjà exhorté son père au martyre et occupe dans l'école chrétienne

(1) Mgr Freppel, *Origène*.

d'Alexandrie une chaire, où se pressent à l'envi chrétiens, juifs, idolâtres, hérétiques. Ses persécutions commencent avec sa gloire. Obligé de quitter Alexandrie, il entreprend plusieurs voyages ou de science, ou de zèle et de charité. En 214 nous le trouvons en Arabie, en 216 il fonde à Césarée près de ses deux amis Théoctiste et saint Alexandre un nouvel et célèbre enseignement. Bientôt en 218 il en fait autant à Antioche. C'est de là que son évêque Démétrius d'Alexandrie, première cause de son départ et maintenant jaloux d'un éclat dont il illustrait d'autres villes, le rappela. Durant son retour, passant par Césarée, Origène fut ordonné prêtre par ses amis Théoctiste et saint Alexandre. Démétrius en fut irrité, et profitant d'un acte qu'un zèle indiscret avait autrefois fait commettre à Origène, il le dénonça aux évêques du monde entier. Origène commence alors une vie où les tribulations ne cessent plus de s'enlacer aux travaux. Démétrius, probablement dévoré de jalousie, le fait, dans deux conciles, condamner et dégrader. Il se réfugie à Césarée où il fonde définitivement une école qui devient florissante, les évêques se partagent à son sujet en deux camps opposés et Origène achève sa vie au milieu des haines aussi ardentes que le sont les témoignages d'admiration et de fidélité. A la persécution intérieure, celle de l'Empire idolâtre joint ses fureurs et ses dangers. En 252, quand Dèce inonde l'Orient du sang chrétien, Origène est jeté en prison, et y subit les tourments les plus cruels dont il meurt deux ans après.

Deux choses sont à étudier dans cette grandiose illustration de l'Eglise des premiers siècles : tout d'abord des œuvres aussi étonnantes par leur nombre que par leur valeur. — Ensuite les inexactitudes, les obscurités, les erreurs véritables, que des amis trop dévoués refusent à tort de reconnaître, que des ennemis implacables transforment en crimes, où une critique sage doit savoir dispenser le blâme et l'excuse

dans une mesure équitable et en dehors de toute passion.

Nous pouvons ranger en quatre classes les travaux d'Origène : ses travaux d'enseignement : d'exégèse : de polémique : de morale. — La méthode du grand docteur dans son enseignement est aussi vaste que puissante. Il prend son disciple en plein cœur du Polythéisme, et comme il possède à fond toute la philosophie païenne, il commence par en parcourir toute la suite, répudiant les erreurs, recueillant les vérités qui y restaient enfouies comme des diamants dans la fange. Origène ne s'attachait à aucun système, il les étudiait tous et les mettait tous à profit. Mais ce n'était là pour lui qu'un travail tout préliminaire : le dernier mot de la sagesse humaine était pour ce maître chrétien à peine le balbutiement de l'enfance. Bientôt ces disciples préparés par les quelques lueurs de la philosophie profane, il les introduisait dans l'éblouissante clarté de la philosophie révélée. Et son vol progressif allait des notions de la foi les plus élémentaires jusqu'aux dogmes les plus sublimes. A ses leçons orales Origène voulut joindre un travail écrit, une sorte de Somme résumant ses enseignements, et il composa son *Périarchôn*, ou « Livre des Principes, » ce trop fameux ouvrage qui lui attira tant de persécutions et de chagrins. Comme nous le verrons tout à l'heure, la pensée du livre n'était pas sans danger, les explorations de l'auteur dans des régions encore peu pratiquées, l'exposèrent à des erreurs dont il ne sut pas toujours se garantir. L'idée-mère d'Origène, qui était celle de Clément d'Alexandrie et plus ou moins de toutes les écoles catéchétiques de l'Orient, était l'accord de la raison et de la foi, du dogme révélé avec les données philosophiques : terrain glissant, marche périlleuse, où les pas les plus fermes ont pu chanceler. Le *Périarchôn* traite de Dieu, de la Trinité, des Anges, du monde, du Dieu de l'Ancien Testament, de la question du bien et du mal, de l'Incarnation, de la Résurrection, du libre arbitre, de la fin

du monde, de l'inspiration et de l'interprétation de l'Ecriture Sainte. — Le labeur de l'enseignement, quelque vaste qu'il pût être, ne fut qu'une phase de ce grand œuvre. Origène absorba sa vie entière dans des travaux d'exégèse. Et ces travaux furent doubles portant à la fois sur le texte de l'Ecriture et sur son interprétation. Sur le texte son œuvre fut immense. Il mettait en regard, dans des tables juxtaposées, les différents textes et les versions principales que l'on possédait de l'Ecriture, il les comparait, les rectifiait, les corrigeait les unes par les autres, afin d'obtenir tout d'abord un texte irréprochable. C'est ce travail préparatoire, auquel la vie d'un homme ordinaire n'eût pu suffire, qui nous a donné les *Tétraples*, *Hexaples*, *Octaples*, *Ennaples*, selon que quatre, six, huit, neuf textes étaient dressés parallèlement. Après le texte, l'interprétation du texte devint l'objet de tous les soins du grand docteur, et ces nouvelles œuvres se comptent par mille. On peut juger de son activité en sachant que sept notaires ou secrétaires se succédaient pour écrire sous sa dictée, et que des copistes en plus grand nombre mettaient au net le texte sténographié des notaires. Dans son interprétation de l'Ecriture, Origène, sans abandonner le sens littéral, se livre surtout aux sens mystiques : là fut pour lui l'exagération et l'écueil ; il poussa à des extrémités presque dangereuses les tendances de l'école d'Alexandrie à commenter mystiquement l'Ecriture en négligeant beaucoup trop le sens littéral. Son principe était excellent, quand il établissait que la pensée divine, qui fait le fond des Ecritures, renferme derrière la lettre des immensités cachées et des trésors infinis, que s'en tenir servilement à la lettre c'est se priver de ce que la pensée divine contient de plus sublime et de plus exquis. Mais il exagéra ce principe jusqu'à l'abus et le pressa jusqu'à l'erreur, quand il prétendit qu'une quantité de passages de l'Ecriture n'ont pas de sens littéral. Origène a commenté presque tous les livres de l'Ecriture. —

Comme apologiste et polémiste, Origène donna à la défense de la foi son plus parfait ouvrage, son *Traité contre Celse*. Celse avait tour à tour attaqué tous les dogmes du Christianisme, employant toutes les armes, sciences, raisonnements, témoignages, calomnies, sarcasmes, tuant sous le ridicule ce qu'il trouvait inattaquable à la discussion. Origène marcha contre cet adversaire avec la double puissance de son savoir et de son génie. Il commence par renverser tout l'édifice d'accusations construit par Celse et qui semblait redoutable, puis il démontre la vérité du Christianisme sur tant de preuves et avec tant de force, que l'erreur ne peut plus même balbutier une défense ni risquer une apologie. — Beaucoup d'œuvres importantes d'Origène sont perdues : ainsi dix livres de *Stromates*, des traités de la *Résurrection*, du *Libre arbitre*, de la *Pâque*. Un recueil intitulé : *Philocalie* nous a conservé les plus beaux passages des œuvres d'Origène notamment du *Périarchôn*. Les pertes les plus regrettables nous privent des ouvrages qu'Origène composa si nombreux sur les sujets divers de la morale. Deux traités nous restent intitulés ; l'un *De la prière*, l'autre : *Exhortation au martyre*. Ses lettres sont presque toutes perdues. Les homélies qui nous restent, en nous révélant dans Origène un orateur, trop fécond sans doute et qui se répète, mais un orateur populaire, simple, clair, plein de verve et de piété, nous font regretter la perte de toutes celles dont la longueur des siècles et la négligence des copistes nous ont privées.

Impossible d'étudier Origène sans étudier ses *erreurs*, tant le bruit qui s'est attaché à ce nom a donné à ces erreurs d'éclat et de gravité. — Or dans cette étude, il faut, croyons-nous, soigneusement distinguer entre les erreurs d'Origène, et les erreurs qui, sous le nom d'*Origénisme*, ont été grossies, accentuées, envenimées par des disciples passionnés, et ont fini par mériter les censures de l'Eglise. — Quant aux

erreurs même d'Origène, elles sont véritables, et il est inutile de les vouloir dissimuler. Origène, en dépit de son extraordinaire génie, de sa droiture, de sa foi profonde, de son acquiescement absolu aux enseignements de l'Eglise, a été victime de sa fécondité, de la nature quelque peu audacieuse de ses tentatives, du milieu où il étudia et enseigna, et aussi sans doute des souvenirs que la philosophie platonicienne avait malgré lui laissés dans son intelligence. Origène, sans avoir été jamais entêté ni opiniâtre, s'est dans le cours de son œuvre immense, plusieurs fois trompé. Voici ses erreurs à leur degré différent de gravité. On lui reproche d'avoir appelé le Fils une *création* du Père, mais en plusieurs endroits de ses ouvrages il s'exprime sur la Trinité avec une irréprochable orthodoxie. Ses opinions sur l'activité infinie de Dieu, d'où il déduit des créations non interrompues, sont au moins téméraires. Voici plus grave. Selon lui les âmes préexistent : Dieu au commencement créa tous les êtres spirituels, il les créa identiques, anges, âmes humaines et démons : s'ils diffèrent, la différence est due à leurs mérites. Une autre erreur importante touche au mystère formidable de l'expiation. Origène suppose d'abord une expiation successive des âmes : ce qui le rapproche de la métempsycose; il enseigne que même en enfer, même pour les démons, la purification est possible, ce qui lui fait nier implicitement l'éternité des peines. Certes ce sont là des erreurs, et ces erreurs sont graves, mais ne l'oublions pas, celui qui les émet n'est pas un orgueilleux opiniâtre, mais un génie qui aime Dieu et l'Eglise, qui reconnaît leur autorité souveraine, et auquel sa témérité n'enlève jamais une humble et charmante candeur. Trop nourri des spéculations platoniciennes, trop emporté dans le domaine philosophique et rationnel, il risquait de se fourvoyer dans ces régions si neuves et si inexplorées. N'oublions pas non plus que cet explorateur parfois malheureux disait d'un cœur

ferme et avec un amour qui ne s'égara pas : « pour nous nous restons inébranlables dans la doctrine de Jésus-Christ. » On pourrait par ses propres ouvrages corriger beaucoup des erreurs qui signalèrent ses premiers enseignements ; et pour être juste envers ce grand homme, il faudrait tenir compte de ces subséquentes rétractations. — Quant aux erreurs qui reparurent et furent plus nettement formulées par ses disciples, au quatrième et au cinquième siècles, nous aurons lieu d'y revenir. Ce sont ces erreurs qui, sous le nom d'*Origénisme*, méritèrent les condamnations de l'Eglise.

Origène eut, comme nous l'avons vu, des amis aussi dévoués que des adversaires implacables. Comme plusieurs ont laissé des écrits, il convient d'en dire un mot. Parmi les protecteurs et les amis, saint *Grégoire* de Néocésarée a laissé un Panégyrique d'Origène, une Exposition de la foi, *Métaphrasis in Ecclesiasten*, une Epître canonique ou règle pour les pénitents. — *Jules l'Africain* de Nicopolis en Palestine composa des travaux d'histoire sous le nom de « Chronographie. » D'autres œuvres sont douteuses. — *Pamphile* de Bérythe, fondateur de la bibliothèque de Césarée, écrivit de concert avec Eusèbe une Apologie d'Origène, fit une nouvelle édition des Septante d'après les Hexaples, et peut-être divisa en chapitres le livre des *Actes*. — *Denys le Grand*, converti et formé par Origène, succéda à celui-ci et à Héraclas dans la direction de l'école d'Alexandrie, puis, devenu en 247 évêque d'Alexandrie, combattit avec ardeur les hérésies naissantes de Sabellius et de Paul de Samosate.

Parmi les adversaires d'Origène citons rapidement *Méthodius*, évêque d'Olympie, puis de Tyr, et martyr sous Maximin en 311. Nous avons de lui : « le Bouquet des Vierges, » traité sur l'excellence de la virginité, « du libre arbitre » et « de l'origine du mal, » contre les gnostiques et les erreurs néoplatoniciennes, « de la résurrection, » « des créatures : » écrits composés contre Origène. En opposition aux

tendances spéculatives de l'école d'Alexandrie, Méthodius s'efforce de faire prévaloir le réalisme chrétien. Sa manière noble, gracieuse et poétique rappelle la manière de Platon. De sa réfutation de Porphyre et de ses commentaires sur la Genèse et le Cantique des cantiques il ne nous reste que quelques fragments.

Avec saint *Irénée*, évêque de Lyon, nous retournons à une gloire chrétienne moins éclatante peut-être que celle d'Origène, mais aussi moins voilée d'ombres et moins tourmentée d'orages. Saint Irénée nous offre l'une des plus pures et des plus riches sources de la croyance et de l'enseignement de la primitive Eglise. On se rappelle cette exclamation d'un savant professeur de Halle : « Si les livres d'Irénée sont authentiques, il ne nous reste plus qu'à nous faire tous catholiques romains ! » Pourquoi cette conclusion ? C'est que tous les points niés par la Réforme comme des superfétations et des corruptions papistes que l'Eglise des premiers siècles ne connaissait pas, ont été explicitement exposés par saint Irénée de Lyon. En le lisant on croirait lire une réfutation du Protestantisme, et aussi des rêveries impertinentes des sceptiques de l'Allemagne contemporaine, tant les hérésies se ressemblent, tant la gnose fut la sentine et l'égoût d'où s'écoulèrent les extravagances et les impiétés de tous les âges. Comme l'hérésie inaugurait déjà la marche qu'elle n'a plus cessé de suivre, qui est de voir dans l'Ecriture la seule règle de la croyance, et de corrompre en même temps cette Ecriture, de la mutiler et de l'interpréter selon les caprices et les besoins de ses multiples et changeantes erreurs, saint Irénée lui porte un coup mortel en établissant qu'il n'y a pas d'Ecriture sans l'Eglise, pas de croyance possible fondée sur l'Ecriture, si une autorité souveraine et infaillible n'en détermine le sens. — Mais où est l'Église? où est ce tribunal souverain et infaillible? Où est dans l'Eglise le centre d'unité et le fondement du pouvoir? Le saint

octeur répond en affirmant avec une netteté et une force
ins égale : la primauté de l'Eglise de Rome, maîtresse et
ère de toutes les autres Eglises. Et qu'entendre par l'E-
lise romaine? Il faut entendre l'évêque de Rome, le Pape,
e successeur de Pierre, Pierre lui-même continuant dans ses
uccesseurs les pouvoirs et les privilèges si formellement ac-
cordés à lui-même par Jésus-Christ. Les ignorants de nos
ours, quand fut définie au concile du Vatican l'infaillibilité
du Pontife de Rome, crièrent à la nouveauté : les premiers
Pères la reconnaissaient et l'affirmaient! — Nous ne pouvons
suivre saint Irénée à travers tous les dogmes qu'il confesse
et établit avec une vigueur remarquable : cet admirable Doc-
teur nous est le plus précieux témoin de la croyance ca-
tholique des premiers siècles. Plusieurs ouvrages ne nous
sont point parvenus, mais nous possédons son plus important
qui suffit à sa gloire, c'est son *traité contre les hérétiques*.

Il nous reste de *Caïus*, prêtre romain, qu'Eusèbe appelle « un homme très savant, » quelques fragments conservés dans saint Jérôme, Théodoret et Photius. Saint Jérôme décorait de l'appellation « d'insignis » son traité contre le Montanisme. Théodoret lui attribue un autre beau traité contre Artémon et Théodote. — D'autres œuvres plus importantes et aussi maltraitées par le temps sont celles de saint *Hippolyte*. Disciple de saint Irénée, fixé à Rome et activement mêlé aux luttes contre les antitrinitaires, saint Hippolyte composa un grand nombre de traités d'exégèse et de polémique. Il ne nous reste que quelques opuscules, un cycle pascal, des fragments recueillis dans d'autres Pères. Saint Hippolyte étudia le premier peut-être la mystérieuse question de l'origine, la nature, le règne de l'Antechrist, et nous a laissé un traité intitulé : « *Demonstratio de Christo et Antichristo.* »

Avant de clore la liste des premiers Pères qui ont écrit en grec, nous devons parler d'une œuvre à la fois médiocre et obscure, mais que récemment des agitations de sectaire

ont réveillé de son trop juste sommeil : il s'agit du livre des *Philosophumena.* On possédait déjà des fragments de cet ouvrage, qu'on attribuait, quoique bien à tort, à Origène, quand, en 1851, l'ouvrage presque entier fut retrouvé et publié à Oxford. Le livre des *Philosophumena* est-il l'œuvre d'un hérétique ou d'un de ces hommes, si fréquents alors, qui, ayant quelque temps soutenu la bonne doctrine, tombaient ensuite dans le schisme ou l'hérésie? ou bien le livre, bon en lui-même, fut-il retouché et augmenté par quelque auteur en rupture de communion ecclésiastique? Aucun document précis ne nous permet de répondre à ces questions d'ailleurs sans aucune importance pour un ouvrage qui lui-même n'en a pas. Les « Philosophumena » paraissent être bien plutôt un assemblage de textes pris à divers auteurs qu'une œuvre originale. L'auteur, voulant prouver que toutes les hérésies prennent leur source dans la philosophie grecque, dans la mythologie, dans les rêveries des astrologues, passe en revue tous les sytèmes de philosophie, toutes les extravagances de l'idolâtrie, toutes les folies de la science astrologique, et leur compare les erreurs régnantes. La thèse n'est ni originale ni puissamment soutenue; rien ne sauve les Philosophumena du vulgaire et du médiocre. D'où vient donc le bruit qui se fit de nos jours sur un livre que l'antiquité paraît avoir à peine connu? La fin de l'œuvre nous donne le mot. L'auteur déverse l'injure à pleine bouche contre deux papes irréprochables et vénérés, Zéphirin et Calliste. Le fait de quelque prélat mécontent, qui, repris par un pape, accuse ce pape et l'injurie, est un fait vulgaire en histoire. Les naïfs savants qui ont voulu élever avec un aussi insignifiant épisode tout un échafaudage d'accusations contre la Papauté en seront certainement pour leurs frais (1).

(1) Resterait à parler d'Hégésippe, mais nous en avons fait une mention suffisante dans le cours du récit.

Telle est en résumé la liste des premiers Pères grecs : toute une autre série s'ouvre à nous, celle des Pères latins.

Le premier nom qui se rencontre est celui d'un apologiste : ***Minucius Félix***. Dans une belle et forte langue, Minucius, mettant en scène un païen et un chrétien, et leur faisant engager une discussion parfois violente toujours animée, nous a laissé un exposé précieux des attaques du Paganisme et de la défense des premiers chrétiens. Cette Apologie est intitulée : *Octavius* (1).

*Tertullien*. Ce nom rappelle à la fois l'une des gloires les plus élevées de la Patrologie, l'une des chutes les plus lamentables que l'esprit propre et l'insubordination à l'Eglise aient causées. N'en doutons pas, une grande mission avait été providentiellement confiée à Tertullien. Nous l'avons vu, son époque est une époque d'ébullition et d'effervescence. L'apparition du Christianisme, sa prédication, ses succès, ses extraordinaires conquêtes, ont réveillé le vieux monde de son sommeil; il se redresse, il s'agite, il entre dans les tumultes de ses suprêmes convulsions. Toutes les voix se croisent, tous les cris se mêlent, toutes les oppositions s'entrechoquent. L'Empire rugit contre l'Eglise et ameute partout contre elle l'effroyable multitude de ses bourreaux. L'hérésie fait mille efforts pour donner le change, et prendre la place de la vérité, ses échos sont multiples et puissants et ils remplissent le monde. Au-dedans, le sein de l'Eglise est déchiré par les révoltes de ses propres enfants, les abus se multiplient, les vices débordent souvent de cette société chrétienne formée d'éléments si difficiles et si peu aptes aux mâles austérités de la croix. Il faut, sinon plus de science que n'en prodiguent les autres docteurs, au moins une voix plus puissante, une arme qui frappe plus fort, une massue qui écrase, il faut le bruit de la foudre, il faut le rugisse-

(1) Migne, t. I-VI.

ment de la bête fauve. La cause chrétienne a tout cela dans Tertullien. Il lutte à lui seul contre la triple armée des ennemis de l'Eglise à ses premiers jours. Il terrasse l'idolâtrie représentée par l'Empire, il foudroie toutes les hérésies ensemble, il prend corps à corps les vices qui travaillent la communauté chrétienne et engage avec eux un duel à mort. « Rarement on trouvera réunis une impétuosité aussi vive, une dialectique aussi claire et aussi puissante, une éloquence aussi victorieuse avec tant de sel et de causticité. Comme Origène chez les Grecs, on peut, dit Vincent de Lérins, le regarder comme le prince de nous tous. Où trouver en effet un homme plus docte que lui, plus versé dans les choses divines et humaines? Son merveilleux génie embrasse toute la philosophie, toutes ses sectes, tous ses auteurs, toutes leurs disciplines, tous les événements et toutes les sciences. Il y a en lui presqu'autant d'idées que de mots, et chaque idée est une victoire (1). » Assurément cet éloge est mérité, mais Tertullien subit comme tous les hommes les désavantages même de ses qualités. Sa force va souvent jusqu'à la rudesse, sa concision jusqu'à l'obscurité, son originalité jusqu'à l'incorrection. Son impétuosité et sa fougue font sans cesse craindre qu'il ne garde pas la mesure; on pressent pour cette irrésistible marche qui brise tous les obstacles le bond qui la jettera dans quelque précipice. — Comme sa mission fut triple et regarda tout ensemble l'Empire idolâtre et persécuteur, les hérésies, les vices et les vertus des fidèles et l'éducation chrétienne à laquelle il était urgent de les façonner, les œuvres de Tertullien se partagent en trois classes, selon qu'elles s'adressent à chacun de ces trois besoins. — Contre l'Empire idolâtre il composa, vers l'an 201, son immortelle *Apologétique*. Jamais avec tant de puissance, avec un aussi merveilleux éclat, avec une aussi

(1) Saint Vincent de Lérins, *Commonit.* cité par Alzog, *Patrol.*

rasante logique, on n'avait dévoilé les crimes du Paga-me, les folies de ses symboles, les iniquités sanglantes ses persécutions, et aussi l'impuissance de ses efforts et hontes de sa défaite; et, en parallèle, la sainteté du ristianisme, les vertus des fidèles, leur étonnante con-ite envers leurs persécuteurs, leur force divine dans les rments. Trois autres ouvrages : *Aux nations : le témoi-age de l'âme : à Scapula*, complètent l'Apologétique en développant les plus importantes parties. — Ce que l'A-ologétique fut contre le Paganisme le livre des *Prescriptions* fut contre l'hérésie, nouveau coup de massue, nouveau gissement victorieux, nouveau chef-d'œuvre. Tertullien attaque à l'hérésie de la même manière et avec la même me que saint Irénée. Elle est d'hier : le Christianisme est toujours. Elle naît au hasard, on ne sait comment, on sait d'où : l'Eglise vient des Apôtres, elle sort de Jésus-Christ, elle est de Dieu. Inutile de discuter en détail les er-eurs hérétiques : l'hérésie n'a pas même droit à la vie. « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Vous êtes d'hier, vous venez de naître; avant-hier on ne vous connaissait pas! » Qui ne croirait entendre quelque Bossuet interpellant les novateurs du seizième siècle? Contre les hérétiques il com-posa d'autres traités particuliers : *du baptême, contre Marcion, contre les Valentiniens, contre Hermogènes, contre Praxéas, sur la chair du Christ, de l'âme contre Hermogènes*. Plusieurs de ces traités furent composés après la chute du malheureux docteur. — Ses œuvres sur les vertus ou les vices ou les de-voirs des chrétiens ne sont ni moins nombreuses ni moins remarquables, quoique Tertullien y pousse souvent sa force jusqu'à la dureté, et que la rigidité montaniste y dépare bien des endroits. En 196 il composa une *exhortation aux martyrs*. Ce sujet ne cessait jamais d'être pratique : un autre ne l'était pas moins dans les intervalles de prospérité et de paix, alors que les chrétiens, trop mêlés aux infidèles, couraient risque

de partager leurs dissolutions et de contracter leurs souillures. Là est l'idée-mère des traités *contre les spectacles, sur l'idolâtrie, du scorpiaque, sur l'ornement des femmes, sur la pudeur, sur le voile des vierges.* Le caractère de la vie chrétienne est l'austérité et la componction : Tertullien l'enseigne dans son traité sur la *Pénitence.* Restait la famille à constituer sur les bases nouvelles de l'Evangile : Tertullien le tente et y eût merveilleusement réussi, si l'hérésie ne l'avait déjà séduit et dévoyé. On peut lire dans ses *Lettres à sa femme* le magnifique tableau qu'il trace du mariage chrétien.

Si pour les classer on se met au point de vue de sa chute, les ouvrages de Tertullien se divisent aussi en trois catégories : les ouvrages qui précèdent très certainement cette chute et sont absolument orthodoxes; ceux dont la date est douteuse; ceux qui appartiennent sans conteste possible à la période montaniste. Voici la liste de ces derniers : *Ad Scapulam, de corona, de fuga in persecutione, Scorpiace, de exhortatione castitatis, de monogamia, de pudicitia, de jejunio, de velandis virginibus, adversus Marcionem, adversus Valentinianos, adversus Praxeam, de carne Christi, de resurrectione carnis, de anima* (1). Cette lamentable chute elle-même du grand docteur, qui la causa? Sans doute, comme tant d'autres, quelque orgueil froissé. Cette âme de feu, cette nature de bronze pouvait bien écraser magnifiquement des phalanges entières d'ennemis, et enflammer les fidèles dans les combats de la vertu : elle n'eut jamais *la patience du bien.* Tertullien brisa vraisemblablement son orthodoxie à quelque écueil que rencontra son amour-propre.

(1) Voy. Hesselberg, *Vie et écrits de Tertull.* — Pamelius. — Le Nourry (apud Migne, ser. lat., t. 1. — Voy. surtout le bel ouvrage de Mgr Freppel. — Un ouvrage pourra être de grande utilité aux ecclésiastiques, c'est le *Tertullianus prædicans,* par Mich. Vivien, Avenion., 1855.

tomba comme tombe tout génie auquel l'humilité fait défaut.

*Thascius Cyprien* consola l'Église d'Afrique de la perte de son premier docteur. Converti à la foi chrétienne, homme du monde et de rhéteur qu'il était, Cyprien commença en 246, pour la poursuivre jusqu'au martyre, une carrière de science, de luttes, de bonnes œuvres et de vertus. Modèle des évêques vigilants et intrépides, il s'épuisa en efforts, toujours ardus, souvent victorieux, pour chasser de son troupeau la double contagion du schisme et de l'hérésie; et l'Église ne trouva pas de son temps de défenseur plus intrépide et plus puissant. Comme nous avons déjà esquissé sa vie nous allons ici droit à ses œuvres. Une première série s'attaque au Paganisme et s'ouvre par le beau traité *de la vanité des idoles*. Contre les Juifs il écrit celui des *témoignages*. Toutes les questions qui s'agitent, les dangers que courent les fidèles, les attaques que subit l'Église provoquent tour à tour son ferme et lucide génie. Dans la grave affaire des chrétiens qui avaient failli en face des tortures il interpose l'autorité de sa doctrine et compose son traité des *tombés*. Dans l'autre affaire plus grave encore, celle du schisme de Novat et plus tard de Novatien, contre des ennemis plus redoutables et en face de dangers plus pressants, il écrit son chef-d'œuvre, son livre *de l'unité de l'Église*. A l'instruction des fidèles il consacre une plume infatigable. Son traité *de la grâce de Dieu*, sa lettre à *Démétrien*, son opuscule *sur le maintien des vierges*, son traité *de la mortalité*, celui de *la prière*, ceux des *bonnes œuvres*, *de la patience*, *de l'envie*, témoignent autant de sa sollicitude pastorale que de sa féconde et solide intelligence. Admirateur de Tertullien et profondément versé dans les œuvres de celui qu'il n'appelait jamais que « le Maître, » saint Cyprien montre plus de souplesse, de candeur, de grâce que lui. Sa force ne l'empêche pas d'être délicat et tendre, ce que Tertullien ne

fut jamais. — Nous trouvons dans saint Cyprien, outre la confirmation de tous nos dogmes, de précieux détails sur la discipline ecclésiastique des premiers siècles; mais où sa doctrine jette le plus victorieux éclat, où son témoignage est d'un poids invincible, c'est dans la défense de l'Église contre le schisme, dans la profession de foi sur la primauté du Saint-Siége. Saint Cyprien restera toujours l'un des plus fermes boulevards de la vérité catholique contre les efforts des révoltés de tous les temps.

Au moment où écrivit un des auteurs les plus élégants des premiers siècles, *Arnobe*, le Paganisme travaillait surtout à cacher les hontes de sa Théogonie sous le voile des interprétations mystiques : Arnobe déchire ce voile impitoyablement, et montre le Paganisme dans toute son ignominie. — « Peut-être, dit Alzog, a-t-on cru Arnobe plus orthodoxe qu'il ne l'est réellement. »

*Lactance* termine, non sans gloire, la liste de nos premiers docteurs. Lactance fit vraisemblablement ses études sous le rhéteur Arnobe, et devint vers 330 le précepteur du fils de Constantin. Dans ses *Institutions divines* composées pour amener à la foi chrétienne les esprits cultivés, il s'adresse beaucoup plus à la raison qu'il n'enseigne la vérité révélée. Comme les apologistes ses prédécesseurs il insiste sur la folie et l'incohérence du Paganisme, puis dans la seconde partie de son ouvrage il expose les éléments généraux du Christianisme. — Dans son traité *de l'ouvrage de Dieu*, Lactance élève l'âme à Dieu par l'exposé des merveilles de l'homme, œuvre par excellence de puissance et de sagesse divines. Le livre *de la colère de Dieu* explique aux infidèles dans quel sens la langue chrétienne applique à Dieu ce terme de *colère*, dont les païens s'étaient scandalisés. L'excellent opuscule *de la mort des persécuteurs*, en nous donnant de saisissantes peintures des persécutions, nous révèle les châtiments terribles et continuels dont Dieu punissait les bour-

peaux de son Église. — Sans méconnaître les services réels que rendit Lactance à la cause chrétienne, n'oublions pas que son peu de précision dogmatique lui a fait trop souvent offenser la saine théologie. Quant à l'élégance de son style et l'ampleur quelque peu pompeuse de sa manière, elles lui ont fait donner le nom de Cicéron chrétien.

# SEPTIÈME LEÇON.

## TROISIÈME LUTTE CONTRE LE PHILOSOPHISME PAÏEN.

Il était juste que conquérant le monde l'Église engageât contre les deux forces qui possédaient le monde un combat décisif. Quelles étaient ces deux forces? Le pouvoir public et l'esprit humain. Le pouvoir public c'était Rome, c'était l'empire idolâtre : l'Église en triompha en versant les flots intarissables de son sang. L'Esprit humain, ce fut l'hérésie d'abord, puis à côté de l'hérésie, le Philosophisme païen : l'Église triompha en versant, non plus son sang, mais sa vérité, mais sa lumière, mais les intarissables flots de sa divine splendeur. La première phase de cette lutte contre l'esprit humain est close pour l'époque qui nous occupe : l'hérésie, sous les mille formes qu'elle a prises, se meurt ou est mourante, ou mourra dans les années qui vont suivre : reste une autre attaque de l'esprit humain, celle du *Philosophisme*. Que celle-là fut terrible aussi !

Entre le pouvoir et le peuple, plus puissant qu'eux, plus tenace, plus impérieux dans ses volontés, plus implacable dans ses haines, plus victorieux dans ses œuvres, se place ce que nous nommons l'esprit public : c'est la réunion des let-

trés et des savants, philosophes, littérateurs, artistes, historiens, poëtes, tout ce qui forme dans une société son aristocratie intellectuelle, tout ce qui régit le domaine des idées, et impose à la foule la dictature de ses opinions. Or, cette puissance est formidable. Elle triomphe de toute autre puissance, et n'est elle-même vaincue par rien. Les hommes passent, les dynasties changent, les empires s'affaissent, les trônes croulent : l'esprit public survit et règne sur toutes ces ruines. C'est lui qui domine dans une république le peuple souverain, lui qui dans les monarchies et les empires se glisse dans le secret des conseils, franchit les degrés du trône, et dicte aux maîtres qui le croient régir les plus despotiques sentences. L'esprit public domine par cette force mystérieuse de l'idée, auprès de laquelle la force matérielle ne peut être quelque chose qu'un instant; il domine parce que d'ordinaire il s'empare de l'éducation, et façonne à son gré toute génération qui se lève; il domine parce qu'il dispose des moyens les plus multiples et peut manier toutes les armes à la fois. Quand il accorde sa grâce et sa protection, ses favoris montent aux plus hauts sommets de la fortune; quand il les retire, « la roche tarpéienne est près du Capitole, » et la chute suit l'élévation.

Or Dieu qui voulait établir *divinement* son Église, c'est-à-dire sans aucun appui humain, ou mieux en dépit de toutes les puissances et de toutes les oppositions humaines, Dieu ne tint pas plus compte des faveurs de l'esprit public que de la protection des césars. Comme il permit que la force matérielle assaillît et ensanglantât son Église, il permit à la force intellectuelle de lui livrer de plus rudes combats et de lui vouer de plus implacables haines. D'ailleurs si nous nous souvenons de l'état du vieux monde à l'apparition de l'Évangile, ou si seulement nous réfléchissons aux caractères propres de ce que nous nommons l'esprit public, ses fureurs contre la vérité catholique nous sembleront naturelles

et en un sens nécessaires. Dans le vieux monde l'*idée* était le patrimoine exclusif d'une aristocratie brillante et révérée. Les hommes seuls de la science et de la pensée agitaient les problèmes et imposaient la solution, et toute intelligence s'inclinait devant leurs sentences. L'Evangile venu, la lumière se répand indistinctement partout, un mot inouï se fait entendre : « ... Père! je vous rends grâces de ce que vous avez révélé toutes ces choses *aux petits*. » A ce mot tout change, tout est bouleversé dans le royaume de la pensée, les sages sont réduits au silence, la plèbe, hier dans l'abjection et le silence, philosophe aujourd'hui avec plus de sublimité et de profondeur que jamais ne le firent Aristote et Platon. Paul voyant ce miracle s'écriait triomphalement : « Où sont donc les sages? où sont les savants? que sont devenus les chercheurs de sagesse humaine? » Ces *chercheurs* se sentaient vaincus, mais, réunissant toutes leurs forces contre la Vérité universelle, qui jetait bas l'enceinte réservée et inviolable de leurs spéculations, ils s'apprêtaient à lui faire payer cher sa lumière irrésistible et son universel triomphe. Les lettrés sont mordus, on le sent, d'une envie mortelle, en voyant comment l'Évangile les confond avec la foule dans une égale lumière et une égale sujétion (1). Écoutons l'un d'eux : « Quelle religion! Ce sont des cardeurs de laine, des cordonniers et des foulons, les plus ignorants, les plus grossiers des hommes qui s'en font les hérauts! Ce sont des enfants et des femmes qui en fournissent le premier contingent! (2) » Celse mentait, car le Christianisme, nous l'avons vu, s'était propagé concurremment dans l'aristocratie

(1) Tacite avait commencé : incapable de raisonner il insulte; ignorant de tous ces dogmes sublimes il a recours à un facile mépris. *Annales*, l. xv. — Les écrivains païens de son époque le suivent dans cette ignorance et ce deni de justice.

(2) Celse, dans la *Réfut. d'Origène*, III, n. 10. — *Id.*, VI, n. 14. — *Id.*, I, n. 27. — Voir aussi saint Cyrille, l. vii. — Origène, l. iii, n. 7.

et dans le peuple, mais il avait besoin du mensonge pour exhaler son dépit. — Irrité de sa confusion au milieu de la foule, l'esprit public le fut encore de la soumission exigée de lui à un symbole tout fait. « Ils *cherchent* la sagesse, » observait saint Paul, et « sans y parvenir jamais ils la *cherchent* toujours. » C'est là l'irrésistible tentation de l'Esprit humain et ce qui le fait se trouver mal à l'aise même dans les immensités d'un enseignement divin. — N'ayons garde d'oublier une autre cause d'opposition et de guerre. La Vérité catholique pouvait être splendide, elle l'était, les sages le voyaient, Sénèque tirait de l'Écriture ses plus sublimes passages, Épictète y puisait presque tous ses enseignements moraux. Marc-Aurèle le persécuteur y faisait de larges emprunts : mais l'Évangile c'était la croix, c'était le martyre, et, comme le disait saint Paul, « à ceux qui périssent le mot de croix est folie. » Servir un Dieu crucifié, appartenir à une Église née sur un Calvaire, reconnaître pour Dieu Celui que Ponce-Pilate avait condamné en Judée, et non seulement le reconnaître, mais se livrer par amour pour lui aux crucifiements du décalogue, aux fouets sanglants du rire et finalement aux horreurs d'une mort de supplicié : voilà de quoi les délicats rationalistes ne seront jamais capables. Jésus-Christ pouvait bien conquérir le monde, il ne pouvait pas vaincre l'orgueilleuse sensualité des beaux esprits (1). — Ajoutons pour compléter cette situation que les savants et les lettrés de l'époque impériale étaient comme les autres étreints par le césarisme, et Tacite ne fait pas difficulté d'avouer que durant tant de règnes tyranniques des césars la pensée mourait étouffée dans les âmes en même temps que la parole expirait sur les lèvres et que la plume s'arrê-

(1) Cette horreur des païens pour la croix, cette pitié orgueilleuse pour les chrétiens apparaissaient d'une façon saisissante dans les *Actes des Martyrs*. — Saint Cyprien, *à Démétrius*. — Tertull., *Apol.*, ch. I et XXVII. — Voy. les *Actes des martyrs Scilitains*.

tait dans la main. Cette fière pléïade d'écrivains était comme le reste du monde traînée captive au char des empereurs. Les empereurs persécutaient l'Église, les lettrés prenant d'eux le mot d'ordre poursuivaient de leurs sarcasmes et de leurs accusations lâches ceux que César faisait mourir. Il semblait étrange à Pline le Jeune d'envoyer au supplice des hommes dont tout le crime était de n'en commettre aucun; mais Trajan consulté répondait qu'une fois dénoncé un chrétien devait mourir : l'homme de lettres acceptait le plus naturellement du monde cette atrocité. Ainsi, soit raison intime, soit pression du dehors, le Philosophisme païen se tourna contre l'Église avec plus d'opiniâtreté encore et de fureur que le Césarisme lui-même : nous avons vu les empereurs remettre au fourreau leur épée fatiguée et découragée, jamais le Philosophisme ne connaîtra cette lassitude ni n'accordera cette paix. Voltaire reproduira Celse trait pour trait, et nos rationalistes actuels auront la physionomie des sophistes Alexandrins.

Il est possible de distinguer des phases diverses dans la longue et implacable guerre que l'esprit humain livra à l'Église, de Néron à Constantin. Trois phases nous paraissent caractérisées par une triple attitude et une triple tactique dont usèrent les savants et les lettrés en face de la Vérité catholique. — D'abord ils dédaignent et ils rient de pitié. — Bientôt, comme la Vérité catholique se montre plus forte que le dédain, qu'elle arrête par sa majestueuse grandeur l'éclat du rire et qu'elle fait malgré le monde subir au monde le prestige de sa doctrine comme l'influence de ses vertus, le Philosophisme capitule, il entre en composition, il s'efforce d'atténuer les misères et les hontes du Paganisme et il se pare de certains dehors empruntés à la nouvelle et divine religion. — Enfin, de même que dans la troisième période de la lutte sanglante l'Empire idolâtre re-

eille et concentre toutes ses forces dans un effroyable combat, de même l'esprit humain réunit toutes ses ressources dans une suprême et vaste entreprise, qui, sous le nom de *néo-platonisme* a pour but de construire un seul corps de croyances, une religion unique, dont le Rationalisme fera tout le fond, dont, en effet l'extravagance devint le stigmate, la flétrissure et la mort.

1. Les hommes instruits du Paganisme témoignent de deux manières de leur profond mépris pour la religion nouvelle : ils en témoignent par leurs paroles, ils en témoignent plus énergiquement encore par leur silence. Ils parlent du Christianisme d'une manière toujours méprisante, et ils en parlent peu. « Sortie de la Palestine l'Eglise leur paraissait une secte Juive qu'ils enveloppaient dans le mépris général professé pour un peuple haï de tous. Partant de cette idée ils voyaient dans le culte nouveau une de ces mille superstitions populaires qui affluaient à Rome de tous les points du globe et dont il ne valait pas la peine de s'occuper. Sénèque en particulier pouvait fort bien goûter la partie morale de la religion chrétienne et profiter des lumières qu'elle répandait autour d'elle sans voir dans ses croyances et dans ses pratiques autre chose qu'une superstition (1). » Que si l'on s'étonne de cette attitude dédaigneuse de l'aristocratie intellectuelle de Rome et de l'Empire en face d'une religion dont les dogmes étaient aussi beaux et aussi sublimes que la morale était sainte, qu'on veuille bien réfléchir à un phénomène bien autrement prodigieux du même esprit humain. Après dix-huit siècles de gloire, de conquêtes et de génie, qu'obtient l'Eglise catholique des beaux esprits qui règnent dans notre littérature, nos collèges, nos chaires publiques et nos académies? qu'obtient-elle que le silence

(1) Mgr Freppel.

dédaigneux ou la mention ironique? le même orgueil et la même faiblesse de l'esprit humain commandent, dans tous les siècles, la même attitude. Nos savants se taisent comme se taisaient Sénèque et Marc-Aurèle, ils font en passant quelques allusions méprisantes comme Tacite et Suétone, Voltaire a ri comme riaient Celse et Lucien.

Derrière les lettrés il y a la tourbe des esprits infimes, qui, incapables de penser par eux-mêmes reçoivent des maîtres des pensées toute faites, à charge eux-mêmes de déverser sur le peuple qui est au-dessous d'eux leurs opinions, leur incrédulité et leurs sarcasmes. Les choses se passèrent à Rome et dans l'Empire il y a dix-huit siècles comme elles se passent à toutes les époques et dans toutes les sociétés. Les écrivains, les littérateurs, les philosophes les plus en renom, les célébrités scientifiques les plus influentes rendaient contre le christianisme le verdict de leur dédain (1) et parfois de leur haine implacable. Tacite avait décidé que la *superstition judaïque était détestable*, que cette *peste venue de Judée* et abattue sur Rome *devait être comprimée sans merci*, il avait donné son jugement sur ce *Christ*, ce Juif, mélange de folie et de perversité *qu'avait condamné et fait exécuter Ponce-Pilate :* les émules de l'illustre annaliste donnèrent la même sentence et prononcèrent la même condamnation. Ce fut bientôt l'opinion générale; l'esprit public s'arma partout contre le Christianisme de ces jugements, où l'on ne sait qu'admirer le plus leur légèreté incroyable ou leur incroyable injustice.

Pour le peuple qui ne sait pas raisonner mais qui sait rire, et auprès duquel la moquerie incisive tient lieu de preuves, il se trouva en foule des caricaturistes et des moqueurs. Ce point est généralement trop laissé dans l'ombre dans les des-

(1) Voy. Celse dans Orig., l. I, n. 26. — S. Jérôme, *in Psal.* 91. — Arnobe, l. I. — Lact., V, c. 2. — Origène, l. III, n. 44. — Minutius Félix.

criptions que l'on fait des luttes que le Christianisme eut tout d'abord à soutenir (1). Nier la puissance du rire, ce serait méconnaître la nature humaine par l'un de ses plus saillants côtés. Qui ignore qu'avec le rire on tue les plus puissantes comme les plus saintes choses? On organisa donc dans les premiers siècles de l'Eglise la même conjuration du rire, dont le siècle de Voltaire nous a donné si près de nous la formidable reproduction. En même temps que les chrétiens passaient par les ongles de fer, les chevalets et les fouets aux pointes aiguës et meurtrières, ils passaient par les ironies plus meurtrières et plus déchirantes encore; en même temps que la férocité impériale les jetait dans les flammes des bûchers, le bel esprit les brûlait plus douloureusement encore dans le feu du sarcasme et des pétillements du rire. Les chrétiens se trouvaient comme enveloppés, comme engloutis dans la dérision. Ils étaient devenus, grâce aux caricatures, aux sarcasmes, aux contes absurdes que l'on faisait partout circuler contre eux, des êtres plus ridicules encore que malfaisants, plus risibles qu'odieux. Et pour en arriver là, les moyens les plus multiples, les efforts les plus persévérants furent employés. La peinture commença dès le second siècle à populariser les plus odieuses accusations et les plus abominables calomnies, la caricature était promenée dans les rues et les places publiques et un interprète se chargeait d'en amuser la populace. L'une de ces caricatures se voyait à Carthage : sous des emblèmes ridicules, des figures grotesques, entre autres une tête d'âne,on désignait le Dieu qu'adoraient les chrétiens. Cette tête d'âne a dû jouer un rôle relativement important dans cette vaste guerre de la moquerie et du rire

(1) Voy. sur les noms injurieux et les calomnies prodigués aux chrétiens, *Legat*, n. 3. *Octav.*, 8. — Tatien, *Ad græc.* — Lucien, *De mort. Peregr.* — Suétone, *Nero*, XVI. — Tacite, *Annal.*, XV, 44. — Porphyre, ap. Eusèbe, *Hist.*, VI, 19. — Tertull., XLII. — *Id.* L. — Mamachie, I, p. 88. — Tertull., *Apol.*, VII.

que l'esprit public conduisait avec acharnement contre le Christianisme. On retrouva à Rome l'une de ces caricatures, où l'âne est présenté comme le Dieu des chrétiens. Sur une croix est dressé un âne, au bas un adorateur avec cette inscription : *Aleximène adore son Dieu* (1). Le théâtre offrait une trop belle ressource à la satire pour que l'esprit public la négligeât. Les mystères chrétiens y étaient parodiés avec force grossièretés et force indécences. La touchante histoire d'un comédien subitement converti sur la scène au moment où il parodiait le baptême nous a conservé le souvenir de ces charges impies et obscènes que les empereurs faisaient jouer devant eux, et qui jetaient à flots le ridicule et l'odieux sur les parties les plus divines des croyances et des rites chrétiens. Et comme l'on riait partout, on riait de tout ce qui touchait les fidèles : on travestissait leurs vertus les plus sublimes; leur vie inoffensive, leur charité infatigable, leurs magnanimes pardons faisaient d'eux, dans les caricatures et les satires, des imbéciles et des idiots. On faisait d'atroces plaisanteries sur les tortures où ils périssaient ; le rire, un rire féroce et dénaturé, les poursuivait jusque dans leur agonie. Hélas! la populace abusée et délirante est donc la même partout et toujours? on chantait en 93 contre les victimes que moissonnait l'échafaud, et dans notre dernière Commune les bandits qui versaient le sang le plus pur de la France lançaient à leurs nobles victimes d'ignobles lazzis! — De tous ceux qui à Rome torturèrent le plus cruellement par le rire les premiers chrétiens, l'histoire nomme le poëte *Lucien* (135). Sans doute Lucien riait de tout, des extravagances du Polythéisme comme des dogmes les plus élevés de l'Evangile, mais son rire contre le Christianisme n'en était que mieux exercé et plus puissant. Comme on savait

(1) *Octav*. 83. — Au Musée Kircher se trouve une caricature de même sens. D'après Tertullien (*Apol.*, XVI), Tacite (*Hist.*, l. v) aurait le premier donné lieu à cette grossière et absurde calomnie.

qu'il ne versait sa verve que sur les ridicules de son temps, tout ce qu'il affublait de ses sarcasmes était désigné au rire et voué à d'universelles moqueries. Lucien connaissait assez à fond le Christianisme pour en ridiculariser les différentes parties. Dans ses ouvrages, le *Pseudomantis*, *l'Alethès historia*, surtout dans sa *Mort de Pérégrin*, il tourne en dérision la vie et les vertus chrétiennes, rit des dogmes, déchire de sa plus mordante ironie jusqu'aux idées chrétiennes les plus magnifiques. Il préludait à notre triste Voltaire qui sans rien approfondir riait de tout : moyen le plus efficace peut-être, mais à coup sûr le plus déloyal et le plus méprisable (1).

**2.** L'Eglise, qui désespérera jusqu'à la fin des siècles toutes les forces qui l'attaquent, désespéra le rire et le fit expirer sur des lèvres où il n'en imposait plus. Force fut alors au Philosophisme païen de cesser de plaisanter pour paraître approfondir. C'est la seconde phase de la guerre de l'esprit humain contre le Christianisme. Dans la première, tant qu'on ne trouvait contre elle que le sarcasme et l'échafaud, elle ne s'était défendue que par la majesté de sa patience; quand on voulut raisonner, elle se protégea contre des arguments infirmes par la victorieuse force de ses arguments. Elle ne laissa aucune accusation sans réponse, aucune objection sans lumière, aucun doute sans la claire et irréfutable affirmation de la vérité.

Le Philosophisme païen s'y prit de deux manières pour venir scientifiquement à bout de son adversaire. Il essaya d'abord de démontrer la fausseté et l'inauthenticité du Christianisme : puis il s'efforça de lui substituer une sorte de religion rationaliste, mélange informe composé de toutes les erreurs régnantes et de quelques vérités volées à l'Evangile.

(1) Suidas, *Lexic.*, t. II. — Gregororius, *Geschichte des Kaisers Hadrian*. — Plank, *Lucian und das Christentum*. — Kellner, *Philopatr*.

*Celse* et *Porphyre* furent les deux chefs principaux de la première de ces deux tentatives. — Celse dont nous connaissons très peu l'histoire, vivait probablement au commencement de la seconde moitié du deuxième siècle (1). Son ouvrage, le *Discours véritable*, nous a été conservé par Origène qui le réfute. Le livre de l'épicurien Celse, diffus et incohérent, rempli de raisonnements faux, de conclusions boiteuses, de flagrantes contradictions, n'en est pas moins l'arsenal où l'incrédulité puisa depuis toutes ses attaques. Voltaire, avec lequel Celse n'est pas sans ressemblance, l'a copié sans l'atteindre. Celse suit pas à pas nos dogmes et nos croyances, tantôt pour les contredire, plus souvent pour s'en moquer. Il inaugure le système qu'exploitera plus tard si persévéramment le patriarche de Fernay : « Mentez, mentez toujours ! » Celse ment toujours. Voulant à la fois détruire l'Eglise mosaïque et l'Eglise chrétienne, il jette sur les Saints de l'ancienne loi les plus gratuites accusations, et, mentant effrontément à la plus invincible évidence, il représente Jésus-Christ et les Apôtres comme des hommes vicieux et criminels. Les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres l'embarrassent visiblement. Les nier lui semble impossible tant leur éclat pénètre le monde : il s'en tire en les attribuant à la magie. Il nie l'incarnation sur cette raison profonde : « Que Dieu savait bien ce qui se passait sur la terre sans avoir besoin d'y descendre ! » Il fait une plaisanterie et il croit le dogme renversé. La résurrection est le continuel objectif de ses attaques, tant il comprend la force qu'elle prête à la prédication de la foi. Mais la foi elle-même trouve chez lui moins grâce que tout le reste. Il répète à satiété ce que rediront les incrédules de tous les siècles : que la foi est l'anéantissement de la raison humaine, une

(1) Voy. les Pères Apost. de Mgr Freppel. — Gregororius, *Plutarch. und Lucian.*, p. 258-270. — Baur, I, 368. — Pressensé, 1865, *Attaques contre le Christ.*, IV, p. 67. — Mosheim, *Orig. contre Cels.*, l. VIII.

faiblesse, une crédulité déraisonnable, etc. Il n'avait pas vu que la foi est en l'homme l'épanouissement le plus complet et le plus divin de la vérité. Celse aimerait à persuader que ce que les livres des chrétiens renferment de bon sont autant de plagiats faits à la philosophie païenne, il voudrait que Platon fût le maître de Jésus-Christ! — Porphyre, phénicien d'origine, prétendait aussi renverser scientifiquement le Christianisme. Versé dans la connaissance de l'Ecriture, il paraît s'être attaché surtout à ébranler son autorité et à saper par la base les plus fermes colonnes de la révélation. Ses premiers efforts portent sur les prophéties de l'Ancien Testament qu'il prétend avoir été fabriquées après l'événement. Dans la période apostolique il essaye de mettre en contradiction l'enseignement des Apôtres, il invente une prétendue rivalité entre Pierre et Paul, on le croirait allemand rationaliste ou professeur au collège de France! Renan ne sait pas faire mieux. Comme Celse, Porphyre s'attaque aux principaux dogmes révélés, et cherche dans chacun d'eux matière à objection et à controverse.

Comme Celse, Porphyre trouva la vérité catholique puissamment armée pour repousser ses accusations, illuminer ses doutes, renverser tout l'échafaudage de ses négations. De même que l'hérésie valait à la foi catholique ses plus éclatantes professions, le Philosophisme par ses attaques donna naissance à cette grandiose et robuste apologétique chrétienne, où l'on ne sait qu'admirer le plus, la magnificence, l'élévation ou la force, et qui dans tout le cours des siècles a trouvé pour la soutenir et la grandir les plus admirables génies. Le Philosophisme païen comme notre incrédulité contemporaine donnait d'ailleurs trop de prise à la réfutation pour n'être pas rapidement vaincu et désarmé. Fronton, Celse, Porphyre et tous les autres combattaient sur un terrain impossible. En niant la foi ils arrivaient à cette conclusion absurde que Dieu, intelligence suprême, ne peut

pas éclairer surnaturellement ses créatures raisonnables ; ou bien que, Dieu éclairant notre raison de sa transcendante lumière, cette raison est tyrannisée ou humiliée par lui ; ou bien que, Dieu imposant le magnifique fardeau des vérités révélées, l'homme est libre de le secouer à son gré. En raisonnant *humainement* sur des œuvres et les volontés *divines*, en appliquant aux immensités et aux profondeurs du surnaturel le seul et trop faible regard de la raison et de la science naturelles, le Philosophisme commettait l'impardonnable bévue de vouloir renfermer l'Océan dans le creux de la main. Enfin, en prononçant si hardiment l'impossibilité des mystères, il ne s'apercevait pas qu'il avait la folie de prescrire des bornes à l'*infinie* puissance de Dieu. La logique puissante de nos docteurs terrassait vite ces adversaires.

Mais tout en s'attaquant à la religion chrétienne le Philosophisme la copiait. C'est la seconde tentative (1). « Le Christianisme faisait sentir son influence sur toutes les classes de la société. Sa vertu divine pénétrait partout d'une manière inaperçue et involontaire et exerçait la plus grande influence sur le choix des armes de ceux qui le combattaient. Il est visible surtout que les doctrines morales du Christianisme étaient employées par les auteurs païens de ce temps sous les formes les plus diverses. A ce point de vue la lutte que les sages de la Gentilité ont engagée contre le Christianisme n'est devenue possible que par le Christianisme même. » (Mœlher.) Ne pouvant renverser son adversaire le Philosophisme essaya de le tourner. Ici nous entrons dans un vaste essai de contrefaçon de la religion chrétienne. — Il était nécessaire tout d'abord d'atténuer les crudités révoltantes de la Mythologie ; il fallait refaire l'Olympe sur un modèle plus acceptable à une société déjà tout imprégnée

(1) Ce travail est déjà très reconnaissable dans Plutarque. Voyez surtout les deux ouvrages : *De oracul. interit.* et *De Isid. et Osid.* — Maxime de Tyr, *Discours platoniciens.* — Apulée de Madaure.

des sublimités chrétiennes. On se mit à l'œuvre. On ne donna plus des anciens dieux que des explications allégoriques, on en fit de simples emblèmes, des images destinées à représenter sensiblement les divers côtés et les plus saillants mystères de la divinité. Porphyre faisait les plus impossibles efforts pour transformer Jupiter, Isis, Apis, en autant de manifestations de l'idée divine. Plotin travailla même à dégager Vénus de l'infamie qui l'enveloppait. — Le Christianisme confondait trop ces habiles par sa sublimité et le prestige qu'il exerçait déjà de toutes parts, pour qu'ils n'essayassent pas de le contrefaire. Ils commencèrent, nous avons eu déjà plusieurs fois lieu de le voir, par le piller. Ils firent disparaître les monstruosités de la morale païenne, ils épurèrent Platon, Aristote et Pythagore, ils les habillèrent à la chrétienne, leur prêtèrent à profusion les sublimités de la révélation : puis, par une évolution qui n'a d'égal à son audace que son ridicule, ils donnèrent les philosophes anciens comme les maîtres qu'avait consultés Jésus-Christ et la philosophie païenne comme la source d'où le Christianisme avait découlé. Celse mit au jour le premier cette prétention absurde, non-seulement d'assimiler les dogmes catholiques aux nuageuses et chancelantes théories de Platon, mais de faire de celles-ci la source de celles-là. Il alla jusqu'à voir dans la philosophie ancienne, tout ce que l'Eglise enseignait sur Dieu, l'âme, la destinée, le monde, le jugement futur, etc. Mais alors répondait justement Origène, si le Christianisme n'est que le plagiaire pâle et impuissant du Philosophisme païen, comment expliquer que le Christianisme bouleverse, transfigure, subjugue le monde, quand Platon n'a fait autour de lui que le silence et n'a laissé que la mort? Une autre réponse que faisaient les docteurs était plus simple et plus péremptoire encore. Comme Hermias dans son livre des *Philosophes moqués*, ils mettaient en regard des vérités immaculées et sublimes de la morale de

l'Evangile les extravagances et les turpitudes de la philosophie ancienne. Ce parallèle tranchait invinciblement la question, ou plutôt la question se renversait toute entière. Les quelques points de contact signalés entre la philosophie et la révélation devaient s'expliquer, non pas d'emprunts faits par la révélation à la philosophie, mais au contraire de plagiats nombreux faits par celle-ci à la révélation. Platon avait largement puisé dans les livres de l'Ancien Testament, les néo-platoniciens puisaient plus largement encore dans ceux du Nouveau (1).

Mais le Christianisme n'avait pas que la pureté et la sublimité de sa morale pour subjuguer les âmes et les retenir; ses miracles jouaient un rôle immense dans la conversion du monde. Les miracles de Jésus-Christ avaient laissé de telles empreintes, ceux des Apôtres étaient si vivants dans tous les souvenirs, ceux qui s'accomplissaient tous les jours encore étaient si innombrables et si impossibles à nier que le Paganisme, sans oser jamais les révoquer en doute, s'efforçait seulement de les attribuer à la magie. C'était la seule manière dont Celse avait cru pouvoir s'en débarrasser. Mais comme le Philosophisme sentait lui-même la faiblesse de cette réponse, il comprit qu'il lui fallait des miracles à opposer aux miracles continuels dont l'Eglise chrétienne donnait le spectacle tout divin. Le Philosophisme fut assez ridiculement téméraire pour en tenter le semblant. C'est ici que nous apparaissent un livre et un héros dont l'insignifiance n'est relevée que par le grotesque, nous voulons parler du roman de Philostrate et de son thaumaturge Apollonius de Thyane. L'intention de l'auteur

(1) Cette audacieuse affirmation des néo-platoniciens, Celse, Porphyre, Jamblique, Plotin, etc., a été de nos jours soutenue avec la même légèreté et la même inconsidération par MM. Cousin, Leclerc, Leroux, etc. — Voyez Villemin, *Nouv. Mélang.* p. 273. — Ritter, *Hist. de philosoph. anc.*, l. xi, c. 5.

st visible, et elle seule importe ici. Son héros, son Apollonius, est un personnage parfaitement inconnu et qui n'a laissé nulle part l'empreinte de sa doctrine et de ses œuvres. Quant à l'intention de Philostrate et d'Hiéroclès elle est visible : le Néo-Platonisme veut avoir son Christ comme le Christianisme a le sien. Pour en composer la physionomie, l'auteur du roman emprunte aux Evangiles, notamment à celui saint Luc, des traits nombreux. En somme cette mystification, qui a pu arrêter l'attention de nos rationalistes, n'impressionna pas un instant la société du troisième siècle, et mérite de nous à peine une rapide mention. — Mais ce n'était pas seulement la vie d'un miraculeux fondateur qu'il fallait au Néo-Platonisme : il lui importait aussi d'opposer aux saints qui illustraient l'Eglise, d'autres types non moins brillants et non moins merveilleux. Ce besoin fut le point de départ d'une série de biographies, où les philosophes se décernaient mutuellement la gloire de toutes les vertus pratiquées et de tous les hauts faits accomplis. Alors parurent les deux vies de Pythagore composées par Porphyre et Jamblique, celle de Plotin que le même Porphyre transfigure en véritable théophanie. On leur rendait la pareille et les panégyristes étaient célébrés à leur tour. Jamblique était canonisé par Eunape, Proclus par Marin. Un but misérable de contrefaçon était servi par des essais plus misérables encore : le tout périt dans le dédain et l'oubli.

3. Le Philosophisme païen avait cru avoir raison du Christianisme en le couvrant seulement de son silence et de son mépris : le Christianisme était resplendissant, et la sagesse des sages était muette. Le Philosophisme avait alors changé de tactique et de moyens, il avait pour se substituer à lui, contrefait l'Évangile : la religion de fabrique humaine fut bientôt exténuée et mourante, tandis que la foi chrétienne grandissait et se fortifiait tous les

jours. — Le *Néo-Platonisme* tenta alors un suprême effort; ce fut, sans plus lacérer l'Evangile ni fabriquer des thaumaturges, de remplacer la Révélation par le Rationalisme; c'est-à-dire que seize siècles avant nos rationalistes actuels les Néo-Platoniciens voulurent tuer la foi par la raison, la Sagesse divine par la sagesse humaine, la religion révélée par la religion naturelle. Devant ce jeu d'enfant les siècles ont passé en sifflant, et le Néo-Platonisme est devenu à peine un objet de curiosité pour les antiquaires. — Occupons-nous à ce seul titre et un instant de *Plotin* et de son école (1).

Une première œuvre aussi impossible qu'elle était urgente dévora toute l'activité et épuisa, en labeurs stériles, tous les efforts des néo-platoniciens. Il s'agissait avant tout de mettre quelque ordre dans le chaos des systèmes philosophiques, de faire disparaître leurs contradictions innombrables, leurs inconciliables oppositions, ou du moins, en donnant le change, de faire croire que ces oppositions n'existaient pas, que ces contradictions n'étaient qu'apparentes, et qu'en réalité la philosophie païenne n'offrait, dans ses mille sectes opposées et ses mille systèmes contraires, qu'un vaste dogme solidement uni et lié. Comment ces hommes purent-ils concevoir un si extravagant projet et nourrir une si chimérique espérance? Voilà qui restera toujours l'un des plus étranges problèmes de l'histoire. « Porphyre, Jamblique et les autres Alexandrins n'ont travaillé toute leur vie qu'à rapprocher tout ce qui était dis-

(1) Voy. Kellner, *Hellen. und Christ.*

Toute cette étude sur le Néo-Platonisme a été faussée à plaisir par nos rationalistes français, J. Simon, *Hist. de l'École d'Alex.*, t. I, p. 497. Vacherot, *Hist. critiq. de l'École d'Alex.*, p. 458.

S'il est un fait absolument démontré en histoire, c'est le plagiat fait au Christianisme par les philosophes Alexandrins. Plotin fut le disciple d'Ammonius Saccas.

semblable, à unir ce qui était contraire, en cherchant toujours à persuader que les systèmes les plus divers n'étaient point opposés quant au fond, et que la contradiction n'existait qu'en apparence (1). »

La seconde partie de l'œuvre de Plotin et des Alexandrins leur tenait sans doute beaucoup plus à cœur que la première; c'était de faire prévaloir leur philosophisme, de donner aux intelligences comme un symbole, au monde comme une religion. Eux aussi, avec une naïveté qu'ils ont laissée comme patrimoine à nos penseurs modernes, s'imaginèrent qu'une religion, même fausse, peut se fabriquer avec la philosophie! Plotin aspira donc à enlever le Christianisme du monde et à lui substituer son philosophisme païen. Ce ne fut là pas même « le rêve d'une ombre, » et il nous suffirait, pour mémoire, de signaler cette folie. Pourtant donnons un regard au système philosophico-religieux de Plotin et du Néo-Platonisme alexandrin.

Se confondre avec Dieu, voir tout en Dieu, telle est pour Plotin la seule perfection de l'homme ici-bas. Et Plotin n'a pas fait trois pas sur ce chemin qu'il tombe en plein Panthéisme. De l'Un absolu, de l'Être unique, universel, qui comprend tout en soi, émane d'abord l'*intelligenee*, le νοῦς. Du νοῦς procède l'*âme* qui ne fait qu'un avec l'intelligence comme l'intelligence ne fait qu'un avec l'*Un absolu*. La seule chose bien claire qui ressort de ce pathos, c'est le Panthéisme habillé de lambeaux chrétiens. Les trois principes : l'Un, l'intelligence, l'âme, se confondent pour ne former à eux trois qu'un seul tout. L'*âme* en contemplant l'*intelligence* produit d'autres âmes. Or ces âmes, douées de deux forces contraires, l'une qui les élève en haut, l'autre qui les incline en bas vers les ténèbres, se forment des corps dans les basses et ténébreuses régions vers lesquelles elles sont

(1) Riambourg.

entraînées. — En somme une seule *âme universelle existe*, et cette âme universelle n'est elle-même que le concept de l'intelligence de l'UN ABSOLU. C'est le pur Panthéisme, c'est le *Grand Tout*, c'est l'univers devenu le seul et unique Dieu (1). Quant aux questions multiples, aux problèmes

(1) Après dix-sept siècles, la même révolte contre la foi a produit les mêmes aberrations et les mêmes ténèbres. Nos éclectiques contemporains, pour tenter la même conciliation impossible entre leurs rêves philosophiques et le dogme révélé, tombèrent à la fois dans le double abîme d'un Panthéisme à peine adouci, puis bientôt d'un Scepticisme découragé. Ils commencèrent par vouloir comprendre et expliquer *humainement* nos mystères, et ils finirent, comme les Alexandrins, leurs ancêtres, par la plus complète extinction de la lumière et du raisonnement. Toujours le mot de saint Paul : « Ils s'évanouirent dans leurs pensées. » Écoutons Cousin : « La raison est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme, ce Λόγος de Pythagore et de Platon, ce Verbe fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble » (Préface des *Fragments philosophiques*). Et encore, en glissant davantage dans le Panthéisme : « Cette raison qui, en elle-même, est universelle et absolue et par conséquent infaillible, tombée qu'elle est dans l'homme, et par là en rapport avec les sens et avec les passions et l'imagination, d'infaillible qu'elle était en soi, devient faillible. » N'est-ce pas là, en des formules à peine modifiées, l'*âme universelle*, l'unité absolue de Plotin? D'ailleurs le même Cousin enlève tous les doutes s'il pouvait y en avoir : « La raison éternelle, universelle, absolue, infaillible..., cette intelligence dont la nôtre, ou plutôt celle qui fait son apparition en nous, n'est qu'un fragment... » Voici le Panthéisme dans son entière crudité : « Dieu tire le monde, non du néant qui n'est pas, mais de lui qui est l'existence absolue » (Cousin, *Introduction à l'Hist. de la philosophie*, leç. V). — Cet enseignement du maître les disciples le comprirent dans son vrai sens et sa véritable force, et le rendirent ensuite avec un mérite plus grand de clarté. « La substance a sa racine en Dieu, est une avec la substance de Dieu par la limite qui la circonscrit dans l'espace. » « Puisqu'en créant Dieu donne l'être, cet être qu'il donne, il le tire de soi, puisqu'il ne peut évidemment exister aucune portion d'être qui n'ait pas sa source dans l'être infini » (Lamennais, *Esquisse d'une philosophie*). Dans une prière impie, le même malheureux Lamennais formule plus nettement encore son Panthéisme plotinien : « O Dieu, oui, tout est de vous, et n'est pas de vous uniquement comme l'effet, le produit de votre opération toute-puissante, mais comme *un écoulement de votre être*. » Nous avons, dans ces révélations, le secret des fastueux panégyriques que notre école éclectique moderne ne cesse de prodiguer aux sophistes alexandrins. Des fils bien nés ne doivent pas moins faire pour des ancêtres dont ils ont si richement hérité!

fondamentaux dont nous avons vu la gnose et le Manichéisme donner tant de solutions extravagantes, Plotin y répond tout aussi follement. La présence du corps, son union avec l'âme, la corruption de celle-ci, sa destinée future, sa purification et son expiation sont autant de questions où le Christianisme versait à flots la plus pure lumière, et où Plotin comme les rationalistes de tous les siècles n'a jeté que la nuit. Dans le chaos du système plotinien se trouvent fondus ensemble le panthéisme indien, le polythéisme grec, le dualisme persan, l'unité et la trinité chrétienne, y compris Pythagore et sa métempsychose.

Ces extravagances faisaient le fond de l'enseignement de l'école néo-platonicienne d'Alexandrie. Qui fonda cette école? On désigne parfois un certain Potamon, nom supposé peut-être et en tout cas personnage très obscur. Le vrai créateur de l'école néo-platonicienne d'Alexandrie est *Ammonius*, auquel son ancienne profession de portefaix fit donner le surnom de *Saccas*. Ammonius commença par être chrétien. Apostasia-t-il dans la suite? La question est restée indécise, mais en tous cas, ce disciple de Clément et ce maître d'Origène se sépara de l'enseignement catholique pour fonder un enseignement rationaliste et éclectique en dehors des données révélées. Il créa son école d'Alexandrie pour en faire la réunion hybride de toutes les opinions et de tous les partis, il rêvait un vaste système d'éclectisme qui pût donner satisfaction aux disciples de toutes les philosophies, sans trop effaroucher le Christianisme. C'est-à-dire qu'aux premiers siècles, Ammonius Saccas fit la même vaine tentative que nos rationalistes, Cousin en tête, viennent de renouveler sous nos yeux. Après Ammonius, trois hommes se succédèrent qui firent prendre à l'école d'Alexandrie et au Néo-Platonisme une direction plus opposée encore au Christianisme : Plotin, Porphyre, Jamblique. — Après un éclat passager,

l'école néo-platonicienne, finit rapidement par dépérir et s'éteindre dans l'impuissance et l'oubli.

A côté de l'école néo-platonicienne, l'Église avait à Alexandrie même son école, qui s'illustra à la fois par la multitude des disciples qu'elle réunit et la profonde science des maîtres qui en prirent tour à tour la direction. Le premier but de cet enseignement était certainement la conversion et l'illumination chrétienne des âmes, il fallut néanmoins pour attirer et retenir ces âmes leur fournir la carrière complète du savoir. Aux leçons de la foi, aux commentaires de l'Écriture, aux expositions de la divine théologie, s'ajoutait l'étude de la rhétorique, de la dialectique, de la philosophie, de la géométrie, de l'astronomie. Ainsi que nous l'avons vu, l'école chrétienne d'Alexandrie s'appliqua surtout à faire ressortir l'accord de la raison avec la foi. Les principaux docteurs qui en eurent successivement la direction sont : Athénagore, Panthène, Clément d'Alexandrie, Origène, Héraclas, Denys le Grand, Pierus, Pierre le martyr.

L'école d'Alexandrie ne fut pas la seule; d'autres très florissantes aussi quoique moins célèbres, se fondèrent à Césarée, à Antioche, à Rome. L'école romaine eut pour fondateur saint Justin, et compta le malheureux Tatien parmi ses maîtres. Quoique nous n'ayons plus de détails très précis sur ces anciennes écoles chrétiennes, il nous est facile de juger de leur importance par l'éclat qu'elles jetèrent et surtout par la valeur des hommes qui y furent formés. Le Philosophisme païen avait voulu vaincre l'Église sur le terrain de la science, sur ce terrain l'Église l'eut bien vite vaincu. Le mot de saint Paul se réalisait pleinement : « Où sont-ils donc ces sages? où sont-ils ces savants? Que sont-ils devenus ces chercheurs de sagesse humaine? » Ils avaient élevé un instant une voix fastueuse : Dieu les réduisit au silence pour toujours.

Les trois premiers combats sont terminés : l'Église y a

é trois fois victorieuse. La force matérielle représentée par n immense Empire idolâtre a voulu l'écraser sous sa masse, Empire a croulé, et l'Église debout, immense, inébranlable, est emparé du monde romain et a vécu des siècles que ome ne connut pas. — L'hérésie a fait mille efforts pour térer son symbole, l'hérésie n'est plus pour nous qu'un uvenir sans réalité et sans vie, l'Église enseigne, subgue les âmes, leur impose toujours encore un symbole que erreur n'a pu entamer. — Le Philosophisme païen a tenté e se substituer à l'enseignement révélé : « Ces sages, où nt-ils?..... » L'Église continue à travers les siècles son mmuable enseignement, eux n'ont plus même dans aucune ntelligence élevée et sérieuse un dernier écho.

# HUITIÈME LEÇON.

## LE TRIOMPHE — L'EMPIRE CHRÉTIEN.

L'Empire est chrétien.

Dès l'année 312, la grâce travaillait puissamment l'âme du jeune Constantin. Une vision d'en haut qui achève de l'ébranler toute entière, est attestée par les contemporains dont plusieurs sont païens obstinés et témoins malgré leurs haines.

En 324, il reçoit le baptême du pape saint Sylvestre : il sort du baptistère fils de l'Eglise et champion du Christ (1).

Sans doute nous ne voulons pas dire que à la conversion

(1) On le voit, nous n'hésitons pas à rejeter le récit d'Eusèbe de Césarée sur le tardif baptême de Constantin, en 337, à Nicomédie, de la main d'un évêque Arien; nous dirons tout à l'heure pourquoi nous rejetons ce passage d'Eusèbe.

Le fait du baptême de Constantin, à Rome, en 324, a pour lui les autorités les plus fortes et les plus nombreuses. 1° Ce fut la croyance quinze fois séculaire de l'Eglise Romaine. 2° Bien avant Anastase et la rédaction du *Liber Pontificalis*, c'était la croyance des Eglises d'Occident ainsi que le témoignent Bède, Adon, Usuard. 3° Un concile tenu à Rome en 324, affirme solennellement ce fait (Labb., *Concil. rom.* II, *Act. prim.*, t. I, p. 1545). 4° Les auteurs païens du temps s'accordent dans la même affirmation : Ammien Marcellin, Aurelius Victor. 5° Les Actes de saint Sylvestre, Actes reçus par toutes les Eglises Occidentales. 6° L'Orient conserve la même tradition, ainsi que le témoignent Nestorianus, Jean d'Antioche

de Constantin l'idolâtrie disparaît entièrement et que tout l'Empire renonce au Paganisme : nous aurons plusieurs fois l'occasion de remarquer la persistance du Paganisme officiel, les résistances du sénat, les rancunes tracassières des hautes magistratures, les dépits amers et parfois violents des jurisconsultes, des lettrés et des savants, que Julien l'Apostat va tout à l'heure exploiter si habilement.

Quand nous parlons d'*empire chrétien* nous formulons ce fait historique incontestable qu'à partir de Constantin le pouvoir est, à de très insignifiantes exceptions près, définitivement chrétien. Rome n'égorge plus l'Eglise au nom des idoles et pour la cause désormais perdue du Paganisme. Les catacombes restent aux morts glorieux qui les ont conquises et qui y reposent, les vivants en sortent et peuvent agir au grand jour; les effroyables tueries qui, durant trois siècles, ont noyé l'Empire dans le sang chrétien sont finies, désormais l'Eglise a sa place grande et vénérée au milieu du monde, qui pourra la poursuivre encore et lui disputer son règne, mais qui est désormais incapable d'organiser contre elle l'universelle persécution du sang.

Nous n'avons plus à expliquer ici pourquoi, dans quelle

---

(Jean, *Chronic.*, l. XIII, Patr. Græc., t. XCVIII, col. 476), Jacques de Sarug (519), Eutychius, Almacin, Moïse de Corène (370).

Il est indubitable que nous trouvons dans Eusèbe le récit d'un baptême de Constantin à Nicomédie, quelques jours avant la mort de ce prince et que ce récit a été suivi sans contrôle par de nombreux auteurs. — Or c'est précisément le passage d'Eusèbe qu'il faut contrôler. Dès 870 Théophane, moine à Constantinople, affirmait que le passage était une interpolation des Ariens (Patr. Græc., t. CVIII, col. 90-92). — Cedren parle de même (*Histor. Compend.*, Patr. Græc., t. CXXI, col. 518. — De même Glycas (Patr. Græc., t. CLVIII, col. 466). — De même Nicéphore Caliste (Patr. Græc., t. CXLV, col. 1285). Tous ces auteurs s'appuient sur les raisons les plus fortes.

Il nous est permis de relever l'étrange légèreté avec laquelle M. de Broglie expédie cette grave question; *L'Eglise et l'Empire rom.*, t. II, p. 370.

mesure et sous quelles réserves, nous intitulons cette période de l'histoire de l'Eglise au milieu du vieux monde : le *Triomphe;* nous l'avons fait en traçant les divisions générales de ce volume. Ce qui nous reste ici, c'est, afin d'éclairer notre marche, de disposer l'ordre et la succession des matières que nous allons traiter.

Au milieu d'une société où la partie idolâtre est considérable encore, le pouvoir chrétien apparaît, il fait son entrée, il a son introduction publique, officielle, puissante, dans le monde. Dieu achève avec les césars ce qu'il lui a plu de commencer sans eux et contre eux. Il a fait naître, vivre, triompher son Eglise jusque sous le glaive des césars persécuteurs, maintenant il appelle ces césars à la foi, il leur commande de faire à son Eglise une place grande et honorée, de la mêler à la vie de l'Empire, de lui dresser un trône au milieu d'une société nouvelle, et de l'y faire puissamment monter. — La suite des matières fait à cette leçon trois parties successives. 1° L'Eglise sous Constantin le Grand (1). 2° L'Eglise sous les successeurs de Constantin. 3° Comme l'Eglise ne fait pas seulement que s'implanter et se fortifier dans l'Empire, mais qu'elle franchit ses frontières et s'étend au dehors, nous devrons étudier ces conquêtes extérieures et lointaines et nous rendre compte de cette magnifique extension.

---

(1) On consultera avec fruit pour cette période : Martini, *Introd. de la relig. chrét. comme relig. de l'Etat par Constantin.* — Manso, *Das Leben Constantins des grossen.* — Albert de Broglie, L'*Eglise et l'Empire rom. au quatrième siècle.* Il faut se défier de certaines tendances et de plusieurs erreurs. — Schmidt, *Essai historique sur la société civile dans le monde rom. et de la transform. par le Christian.* — Eusèbe, l. IV, *De vit. Constant.* — Balduin, *Constantin. magn.*, l. II.

## I.

## L'Eglise et Constantin le Grand.

La mission que Dieu confiait à ce premier des Empereurs chrétiens était double : Dieu « de qui vient toute paternité, » de qui émane toutes les puissances, qui est à la fois le principe et la providence de la société civile et de la société religieuse, confia à Constantin la tâche glorieuse et rude de constituer l'une et d'affermir l'autre. Constantin devait, dans le plan providentiel, fonder d'une part *l'empire chrétien*, la société civile d'après l'esprit et la législation de l'Eglise, de l'autre émanciper et affranchir cette Eglise emprisonnée, bâillonnée, meurtrie durant trois siècles de persécutions. — C'est ce double travail, cette double mission de Constantin le Grand que nous allons parcourir.

**I. L'affranchissement de l'Eglise.** Il est juste et logique de commencer par ce que Constantin fit pour l'Eglise. — L'Eglise réclamait de lui deux choses : d'abord la cessation même des persécutions, dont elle subissait de la part de Maximin et de Licinius les dernières iniquités et les dernières horreurs, puis elle demandait des lois protectrices de sa vie et de ses œuvres, elle ne refusait pas d'être introduite et menée à son trône par la main impériale, et ne faisait pas fi du prestige que lui donnerait la munificence du défenseur que Dieu lui envoyait.

1. Au moment où nous avons laissé le récit historique, Constantin presque converti, abrité sous le Labarum écrasait Maxence sous les murs de Rome, lançait son édit de

Milan dont l'effet devait être de clore l'ère des persécutions, mais ne pouvait de suite et d'un coup arrêter l'effusion du sang. Maximin, qui gouvernait ou plutôt tyrannisait la Syrie et les provinces voisines, faisait encore périr les chrétiens dans les plus cruels supplices, et envoyait les autres horriblement mutilés au travail des mines. Cette persécution que l'édit de Milan avait à peine suspendue un instant fut le dernier crime de Maximin. Attaqué et vaincu par Licinius il s'empoisonna et périt après quatre jours d'atroces souffrances, abandonné de la terre et du ciel, et déjà livré aux visions effroyables de l'enfer. Après Maximin ce fut au tour de Licinius à persécuter. Soit jalousie de la gloire et des conquêtes de Constantin, soit attachement au Paganisme, soit désir de trouver un sujet de guerre avec un rival détesté, Licinius commença par enchaîner l'exercice du culte catholique, et ne tarda pas ensuite à faire couler le sang. Saint Nicolas de Myre, saint Basile d'Amasée, saint Blaise, l'héroïque troupe des soldats chrétiens dont le martyrologe garde le souvenir sous l'appellation des *quarante couronnés* illustrèrent cette persécution. Constantin, en 324, y mit un terme en brisant sous les murs d'Andrinople les forces et le sceptre de Licinius (1).

**2.** Maître de l'Empire, Constantin put alors accomplir pour l'Eglise les grandes choses qu'il méditait depuis sa conversion. La première était l'affranchissement complet du Christianisme. Dans sa conduite privée et publique, dans ses édits, dans ses exhortations, dans ses actes, par tous les moyens en son pouvoir, Constantin favorisa cette liberté pleine et entière de l'Eglise (2). Si nous le voyons ménager

(1) Il lui fit grâce de la vie, mais dut ensuite punir de la peine capitale ses intrigues et ses essais de rébellion.

(2) « Nous voulons que les Eglises des chrétiens se rouvrent, afin que les

le Paganisme, en tolérer la profession, en subir pour lui-même certaines exigences absolument officielles, comme la dénomination de *grand Pontife*, s'il ne procède à la destruction de l'idolâtrie que lentement et par degrés, gardons-nous de transformer cette prudence nécessaire en notre désastreux *indifférentisme* moderne. Constantin doit tolérer l'erreur, mais il la déclare solennellement « détestable, » et « impie (1). » Il se prononce avec une force et un éclat invincibles pour la foi de Jésus-Christ, et, en même temps, il prend toutes les mesures qu'il peut prudemment prendre pour éclairer ses peuples et leur arracher sans violence et de bon gré leurs antiques et chères erreurs. Implanter l'Evangile et déraciner le Paganisme, est, on le voit sans peine, le travail de toute sa vie. Il détruit autant de sanctuaires des faux dieux qu'il le peut sans bouleversement ni révolte; tous ceux où la débauche s'étale sont condamnés sans merci. Il interdit la divination, et frappe des peines les plus sévères les pratiques de la magie. Après la défaite de Licinius il publie une exhortation pressante aux Orientaux, où, sans les y amener de force, il les conjure d'entrer dans l'Eglise du Christ. Ses choix montrent son zèle, car il donne aux chrétiens beaucoup d'emplois qu'il enlève aux idolâtres. — En même temps qu'il décrie les pompes idolâtriques (2), il

---

chefs des Eglises chrétiennes partagent avec les prêtres païens les privilèges que tout le monde reconnaît à ceux-ci..... Nous avons décidé que, dans l'intérieur même de notre palais, une Eglise serait élevée au Christ, afin qu'il ne puisse y avoir le moindre doute pour personne qu'il reste dans notre cœur la moindre trace de notre ancienne erreur.....»

(1) « O blasphème détestable ! qui te glorifies de mensonge, tu détournes de l'adoration du vrai Dieu, tu fabriques aux hommes des idoles qu'ils adorent et invoquent avec une déception digne de leur folie. » Constant., *An Sanctor. cœtum*, cap. II.

(2) « J'ai en abomination le sang des sacrifices et leurs détestables odeurs et toutes ces pratiques par quoi une erreur criminelle précipite au Tartare tant de Gentils. » *Apud Euseb. vita Constant.*, cap. III.

rehausse magnifiquement le culte chrétien. Ses libéralités aux Églises étaient immenses, ses largesses inépuisables. Les basiliques dites *Constantiniennes* s'élevaient de toutes parts dans l'Empire, les anciennes églises ruinées par les précédentes persécutions reparaissaient dans un plus grand éclat : toutes étaient pourvues de revenus opulents et de mobiliers splendides (1). Le pape saint *Miltiade* recevait de lui le palais de Latran, en attendant que la Papauté reçût pour les siècles Rome toute entière. Des rentes annuelles, des possessions, des privilèges, des faveurs de toute sorte, tout un ensemble de largesses faites par Constantin aux papes de Rome forment ce qu'on a nommé dans l'histoire la *donation de Constantin* (2).

Le clergé, si longtemps traité comme « la balayure du monde, » commençait à se trouver couvert d'une autre pourpre que celle de son sang. Constantin l'honorait partout et de toutes les manières. Dès l'année 313, afin de laisser les prêtres à leur caractère et à leurs fonctions célestes, il les avait exemptés de toute charge municipale, « car, disait-il, les distraire du service de la religion ce serait un sacrilège. » Chose étrange, et qui montre quelle perturbation de

---

(1) Voici le nombre et le titre des principales basiliques Constantiniennes : Basilique de Latran, avec son baptistère. — Basilique de saint Pierre au Vatican. — Basilique de saint Paul hors des murs. — Basilique de la sainte Croix. — Basilique de sainte Agnès. — Basilique de saint Laurent. — Basilique de saint Pierre et Marcelin sur la voie Lavicane. — Basilique des saints Pierre et Paul à Ostie. — Basilique de saint Jean-Baptiste à Albe. — Basilique des saints Apôtres à Capoue. — Basilique de Naples.

Toutes les basiliques jouissaient ensemble d'un revenu de près de trois millions de rente.

(2) On sait les polémiques ardentes qui ont été soulevées, les négations et les affirmations qui s'entrecroisent au sujet de ce point historique : bruits et peines bien inutiles ! Car s'il est un fait éclatant et irrécusable, c'est bien la formation du domaine temporel du Saint-Siége avant, pendant, après Constantin. Que si l'on chicane sur le mot *donation de Constantin,* c'est une puérilité ! — On consultera avec fruit les articles de M. E. Dumont dans l'*Ami de la religion,* t. CXLI, n. 4770.

principes et quel abaissement du bon sens nous avons subis, ces privilèges des ministres de la religion, qui parurent alors très naturels et très légitimes, sont maintenant taxés d'imprudence. Constantin que tous, païens et chrétiens approuvèrent alors, est condamné aujourd'hui ! Un fruit plus précieux encore de la sollicitude de Constantin pour le clergé fut la révocation de la loi papinienne, qui, en frappant justement le célibat païen, célibat tout de vices et de lâcheté meurtrière, frappait maintenant avec une iniquité flagrante le célibat ecclésiastique et religieux, célibat tout de noblesse, de magnanimité et de fécondité (1).

Comprenant combien le repos dominical est lié étroitement à l'influence et au travail du clergé, et comment sans la célébration du *dimanche* l'évangélisation du peuple et le respect du culte deviennent impossibles, le pieux et intelligent empereur promulgua en 321 une loi qui rendait la célébration du dimanche obligatoire dans tout l'Empire. Ce même respect des choses saintes lui avait fait déjà abolir le supplice de la croix. Cette croix où était mort son Dieu, qui brillait à son diadème et surmontait ses étendards, ne pouvait plus être le vulgaire instrument de la mort des criminels.

Veillant ainsi à la piété chrétienne par tout son empire, Constantin ne pouvait oublier son armée. Les dispositions qu'il prit pour l'instruction et la moralisation des soldats sont toutes empreintes de sagesse et de bonté. Lui-même leur donnait l'exemple ; chaque exploit de ses armes était scellé de la croix et reporté à Dieu par l'action de grâces ; son palais renfermait un oratoire où le religieux empereur écoutait avec une humble docilité de la bouche des évêques les enseignements de la foi.

(1) Constant., *Decret.*, *Patr. Lat.*, t. VIII, col. 121. — *Id.*, col. 121. — *Ibid.*, col. 189. — *Ibid.*, col. 236. — Voy. Aurel. Victor, cap. XLI, n. 4. — Sur l'Edit de Milan, voy. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. X, c. 5.

Ce n'est rien exagérer de dire que les choses de la religion absorbèrent une part considérable de son règne, tant il fut toujours persuadé que la religion est la base la seule solide du gouvernement, et que l'indifférence du pouvoir pour Dieu et son Eglise, fait éclore, comme d'un germe fatal, l'indifférence et le mépris des peuples pour le pouvoir. Cette sollicitude de Constantin et son immixtion dans les affaires religieuses ne furent sans doute pas exemptes de maladresses et de fautes, mais la volonté resta pure et droite toujours. Ce fut avec un zèle dont il est impossible de soupçonner la sincérité qu'il se mêla aux affaires des Donatistes. Nous verrons plus tard les fautes où l'entraîna une immixtion exagérée et irrégulière dans les controverses ariennes, mais nous n'aurons pas l'injustice de refuser le bénéfice de circonstances atténuantes qui sont loin d'être sans valeur (1).

On parle souvent du sentiment de haute piété filiale qui fait sortir Constantin de Rome pour la laisser à la Papauté comme capitale éternelle. Sans nier la profonde vénération de ce prince pour l'Eglise, nous pensons que c'est lui prêter une volonté trop précise et un plan trop absolu. La Providence plus que Constantin ménagea toutes choses pour le triomphe de la Papauté: Constantin fut son instrument docile et lui obéit sans avoir peut-être entièrement conscience du grand acte providentiel qui s'accomplissait. La sincérité de sa conversion et l'énergie des mesures qu'il multipliait en faveur du Christianisme lui avait attiré bien des haines: Rome, en le craignant, lui était sourdement hostile, et il s'y sentait mal à l'aise. D'ailleurs il rêvait une capitale d'où il pût plus puissamment étendre son sceptre sur les deux portions de son immense empire. La politique lui faisait exécuter un plan dont Dieu seul connaissait toute la merveilleuse pro-

(1) Voir, dans la leçon suivante, l'affaire des Donatistes et les commencements de l'hérésie arienne.

fondeur. Après avoir fait choix de Bysance, ville déjà vaste et magnifique, il la purifia des restes de l'idolâtrie, l'enrichit de monuments et surtout la couvrit de basiliques. Heureux si en fondant Constantinople, ce prince n'eut pas fondé pour l'avenir le boulevard du schisme et de l'hérésie qui condamneront l'Orient à des siècles honteux de décadence et à une mort plus honteuse encore ! (330.)

Pendant qu'il quittait Rome pour Constantinople, sa mère, sainte Hélène, remplissait la Judée des marques de sa piété ardente et de sa royale munificence. Cette terre désolée était purifiée de ses souillures païennes, la croix de l'Homme-Dieu était miraculeusement découverte et livrée à la vénération du monde chrétien. — La rapidité du récit nous force à effleurer tant de grandes choses et nous expose à de bien regrettables omissions.

**II. Lois et institutions chrétiennes de l'Empire.** Dieu, disions nous plus haut, est le père commun des deux sociétés civile et religieuse ; quand il travaille pour son Eglise il travaille du même coup pour la prospérité et la force de la société et des pouvoirs qui la régissent. Méconnaître cette vérité fondamentale, c'est remplir l'histoire d'obscurité, juger iniquement beaucoup de ses grands hommes, et ouvrir l'accès aux systèmes révolutionnaires les plus subversifs, aux théories politiques les plus désastreuses. Nier l'influence providentielle et les services réciproques des deux puissances, c'est aller droit à l'extravagance libérale. *Séparation de l'Eglise et de l'Etat :* c'est l'axiome césarien comme la devise révolutionnaire, avec elle les peuples sont malades, ils vivent des temps mauvais, et, de décadence en décadence, de révolution en révolution, ils aboutissent à la mort. La société civile sortie meurtrie et sanglante du despotisme césarien, trouvée par Constantin dans d'insondables fanges,

fut par lui confiée à l'Eglise : l'Eglise ne cessera plus durant de longs siècles de soigner ce royal malade, de panser ses blessures, de soutenir ses faiblesses, de lui maintenir et de lui affermir la vie.

Cette œuvre de l'Eglise au quatrième siècle nous resterait trop inappréciée si nous ne jetions tout d'abord un regard sur les irrémédiables détresses où la société civile était descendue. Après il nous deviendra facile d'admirer comme ils le méritent les effets combinés du Christianisme et du premier des empereurs chétiens.

**1.** Le fond de la société antique est l'inhumanité. L'homme ayant perdu le sentiment de sa noblesse en perdant la connaissance de son origine, de sa nature et de sa destinée, l'homme s'étant, suivant le mot du Psalmiste, « mis au niveau des bêtes sans raison, » subit dans une mesure vraiment effroyable la conséquence de cette dégradation. Partout où la force matérielle ne le protégeait plus la société antique l'écrasait sans pitié. Tous les êtres faibles y étaient foulés aux pieds, dépouillés de tous droits, voués à toutes les ignominies et toutes les tortures. — Cet écrasement des faibles et des vaincus par les puissants et les maîtres, se manifestait dans l'Empire romain, outre les formes ordinaires, par une perception impitoyable et sanglante des impôts et un mépris absolu de la propriété. — La question de l'esclavage était, on le sait, dans la socité antique, la question la plus universelle, la plus difficile à résoudre, et celle néanmoins qu'il importait le plus de terminer à l'honneur de l'humanité. — Depuis que les césars, en se faisant dieux s'étaient entourés de faste et de magnificence, une cour formée d'odieux et rapaces favoris, s'était ajoutée comme une tyrannie nouvelle aux tyrannies déjà si lourdes des empereurs. — Enfin plus que tout le reste, plus que la cruauté des lois, plus que les iniquités de l'oppression im-

riale, le désordre et la licence, suites inévitables de la cadence, de l'ébranlement et de la ruine qui menaçaient jà le monde romain de toutes parts, étaient aux peuples ur plus insupportable torture. Le faible, que les lois evenaient impuissantes à protéger, se voyait la victime du remier venu, et on lui faisait payer les calamités publiques ur où la chute suprême de l'Empire s'annonçait déjà. — n somme la situation de la société romaine, au moment où e Christianisme en entreprend la restauration et le salut, st une situation désespérée, remplie de crimes, souillée de ang, vouée à d'intolérables douleurs.

2. Dès avant Constantin, en pleine époque des persécutions, le Christianisme avait inauguré son œuvre de régénération (1). Nous ne reviendrons pas sur les idées chrétiennes dont les écrits du Paganisme sont empreints dès le troisième siècle. Les lois s'imprégnaient des mêmes idées. Claude déclare libres les esclaves malades que leurs maîtres abandonnaient. Sous Hadrien une loi interdit aux maîtres de leur donner la mort. Antonin le pieux va jusqu'à restreindre le droit de correction. Le supplice de la torture est adouci, et le jugement capital de l'esclave passe du père de famille au préfet de Rome. Bientôt même on lui permettra de posséder.

L'enfance, autre faiblesse, ressentit elle aussi l'influence de l'Evangile de ce Dieu fait homme « qui bénissait les petits enfants. » Alexandre Sévère remplaça le droit de mort et de vente que le père avait sur son enfant en un simple droit de correction. Le nouveau-né lui-même commença à

(1) Consulter le savant ouvrage de M. Troplong, *De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains*. — Un autre de M. Duboys, *Hist. du droit criminel des peuples anciens*. — Voir aussi M. Villemain, *Nouv. mélang.*, t. II.

jouir de quelque protection. — La femme, que nous verrons bientôt si noble et si grande, vit à son tour se détendre la chaîne meurtrière qui l'étreignait. Dès avant Constantin elle avait été affranchie de la nécessité d'une tutelle permanente.

Que ces réformes soient dues aux premières influences du Christianisme naissant, c'est là un fait hors de discussion, pour qui jette un seul regard sur l'histoire. D'où part ce double mouvement d'équité et d'humanité? Des philosophes, des jurisconsultes, des empereurs chez lesquels se voient les traces les plus reconnaissables de l'influence chrétienne : Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle, Alexandre Sévère. Mais nous voici à Constantin, et le fait devient éclatant comme le soleil, hors de tout doute, de toute discussion possible. Le Christianisme seul a créé le monde nouveau. « En vain affecte-t-on de détourner la vue ou de considérer froidement comme une phase naturelle de l'humanité le plus étonnant changement qui se soit accompli en ce bas monde. C'est une époque à jamais incomparable.... La révolution si soudaine, si pacifique, si féconde, qui a si profondément renouvelé l'intelligence et le cœur de l'homme, en lui révélant la sublimité où il doit aspirer, n'est pas une œuvre humaine. Ce fait toujours présent par sa perpétuité sera toujours le désespoir et la confusion des incrédules : tous leurs efforts à le contredire n'ont pu les persuader eux-mêmes. » Après avoir vaincu dans Constantin la puissance impériale toute entière, le Christianisme transfigura le vieux monde de concert avec cette puissance. — La plaie la plus hideuse du vieux monde était son idolâtrie, d'où découlait comme d'une source maudite tous ses autres maux : nous avons vu plus haut les efforts de Constantin pour en diminuer la profondeur et l'étendue. Restait son inhumanité effroyable qui lui faisait fouler aux pieds tous les êtres faibles : Constantin ne cessa pas de la combattre en lui opposant l'infranchissable

barrière des lois où la charité évangélique coule à pleins bords.

Le réseau des ordonnances et des lois Constantiniennes enveloppe la société entière avec ses vices multiples et ses innombrables misères, et l'on demeure stupéfait devant cette prodigieuse révolution si subitement opérée dans le pouvoir impérial, par ce fait qu'il se laisse emporter au souffle de la charité chrétienne et de la foi. L'enfant, la femme, l'esclave, le pauvre, le prévenu, le condamné, le ruiné, le malheureux, tous ceux qu'opprime une tyrannie quelle qu'elle soit et que viole une injustice de quelque sommet qu'elle parte, trouvent, dans la législation de Constantin, une protection et des adoucissements, dont le vieux monde n'avait pas eu même le pressentiment sous ses meilleurs princes.

Non-seulement Constantin renouvelle les lois protectrices de l'enfance que l'idée chrétienne avait insinuées aux empereurs précédents, mais il impose aux gouverneurs de subvenir, au dépens du fisc, à la détresse des enfants abandonnés. Beaucoup d'ordonnances ont pour objet de soustraire l'enfant aux abus de l'autorité paternelle. Pour la première fois le meurtre d'un fils ou d'une fille est assimilé au parricide et puni comme tel. Plus tard, sous Valentinien, l'idée chrétienne faisant un progrès encore, tout meurtre d'enfant fut puni comme homicide.

Une autre victime, hideusement torturée par la société antique, magnifiquement ennoblie par le Christianisme, c'est la femme. Sans pouvoir abolir de suite le divorce, la loi régénérée par le Christianisme le restreignit au moins autant qu'elle le put. Le lien conjugal connut quelque dignité, et bientôt la bénédiction du prêtre fut exigée par la loi civile (Nov. 89). Quand les mésalliances furent permises, la distinction entre le mariage légal et le concubinat disparut, et l'unité du mariage fut naturellement et puissamment

maintenue. Ce qui rendait facile cette émancipation et cette réhabilitation de la femme, c'était la gloire et le prestige dont elle s'était entourée elle-même par ses vertus, c'était cette pudeur dont la virginité chrétienne lui avait fait une auréole, c'était la pourpre dont le martyre avait sacré cette virginité. La femme était prête pour les affranchissements et les honneurs dont la législation Constantinienne vint ensuite la doter. A côté de la vierge qu'il fallut respecter, se plaça la mère dont on comprit la dignité et dont on reconnut les droits. Assimilée dans la société antique à ses propres enfants, exclue comme étrangère de la succession de ses fils, elle rentra dans ses droits à la faveur de l'idée chrétienne. Constantin prépara l'affranchissement de la femme, ou plutôt en posa les bases inébranlables en la sauvant de la luxure de l'homme et de ses propres passions. Il interdit le concubinage aux hommes mariés. En même temps il décréta la peine de mort contre la femme libre qui se livrait à un esclave, pour l'esclave coupable la peine du feu, pour les enfants nés de ce commerce honteux incapacité d'hériter et de parvenir aux emplois publics. Des lois très sévères frappèrent le rapt. A tout prix Constantin voulait que, par ses vertus, la femme fût digne du trône que le Christianisme lui préparait. Et vraiment la femme le méritait déjà magnifiquement. Elle l'avait hérité de la Vierge « pleine de grâces, » « bénie entre toutes les femmes, » elle l'avait conquis sous la hache des licteurs par son intrépide martyre, elle le dressait humblement mais avec une irrésistible puissance au sein de la famille par ses vertus domestiques. Dans la famille impériale, sous la pourpre, elle jetait un immense éclat, et le vieux monde contemplait dans le palais de ses princes, si longtemps déshonoré par les débordements des Messaline, le ravissant spectacle de princesses et d'impératrices chrétiennes vouées à tous les héroïsmes de la vertu. Chaque prince et chaque empereur a dé-

ormais dans une fille, une épouse, une sœur, une mère, un ange tutélaire et souvent un conseiller, un guide et un soutien. Auprès de Constantin apparaît sainte Hélène, Flaccille auprès de Théodose I, Pulchérie auprès de Théodose le jeune, Placidie auprès de Valentinien II. Ainsi dès le IVe et le Ve siècles les impératrices préparent les reines chrétiennes du moyen âge.

Le pauvre a une large part dans l'affranchissement commun des êtres faibles. Rien de touchant comme la sollicitude dont Constantin entoure sa détresse et son dénuement. Nous n'en dirons qu'un mot ici puisque plus tard nous devons consacrer au rôle de la *charité* dans l'Église naissante une étude spéciale. Dès 331 il soulagea le peuple en lui remettant un quart des contributions, et en répandant dans tout son empire les plus royales largesses. « Il évitait souvent aux nécessiteux l'embarras de solliciter, relevant d'une détresse honnête des familles avec des emplois, de l'argent ou des terres, prenant un soin paternel des veuves et des orphelins, dotant des jeunes filles élevées dans une condition distinguée, mais demeurées sans parents et sans biens, en les mariant à des hommes riches choisis parmi ses favoris (1). » Il consacrait d'immenses aumônes au soulagement des nécessiteux, au soin des enfants abandonnés, à la subsistance des mendiants. Cette sollicitude s'étendait au-delà de leur vie et les suivait jusque dans la mort. Il avait établi à Constantinople une corporation de neuf cent cinquante *lecticaires* chargés de l'inhumation des pauvres. Bientôt des hôpitaux, des asiles de toute sorte et de tout nom surgirent partout au souffle de la charité catholique. C'était la conséquence rigoureuse de l'éclat que l'Évangile avait répandu sur les haillons du pauvre.

Nous ne pouvons parler du paupérisme, plaie hideuse,

(1) Ed. Dumont, *La Papauté*, p. 96.

chancre dévorant de la société antique, sans nous occuper de sa cause la plus universelle et la plus efficace dans l'Empire : la fiscalité. Sous la Rome impériale la perception des impôts était devenue intolérable dans sa rapacité et ses excès. La fiscalité, c'était le pillage organisé, non pas tant au profit du trésor public que de l'opulence scandaleuse des percepteurs; c'était la ruine des familles que la tyrannie forçait à répondre pour tous; c'était surtout la dévastation de la propriété et la complète stérilité du sol. La fiscalité romaine tuait la propriété de tous au profit d'un petit nombre d'exacteurs : l'Église vint au secours de la propriété aux abois. « Le possesseur dépouillé, le colon mis en fuite, le cultivateur ruiné par l'impôt, le décurion ruiné à son tour par l'écrasante responsabilité de l'impôt, trouvèrent un avocat dans l'évêque, depuis le premier jour où l'évêque put parler à l'empereur, jusqu'au jour où il n'y eut plus d'empereur..... Nul prince plus énergiquement que Constantin ne lutta contre cette fiscalité dévorante (1). »

Les excès de la fiscalité elle-même avaient leur racine dans un autre abus de l'Empire. Depuis que l'orgueil et le faste avaient envahi la dignité impériale, depuis que l'empereur se faisait entourer, servir et adorer comme un Dieu, il lui fallut tout un cortège de favoris et de courtisans, encenseurs de ses vices, et voleurs audacieux de la fortune publique. La cour impériale est hideuse à étudier sous les derniers empereurs. En 325 parut un édit daté de Naïssus par lequel Constantin se déclarait prêt à recevoir toutes les plaintes avec les preuves contre les malversations et les vexations des plus hauts dignitaires. Il se montra constamment fidèle aux promesses de cet édit. La scandaleuse puissance des favoris était frappée à mort.

Une autre réforme, urgente entre toutes, mais entre

(1) Franz de Champagny.

toutes ardue et difficile était l'affranchissement des esclaves. Leur nombre, leurs fonctions, leur insolence et leurs vices rendaient impossible un affranchissement complet et instantané. L'Église et Constantin firent apparaître dans cette délicate question une merveilleuse prudence. L'Église commença par donner à l'esclave le désir de son affranchissement et les vertus qui seules le pouvaient rendre possible, sans désastre pour lui-même, pour ses maîtres, pour la société. Les maîtres eux-mêmes elle les façonna à la miséricorde et au respect de l'homme, elle leur rendit leurs esclaves chose sacrée et divine, objet d'amour et de vénération. Quand ce double travail fut accompli, la loi civile put agir. Voici comment elle s'y prit. Sous l'influence des idées chrétiennes les princes païens avaient déjà interdit le meurtre de l'esclave, mais la correction, souvent si sanglante, parfois si atroce, subsistait toujours. Constantin rend le maître qui punit responsable de la vie de l'esclave; il protège l'esclave contre la justice domestique et restreint même les droits de la justice publique à torturer l'esclave pour en obtenir la vérité. Jusqu'à Constantin les esclaves étaient tellement des bêtes de somme, que comme la bête ils pouvaient s'accoupler mais ils n'avaient pas de familles : ce prince leur en rendit une. — Restait le pas suprême à faire qui était de les affranchir : l'affranchissement en masse était impraticable, il se fit partiellement et dans une proportion toujours croissante. Quant à la masse elle-même, en attendant un affranchissement complet, la loi lui donna une existence moyenne entre l'ancien esclavage et l'absolue liberté. L'esclave était libéré à condition, ou de cultiver, ou de travailler à telle industrie qui lui était indiquée. L'agriculture et l'industrie, désastreusement désertées dans les derniers temps de l'Empire, furent sauvées par le travail obligé de ces demi-esclaves. « Le laboureur, le boulanger, l'armurier, le tisserand, les entrepreneurs des bains publics, les navigateurs, furent

débiteurs envers la loi de leur travail, comme le soldat l'est de ses fatigues et de son sang : de là le nom de *milice* donné à ces corporations de métiers. »

Tout mauvais traitement fait à un être sans défense exaspérait Constantin et provoquait les représailles terribles de sa justice. S'il ne put pas abolir les combats des gladiateurs, ce ne fut pas sans l'avoir courageusement tenté. Au moins défendit-il de marquer au front les malheureux condamnés aux jeux du cirque, et arracha-t-il à l'amphithéâtre chrétiens et soldats. Les anathèmes de l'Église, les répugnances des empereurs chrétiens et leur hostilité visible pour ces horreurs chères à la foule, les firent, quoique lentement et avec peine, tomber en désuétude.

**3.** Tel fut le mouvement chrétien dans l'empire : mouvement prodigieux dans son étendue comme dans sa force et dans ses résultats. Reste à voir l'un des plus puissants rouages d'où il recevait le plus efficacement sa règle en même temps que son impulsion. Constantin, en mêlant les évêques à l'administration civile, inaugurait pour eux cette vaste et puissante mission qu'ils continueront durant toute la catastrophe où va s'abîmer le monde romain, durant l'époque effroyable des grandes invasions, durant les siècles où naîtra et se formera l'Europe chrétienne. Le grand empereur comprenait d'instinct qu'au sein de la décadence universelle, la force du clergé était la seule à pouvoir soutenir des murs ébranlés et chancelants, et relever des ruines gisantes. Constantin autorisa la justice épiscopale sans appel. Elle l'était alors même que le procès avait lieu avec des païens. « Le besoin chaque jour plus grand de l'action chrétienne dans la société, la décadence des institutions romaines, l'affaiblissement ou l'hostilité de ceux qui en sont les dépositaires, chaque jour davantage font de l'évêque le nécessaire appui de la cité qui s'ébranle, le seul protecteur sûr de tous les

intérêts, le seul ministre sur lequel puisse compter l'empereur. L'Église entre dans le gouvernement de la vie civile, non parce qu'elle s'y introduit, mais parce qu'on l'y appelle (1). »

4. Pour être complet, nous devrions entrer dans les détails de la belle et féconde vie de Constantin le Grand : le temps nous presse et les limites se resserrent : nous n'en dirons qu'un dernier mot. Quelques ombres passèrent sur cette noble et glorieuse existence, et de grandes douleurs la ravagèrent un instant. Constantin, dont le règne presque entier se trouva si tristement mêlé aux intrigues de l'hérésie, ne sut pas toujours préserver sa droiture des pièges qui lui furent tendus par les Ariens. Ces pièges et ces intrigues, nous les étudierons en détail dans une leçon suivante. — Le jeune Crispus, son fils, né d'une première femme nommée Minervine, ayant été accusé d'un crime infâme par sa belle-mère, l'impératrice Fausta, Constantin crut trop sur parole cette indigne femme, et condamna à mort le jeune prince. Fausta, surprise en adultère, suivit de près sa victime dans le dernier supplice, et Constantin ne vécut plus qu'une vie douloureuse et empoisonnée (2). — Constantin le Grand tomba

---

(1) Franz de Champagny. — Voici la glorieuse et touchante liste de ces interventions épiscopales dans l'administration civile. « L'évêque, disent les empereurs, veillera à l'interdiction des cérémonies païennes, à la répression des exactions commises par les agents impériaux, il veillera aux intérêts des pupilles, à l'honneur des femmes sans défense que l'on voudrait déshonorer, à la liberté de celles que l'on voudrait faire monter malgré elles sur les théâtres, à la défense des enfants trouvés, dont on voudrait faire des esclaves. Il fera la visite des prisons et s'enquérera des causes des différentes détentions. » — « Les empereurs cherchaient la force où ils la trouvaient. Bon gré mal gré ils firent de l'évêque un magistrat. » Franz de Champagny.

(2) Remarquons qu'Eusèbe et Evagre ne disent pas un mot de ces faits, et que la narration de ceux qui les rapportent n'est pas sans incohérence et sans contradictions.

22*

dangereusement malade au temps de la fête de Pâques 337, et mourut quelque temps après, laissant à ses fils d'admirables traditions, aux princes de tous les siècles de nobles et précieux exemples, à l'histoire un grand nom de plus.

Son règne qui suffisait à sa propre gloire fut en outre illustré par des écrivains de grand mérite, et salua avec Athanase l'aurore du grand siècle des Pères de l'Église. Nous avons déjà parlé d'Arnobe et de Lactance : Eusèbe mérite mieux encore une mention, malgré la flétrissure que ses hésitations en face de l'orthodoxie et ses complaisances pour les Ariens ont attachée à son nom. Outre un grand nombre d'ouvrages perdus, Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine et l'un des plus savants hommes de son siècle, composa son vaste traité de la *Préparation* et de la *Démonstration évangéliques*. Dans la « Préparation, » Eusèbe détruit de fond en comble tout l'édifice du Paganisme, dans la « Démonstration » il donne de la vérité et de la divinité du Christianisme les preuves les plus nombreuses et les plus solides. Son *Histoire de l'Église*, où il déploie une science et une érudition très remarquables et dont il fait le monument historique le plus précieux de toute l'antiquité chrétienne, lui a fait justement décerner le titre de « Père de l'histoire. » Nous possédons encore de lui une *Vie de Constantin*, une *Chronique*, des *Opuscules*, des *Commentaires sur les Psaumes et Isaïe*; plus un *Onomasticon* ou recueil des noms de villes et de pays mentionnés dans la Sainte Écriture.

## II.

## Église sous les successeurs de Constantin.

ous continuons à détacher toute l'étude sur les grandes ésies et les grands docteurs que ces hérésies suscitent, r ne nous occuper que de cette belle et fondamentale ques- : l'envahissement de l'idée chrétienne dans le vieux nde, le règne souvent entravé, jalousé toujours, du Chris- isme dans cette société en décadence et déjà marquée r la ruine et la mort.

Cette histoire, sous les successeurs de Constantin, tra- se les phases les plus diverses, représentées par les noms, vers comme elle, de Julien l'Apostat et Théodose le Grand.

**I. Les fils de Constantin. 1.** Constantin, dans le partage qu'il avait fait de l'Empire entre ses trois fils, avait donné l'Occident à Constantin et à Constant, l'Orient à Constance. Une rivalité éclata entre Constantin et Constant, à qui possèderait seul l'Occident : la mort de Constantin en 340 y mit fin en comblant l'ambition de Constant. L'Église trouva dans ce prince un fils soumis tandis qu'elle subissait dans Constance un dominateur fantasque et entêté, aussi chancelant de croyance et faible de volonté, qu'il était violent dans ses mesures et brutal dans ses procédés. Arien fougueux il désola l'orthodoxie catholique et prépara l'Orient aux hontes si prochaines de son bas-empire. Chose étrange et qui à elle seule montrerait la stérilité de l'hérésie : l'arien Constance prit contre le Paganisme des mesures plus rigoureuses et plus radicales que Constantin le Grand, et sous son règne, grâce à ses manies théologiques et son fanatisme d'hérésie, le Chris-

tianisme fit peu de progrès dans l'Empire. La foi ardente, le saint et noble élan, le divin enthousiasme s'étouffait dans des tracasseries misérables et de mesquines persécutions. En 345 Constance fit fermer les temples des païens et interdit leur culte, en 356 l'idolâtrie fut proscrite sous peine de mort, les temples païens furent renversés ou aliénés, leurs trésors confisqués devinrent la proie d'avides courtisans. En 353 Constance était seul maître de l'Empire et avait essayé d'imposer à l'Occident les lois sévères faites en Orient : elles furent en Occident appliquées avec moins de rigueur, mais là encore la malédiction de l'hérésie en arrêta et en dissipa presque tout le fruit.

**II. Julien l'Apostat.** Nous arrivons à un nom odieux et un règne que l'histoire n'enregistre qu'avec dégoût. *Julien l'Apostat* (1) était fils du frère de Constantin le Grand. Les cruautés de Constance, en dévastant sa famille, avaient ulcéré ce cœur déjà si enclin à la violence et à la haine, et cette haine Julien ne tarda pas à l'étendre de Constance jusqu'au Christianisme que Constance professait. Une éducation toute païenne, confiée dans Athènes aux païens Maxime, Tibère, Libanius, acheva de développer en lui le futur persécuteur. Des qualités brillantes, des talents réels, étaient gâtés par l'imagination la plus dévergondée et une profonde hypocrisie. Deux de nos plus beaux génies chrétiens, Grégoire et Basile, avaient prophétisé son règne et entrevu dans l'écolier d'Athènes le fléau de l'Empire et le persécuteur de la foi. « Quelle vipère l'Empire nourrit dans son sein ! » Sa vie publique débuta par des succès militaires qui achevèrent d'enfler son orgueil. Les légions de Gaule qu'il avait plu-

(1) On pourra consulter Jondot, *Hist. de Julien.* — Abel Desjardins, *Etude sur l'emper. Julien.* — La Bletterie, *Vie de l'emper. Julien*, 1746. — De Broglie, t. III et IV.

urs fois conduites à la victoire contre les Germains le proamèrent Auguste en 361, et Constance mourut à temps pour pas se voir forcé dans Constantinople et immolé aux vengances comme à l'ambition de l'Apostat.

Maître de l'Empire, Julien l'Apostat n'eut plus qu'une ensée et ne poursuivit plus qu'un but : la destruction du hristianisme qui seul relevait et sauvait le monde, la résurrection du Paganisme qui le perdait honteusement. Avec ulien nous n'avons plus le massacre en masse, la tuerie niverselle : ces horreurs étaient devenues impossibles : ulien, qui sans doute ne reculera pas devant l'effusion du ang, qui sera même fatalement amené à le répandre, procède avec astuce et médite de ruiner le Christianisme lentement et sûrement. Sa persécution est un modèle de fourberie et d'hypocrisie perverse, que semble avoir étudiées à fond nos révolutionnaires contemporains. — Julien commence par décréter la liberté absolue des sectes et compte bien triompher en divisant. Le *budget des cultes* attire tout d'abord aussi son attention; prendre la religion chrétienne par la faim lui paraît un excellent moyen d'en venir à bout : toutes les immunités, les secours, les largesses des précédents empereurs sont supprimés, les Eglises sont forcées de rendre tous leurs subsides. Allant plus avant dans cette odieuse voie, il reprend bientôt les temples eux-mêmes et fait fermer les sanctuaires. — Mais les temples matériels malgré leurs splendeurs ne jetaient que le moindre éclat dans le Christianisme. Les plus beaux génies, les orateurs, les littérateurs, les poëtes, les historiens et les philosophes affluaient dans l'Eglise, toute la jeunesse recevait de maîtres fameux une éducation chrétienne : c'est là qu'il fallait frapper. Julien l'Apostat, comme nos révolutionnaires modernes, s'acharna à tuer le génie chrétien et l'éducation par l'Eglise. Non-seulement il fit fermer les écoles chrétiennes et poussa les foules aux écoles païennes *de l'Etat*, mais, outrant l'op-

pression jusqu'à une sorte de sauvagerie, il prétendit interdire aux chrétiens l'étude des beaux modèles de l'antiquité. Il les voulait ignorants pour les rendre incapables de se défendre. O petitesse de la force humaine contre l'Eglise! L'époque où la puissance impériale tenta d'asservir l'intelligence chrétienne fut l'époque de son plus splendide épanouissement. — Le plan de Julien l'Apostat de faire des chrétiens un peuple d'Ilotes et de parias fut durant tout son règne poursuivi avec persévérance, et donna lieu à une série d'odieuses tracasseries. Les chrétiens furent écartés de tous les emplois publics, en même temps que les faveurs impériales étaient largement dispensées aux idolâtres et aux apostats. La curée des hautes places, des fonctions lucratives se fit alors comme elle se fait de nos jours : il fallut haïr l'Eglise et trahir la foi chrétienne pour parvenir. Quant au menu peuple, il ne fut pas oublié dans cette guerre de petitesses et de mesquines tyrannies. Julien s'abaissa jusqu'à entraver pour les chrétiens les transactions commerciales et à leur rendre impossible l'abord des marchés publics. Il leur fut interdit de plaider et de se défendre en justice. De temps à autre le noble empereur faisait verser de l'eau lustrale dans les fontaines publiques pour en écarter les fidèles et les priver de l'eau commune. Les soldats ne pouvaient toucher leur solde qu'après avoir jeté de l'encens sur un brasier environné d'idoles. Cette dernière vilenie donna lieu à quelques apostasies, mais à bien plus de confessions illustres et de magnanimes exils, et Julien s'exposa plus d'une fois à des affronts sanglants. — L'Empire renfermait trop de beaux esprits, l'empereur était lui-même trop enclin à la plaisanterie indécente pour ne pas renouveler la persécution du rire si largement essayé sous les empereurs païens. On fut inondé de pamphlets facétieux, de pièces bouffonnes, de satires mordantes contre *le fils du charpentier*, ses grossiers apôtres, le rustre Matthieu et le « bonhomme

. » L'Ecriture eût pu lui apprendre qu' « on ne se moque de Dieu, » que Dieu a son tour et accable ses moqueurs l'éclat de son « rire » effroyable : *Dominus iridebit eos*. attendant, l'Eglise, elle aussi se riait du facétieux césar. vivait malgré ses plans de destruction et ses embûches, résistait à ses oppressions, elle triomphait de sa tyran-, et ses grands hommes accablaient sous la puissance de voix tonnante ses maigres et impertinents sifflets. Quand lustre Chrysostôme écrasait sous son éloquence ce pauvre istrion couronné, » il ne faisait que redire en une seule ression les milles satires mordantes, dont Julien ne cessa, ant tout son règne, de se voir accablé. — Un rire devenu heureux s'irrite et peut devenir féroce : tel fut celui de ien. Après s'être moqué des chrétiens ils les fit périr. Sur points très nombreux de l'Empire la persécution eut une ande violence, ouvrit le ciel à une multitude de courageux nfesseurs, et épouvanta la terre par une atrocité de supices que les Néron et les Dioclétien n'avaient point conne (1).

Julien l'Apostat éprouva, comme les persécuteurs de tous siècles, que s'il est impossible de détruire le Christiaisme, il est plus impossible encore de le remplacer. Au atrième siècle ce négateur du Christ Fils de Dieu ne rouvait pour remplacer sa religion divine que les facéties grotesques d'un paganisme de commande qui n'obtenait plus même les adhésions d'un peuple abusé : au dix-huitième, les bourreaux de 93, quand ils voulurent remplir les temples où l'exil du Dieu Vivant laissait un vide douloureux et infini, n'y purent introduire que les infamies de la déesse Raison et les fêtes de l'*Etre suprême*, dont le ridicule tuait la pompe avant même qu'elles fussent organisées. Julien

(1) Dans la Phénicie et la Palestine, on ouvrait le ventre des martyrs, on le remplissait d'orge et on y faisait manger des pourceaux.

l'Apostat, grand pontife de son néo-paganisme, succomba sous le rire, lui et le culte burlesque qu'il s'efforçait d'introduire. « La postérité, écrivait moins de vingt ans après saint Jean Chrysostôme, refusera de croire aux extravagances de cet histrion. » Il organisait souvent des cortèges sacrés composés de magiciens, d'augures, de charlatans et de sorciers, lui-même précédait ces bandes, burlesquement costumé, et se faisait suivre du cheval impérial, de la garde prétorienne qui éclatait de rire et proférait au milieu de prêtresses de Vénus d'ignobles propos. — Quant au dogme dont ce culte obscène et bouffon était l'enveloppe, il pouvait se résumer dans les rêveries néo-platoniciennes unies aux plus grossières extravagances du Polythéisme, mais ce qui dominait tout le reste chez l'Apostat, c'était la pratique perpétuelle et furibonde de la théurgie. Il passait des jours entiers enfermé avec des aruspices, occupé à rechercher dans les entrailles des animaux et parfois des enfants le secret des destins et les révélations de l'avenir.

C'est un premier triomphe de la vérité quand elle force l'erreur à la contrefaire : ce triomphe Julien l'Apostat comme tous les autres dut le subir. Il faisait à ses prêtres et à ses prêtresses des recommandations fréquentes d'imiter les évêques, les prêtres et les vierges chrétiennes dans leur vie de mortification, de zèle et de charité. Mais ces ordres n'amenaient qu'une chose : la preuve irréfutable de l'impuissance de l'erreur à produire la sainteté. Luther était vicieux par cela seul qu'il était la révolte de l'erreur. L'erreur dans tous les siècles, née de la pourriture, ne croît que sur un fumier, et, comme elle n'a qu'une vie honteuse, elle finit par une mort maudite autant que prématurée.

Deux réponses de mort furent faites à la tentative impie de Julien l'Apostat : l'une de la terre, l'autre du ciel, l'une des hommes, l'autre de Dieu. Les hommes tuèrent l'œuvre de l'Apostat sous leur indifférence, Dieu sous l'éclat

altéré de ses foudres. — « Tant d'efforts, dit Mœlher en parlant du premier de ces châtiments, n'amenèrent que de faibles résultats et ouvrirent les yeux d'un grand nombre de païens. Le monde comprenait que la dernière heure du paganisme était venue, et, tandis que Julien l'Apostat échouait dans toutes ses tentatives, le Christianisme devenait de jour en jour plus florissant. » — Dieu aussi donna sa réponse, et cette réponse fut tour à tour pleine d'éclat et pleine de terreur. Lorsque pour faire mentir la prophétie de Jésus-Christ sur la désolation éternelle et l'irréparable ruine de Jérusalem et de son temple, Julien entreprit de les relever et de les faire de nouveau resplendir, un prodige, attesté par tous les écrivains sacrés et profanes, païens et chrétiens indistinctement, vint révéler au monde, avec la gloire du Christ, la honte de son contradicteur. Des flammes mystérieuses sortaient des fondations, s'attachaient aux pas des travailleurs épouvantés et les dévoraient (1). Le travail qui devait faire mentir la prophétie divine acheva, en complétant les démolitions et en « ne laissant plus pierre sur pierre, » d'en établir la parfaite vérité. Auparavant Dieu avait frappé le comte Julien, oncle de l'empereur, et le gouverneur Félix, au moment où ils volaient et profanaient les vases sacrés des églises d'Antioche. Bientôt ce fut le tour de l'Apostat. Parti en 363 pour une expédition contre les Perses, il fut battu et enveloppé par l'armée ennemie. Percé d'une flèche au milieu d'une suprême déroute, des historiens du temps racontent que, furieux et blasphémateur jusqu'au bout, il recueillit avec la main le sang de sa

(1) Tous les historiens du temps rapportent ce fait : Rufin, Socrate, Sozomène, Théodoret, Zonoras, Epiphane, Nicéphore Calliste, Philostorge, le juif David Ganzi, le rabbin Gedalian, enfin Ammien-Marcellin, ami intime de Julien l'Apostat. — Avait été témoin oculaire : saint Cyrille de Jérusalem.

blessure et le lança contre le ciel en criant : *Galiléen, tu as vaincu !*

De Julien à Théodose, nous passons par l'excellent empereur Jovien, fervent catholique, qui s'efforça de réparer, durant son règne de quelques mois, les ruines qu'avait amoncelées Julien, rendit au Christianisme ses faveurs, ses immunités et ses biens, et fit reparaître sur le trône impérial les vertus et le zèle de Constantin. Jovien accorda la liberté de religion et ne ferma point les temples païens ; « ces temples, remarque Sozomène, se fermaient d'eux-mêmes devant la marche envahissante du Christianisme. »

Après un règne si court, Jovien mourut en laissant l'Empire à Valentinien qui suivit en tout la conduite de son prédécesseur. Les lois contraires au Christianisme qui restaient à abroger, le furent par lui, mais nous ne voyons pas qu'il en ait publié aucune contre les païens. — Telle fut la puissance impériale en Occident. L'Orient, que Valentinien avait donné à son frère Valens, était moins heureux. Valens, arien, persécuta les catholiques, mais en 378 tué par les Goths il laissa le trône à Gratien, qui, s'associant Théodose, reprit l'œuvre de défense et de propagation du Christianisme dans l'Orient. — Sous les princes, qui, au travers de péripéties politiques diverses, nous mènent à Théodose auquel l'histoire a décerné l'épithète de *grand*, le Christianisme gagne de plus en plus à la faveur de lois protectrices et de royales munificences. Ces quelques princes sont fermes et fervents catholiques, et s'ils sont réduits encore à ne proclamer que la liberté des cultes, on voit à leurs efforts, et on comprend par toute leur conduite que la seule religion véritable, la seule que devrait embrasser et servir l'État, est la religion chrétienne. Comme nous le disions plus haut, leur politique d'équilibre n'est nullement l'*indifférentisme* moderne, mais une nécessité qu'ils subissent en attendant mieux.

**III. Théodose. 1.** Avec Théodose le Grand, un nouveau pas est tenté par la politique impériale en faveur du Christianisme. Les princes, malgré la tenacité du Paganisme officiel, tendent à faire de la religion chrétienne une religion d'État. Leur coup d'œil sûr avait pénétré cette grande et fondamentale vérité que l'unité de la croyance dans un empire est la plus infaillible garantie de l'unité politique et de la force des nations. Nos hommes d'État modernes ne se sont pas aperçu des fatales suites qu'ont leur indifférentisme et la liberté des cultes qu'ils se font si naïvement une gloire de proclamer. En 380 Théodose, au nom des trois empereurs, affirme dans la loi *Cunctos populos* la nécessité de l'unité de la foi dans l'Empire, et c'est désormais cette nécessité que la politique impériale aura en vue dans tous ses actes.

Deux adversaires de l'unité religieuse, l'hérésie et le Paganisme, se dressent insolemment devant elle : ils seront vigoureusement et coup sur coup réprimés. Les hérétiques ne peuvent plus tenir ces assemblées, où le vice s'alliait si continuellement à l'extravagance, et où les principes les plus subversifs de la morale et de l'ordre s'étalaient avec une si hideuse effronterie. De nos jours nous trouvons bien sage et bien noble de laisser la révolution, qui est la dernière hérésie, organiser dans l'ombre ses sanglants coups de main et préparer les poisons dont se meurent nos sociétés contemporaines : c'est le progrès moderne, la gloire de notre immortel 89! Théodose, pour frapper l'hérésie à la racine, défendit les ordinations hérétiques, et, afin de faire cesser les tumultes, il imposa silence aux disputes publiques sur la religion. Les manichéens, plus dangereux que tous les autres hérétiques, furent aussi, dans la législation théodosienne, frappés plus durement. Parfois la rigueur se fit si impitoyable, comme sous l'empereur Maxime, que l'Église dut intervenir et rappeler à la puissance séculière

que la miséricorde ne doit jamais cesser de tempérer la justice.

Le.Paganisme ne fut pas plus épargné que l'hérésie. Gratien avait fait enlever du sénat l'autel de la Victoire, il avait confisqué les revenus affectés au culte païen et supprimé des prêtres et des vestales. Le Paganisme blessé à mort par ces mesures ne pouvait manquer d'élever la voix. Il le fit auprès de Gratien et de Valentinien, plus tard auprès de Théodose (389) par l'organe de ses plus illustres chefs; mais les grands docteurs catholiques, saint Ambroise à leur tête, élevaient une voix plus puissante et mieux écoutée, et la victoire leur restait. Seul l'usurpateur Eugène, après le meurtre de Valentinien II par Arbogast, fléchit devant les supplications et les menaces du Paganisme et rétablit les idoles; mais Eugène fut défait par Théodose et le mouvement chrétien continua. Les apostats, race plus vile que celle des païens et des hérétiques, perdirent successivement le droit de tester, de succéder, de témoigner. Quelle force a le témoignage d'un traître? Des édits les chassèrent aussi de toute dignité (382-391). Précédemment déjà de nombreuses lois avaient frappé la divination. Théodose et les empereurs de son époque s'en servirent pour porter un dernier coup aux sacrifices idolâtriques, où les pratiques de divination se trouvaient toujours mêlées. — Le zèle impérial pour la destruction du Paganisme ne se contentait pas d'édicter des lois contre lui, il profitait habilement pour le frapper de toutes les occasions que les tumultes et les révoltes populaires lui fournissaient. La populace se livrait-elle à quelque manifestation séditieuse en faveur d'un temple ou d'une idole, le temple était fermé et l'idole était détruite. Enfin vers 391 furent portées les dernières interdictions : celles d'entrer dans les temples païens; d'offrir aucune victime, aucune oblation aux idoles, d'ériger, même au milieu des champs, des simulacres idolâtriques.

Nous avons, en précipitant les faits, en groupant les lois, et en réunissant ces mesures dans un formidable ensemble, donné à cette transformation politique et sociale une physionomie de dureté, presque de tyrannie : c'est une erreur historique à laquelle expose tout tableau rapide et condensé, mais qu'il importe de relever. Sans doute les empereurs chrétiens depuis Constantin jusqu'à Théodose ne connurent pas les lâches compromis et les défaillances désastreuses de notre *indifférentisme* moderne; ils voulaient pour Dieu, pour l'Église, pour l'Empire et pour eux-mêmes l'unité ferme et puissante de la foi, ils avaient à cœur de faire cesser, avec les diversités de croyance, la plus efficace des causes de dissolution sociale; mais la prudence, la longanimité, une tolérance sage et une temporisation habile leur firent rarement défaut. Du reste, là ou le zèle devenait amer, où des rigueurs se faisaient abusives, l'Église agissait comme elle a agi toujours, elle arrêtait l'effusion du sang, elle protégeait les coupables, et fût-on un Théodose le Grand, on trouvait un Ambroise intrépidement armé de ses objurgations et de ses anathèmes. Déjà nous l'avons vu, et il est inutile de le redire, l'aristocratie de l'Empire était depuis longtemps entamée par le Christianisme. Sous Théodose elle se convertit en masse, l'enceinte presque toute païenne encore du sénat entend retentir de vigoureux appels à la foi du Christ, et ces appels sont compris. L'idolâtrie déserte Rome et les grandes villes pour se réfugier dans les campagnes, les *pagi*, et y recevoir avec les hommages d'une population inculte et ignorante son nom de *Paganisme* qui lui est resté.

**2.** Le mouvement religieux entraînait dans un même élan le mouvement social; les édits qui tuaient le Paganisme, achevaient de tuer l'inhumanité de la législation antique, l'Empire en devenant chrétien réclamait une législation, des

habitudes, des mœurs, des institutions chrétiennes. Avec Théodose cette transformation s'accentue toujours davantage. Le dimanche est de plus en plus respecté, le droit d'asile passe des statues des empereurs aux sanctuaires des églises. Toutes les faiblesses, tous les délaissements, toutes les misères, reçoivent de nouvelles et plus puissantes protections. Prisonniers, accusés, enfants sans parents et sans asile, prévenus, condamnés, jeunes filles poursuivies par une luxure opulente, comédiennes converties et retenues de force au théâtre, tous les êtres sans défense deviennent les protégés et les favoris de la loi. Quel changement! Un demi-siècle auparavant cette multitude était flétrie, repoussée, torturée : la voilà maintenant splendidement à l'abri sous le manteau impérial; le manteau lui-même, en abritant les faibles, cessait peu à peu de couvrir le despotisme sans limite et sans frein. Parfois encore ce despotisme, vieux de tant de siècles, faisait brusquement irruption au travers des qualités les plus belles et des vertus chrétiennes les plus éminentes, le grand Théodose vengeait encore une injure personnelle dans des flots de sang, mais il faisait pénitence et s'humiliait devant la majesté sereine et intrépide des pontifes. La monarchie chrétienne était créée, et rois et peuples trouvaient désormais dans l'Eglise, les uns la douceur du gouvernement et le respect des petits et des faibles, les autres la vénération, le dévouement et l'amour pour un pouvoir que l'huile sainte allait consacrer et dont l'enseignement divin faisait l'éducation et réprimait les abus.

**IV. Les successeurs de Théodose.** Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter sur cette œuvre de régénération religieuse et sociale, inaugurée par l'Église seule au milieu de la sanglante tempête des grandes persécutions, soutenue, développée et puissamment conduite par Constantin

le Grand, couronnée magnifiquement sous Théodose. Elle revêt sous les successeurs de Théodose un nouvel aspect. L'Église, définitivement maîtresse de l'Empire, soutient l'Empire, en fortifie les bases chancelantes, en répare autant qu'il est en elle les désastres et les ruines. L'heure est venue où l'Église sera en Europe la seule survivante des splendeurs romaines. Un monde nouveau déjà s'annonce, des peuples vigoureux accourent à l'appel de Dieu, moins encore pour détruire que pour édifier, moins pour renverser que pour construire. Mais avant de vaincre et de fusionner les Barbares, l'Église s'efforce d'atténuer le choc épouvantable de leurs masses contre le vieil édifice romain et de sauver de leur férocité d'innombrables victimes. Désormais, et durant plusieurs siècles, l'histoire de l'Église en Occident sera l'histoire de cette nouvelle merveille de puissance et de salut.

1. Sous les successeurs immédiats de Théodose, Arcadius et Honorius, l'Orient sépare définitivement d'avec l'Occident ses destinées et son histoire. L'Orient est à la caducité honteuse de la vieillesse, ou plutôt aux impuissances et à la dissolution d'un tombeau prématuré; l'Occident frémit tout entier sous l'étreinte des Barbares, mais dans cette étreinte il trouvera bientôt une nouvelle et puissante vie. — Tout croule en Orient de la force et de la majesté de l'Empire. En même temps que les eunuques déshonorent le palais, les Barbares envahissent l'armée et l'enlèvent à la domination des impuissants césars de Byzance. Stilicon, Aétius, Alaric, chefs barbares, chrétiens équivoques, font chèrement payer leurs services et déchirent souvent comme une proie ce fragile Empire qu'ils ont mission de garder.

Dieu promène les Barbares pour purifier, punir, régénérer le monde romain. En Grèce une expédition d'Alaric porte un coup mortel à l'école néoplatonicienne; cette école n'aura plus qu'une vie mourante jusqu'à Justinien qui la suppri-

mera tout à fait. La Rome païenne, la Babylone obstinée, qui essaye d' « enivrer encore le monde du vin de sa prostitution, » qui sacrifice encore aux idoles en plein sénat, Rome se voit coup sur coup saccagée par les Barbares. La reine des nations violée ainsi aux yeux de l'univers stupéfait perd pour toujours son séculaire prestige; la croix seule dominera désormais des ruines amoncelées, et c'est dans les sanctuaires chrétiens, à l'ombre des autels, protégé derrière l'héroïsme des évêques et des papes, que le peuple trouvera son salut. — L'époque des grandes invasions n'est pas uniquement une époque de désastres. Les derniers restes du Paganisme s'effacent, le Christianisme se fortifie, les héros chrétiens apparaissent et brillent dans la magistrature comme dans l'armée. L'aristocratie convertie en masse à la foi sous Théodose laisse admirer au milieu de la tourmente sa plus exquise floraison. L'austère saint Jérôme dirige à Rome les plus suaves et les plus délicates fleurs de la sainteté. Un préfet de Rome, Pinien, et sa femme sainte Mélanie, distribuent aux pauvres leurs immenses richesses et affranchissent huit mille esclaves. Si le monde romain se remplit de larmes et de sang, on y entrevoit déjà la régénération sous la ruine, on y contemple la vie qui germe déjà sur un tombeau.

Sous Théodose le jeune, fils d'Acardius, toutes les lois édictées depuis Constantin sont réunies dans un seul code qui porte le nom de *code Théodosien*. Publié d'abord en Orient, puis adopté en Occident, ce code achève de réprimer les dernières tentatives du Paganisme qui expire, et de protéger les chrétiens contre ses dernières agressions. — Mais un spectacle plus grandiose et plus saisissant détourne désormais nos regards de dessus les libéralités et les œuvres impériales pour les reporter sur l'Église, ses évêques, ses papes, ses moines, véritables sauveurs du peuple, soutiens uniques des faibles et des vaincus.

2. Durant la catastrophe où le monde romain s'abîme, le rôle de l'Église est double. Pendant qu'elle achève de livrer aux vices du vieux monde, surtout au despotisme fastueux dont les empereurs de Byzance ne peuvent, ce semble, se dépouiller, de continuels et difficiles combats, elle s'oppose avec une magnanime audace aux envahissements des Barbares et à leurs implacables revendications. — A Constantinople un homme, un saint, que son éloquence faisait appeler *la bouche d'or*, auquel sa charité méritait le surnom tout aussi bien justifié de « cœur d'or » et son intrépidité celui « d'âme de fer ou de diamant, » l'illustre archevêque Jean Chrysostôme, l'homme du peuple et des petits, les défendait contre les tyrannies et plus encore contre les scandales de la cour. Auparavant, à Antioche, il avait sauvé la population, coupable d'insulte à la majesté impériale, des horreurs du sac, du pillage et de la destruction. Quel magnifique spectacle nous offrent partout ces héros de la foi, engageant une lutte désespérée contre tous les adversaires à la fois, contre les erreurs, les vices, les calamités, la décadence, la tyrannie d'un Bas-Empire, les sauvages agressions des Barbares, s'offrant pour le salut des peuples au choc de toutes les haines, se précipitant dans tous les dangers, subissant toutes les tortures, et finissant, comme saint Jean Chrysostôme, par mourir de mauvais traitements et de douleurs! D'autres fois, comme à Alexandrie, sous le patriarche saint Cyrille, l'Église plus victorieuse fait sentir un pouvoir plus incontesté. Saint Cyrille prend et fait exécuter les plus énergiques mesures pour assurer l'unité de la foi, la prospérité de la religion et le bonheur du peuple. — Le plus souvent ce qui s'offre à nos regards c'est le clergé catholique, les évêques, les moines, les saints, aux prises avec les Barbares, dont les flots brisent désormais toutes les barrières et envahissent tout l'Empire à la fois : ils les arrêtent, ils les font reculer, ils leur arrachent des proies déjà

assurées, des victimes déjà meurtries. Plus puissamment que les autres contrées du vieux monde, la Gaule fut couverte de cette mystérieuse protection. A Paris une jeune bergère, sainte Geneviève, suffisait à détourner un immense orage. Saint Loup sauvait Troyes, saint Aignan délivrait Orléans. En Italie l'effroyable invasion d'Attila et des Huns venait briser contre la majesté du pontife Léon ses flots furieux et dévastateurs. Ces flots étaient à peine conjurés que d'autres aussi vastes et aussi frémissants, Genséric et les Vandales, après avoir roulé sur l'Afrique en la ravageant, fondaient sur Rome pour n'en faire qu'une sanglante ruine. Rome trouvait encore une fois dans son pontife Léon un sauveur. L'Église sauvait de même les populations de la Grande-Bretagne contre les fureurs des Pictes. Tous les genres de secours étaient prodigués à la fois par l'Église aux dernières convulsions du vieux monde qui mourait en s'abandonnant lui-même lâchement. Tout tombe, tout dépérit, tout meurt, les empereurs romains se succèdent en passant comme des ombres, malfaisantes souvent, insignifiantes toujours. Le dernier, *Romulus Augustule,* ne semble porter deux noms illustres que par une amère dérision. Sous lui Odoacre, roi des Hérules, envahit l'Italie, met fin à l'Empire, et, prenant pour lui-même le simple titre de roi d'Italie, n'en laisse même plus subsister le nom (476).

## III.

## Extension lointaine de l'Église.

Deux grandes forces chrétiennes se déployaient durant la période que nous venons de parcourir, l'une intime qui transformait le vieux monde romain, l'autre extérieure, qui,

nchissant les limites de l'Empire, allait chercher au loin amener au bercail du Christ les brebis les plus égarées et moins connues. Avant de poursuivre l'œuvre de l'Église ns le monde romain, devenu déjà pour une large part le onde des Barbares, nous devons un coup d'œil à l'évangéation des peuples plus ignorés et à l'extension plus loinine de l'Église. La conversion des empereurs romains au hristianisme influa diversement sur la propagation de la i chez les peuples les plus lointains : parfois l'influence omaine était précieuse, parfois aussi elle fut préjudiciable, uand les nations étrangères ne voyant plus dans le Christianisme qu'une religion d'État, le persécutait en haine de l'Empire. Cet effet funeste se manifesta surtout dans la Perse.

1. L'introduction du Christianisme dans la Perse était de date antérieure, et quand les empereurs chrétiens, Constantin le Grand à leur tête, s'occupèrent de protéger le Christianisme dans cette contrée, ils ne semblent avoir obtenu qu'un résultat tout contraire. Sous Sapor I^er^ une vaste et sanglante persécution dévasta cette Église déjà florissante, et l'inonda du sang d'innombrables martyrs. L'intervention de saint Maruthas, l'ami de saint Jean Chrysostôme, au cinquième siècle, parvient un instant à en arrêter la violence, mais cette violence reprend de nouveau à la suite d'un acte de zèle indiscret d'Abdas, évêque de Suse, qui renverse un autel païen consacré au culte du feu. Barham V continue et active cette longue et cruelle persécution, et ne l'arrête que par l'impuissance où le réduisent les armes de Théodose II. Les siècles suivants virent surgir en Perse d'autres persécuteurs, entre autres ce Chosroès, vainqueur et oppresseur de la Palestine, qui ravit aux chrétiens la vraie croix, et ne leur rendit cette relique insigne et précieuse entre toutes que quand l'empereur Héraclius l'eut défait dans de victorieux combats (621-628).

**2.** L'Arménie visitée par l'Évangile dès les premiers temps du Christianisme, ne semble l'avoir pleinement et puissamment reçu qu'à l'époque où nous sommes parvenus. Elle avait eu déjà des rois chrétiens, témoin ce Tiridate converti par saint Grégoire l'Illuminateur; mais au commencement du v^e^ siècle un élan plus généreux la porta vers la confession et la pratique de la foi, grâce au zèle du patriarche Sahag et de son ardent auxiliaire Mesrop. Lorsqu'en 429, l'Arménie vaincue par la Perse fut mise en face de l'apostasie ou du martyre, elle résista héroïquement et parvint à arracher à ses maîtres une liberté religieuse que rien au monde ne fut capable de lui faire abandonner.

**3.** Sous le règne de Constantin l'Évangile poussa ses conquêtes vers le Caucase, dans la Géorgie, gagna peu à peu les Ibériens, les Albanais et d'autres tribus limitrophes. C'est probablement aussi vers l'époque de Constantin le Grand que la Colchide et le pays des Abases furent évangélisés. — Constance envoya une ambassade vers les peuples de l'Arabie pour les convertir à la foi chrétienne. Un roi embrassa la foi, et des Églises furent bâties dans Tapharan, Aden et Ormoulz. — Des moines, tels que saint Hilarion, évangélisèrent les tribus nomades; Euthyme convertit un chef des Sarrasins, d'autres ouvriers évangéliques répandirent dans ces contrées orientales la bonne semence, dont les Juifs et les Arabes entravèrent souvent la puissante floraison. Un fléau plus mortel passa sur ces Eglises en les dévastant pour de longs siècles : c'est l'hérésie nestorienne dont toute cette partie de l'Orient resta infestée. Avec l'hérésie la somnolence, l'immobilité et la mort s'appesantirent sur ces pays comme sur le reste de l'Orient, et ils devinrent une proie facile aux fanatiques conquérants d'Islam.

**4.** Au quatrième siècle des prêtres persans fondèrent dans l'Inde des communautés chrétiennes qui tombèrent

plus tard dans l'hérésie nestorienne. — Vers l'an 636 quelques prêtres nestoriens apportèrent le Christianisme en Chine (1) et y conquirent, jusque dans la cour de l'empereur, une assez grande influence.

**5.** Deux jeunes apôtres, Frumence et Ædésius, firent pénétrer le Christianisme dans l'Abyssinie. Terrible retour des choses humaines! Cette Église d'Afrique, si belle, si florissante, si forte, tomba dans une décadence profonde, fut ravagée par les Barbares affreusement, devint la proie des Infidèles et, depuis de trop longs siècles, n'offre plus à nos regards que des ruines sans nom et presque sans souvenir.

**6.** Les contrées du Nord n'étaient pas plus délaissées que les brûlantes zones de l'Orient. Saint Victrice, évêque de Rouen, convertissait les Morins et les peuples de la Gaule-Belgique. Vers le commencement du v[e] siècle, saint Pallade, envoyé par le pape saint Célestin, évangélisait le pays des Scots; après lui, l'illustre saint Patrice amenait, à la foi et à la sainteté l'Irlande, où il fondait le siège d'Armagh.

---

(1) Ce point d'histoire a été éclairci et fixé par la fameuse Inscription de Si-ngan-fou, dont plusieurs savants viennent enfin de reconnaître et d'établir l'authenticité (*De la réalité et de l'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou, relative à l'introduct. de la relig. chrét. en Chine dès le VII[e] siècle*), par G. Pauthier.

D'après ce document des prêtres Syriens, envoyés par le patriarche nestorien Hanan-Jésus, auraient évangélisé la Chine au VII[e] siècle. Le Christianisme, favorisé par plusieurs empereurs chinois, surtout par Thai-tsoung, Kao-tsoung, Sou-tsoung, prit un grand essor et paraît avoir conquis une partie considérable de l'Empire.

Mais les Nestoriens étaient hérétiques et ne pouvaient donner une vie chrétienne dont eux-mêmes avaient perdu la divine sève. L'Église chrétienne chinoise ne survécut pas aux persécutions qui l'assaillirent vers 877. — Consulter sur cette question, outre les savants travaux de Pauthier, *Annales de philosoph. chrét.*, t. XLV, p. 152. — Lequien, *Oriens christian.*, t. II, col. 1127; *Annales de philosoph. chrét.*, t. LV, p. 131.

# NEUVIÈME LEÇON.

## PHYSIONOMIE DE L'ÉGLISE DANS LES PREMIERS SIÈCLES.

Jésus-Christ créa son Eglise dans sa forme parfaite et complète; « tout est de lui, par lui, en lui, » comme dit l'Apôtre, mais il suivit pour elle la règle universelle de la création; comme on a dit de lui on a pu dire de l'Eglise son image, *qu'elle croissait,* qu'elle augmentait, qu'elle se développait. Des institutions naissaient en elle dont le germe avait été déposé en elle par son Fondateur, elle agrandissait certaines parties d'elle-même dont l'œil avait à peine aperçu tout d'abord le frêle commencement; en même temps que le dogme, la discipline se précisait sous l'empire de circonstances et de besoins nouveaux.

Nous avons vu l'Eglise à sa première naissance (1), nous allons la considérer ici dans ses premiers développements. — Nous étudierons successivement en elle : 1° le clergé; 2° les fidèles; 3° le culte; 4° la charité.

(1) Leçon troisième, page 148.

## I.

## Le Clergé.

**1.** La tête de l'Eglise c'est la Papauté : c'est de la Papauté que partent toutes les influences vitales qui, par des canaux divers, se répandent ensuite dans le corps entier et jusque dans les plus lointaines et les plus infimes parties. — Ce sont ces canaux, cette hiérarchie de pouvoirs que nous allons parcourir.

Le monde catholique était partagé entre cinq grands sièges : *Rome*, *Alexandrie*, *Antioche*, *Jérusalem*, *Constantinople* (1). En Occident nous voyons les métropoles et les primaties s'organiser rapidement; l'Eglise d'*Arles* dans la Gaule exerce une suprématie que lui dispute parfois l'Eglise de *Vienne*. Au lieu d'*exarques* nous trouvons en Occident des *primats* dont le Saint-Siège fait ses délégués, par exemple les primats de Thessalonique, de Carthage, de Saragosse, d'Arles, de Reims, etc. — Les titulaires de tous ces grands sièges avaient droit et charge d'inspection sur plusieurs provinces. Ils ordonnaient les métropolitains, présidaient les conciles et les synodes patriarcaux; ils recevaient les appels en première instance, sauf dans les questions de foi qui étaient réservées au pape; ils n'étaient jugés que par le pape.

Quant à l'origine et à l'étendue des grands sièges patriarcaux, nous avons eu plusieurs fois occasion d'en parler. Saint Pierre fonda lui-même, avant d'établir à Rome le Siège suprême, le patriarcat d'Antioche. Par son disciple

(1) Ce serait ici le lieu de signaler une institution assez éphémère et qui n'a pas marqué dans l'Eglise, l'*exarchat*, dont Thomassin a dit : « Ils commencèrent tard, finirent tôt et ne remplirent qu'un siècle. »

Marc il fonda le troisième grand siège, celui d'Alexandrie. Dans la période du IVe au VIIe siècle, deux autres sièges patriarcaux s'ajoutèrent aux trois précédents de fondation apostolique, ce sont les sièges de Jérusalem et de Constantinople. — Le patriarcat d'Antioche comprenait d'abord ce que l'on appelait l'*Orient*, plus tard sa juridiction s'étendit sur les vastes contrées de l'Asie jusqu'au Gange, mais par contre il fût à plusieurs reprises fortement entamé par les patriarcats de Jérusalem et de Constantinople. Le siège d'Alexandrie renfermait l'Egypte et la Libye. Rome s'était réservée une juridiction immédiate sur toutes les Eglises d'Occident. N'oublions pas d'ailleurs que pour l'Orient, quelle que fut la splendeur de ces grands sièges, Rome les domina toujours et conserva sur eux tous une primauté, non pas d'honneur seulement, mais de pouvoir. On peut dire que l'histoire de l'Orient est remplie des témoignages de la suprématie du souverain Pontife sur les plus grands sièges comme sur les plus humbles. Alexandrie et Antioche ne cessèrent de regarder Rome comme leur maîtresse et leur mère, Jérusalem et Constantinople demandèrent à Rome l'honneur du patriarcat qu'elles disaient être *un rayon de primauté apostolique*. L'érection et la juridiction du siège patriarcal de Constantinople ne sont pas sans nuages: l'ambition et l'orgueil les obtinrent, et les refus de Rome flétrirent souvent ces prétentions que la justice n'animait pas et dont l'obstination abusa toujours. Bref, Constantinople obtint son rang patriarcal et ses pouvoirs de juridiction plutôt par tolérance que directement et par une bonne volonté positive. — Les titulaires des cinq grands sièges patriarcaux jouissaient d'un privilège important : ils étaient élus, consacrés et installés avant que Rome en fût informée. Ce n'est qu'après qu'ils écrivaient au pape pour en obtenir des lettres de communion et de confirmation. Les lettres terminaient le provisoire et établissaient définitivement

patriarches dans leur dignité et leur juridiction. Pourquoi cette marche? Apparemment pour parer aux désastres qu'auraient causés les longueurs d'une vacance dans des charges si vitales et si vastes. D'ailleurs, ainsi que le fait remarquer Innocent III, cette prise de possession par provision était fondée sur une dispense expresse des papes.

Après les patriarches et les exarques venaient les *métropolitains* dont l'autorité ne s'étendait que sur une province. Ils ordonnaient les évêques, présidaient les conciles provinciaux, aplanissaient les différends qui étaient de leur ressort, portaient des peines canoniques, et veillaient à l'observation des décrets des conciles.

Au-dessous des métropolitains venaient les évêques qui administraient une Eglise avec son territoire. Il était d'usage d'ordonner un évêque dans la *cité* ou ville plus importante, et cet évêque exerçait ses pouvoirs épiscopaux sur les bourgades et les villages qui en dépendaient. Quand les empereurs devenus chrétiens appelèrent les évêques dans l'administration civile et les chargèrent de soins multiples et de missions absorbantes, force leur fut de recourir à des auxiliaires : les *chorévêques*, les *archiprêtres*, les *archidiacres* apparurent. Les chorévêques, placés dans une position inférieure et fausse, méprisés parfois des paysans au milieu desquels ils exerçaient leurs pouvoirs, tendirent rapidement à disparaître. Dès le concile de Sardique et celui de Laodicée, on songe à les supprimer tout à fait. Dès le quatrième siècle, nous trouvons, tant en Occident qu'en Orient, des archiprêtres et des archidiacres.

Au-dessous du diocèse est la *paroisse*, que desservent des archiprêtres ou des prêtres. Selon Thomassin cette division du diocèse en paroisses aurait commencé en Italie vers la fin du IVe siècle. A Alexandrie, il en existait depuis le temps de Constantin; en Espagne, dès le IIIe siècle, le nom même de paroisse, *parochia*, se retrouve dans une lettre du pape Ur-

bain I. La paroisse ne fut d'abord desservie que par des prêtres de passage que l'évêque y envoyait et en rappelait, sans rien de fixe ni de régulier. Plus tard, des curés en titre et à poste fixe les gouvernèrent. Du reste, le nombre des paroisses et le plus ou moins de stabilité de leurs titulaires ne suivirent point d'abord de règles uniformes.

**2.** L'élection des évêques subit dans le cours des siècles quelques modifications. Les apôtres choisissaient seuls leurs coopérateurs et les envoyaient aux Eglises (1). Après eux on commença à consulter les fidèles. Plus tard encore, et durant cinq siècles environ, les prélats voisins de l'Eglise vacante choisissaient un évêque de concert avec le clergé et le peuple de cette Eglise. Du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, surtout en France, nous voyons le pouvoir royal déjà quelque peu mêlé à cette élection. Au XIII<sup>e</sup> siècle, on rencontre des chapitres qui ont le privilège de choisir seuls leur évêque. Actuellement, dans les différents Etats catholiques de l'Europe, les élections épiscopales sont soumises aux dispositions des différents concordats.

Tel était le choix qui, dans aucun cas, n'était soustrait à la surveillance du Siège Apostolique. Quant à l'institution canonique, elle ne pouvait venir que du pape, source unique de l'autorité dans l'Eglise. Sans doute, la manière dont l'institution canonique émanait du Saint-Siège variait et était, selon des tolérances et des faveurs particulières, plus ou moins directes, mais elle en émanait toujours. « Pierre seul, dit saint Grégoire de Nysse, a le droit de créer de nouveaux apôtres. »

**3.** L'éducation du clergé suivit un peu le sort et les différentes situations de l'Eglise. Tout d'abord le clergé se for-

(1) Act. des Apôtres; — Epître à Tite et à Timothée.

sait au milieu même des autres fidèles, et, en s'attachant à imiter les prêtres, les diacres, les évêques, et en exerçant les fonctions inférieures qui peu à peu le rendaient capable d'être promu aux supérieures (1). Plus tard, sur certains points, des écoles chrétiennes s'ouvrirent où le clergé put aller puiser la doctrine à ses sources les plus pures et les plus riches. Les monastères devinrent bientôt aussi les plus opulentes pépinières pour le recrutement du clergé. Un autre mode tout pratique était suivi en beaucoup d'endroits qui rentrait parfaitement dans les vues et les recommandations des apôtres. Un synode de Vaison, en 529, parle d'un usage très répandu dans toute l'Italie, d'après lequel les curés de campagne doivent prendre chez eux des enfants, à titre de lecteurs, et, en pourvoyant en bons pères de famille à leur entretien, leur donner l'éducation cléricale nécessaire à leur future promotion.

L'entretien du clergé subit comme le reste des modifications imposées par les circonstances. Les apôtres pourvoyaient à leur subsistance et à celle de leurs disciples, en partie par eux-mêmes et leurs travaux manuels (2), en partie par les dons des fidèles. A l'exemple de Jésus-Christ (3), saint Paul rappelait avec une grande force aux fidèles l'obligation où ils sont de pourvoir aux besoins corporels de ceux qui se dévouent corps et âme à leurs besoins spirituels (4). Vers le deuxième siècle les fidèles prirent l'habitude de consacrer à l'entretien de leurs prêtres les prémices de leur récolte. Quand les accroissements du troupeau eurent interdit aux évêques et aux prêtres tout autre travail que celui des âmes, les collectes des fidèles durent être plus abondantes. Tertullien nous fait connaître que tous les mois les fidèles dépo-

---

(1) I Tim., III, 13.
(2) Act. Apost., XX, 34. — II Corinth., XI, 9. — Luc, X, 7.
(3) II Corinth., XI. — I Corinth., IX, 4-14.
(4) I Corinth., IX, 12, 13.

saient, pour la subsistance du clergé, une petite somme d'argent, mais ces subventions étaient volontaires. Nous verrons, plus tard, les Eglises enrichies par de princières munificences pourvoir elles-mêmes à l'entretien du culte et de leur clergé.

4. L'Eglise eut de suite la sublime audace de se créer un clergé vierge. Elle rencontra de terribles obstacles, eut à surmonter de gigantesques difficultés, souvent se voua aux sanglantes extrémités du martyre, mais elle triompha de tout et donna au monde un spectacle si neuf, si inouï, si divin, qu'encore qu'il le contemple depuis tant de siècles et avec une si invincible évidence, le monde, qui le réclame et l'admire, a je ne sais quelle peine à y croire. L'Eglise saisit de suite les indispensables motifs de la virginité de son sacerdoce. Le prêtre est tout ensemble homme de Dieu et homme de ses frères, homme de la prière et homme du dévouement. Homme de Dieu, il représente Jésus-Christ, est médiateur et sacrificateur, et habite les chastes splendeurs du sanctuaire. Homme de ses frères, le prêtre doit se vouer à eux sans qu'aucun autre lien ne l'enchaîne et ne lui fasse marchander son temps, ses fatigues et sa vie. Marié, le prêtre n'est plus qu'un homme vulgaire, la confiance se retire, la vénération s'éteint, le prestige sacré s'évanouit. Le sacerdoce catholique est donc et fut toujours dans l'Eglise un sacerdoce vierge. L'Eglise n'imposa pas de suite ni partout sur ce point sa volonté, mais cette volonté resta toujours immuable au milieu des difficultés qu'elle rencontra. « L'institution du célibat est aussi ancienne que l'Eglise. » Une multitude de monuments en témoignent, dont voici quelques-uns. Dans un de ses livres Tertullien parle ainsi à une veuve: « Ne rougiriez-vous pas, si vous étiez mariée pour la seconde fois, de vous présenter au prêtre qui ne l'a été qu'une fois, ou n'a été consacré qu'à la condition de vivre dans la virgi-

...té? » Ainsi les hommes mariés que l'on admettait dans le sacerdoce étaient, ou devenus veufs, ou si leurs femmes vivaient encore tenus par vœu de n'en plus user. Dans l'histoire d'Eusèbe, quand l'auteur flétrit Paul de Samosate et son clergé dégénéré, il dit que ces prêtres vivaient avec des « femmes sous-introduites. » D'où vient la grandeur exceptionnelle de ce crime sinon de l'idée de chasteté et de continence qui s'attachait dès lors au sacerdoce? Au concile d'Elvire, dès le commencement du IV$^{e}$ siècle, on statue que « l'usage du mariage est absolument interdit aux évêques, aux prêtres, aux diacres. » « Si un prêtre se marie, dit le concile de Néo-Césarée, il sera exclu du clergé. » Le XXVII$^{e}$ canon apostolique porte qu'on ne permettra qu'aux lecteurs et aux chantres de prendre des femmes. — L'Eglise, en même temps qu'elle se montrait inébranlable dans sa volonté de créer un sacerdoce vierge, n'abandonna pas la cause des épouses que des vocations indiscrètes auraient fait abandonner. Le VI$^{e}$ canon apostolique, défend de renvoyer sa femme « sous prétexte de religion, » c'est-à-dire d'entrer dans les ordres en renvoyant une épouse contre son gré et au mépris de sa position délaissée et dangereuse.

**5.** Il est naturel, il est nécessaire que nous trouvions entre l'ancienne discipline et la nôtre des différences secondaires, mais où aucune différence n'existe, où l'uniformité est parfaite, c'est dans la doctrine. Un auteur protestant s'écriait devant les œuvres de saint Irénée : « Ou il faut nier Irénée ou il faut se faire catholique romain. » Il aurait pu en dire autant de tous nos autres docteurs, tous exposent la doctrine telle que l'Église l'enseigne encore. L'hérésie seule corrompt cette doctrine. Le Protestantisme qui prétendait, au seizième siècle, que l'Église dégénérée n'enseignait plus la pure doctrine de la primitive Église, faisait un mensonge que l'étude des Docteurs détruit à chacune des pages de

leurs écrits. De là cette haine des sectaires contre les Pères des premiers siècles, de là aussi ce soin d'étouffer leur voix accusatrice et de reléguer dans le plus profond oubli leurs plus écrasants témoignages.

## II.

## Les Fidèles.

1. Nous venons de parcourir les parties diverses de l'*Église enseignante*, au-dessous d'elle était l'*Église enseignée*, le corps des simples fidèles, les *laïques*. Eux aussi se divisaient en catégories diverses que spécifiaient les degrés divers de perfection de leur vie. De la masse sortaient les âmes d'élite, qui, au commun de la vie chrétienne, ajoutaient la pratique des conseils, les *acètes*, qui pratiquaient plus largement les œuvres de pénitence et s'interdisaient les plaisirs du monde même légitimes et permis, les *vierges*, les *veuves*, qui consacraient leur vie à la prière et aux œuvres saintes (1).

Vue dans son ensemble, la société chrétienne présentait au regard, d'abord la masse, où, à côté des vertus déjà héroïques, les vices trouvaient parfois une part plus large que ne l'ont signalé souvent des historiens superficiels ou de parti pris. L'humanité était alors ce qu'elle n'a pas cessé d'être depuis : les âmes et les vertus vulgaires forment le grand nombre, l'héroïsme de la vertu ne fait jamais que l'exception. D'ailleurs malgré ses propres taches, la société chrétienne primitive était un prodige de sainteté et d'innocence, de force et de grandeur. Les témoignages que ren-

(1) Parmi ces veuves étaient les *diaconesses*.

nt à la communauté chrétienne les apologistes ne peuvent aucune manière être révoqués en doute, et ils sont admibles. « Ces hommes, dit saint Justin, qui naguère étaient claves de toutes les sensualités, mettent aujourd'hui leur ur joie dans une vie toute pure et toute immaculée, ceux i s'adonnaient aux pratiques de la magie, se vouent au ulte du Dieu invisible et éternel, ceux qui mettaient l'or u-dessus de tout répandent maintenant l'or à intarissables lots dans le sein des pauvres, ceux qui se haïssaient les ns les autres et repoussaient inhumainement les étrangers, eux-là aiment leurs ennemis, prient pour leurs persécurs, et font mille efforts pour éteindre les haines iniques i les poursuivent. » « Les chrétiens, dit la lettre à Dionète, vivent dans leur patrie comme des pèlerins sur la terre rangère ; tout est commun entre eux, et les adversités ils s supportent tous avec une liberté d'âme merveilleuse. ur patrie est partout, car toute la terre leur est également un lieu d'exil. Ils se marient comme les autres, mais ils ne font pas comme les autres périr leurs enfants. Ils vivent ns la chair, mais sans en suivre les convoitises, ils habitent la terre, mais leur vraie demeure est le ciel. Ils sont oumis aux lois, et leur sainteté les élève au-dessus de toute i. Ils aiment tous les hommes quand le monde entier s'est it leur persécuteur. On les fait mourir, mais la mort est pour eux le suprême affranchissement. »

**2.** Pénétrons maintenant dans le secret délicieux de la vie chrétienne, allons à la source où s'alimente la sainteté de ces anges terrestres que le Rédempteur venait de créer et de répandre dans le monde avec une si royale profusion.

Le *Baptême* ouvrait l'accès à la vie sainte (1). Mais comme

---

(1) On trouvera de très bons renseignements dans l'ouvrage de M. Corblet, *Hist. dogm., liturg., apol. du sacrement de Baptême.* — Visconti, *De ant. Baptism. rit.* — Launoi, *De priscis et solemn. baptismi tempor.* — Morini, *De*

l'œuvre était immense et la transition terrible entre le Paganisme et l'héroïsme chrétien, l'Église fit faire, sous le nom de *catéchuménat*, un temps de probation. Les catéchumènes à instruire et à former à la vertu faisaient l'objet le plus cher et le plus précieux de la sollicitude de l'Église. On les divisait en deux classes : ceux que l'on commençait à instruire et ceux que l'on admettait déjà au commencement du sacrifice. Plus tard les catégories de catéchumènes se multiplièrent avec les degrés divers d'initiation. L'administration même du baptême fut, de suite, dès les premiers siècles, accompagnée de cérémonies imposantes. Un *baptistère* est mentionné par saint Justin (1); la bénédiction solennelle de l'eau baptismale par saint Cyprien et saint Basile ; Tertullien parle des parrains et des marraines comme déjà connus et vulgaires de son temps : on est porté à croire que les diacres pour les hommes, les diaconesses pour les femmes en firent l'office durant une période plus ou moins longue. Les *constitutions apostoliques* nous ont conservé la formule des « renoncements » qui est encore celle dont nous nous servons aujourd'hui : « Je renonce à Satan, à ses œuvres, à ses usages, etc. » Continuellement nous trouvons dans les catéchèses des Pères l'explication de ces *œuvres* et de ces *pompes* de Satan (2). La profession de la foi suivait cette renonciation au démon et l'onction de l'huile sainte était faite ensuite par les diacres pour les hommes, par les diaconesses pour les femmes. — Alors venait l'acte même du baptême. Les trois immersions furent assez universellement pratiquées, mais le baptême par aspersion n'en était pas moins regardé comme valide et licite. Saint Cyprien répondait dans ce sens à une consultation.

---

*catechum. expiat.* — Bordier, *Hist. des catechism. pendant les prem. siècl de l'Egl.*

(1) *Dialog. cum. Tryph.*, c. 43.

(2) Voy. Chladenius, *De abrenunt. baptismali.*

n joignait alors au baptême le sacrement de *Confirma*-
que l'on a séparé depuis. Une onction nouvelle, l'onction
saint chrême était faite, *oleum pro Spiritu Sancto*, et
position des mains l'accompagnait. Tertullien mentionne
rit, le pape saint Corneille insinue qu'au baptême des
lades on ne joignait pas la confirmation, et le *Liber Pon*-
*alis* marque le moment où on cessa de le conférer aux
ants que l'on baptisait. D'autres cérémonies accompa-
ient le baptême, telles que le revêtement de la robe blan-
, le baiser de la paix, le lait et le miel présentés aux
ltes, etc. (1).

a communion était dans ces premiers âges, ce qu'elle
restée depuis, la grande action des fidèles, le centre de
rs dévotions comme la vie de leurs âmes. Dans les pre-
ers siècles, les fidèles communiaient chaque jour. Au qua-
ème siècle, le relâchement introduit dans la communauté
rétienne réduisit les communions à quatre par semaine,
is à celle du dimanche. Les dispositions devenant moins
rfaites, les communions devaient être plus rares : l'Église
missait, mais ne faiblissait pas sur ses exigences.

Le jeûne eucharistique fut promptement obligatoire, le
ncile *in Trullo* le range parmi les traditions apostoliques.
uand l'assemblée, par ordre et par degrés de distinction,
vait reçu le corps du Sauveur, les diacres le portaient aux
bsents, et les simples fidèles eurent eux-mêmes la faculté
e l'emporter afin de se communier eux-mêmes chaque matin
e leurs propres mains. Les moines pouvaient prendre avec
ux la sainte Eucharistie dans leurs déserts, les voyageurs
n faisaient souvent le viatique du voyage, les malades le
remède de leurs maux. L'amour ardent des fidèles nous
explique ces usages et d'autres plus étrangement familiers,
tels que la consécration des yeux, de la bouche, des oreilles

(1) Visconti, *De veter. Confirm. rit.* — Orsi, *De Chrismat. Confirmatorio.*

avec le précieux Sang. Un immense amour obtenait d'immenses faveurs. Ces faveurs ne furent supprimées que quand la ferveur amoindrie cessa de les assez mériter. — Les fidèles des premiers siècles communiaient généralement sous les deux espèces, mais non pas tous ni toujours, ni partout. Les enfants, les absents, les *abstèmes*, c'est-à-dire ceux qui ne supportaient pas le vin, ne communiaient que sous la seule espèce du pain.

La pénitence ne fut pas moins indispensable dans les premiers siècles qu'elle ne l'est maintenant. Le *pouvoir des clefs* s'exerçait donc continuellement, et ce pouvoir réclamait les mêmes conditions qu'aujourd'hui. Le sacrement de Pénitence était alors ce qu'il est pour nous « la planche du salut, » le second baptême, » la grande et unique espérance après le péché (1). Or, comme aujourd'hui l'aveu de la faute, *la confession*, était nécessaire et universellement pratiquée (2). Les protestants mentent ici à la Tradition, comme ils mentent à tant d'autres témoignages sur tant d'autres questions. Pour nous borner, car la matière serait infinie, Tertullien parle de l'aveu des fautes, aveu aussi nécessaire qu'il est coûteux. « Aimez-vous mieux, s'écrie-t-il, cacher vos péchés et être damné que de les découvrir et vous retirer absous? Plusieurs reculent devant la confession de leurs péchés, semblables à ces malheureux qui aiment mieux périr que de déclarer au médecin un mal secret. Insensés qui veulent dérober leurs fautes à la connaissance des hommes comme s'ils pouvaient les cacher à Dieu! »

La confession auriculaire et secrète était dans les premiers siècles comme dans tous les autres la confession ordinaire, usuelle. Mais dans certains cas plus graves ou quand la ferveur y portait d'elle-même, le pécheur coupable d'un

(1) Voy. Morimus, *Comment. historic. de disciplin. in administr. Sacram. pœnit.*

(2) Filesacus, *De Conf. secretæ usu et prax.*

crime public se confessait publiquement et à la pénitence ordinaire devait joindre certaines œuvres expiatrices plus difficiles et plus douloureuses. L'évêque seul reçut d'abord les confessions publiques, le temps en était surtout le premier mercredi de carême (1). Lors de la persécution de Dèce, le trop grand nombre des *tombés* obligea l'évêque à se faire remplacer dans cet office par un prêtre *pénitentiaire* (2).

La primitive Église comme la nôtre tenait pour certaine l'efficacité des *indulgences* et croyait au *purgatoire* comme au lieu de la suprême expiation.

Cette *pénitence publique* et les rigueurs excessives de la correction dans les premiers siècles trouvent sans doute leur première et leur plus belle explication dans la ferveur des fidèles, la vivacité de la foi et le sentiment juste de l'énormité de l'offense de Dieu; n'omettons pas une explication secondaire. L'Église recevait du Paganisme une foule d'éléments profondément gangrenés : une rigueur inflexible prévint seule les désordres et une décadence que la corruption grecque et romaine eût rendus effrayants. Nous verrons durant plusieurs siècles l'Église en agir de même avec les Barbares. — Peu à peu l'aveu public des fautes, devenu moins nécessaire, tomba en désuétude : en Orient, sous Nectaire de Constantinople, vers 381; en Occident, vers le temps de saint Léon (3).

---

(1) Sirmond, *Hist. pœnit. publicæ.* —Petau, *Dissert.* — Noël Alex., *Dissert.* — P. Constant, *Dissert.*

(2) Déjà du temps de saint Jérôme et de Pacien, il n'y avait plus guère que les femmes qui se soumissent à la pénitence publique. — Hieron., *Ep.* I. — Pacian., *De pœnitent.* — Zaccharia, *Dissert. lat.*, t. II. Fulg., 1781. *De pœnitentia Constantinopoli sublata a Nectario*, p. 26.

(3) Sur les lois relatives au jeûne, voy. Filesac, *De prisc. rit quadragesim.* — Thomassin, *Tract. historic., dogmat. de Jejuniis.* — Noël Alex., *Dissert. de Jejun.* — Petau, *Théol.*, p. 1105.

Sur l'administration de l'*Extrême-Onction* dans les premiers siècles, voir

Sans doute la *virginité* volontaire fut dès le premier âge en très grand honneur dans l'Église, le nier serait méconnaître à la fois les écrits des Pères les plus fameux et les monuments les plus éclatants et les plus inébranlables : mais toutefois jamais ce culte de la virginité n'ébranla l'auguste prestige du mariage chrétien. — Les secondes noces étaient tolérées, mais l'indissolubilité du lien conjugal fut immédiatement et vigoureusement enseignée et défendue. L'Église soutint souvent pour ce dogme ses plus rudes et ses plus sanglants combats.

Avant d'abandonner ce sujet, nous devons parler d'une loi importante, qui fut rigoureusement gardée dans les premiers siècles et qu'il est indispensable de connaître quand on étudie les dogmes catholiques dans les Pères, c'est la *loi du secret* (1). La grossièreté et le mauvais vouloir du Paganisme ne pouvaient s'élever jusqu'à la hauteur toute céleste de nos mystères, et Jésus-Christ avait défendu absolument « de jeter les perles devant les pourceaux. » On ne parla donc, en public, dans les écrits que tous pouvaient lire, dans les prédications où les infidèles pouvaient se glisser, des parties intimes de la religion, surtout des sacrements et tout particulièrement de la toute divine Eucharistie qu'avec la plus extrême réserve. Les catéchumènes n'étaient initiés aux dernières révélations qu'après leur baptême. De là ces phrases qui reviennent si souvent dans les prédications des Pères : « ... les initiés le savent... les fidèles seuls nous comprennent, etc. » De là encore ces différences si étran-

---

saint Augustin, *Enarr. II in Psal.*, XXVI, p. 2. — Innoc. I, *ad Episcop. Decent.*, c. VIII. — Victor Atioch., *Comment. in Marc.* — Schelstrate, *Dissert.* II, c. V, p. 94. — *Vie de sainte Clotilde.*

(1) Tertull., *Apol.*, VII. — Cyrille de Jérusalem, *Præf. catech.* — Saint Ambroise, *Epist.* 33 *ad Marcellin.* — Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, VI. — Théodoret, *Epitom. decret.*, c. 18. — Saint August., *II in Joan.* — Constitut. apost., II, 57.

ges : le même docteur parlant du même sacré mystère, employant ici des expressions voilées et mystérieuses, là le définissant comme nous le ferions nous-mêmes, avec la même précision et la même énergie. Saint Jean Chrysostôme, dans la relation d'un sacrilège qu'il envoie au pape Innocent I, parle ouvertement *du sang sacré de Jésus-Christ* répandu et foulé aux pieds : dans la narration du même fait, destiné au public, il n'est parlé que du *symbole répandu*.

## III.

## Le Culte (1).

**1.** Le centre du culte, le grand objet de la dévotion des fidèles, la vie et la sève du Christianisme était dans les premiers siècles comme à tous les âges de l'Eglise, *le saint Sacrifice de la Messe*. — Durant la période apostolique, et jusqu'au temps même de saint Justin, la messe se célébrait plus simplement, bien que dans ses parties essentielles elle reproduisait déjà la nôtre entièrement. Après quelques prières on lisait des passages de l'Ecriture, l'évêque faisait une homélie que suivaient de nouvelles prières. Puis, après le baiser de paix, on présentait à l'évêque le pain, le vin et l'eau sur lesquels il prononçait les paroles de la consécration, et la sainte Eucharistie était distribuée aux fidèles présents et portée aux malades. — La liturgie des *Constitutions Apostoliques* est plus complète et renferme souvent mot pour mot les prières que nous récitons. — A partir du

(1) Consulter : J. Bona, *Rerum liturg.*, libr. duo. — Assémani, *Codex liturgie.* — Renaudot, *Liturg. oriental. collectio.* — Martèné, *De antiq. eccles. ritib.* — Le Brun, *Explic. hist., dogm. de la messe.* — Les ouvrages éminents de Dom Guéranger.

quatrième siècle, la liturgie sainte s'achève et la messe s'offre à nous dans toute l'ampleur et la beauté de ses prières et de ses cérémonies. Sa célébration consistait en deux parties principales : la première, *missa catechumenorum*, où assistaient les catéchumènes et même les païens, la seconde célébrée pour les seuls baptisés. La messe des catéchumènes commençait par le chant des Psaumes et la lecture de l'Ecriture tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Au chant du Psaume qui servait d'*introduction*, *Introït*, on ne tarda pas à joindre le cri d'invocation : Κύριε, ἐλέησον! puis la doxologie plus développée du *Gloria*. C'est alors que l'évêque, après avoir salué l'assemblée, *Pax vobiscum*, prenait place sur son trône, écoutait la lecture, puis faisait l'homélie. L'homélie ou le sermon terminés, le diacre faisait sortir les catéchumènes, les infidèles, les énergumènes et les pénitents, et la messe proprement dite se continuait. Parmi les offrandes apportées par les fidèles (*Offertorium*), le diacre et le sous-diacre choisissaient ce qui était nécessaire pour la consécration et la communion des fidèles, et (dès le IVe siècle) l'oblation sainte était solennellement encensée. Après le lavement des mains, l'évêque exhortait les fidèles à redoubler de pureté de conscience et de ferveur : « Élevons nos cœurs! » *Sursum corda!* Cette exhortation était comme le prologue, l'entrée dans la partie toute mystérieuse, toute sacrée du saint Sacrifice (πρόλογος, *præfatio*). La partie principale de la messe se nommait d'abord l'*action* par excellence, *actio*. L'évêque récitait le *Canon*, que nous possédons tel que la primitive Eglise le possédait. En Orient, le voile qui séparait les fidèles des saints mystères se levait au moment de la consécration, et l'assitance profondément courbée adorait Jésus-Christ descendu sur l'autel. En Occident, cette adoration de l'hostie au moment de la consécration ne s'introduisit que plus tard. La prière pour les morts, le *Pater*, *l'Agnus Dei*, la communion de l'assistance

achevaient le divin Sacrifice. Le Très-Saint Sacrement était conservé dans un petit tabernacle (παστοφόριον). Après une dernière prière on renvoyait l'assemblée. Tertullien et les *Constitutions Apostoliques* nous font foi que dès les premiers temps de l'Eglise on offrait le saint Sacrifice pour les morts. Les *messes votives*, offertes pour obtenir des grâces particulières ou temporelles ou spirituelles, étaient aussi en usage. — Quant à la matière du pain, primitivement les deux Eglises d'Orient et d'Occident se servaient également de pain levé, plus tard l'Occident n'employa plus que le pain azyme ou sans levain. Partout et toujours nous retrouvons l'usage de mêler au vin du Sacrifice quelques gouttes d'eau.

**2.** On conçoit que les Eglises (1) qui devaient contenir les assemblées des fidèles, l'oblation du saint Sacrifice, la réserve du Saint-Sacrement ne purent être de suite construites et ornées. Les fureurs des persécutions ne laissaient aux fidèles et surtout aux prêtres que d'incertaines et changeantes retraites ou les obscures profondeurs des catacombes. Dans la période apostolique et durant les premières persécutions, les demeures des convertis devenaient autant d'églises où les fidèles se réunissaient par groupes et furtivement. Pourtant dès avant la persécution de Dioclétien, d'assez nombreuses églises couvraient déjà Rome et les grandes cités de l'Empire. A partir de Constantin, ces églises devinrent innombrables et embellies partout avec une royale magnificence. L'art chrétien inauguré dans les catacombes prit librement son essor et multiplia ses chefs-d'œuvre. Nous aurions peine à nous représenter les splendeurs dont

(1) Consulter Sarnelli : *Antica Basilicografia.* — Ciampini, *Veter. monument.* — *Id., Synopsis historic. de sacr. ædif. a Constant. Magn. extruct.* — — Gallade, *Templ. catholic. antiquit.* — Muratori, *De prim. Christian. eccles.* — Martigny, *Diction.*, au mot *Eglise.*

les églises furent pleines à partir du IVe siècle (1). La terrible persécution des iconoclastes peut nous donner quelque vague idée de la profusion et de la richesse inouïes des ornements dont les églises étaient dès lors chargées. Dans les temps de calamité, quand nos saints évêques vendaient leurs vases et leurs calices d'or, le prix nourrissait des multitudes.

La peinture et la sculpture s'épanouissaient magnifiquement dès le VIe siècle. Leurs chefs-d'œuvre honoraient les saints et enchâssaient les reliques des martyrs. — Les premières églises présentaient la forme d'un carré long terminé par un espace circulaire (αψις) où étaient rangés les sièges des prêtres autour du trône de l'évêque. A partir de Constantin, les Eglises affectèrent le plus souvent la forme d'une croix. Sous Justinien, les coupoles commencèrent à se montrer. Comme accessoires de l'église, l'on trouvait le réservoir pour les ablutions, le baptistère, enfin des salles ou sacristies.

**3.** Arrivons aux Fêtes. Il y a d'abord le Dimanche. « Le dimanche était consacré au souvenir de la résurrection du Seigneur. On y faisait en même temps la mémoire du premier jour de la création; car la résurrection n'est que le premier jour d'une création nouvelle. Nous trouvons déjà dans le Nouveau Testament des textes relatifs à la célébration du dimanche. Sabbath signifie le dernier jour de la semaine, le sabbat des Juifs; il signifie aussi, surtout au pluriel, la semaine toute entière. Le dimanche est le premier jour de la semaine. Le mot μία a souvent ce sens. C'était le premier jour de la semaine que les chrétiens se réunissaient

(1) Basnage, *Hist. des imag. dep. J.-C.* — Molain, *Hist. sacr. imag.* — Agincourt, *Hist. de l'art*, depuis le IVe jusqu'au XVIe siècle. — Guénebault, *Diction. iconograph.* — Crosnier, *Iconographie chrét.* — Martigny, au mot *Images*.

ec saint Paul, et l'Apôtre tenait visiblement à ce que leur munion se fît ce jour-là. Chaque chrétien devait, le premier ur de la semaine, apporter une légère offrande, qu'on nvoyait à Jérusalem. Ici encore il est dit : κατὰ μίαν σαβ-του. C'était donc le premier jour de la semaine que tous es chrétiens s'assemblaient : *Fui in spiritu in dominica die*. Dans l'Ecriture, le jour du Seigneur est souvent appelé le dernier jour du jugement. Ici, il désigne ce qu'il est effec-tivement, le dimanche. Cette locution, qui existait déjà au temps où fut rédigé l'*Apocalypse*, est restée depuis cons-tamment en usage dans l'Eglise. Saint Ignace traite égale-ment de la solennité spéciale du dimanche, et Pline écrivait à Trajan que les chrétiens avaient coutume de se réunir en un jour déterminé, qui était le dimanche (1). »

L'institution des fêtes dans l'Eglise date des premiers âges. Les principales étaient consacrées à reproduire les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ : la Résur-rection, l'Ascension, la Pentecôte. Le dimanche des Ra-meaux marquait un temps d'absolution et de grâces durant lequel les puissances civiles elles-mêmes se relâchaient des rigueurs de la justice. Le Jeudi saint l'institution de l'Eucha-ristie était fêtée solennellement ; le Vendredi saint était le jour du grand deuil, le Samedi saint commençait l'allégresse que le jour de Pâques complétait magnifiquement. Ce jour-là les chrétiens s'abordaient avec ces mots : « Le Christ est ressuscité ! » Les néophytes portaient des robes blanches qu'ils ne déposaient qu'au dimanche *in Albis* (2). En plu-sieurs lieux on célébrait dès le IVe siècle la fête de Noël,

---

(1) Mœlher. — Sur les fêtes on pourra consulter: de Neufville, *De l'orig. et de l'instit. des fêtes*. — Thomassin, *Hist. festor*. — Guéranger, *Instit. liturgiq*. — *Id.*, *Année liturgiq*. — Hospinianus, *Festa Christian*.

(2) Consulter : Mayer, *De dominica Palmarum*. — Greisser, *De hebdomad. magn. Clajus de die parasceves*. — Danz, *Memorabilia arc. fest. pach*. — Schmid, *De dom. in albis*.

plus encore l'Epiphanie qui, primitivement, célébrait la venue du Fils de Dieu parmi nous et sa manifestation dans la chair (1). Plusieurs fêtes furent introduites pour contre-balancer les entraînements des fêtes païennes : ainsi, en opposition aux Lupercales, Gélase I célébra la fête de la Purification de Marie (2).

**4.** L'usage des *hymnes* est fort ancien dans l'Eglise, mais on ne les chantait que là où le saint Sacrifice n'était point offert. Les chrétiens des temps apostoliques s'édifiaient par le chant des hymnes : saint Paul le mentionne et Pline l'atteste dans sa lettre à Trajan. L'un des principaux moyens qu'employa Arius pour convertir le peuple à son hérésie fut la composition des hymnes où le venin de l'erreur se dissimulait sous le charme de la poésie. Paul de Samosate fut assez audacieux pour remplacer par des chants à sa louange les hymnes que le peuple consacrait à Jésus-Christ. Des premières hymnes il ne nous reste plus que des mentions et de plus ou moins vagues souvenirs. Après l'ère des persécutions les hymnes se multiplient. En Occident, saint Paulin de Nole, saint Ambroise, Cassiodore en composent d'excellentes, mais une s'élève au-dessus de toutes les autres : le *Te Deum* composé, dit-on, par saint Ambroise et saint Augustin lors du baptême de ce dernier. Le *Te Deum* figure dans la règle de saint Benoît, et dès le neuvième siècle il est devenu le chant de triomphe et d'action de grâces partout usité. Prudence, Sédulius, Ennodius, Elpis la femme de Boèce, Venance Fortunat, saint Grégoire le Grand, Isidore de Séville s'illustrèrent dans ce genre de composition. — L'Eglise orientale compte comme ses poëtes

(1) Caumont, *Traité de Noël*. — Jablouski, *De orig. fest. Nativit. Christi*. — Kindler, *De Epiphaniis*.

(2) P. Lazeri, *De falsa origin. vet. Christ. rit. a ritibus Ethnic.*, Rom., 1777, in-4°.

saint Grégoire de Nazianze, Synésius, saint Jean Damascène, et, le plus illustre comme le plus admirable, le saint diacre d'Edesse Éphrem (1).

Le chant ecclésiastique est dans l'Église de la même antiquité au moins que les hymmes. D'une grande sublimité d'abord, il inclina ensuite, surtout en Orient, vers les mélodies d'une suavité trop sensuelle. Des plaintes s'élevèrent et le chant s'épura sans recevoir d'autre atteinte. Les plus grands saints le propagèrent avec zèle, et, parmi eux tous, saint Grégoire le Grand le travailla avec un immense succès. Les mélodies romaines pénétrèrent dans l'Occident tout entier, et les merveilleuses voix de l'orgue ne tardèrent pas à en faire ressortir les mâles et solennelles beautés.

**5.** Le culte des morts ressortait logiquement de l'espérance chrétienne et de la noblesse toute divine que la Rédemtion, la grâce, les sacrements versaient au corps comme à l'âme du chrétien. Dès les jours de sa décadence et de sa prochaine dissolution, un sacrement honorait la chair de l'homme de son onction suprême. Saint Jean Chrysostôme, saint Augustin, d'autres Pères nous témoignent de l'existence et de l'administration du sacrement de l'*Extrême-Onction* dont saint Grégoire le Grand, dans son *Sacramentaire*, nous donne une longue et explicite définition.

Autant le Christianisme relevait la chair de l'homme autant les premiers chrétiens furent soigneux de donner à cette chair une pieuse et honorable *sépulture* (2). — La sépulture tient

---

(1) Consulter sur cette matière : J. Bona, *De divin. psalmod.* — Thomasius, *Hymnarium.* — Mart. Gerbert, *De cant. et music. sacr. a prima Eccles. ætate.* — Arevalo, *De hymnis eccles.* — Clément, *Hist. génér. de la musiq. relig.*, Paris, 1860.

(2) Tertull., *De coron. milit.*, c. x. — Minut. Félix, *Dial.*, c. xxxiv. — Augustin, *De civit. Dei*, I, 13. — Athan., *Vit. Anton.*, c. xc. — Gretser, *De Christian. funer.* — Martène, *De antiq. rit.*, l. III, c. xi. — Mabillon, *Præfat. ad sæcul. III.* — Nicolai, *De luct. Christian.* — Consulter surtout le

une place considérable dans les documents relatifs à l'Église des premiers siècles. Les papes s'en occupaient avec la plus grande sollicitude, et les fidèles n'avaient rien plus à cœur, après le salut de leur âme, que les honneurs à rendre à leur dépouille mortelle. De leur vivant ils s'occupaient de leur sépulture, et nous voyons bien des martyrs faire à ce sujet à leurs amis, à la foule chrétienne, même à leurs bourreaux, de très pressantes sollicitations. — Les sépultures des premiers chrétiens étaient de trois sortes. Les unes étaient souterraines, placées dans les *catacombes*, les autres, *sub dio*, à fleur de terre, formant des cimetières comme les nôtres; enfin, suivant un usage inauguré par Constantin, qui devint parfois abusif, et contre lequel l'Église dut parfois réclamer, les empereurs et les hauts personnages se firent inhumer dans les temples. — Les *catacombes* (1) furent creusées par les premiers chrétiens durant l'ère des persécutions. Elles se composent d'une série immense de galeries qui s'entrecroisent et aboutissent d'endroit en endroit à des salles de diverses dimensions. Les tombeaux des catacombes sont des espèces de niches horizontalement ouvertes dans les flancs des galeries. Ces niches se nommaient *loci* ou *loculi*. Après y avoir déposé le corps on fermait le *loculus* avec une tablette de marbre ou de simples briques sur lesquelles on traçait d'ordinaire le nom, l'âge, parfois la profession du défunt. Outre les *loculi*, on trouve dans les catacombes des *sarcophages* de marbre, ornés de figures en bas-reliefs, de symboles sacrés, de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

---

savant Diction. de Martigny, aux mots: *Funérailles, Cimetières, Catacombes, Loculi, Sarcophages, Fossores.*

(1) Le premier ouvrage à consulter sur les catacombes est assurément le recueil des travaux de M. de'Rossi, *Roma sotteran.*, Bulletin archéol., *Inscript. Christ.* — Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne.* — Raoul Rochette, *Tableau des catac. de Rome.* — G. Gaume, *Les trois Romes.* — Louis Perret, *Les catac. de Rome.*

fois les *loculi* et les sarcophages donnaient asile à plusieurs dépouilles mortelles. Après les persécutions, beaucoup de fidèles continuèrent à se faire inhumer dans les catacombes pour y reposer à côté des martyrs.

Dès les premiers siècles, les *cimetières* en plein air furent en usage, même durant les persécutions. Ces cimetières, tantôt respectés, tantôt confisqués par les païens, étaient d'ordinaire donnés à l'Église par des fidèles opulents. — Comme nous l'avons dit plus haut, les chrétiens avaient grand soin de pourvoir eux-mêmes à leur future sépulture, ils achetaient de leur vivant des *fossores* l'emplacement, le *loculus* ou sarcophage ; quant à la sépulture des pauvres elle était à la charge de l'Église, et cette charge était regardée comme si sacrée, que pour la remplir, les papes et les évêques vendirent parfois jusqu'aux vases sacrés. Les empereurs chrétiens dirigèrent de ce côté leurs munificences. Constantin avait créé à Constantinople un corps très nombreux de *lecticaires*, dont la fonction était de pourvoir aux inhumations. Immédiatement après la mort, comme aussi au jour anniversaire du défunt, les proches offraient des dons et faisaient célébrer le saint Sacrifice. Les repas mortuaires qui entraînèrent rapidement des abus furent interdits comme l'avaient été les agapes.

**6.** Mais si la piété et la charité chrétiennes entouraient de soins si empressés et de tant d'honneurs la dépouille des fidèles, un sentiment plus haut, une vénération plus profonde, un culte plus saint attachaient les âmes aux splendeurs divines de la sainteté.

Le culte des saintes reliques, des saints, des anges, est à ce point ancien dans l'Église qu'il est impossible de s'arrêter à une date fixe et de signaler un commencement certain. Les fidèles qui invoquaient les confesseurs de la foi, même de leur vivant, vouaient à leur mémoire et à leurs restes un

culte ardent et perpétuel. Les martyrs étaient des *intercesseurs* auprès de Dieu, et on les appelait au secours de toutes les détresses et de tous les dangers (1). — Dès les premières années de l'Église, la Très Sainte Vierge Marie obtint dans tous les cœurs comme sur tous les autels le premier trône après le trône de Dieu. Les murs des catacombes sont remplis des images de la Mère de Dieu ou de la Vierge immaculée (2), et l'iconographie chrétienne n'a pas de sujet qui ait plus constamment excité la piété et exercé le talent.

Nous ne pouvons dans des limites aussi restreintes tracer le tableau complet des dévotions, des rites, des usages pieux de la primitive Église. Signalons cependant l'emploi continuel chez les premiers chrétiens de l'*eau bénite* et des *signes de la croix*.

## IV.

## La Charité dans les premiers siècles (3).

D'un mot l'Apôtre avait tracé tout le rôle et toute l'histoire de la charité dans l'Église : *caritas ædificat*, « c'est la charité qui construit. » Si « Dieu est charité, » lui qui a bâti l'Église aura dans cette construction merveilleuse largement mis à profit la charité. La prédication évangélique

---

(1) Martigny, *Diction.*, au mot *Saints* (*culte des*).

(2) Voy. Martigny, *Diction.*, au mot *Vierge* (*la sainte*). — Laforge, *Iconograph.*

(3) Consulter J. Launoi, *De cura Eccles. pro pauper.*, Paris, 1663. — De Gérando, *De la bienfaisance publique*. — Taillerand, *Hist. philosophiq. de la bienfais.* — Moreau Christophe, *Du problème de la misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes*. — Franz de Champagny, *Les Césars*, passim. — *Id.*, *La Charité dans les premiers siècles de l'Eglise.*

avait sans doute une irrésistible force, les apôtres envahissaient le monde comme des conquérants invincibles, le miracle abattait toutes les volontés et brisait toutes les résistances devant sa divine et victorieuse démonstration, c'était là « les armes toute puissantes en Dieu » dont parlait l'Apôtre. Néanmoins la *charité* avait sa mission grande et indispensable dans cette guerre dont l'univers était l'enjeu; son action douce et silencieuse, mais perpétuelle, incessante, creusait la pierre, fondait la glace, arrachait au Paganisme le cri d'admiration qui commençait sa défaite : « Voyez donc ces chrétiens comme ils s'aiment! » L'histoire du païen Pacôme, converti à la foi par le spectacle de la charité chrétienne, eut très certainement des analogues par milliers.

Dans une rapide étude, nous verrons : 1° l'organisation de la charité; 2° les sources où elle s'alimentait.

**1.** Dès les temps apostoliques nous voyons l'aumône constituée régulièrement. Dans les biens que les fidèles vendent et dont ils apportent le prix à Pierre, la part des pauvres est largement contenue. Saint Paul, non-seulement organise des collectes dans l'Asie Mineure (1), mais suggère l'idée d'une épargne qui sera faite chaque semaine, et dont le fruit sera déposé chaque dimanche dans l'assemblée des fidèles (2). Dans l'époque qui suit les témoignages ne sont pas moins irrécusables (3); la perception de l'impôt sacré est mieux encore vulgarisée et régularisée. Chaque mois ou chaque semaine des dons sont déposés par les chrétiens aisés ou opulents entre les mains de l'évêque (4). Ce fonds

(1) I Corinth., XVI, 1. — II Corinth., VIII et IX.
(2) B. Paul., II Corinth. — I Corinth., XVI, 1.
(3) Justin., *Apol.*, I, cap. 67. — Iren., IV, 34. — Tertull., *Apolog.*, c. XXXIX.
(4) Eusèbe, *Hist.*, IV, 23. — Basil., *Epist.* LXX, *ad Damas.* — Justin.,

de la charité commune soutient les orphelins et les veuves, et vient au secours de toutes les détresses des frères. Les malades, les confesseurs et les martyrs, les hôtes, les voyageurs, les chrétiens jetés en exil, ceux dont il fallait procurer la sépulture, trouvaient prêtes toujours les ressources de la charité. Les femmes se distinguaient dès lors dans cette glorieuse lutte de l'aumône contre la misère. Elles visitaient les malades et les prisonniers : leur exemple entraîna dans les héroïsmes de la charité jusqu'à une impératrice, Marcia, la femme de Commode (1). Aux jeûnes ecclésiastiques, durant la semaine de la Passion, les œuvres de bienfaisance accompagnaient dans une plus large mesure la pénitence et le recueillement. Les époques de calamités étaient encore des époques de largesses sans mesure. Les riches se dépouillaient de leur luxe et les évêques fondaient les vases sacrés pour en pouvoir donner le prix aux pauvres.

La charité, telle que nous venons de la dépeindre ne pouvait longtemps suffire : l'agrandissement de la communauté chrétienne, en multipliant les misères devait multiplier les secours. Au quatrième siècle nous voyons surgir les hôpitaux et les hospices. En 355, saint Épiphane affirme que ces établissements de bienfaisance sont déjà communs. Les premiers dont il soit fait mention sont ceux de Sébaste dans le Pont. Saint Basile en établit à Césarée en 372, où l'on recueille tous les genres de misères. Les léproseries commencent à être instituées. Telle était déjà l'importance de cette fondation de Césarée que saint Grégoire de Nazianze

---

*Apol.*, I, c. 67. — Iren., IV, 34. — Tertull., *Apol.*, cap. 39. — Polycarp., *ad Phil.* c. XI, XII. — Constit. Apost. IV, 44, 27, 28, 35, 36. — *Id.*, III, 4, 12-14. — *Id.*, IV, 2, 5. — Ignat., *ad Polycarp.*, c. 4. — Cyprian., *Epist.* 37, *Epist.* 38. — Eusèbe, *Hist.*, III, 37.

(1) Voy. Döllinger, *Hippolytus und Kallistus*, p. 121. — *Philos.*, *Orig.*, IX, 12.

la considère comme une petite ville. Saint Jean l'Aumônier fit prendre à la charité un nouvel essor et bâtit en grand nombre les maisons de refuge pour les enfants, les malades et les vieillards. Saint Jean Chrysostôme étendit encore l'organisation de cette charité ; ses vastes hospices renfermaient des logements pour les prêtres, les médecins et les infirmiers. L'Occident ne se laissa pas surpasser. Pammaque bâtit à Rome un vaste hospice pour les étrangers. « L'univers entier, écrivait saint Jérôme, a entendu parler de l'hospice construit sur le port Romain. » Autant Pammaque avait mis de magnificence à élever cet hospice, autant Fabiola dépensait de zèle et de richesses à l'entretenir. Le Paganisme stupéfait voyait cette noble dame soigner les malades, panser leurs plaies rebutantes, et leur rendre les plus humiliants services. Une révolution immense s'accomplissait. De Rome la charité chrétienne refluait en Orient ; saint Jérôme fondait des hospices à Jérusalem. Eleusius créait une retraite pour les veuves, Thalassius un établissement pour les aveugles, tous les genres de souffrances et d'infortunes étaient recueillis et étreints à la fois dans les bras d'une même charité. La même idée chrétienne avait réalisé les *Xenodochia*, hospices des voyageurs, les *Nosocomia*, les *Gérontocomia* ou *Gérotrophia*, hospice des vieillards, les *Ptochotrophia;* enfin, délicates et précieuses plantations de la charité chrétienne, les *Orphanotrophia* et les *Brephotrophia* ou asiles d'orphelins et enfants trouvés. Le Paganisme, qui abusait de toutes les impuissances et écrasait toutes les faiblesses, faisait peser sur l'enfance sa férocité la plus implacable. Le Christianisme, commencé à la crèche de l'Enfant-Dieu, obéit de suite à la voix de Celui qui avait dit si tendrement : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » La seule Église de Rome avait plus de huit cents orphelins à sa charge (1). L'Orient

(1) Eusèbe, VI, 43.

eut de très bonne heure des crèches pour les enfants trouvés. Nous en trouvons dans les Gaules au cinquième siècle. A l'entrée des églises on plaçait de grandes cuves en marbre où l'on venait déposer les enfants abandonnés et trouvés dans la rue. Une autre misère plus profonde et moins accueillie préoccupa de bonne heure la charité chrétienne : Justinien conçut l'idée des « maisons de repentir » pour les malheureuses que l'on parvenait à arracher au crime ou que l'on sauvait d'imminents dangers de corruption. Nous avons vu dans le cours du récit quelles lois protectrices arrachaient au théâtre les comédiennes converties (1).

**2.** Ces secours rapidement devenus immenses réclamèrent un fonds très riche où elles pussent s'alimenter. L'histoire nous signale ce fonds en même temps qu'elle nous fait suivre les libéralités qui en découlent. Une première alimentation du revenu de la charité était, nous l'avons vu plus haut, les collectes régulières et permanentes des fidèles. Une autre au moins aussi considérable venait de grandes donations faites entre-vifs ou par dispositions testamentaires. Sozomène nous apprend (2) que de riches chrétiens léguaient à leur mort des sommes considérables destinées aux œuvres de bienfaisance. On trouverait un grand nombre des saints qui, comme les parents de saint Grégoire de Nazianze, Césaire, le frère de saint Ambroise Satyre, abandonnèrent leurs biens aux pauvres (3). Les solitaires Antoine, Pacôme, Hilarion, les moines, les évêques, avant eux les martyrs,

---

(1) On lira avec fruit un ouvrage de M. de Champagny, *La Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise*. Voir aussi l'*Hist. eccl.* de Mœlher, t. I, p. 640.

(2) Sozom., *Hist. eccles.*, VII, 27.

(3) Sozom., *Hist.*, VII, 27. — Maï, *Collect. Script.*, V. — Greg. Naz., *Orat. in. Cæsar.*, c. 4. — Basil., *Epist.* 32 *ad Sophron.* — Ambros., *In exil. Satyri*, I, 59.

se dépouillaient pour subvenir aux besoins des pauvres. A côté de ces donations, quelqu'opulentes qu'elles pussent être, d'autres donations plus opulentes encore étaient faites par la munificence impériale. Constantin et sainte Hélène, Théodose le Grand et Flaccille sa femme, Théodose II, Pulchérie, Eudoxie, Justinien, etc., versèrent des sommes immenses dans le trésor de la charité. Bien avant ces empereurs et ces impératrices, Marcia, la femme de Commode, avait envoyé, entre autres largesses, des sommes considérables pour le rachat des chrétiens exilés en Sardaigne. « Les libéralités si fréquentes envers les pauvres, tant de patrimoines abandonnés par ceux qui entraient dans les monastères ne durent pas se dissiper en aumônes immédiates et surabondantes. Les évêques durent réserver un capital et ce capital alla grossissant. Bientôt des donations, des legs, des hérédités testamentaires augmentèrent ce fonds spécial des pauvres distinct du fonds de l'Église. La propriété des pauvres se constitua d'une manière distincte, formelle, importante (1). »

Telles sont les grandes lignes du sujet, mais combien l'action de la charité chrétienne dans les premiers siècles nous paraîtrait plus belle, plus féconde, plus puissante encore si nous pouvions nous étendre sur les exemples isolés et les héroïsmes de détail! Déjà saint Paul signalait ces traits à l'admiration de l'univers (2), et depuis saint Paul ils ne firent que se multiplier et resplendir davantage. La société était enveloppée toute entière dans un immense réseau de charité; l'amour chrétien coulait à pleins bords dans ce vieux monde païen où tout avait été cruauté et égoïsme. La même charité versa ses suavités et ses baumes sur les plaies profondes et les dissolutions douloureuses du monde romain durant la

(1) Franz de Champagny, *La Charité dans les premiers siècles de l'Église.*
(2) II Corinth.

longue et effroyable période des invasions. La société an-
que fut transfigurée et refaite par deux forces venues d
Dieu : la foi qui asservissait l'intelligence, la charité qui en-
chaînait le cœur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES.

## DEUXIÈME LEÇON.

### ÉTAT DU MONDE AVANT JÉSUS-CHRIST.



## TROISIÈME LEÇON.

### ÉTABLISSEMENT ET DIFFUSION DE L'ÉGLISE.

# QUATRIÈME LEÇON.

## L'ÉGLISE DURANT L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS.



# CINQUIÈME LEÇON.

## L'ÉGLISE ET LES PREMIÈRES HÉRÉSIES.

## SIXIÈME LEÇON.

### L'ÉGLISE ET LES PREMIERS DOCTEURS.



## SEPTIÈME LEÇON.

### TROISIÈME LUTTE CONTRE LE PHILOSOPHISME PAÏEN.

## HUITIÈME LEÇON.

### LE TRIOMPHE. — L'EMPIRE CHRÉTIEN.



## NEUVIÈME LEÇON.

### PHYSIONOMIE DE L'ÉGLISE DANS LES PREMIERS SIÈCLES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

# TABLE

## DE LA SUCCESSION DES PAPES

### DEPUIS LA NAISSANCE DE L'ÉGLISE JUSQU'A CONSTANTIN.

# TABLE SYNOPTIQUE.

## Premier Siècle.

| | | |
|---|---|---|
| SAINT PIERRE, son martyre en l'année 67. | Fondation de l'Église chrétienne. — Travaux des Apôtres. — Fondation des grands sièges. — Le Christianisme à Rome. Missions dans l'Occident. Missions dans l'Orient. — Concile de Jérusalem. — Écrits des Apôtres. Les Épîtres de saint Paul. — Les premières hérésies. Simon le Magicien, premiers germes du *Gnosticisme*. — Apostolat de saint Pierre et de saint Paul à Rome. — Persécution de Néron. — Retour de saint Paul à Rome. — Martyre des deux apôtres. (Année 67.) | L'empereur Tibère.<br>Mort de l'empereur Tibère.<br>Caïus Caligula, empereur.<br>Claude empereur.<br>Réunion de la Judée à l'empire.<br>Apollonius de Thyane.<br>Claude épouse Agrippine et adopte Néron.<br>Néron empereur. — Incendie de Rome.<br>Expédition de Corbulon chez les Parthes.<br>Mort violente de Néron. |
| SAINT LIN, 67. | Commencements des troubles dans la Judée. | Galba, Othon, Vitellius, empereurs. |
| SAINT CLÉMENT gouverne l'Église jusqu'en 76. | Châtiment terrible de la nation déicide. — Destruction du temple. — Dispersion des Juifs. — Suite des origines des Églises des Gaules. — Écrits de saint Clément. — Les premiers hérésiarques. — Pères apostoliques. | Vespasien empereur.<br>Tite empereur.<br>Agricola fait son expédition de Bretagne. — L'historien Josèphe commence à écrire. |
| SAINT CLET, 76. | ........................ | ........................ |
| SAINT ANACLET, vers 98. | Seconde persécution, celle de Domitien. — Saint Jean à Rome plongé dans l'huile bouillante. — Exil à Pathmos. — L'aristocratie romaine particulièrement frappée dans la persécution de Domitien. | Domitien empereur.<br>Mort de Domitien. |
| SAINT EVARISTE, martyr vers 108. | Mort de saint Jean l'Évangéliste. Son Évangile. | Nerva empereur. — Il rend un moment de paix à l'Église. |

## Deuxième Siècle.

| | | |
|---|---|---|
| | Troisième grande persécution sous Trajan. — Martyre de saint Clément dans la Chersonnèse après | Trajan empereur.<br>Conquêtes de Trajan en Dacie, en Arménie, etc. |

| | | |
|---|---|---|
| ALEXANDRE,<br>vers 119. | un exil de 25 ans. — Martyrs illustres dans l'aristocratie romaine. — Saint Ignace. — Révolte en Judée. — Les hérésies gnostiques. — Le Millénarisme. — Saint Alexandre fait quelques adjonctions importantes à la liturgie. | Révolte des Juifs en Égypte et en Libye.<br>Mort de Trajan.<br>Hadrien empereur. |
| NT SIXTE,<br>19-127. | Saint Sixte pape.<br>Quatrième persécution sous Hadrien. — Martyrs illustres. — Apologie de Quadratus. — Celle d'Aristide. — Calomnies atroces partout répandues contre les chrétiens. — Sous l'influence des apologies, Hadrien se relâche : son édit. | Hadrien visite les provinces de l'Empire. — On lui présente les apologies. — Efforts en Grande-Bretagne pour contenir les Calédoniens. |
| TÉLESPHORE,<br>127-138.<br><br>NT HYGIN,<br>138-142. | Les lettres formées. — La version d'Aquila. — Les gnostiques Valentin, Marcion. — Conversion de saint Justin. — Révolte des Juifs : leur dernière ruine. — Ælia. — Paix relative pour l'Église, mais haine déjà déclarée chez Marc-Aurèle Antonin. — Apologie de saint Justin. | Expédition de Judée.<br>Mort d'Hadrien vers 138. — Antonin empereur. — Rescrit d'Antonin. |
| INT PIE I,<br>142-150.<br><br>NT ANICET,<br>150-161. | Conquêtes de la foi dans l'aristocratie romaine. — Travail des sectes gnostiques. — Question de la Pâque. — Question de la Pâque de nouveau soulevée : saint Polycarpe à Rome conférant avec le Pape. — Saint Hégésipe. | Mort d'Antonin. — Marc-Aurèle empereur. |
| INT SOTER,<br>161-171. | Cinquième persécution sous Marc-Aurèle. — Martyrs illustres : à leur tête saint Polycarpe. — Les apologies. Apollinaire : Athénagore : saint Méliton. — La légion fulminante. — Les hérétiques. | Guerres des Parthes. — Invasion des Barbares en Italie. — Guerre de Marc-Aurèle sur le Danube. |
| T ELEUTHÈRE,<br>171-185. | Reprise de la persécution. — Les martyrs de Lyon. — Martyre de sainte Cécile. — Magnfiques progrès de l'Église. — Fondation de l'école catéchétique d'Alexandrie. — Conciles contre les montanistes. — Saint Théophile d'Antioche. — Version de Théodotion. — Naissance d'Origène. — Grande splendeur de saint Irénée. | Mort de l'empereur Marc-Aurèle.<br>Commode empereur, règne désastreux à l'empire, favorable à l'Église. |

| | | |
|---|---|---|
| SAINT VICTOR, 185-197. | L'affaire de la Pâque. Primauté du Saint-Siège. — Clément d'Alexandrie jette son plus vif éclat. — Les hérétiques : Théodote, Praxéas, les Unitaires. — Les écoles catéchétiques. | Mort de l'empereur Commode; Pertinax, Didius Julianus Albinus, Niger passent sur le trône. |
| | Sixième grande persécution sous Septime-Sévère. — Persécution à Rome. — En Afrique. — En | Septime Sévère empereur. |
| SAINT ZÉPHIRIN, 197-217. | Orient. — A Lyon, dans les Gaules. — Tertullien. — Son génie et ses chefs-d'œuvre. — Sa chute. — Origène à la tête de l'école d'Alexandrie. — Minucius Félix et son « Octavius. » — L'Eclectisme : Ammonius Sacca. | Guerre contre les Parthes. |

## Troisième Siècle.

| | | |
|---|---|---|
| SAINT CALIXTE, 217-222. | Après la persécution de Septime Sévère, période de calme relatif, avec des martyrs çà et là. — Travaux de Jules Africain, de saint Hippolyte. — Vastes travaux d'Origène : persécutions qu'il endure. — A la faveur d'une paix relative, Rome s'enrichit de monuments chrétiens. — Martyre de saint Calixte. | Mort de Septime Sévère à York en Angleterre. — De ses deux fils Caracalla et Géta : le premier poignarde le second et règne. Après lui Macrin est élu par le Sénat. — Après Macrin l'Empire passe à Héliogabale. — Règne de folies et de débauches. |
| SAINT URBAIN, 222-230. | | Alexandre Sévère empereur. |
| SAINT PONTIEN, 230-235. | Suite des persécutions d'Origène. — En Afrique certains conciles décident la rebaptisation des hérétiques. — Conversion à la foi de saint Grégoire le Thaumaturge. | Beau règne pour l'Empire. — Il triomphe des Perses; mais les Germains ravagent les Gaules. Maximin assassine Alexandre Sévère et usurpe l'Empire. |
| SAINT ANTHÈRE, 235. | Affreuse persécution, la huitième sous Maximin. — Cette persécution atteint avant tout le clergé. — Deux illustres victimes : les deux papes saint Pontien et saint Anthère. — Commencements de saint Cyprien. — Époque heureuse et féconde pour l'Église. — | Le Sénat oppose au tyran quatre empereurs, mais qui périssent. Maximin est tué. |
| SAINT FABIEN, 236-250. | Grand éclat des écoles catéchétiques. — Docteurs et savants illustres. — Vastes travaux de saint Fabien dans les hypogées. — Départ des missionnaires pour | Règne du jeune Gordien. — Paix d'un instant pour l'Église. Philippe Arabs assassine Gordien et s'empare de l'Empire. |

| | | |
|---|---|---|
| | les Gaules et d'autres contrées. — Efforts de l'hérésie. — Efforts du philosophisme païen. — Relâchement des mœurs et de la ferveur chrétienne. — Fin de Tertullien. | — Celse et Photin, philosophes.<br>Philippe Arabs est assassiné par Dèce qui s'empare de l'Empire. |
| SAINT CORNEILLE, 250-252. | Persécution de Dèce, la neuvième. — L'une des premières victimes est le pape saint Fabien. — Multitude des martyrs. — Les *tombés*. — Schismes de Novat et de Novatien. — Intervention de saint Cyprien. Écrits et gloire de saint Cyprien. — Commencement de la vie monastique dans les déserts de la Thébaïde. Saint Paul. Naissance de saint Antoine. — Exil et mort de saint Corneille. | Expédition contre les Goths.<br>Dèce périt dans une bataille contre les Goths. Gallus et Volusien empereurs. |
| SAINT LUCIUS, 252. | — Martyre de saint Lucius. | Calamités publiques. |
| SAINT ETIENNE, 254-257. | Écrits de saint Cyprien sur l'unité de l'Église et la primauté du Saint-Siège. — Ses exagérations dans la question du baptême des hérétiques. — Saint Cyprien et le pape saint Étienne. | Invasions de Barbares dans l'Empire.<br>Valérien empereur. |
| SAINT SIXTE II, 257-258.<br>SAINT DENYS, 259. | Grande persécution sous Valérien, la dixième. — A la tête des martyrs sont les deux papes saint Étienne et saint Sixte II. — Multitude de martyrs. — Saint Laurent. — Le philosophisme païen travaille activement. — Commencement du Sabellianisme. Paul de Samosate. — Écrits du philosophe Porphyre.<br>Le Manichéisme. | Affreuse fin de l'empereur Valérien prisonnier des Perses. — Calamités qui fondent sur l'Empire. Partout invasions de Barbares. — Gallien empereur. — Claude II empereur. |
| SAINT FÉLIX, 269-274. | Persécution sous Aurélien, la onzième. — Martyre du pape saint Denys. | Aurélien empereur.<br>Vicissitudes impériales. — Tacite, Probus, Carus, Carin et Numérien. |
| SAINT EUTYCHIEN, 274-283. | Période de magnifiques accroissements pour l'Église. — Mais aussi relâchement de la ferveur chrétienne. | |
| SAINT CAÏUS, 283.<br>SAINT MARCELLIN, 304. | Épouvantable persécution sous Dioclétien et Galère, la douzième. — Innombrables martyrs. — Le pape saint Caïus martyr. — La légion thébéenne. — Les traditeurs. | Dioclétien empereur.<br>Maximien Hercule. — Galère et Constance Chlore, augustes. |

## Quatrième Siècle.

| | | |
|---|---|---|
| SAINT MARCEL I, 308. | Concile d'Elvire. Continuation de la persécution. — Une multitude de chrétiens sont envoyés aux mines. | Constance Chlore s'empare de l'Angleterre. Dioclétien tombe en démence. |
| SAINT EUSÈBE, 310. | État florissant et extension du Monachisme. | Péripéties par lesquelles passe la puissance impériale. — Constantin fils de Constance Chlore s'échappe en Angleterre. — Galère frappé de Dieu. — Toute la race des persécuteurs périt. |
| SAINT MELCHIADES, 310. | Commencement du schisme des méléciens. — Le labarum. — La paix rendue à l'Église. Triomphe après trois siècles d'épouvantable persécution. | |
| SAINT SYLVESTRE, 314. | Constantin maître de l'Empire. — Ses édits de protection. — Édit de Milan. — Œuvre de Constantin. — Lois imprégnées du Christianisme. | Constantin vainqueur. |

FIN DE LA TABLE SYNOPTIQUE.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LA